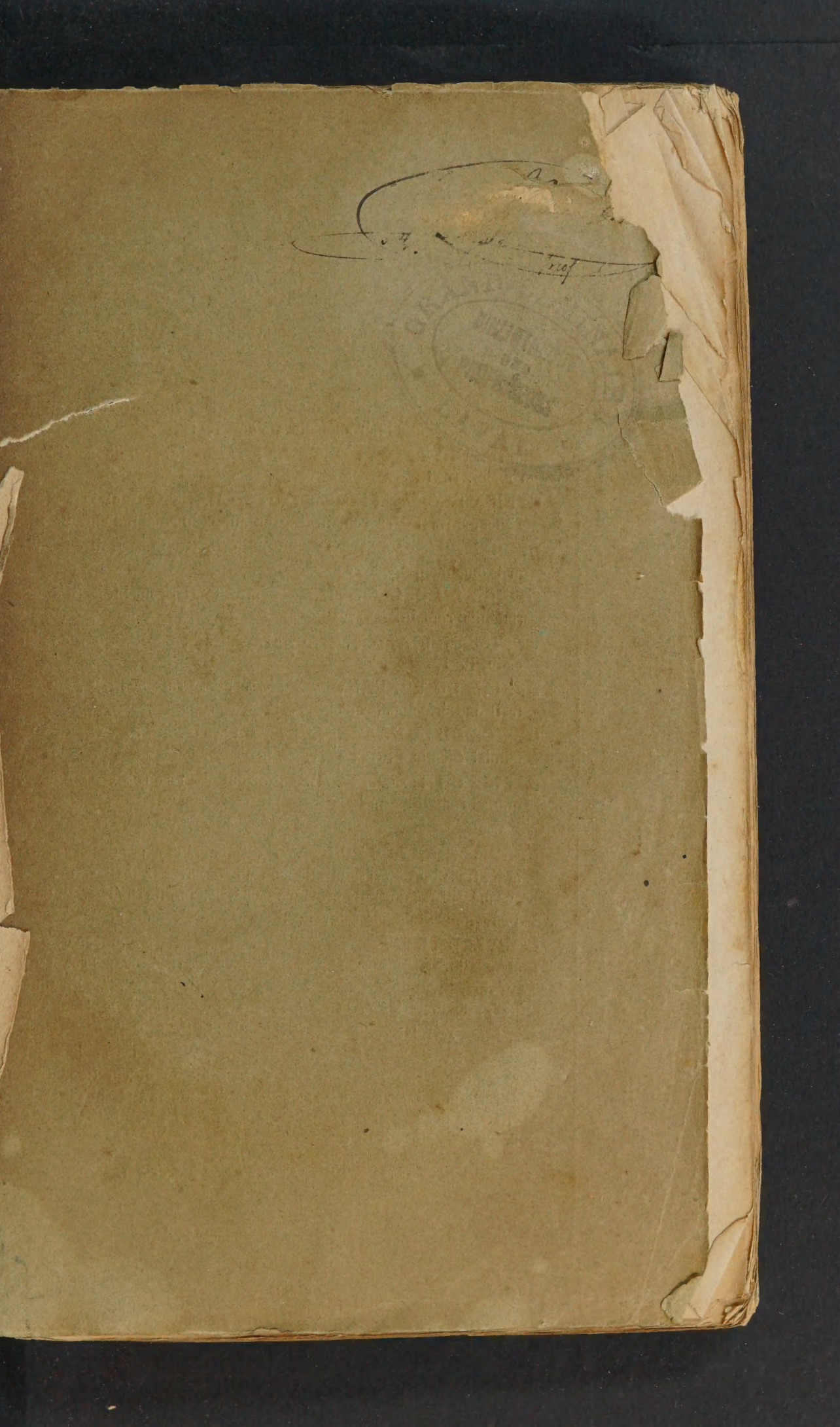

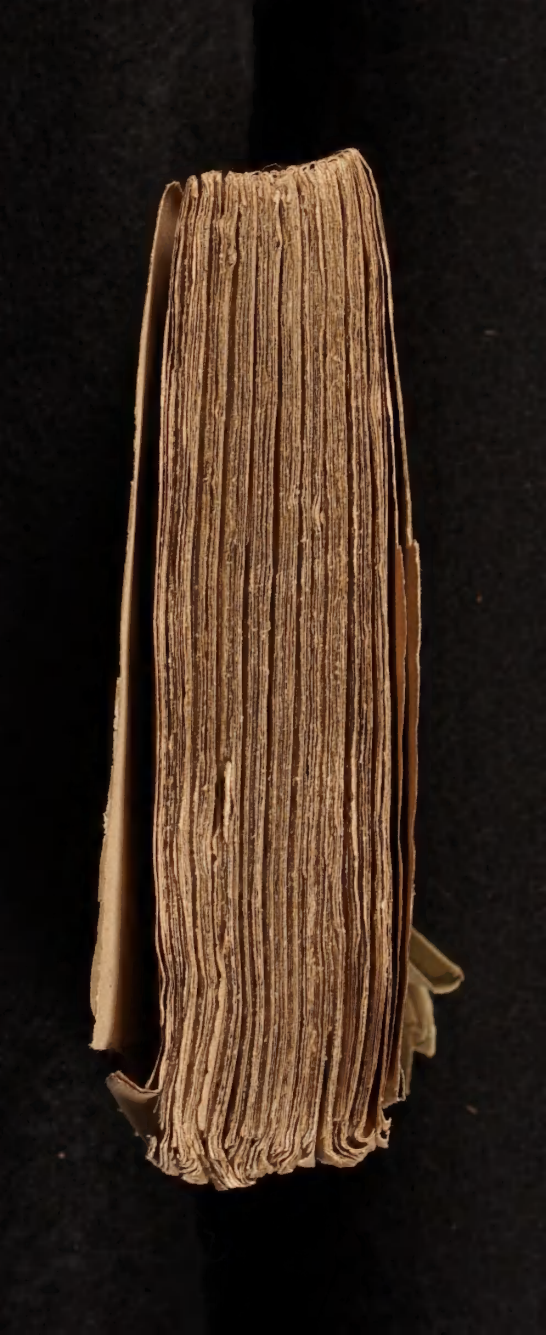

GRAND SÉMINAIRE
BIBLIOTHÈQUE DES PROFESSEURS
LAVAL

RECUEIL DES ÉCRITS
DE LA BIENHEUREUSE
MARGUERITE - MARIE.

ON TROUVE CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

FLEURS DU CATHOLICISME, étude des fêtes de l'Eglise ; par Hubert Lebon, auteur de plusieurs ouvrages religieux; 3 vol. in-8, brochés. 12 00

A un très-heureux choix de vies les plus intéressantes des principaux Saints, l'Auteur a joint des détails instructifs et pleins d'onctions sur les grandes solennités de l'Eglise. Le cercle de l'année ecclésiastique ainsi rempli, offre à un intérieur de famille des lectures quotidiennes qui, par le charme du style, ne saurait manquer de porter des fruits abondants.

ŒUVRES SPIRITUELLES de la vénérable Mère Jeanne de Matel, fondatrice de l'Institut du Verbe-Incarné, publiés par les soins du T. R. P. Ambroise, Missionnaire apostolique, Défin. et Gardien de l'Ordre des Frères-Mineurs Capucins; 2 vol. in-12, papier fin. 4 00

Cet excellent ouvrage renferme de sublimes considérations sur la vie mortelle de la sainte Vierge, sur ses épreuves, sur ses douleurs, sur ses grandeurs et sa gloire dans le ciel. L'excellence de saint Joseph sur tous les autres Saints termine le premier volume.

Dans le second, se trouvent de magnifiques pages sur les saints Anges et en particulier sur saint Michel, enfin d'admirables chapitres sur la Virginité.

LE LIVRE DES JEUNES FILLES, ou Instructions sur les principaux devoirs des filles chrétiennes, tirées pour la plus grande partie de l'Instruction des jeunes filles, de Gobinet, Docteur de Sorbonne ; par M. l'abbé Moitrier. Ouvrage approuvé par Mgr l'Evêque de Nancy et et de Toul : 1 vol. in-18. 1 20

— Le même ouvrage : in-12, belle édition. 1 80

Ce livre est une exposition exacte et une explication claire, méthodique, simple et familière des obligations morales et chrétiennes d'une jeune personne : c'est un miroir fidèle qui lui montre ses devoirs religieux envers Dieu, envers le prochain et envers elle-même ; les vertus spéciales qu'elle a à pratiquer ; les défauts et les vices qu'elle doit particulièrement éviter et fuir : c'est un guide éclairé et sage qui lui indique la voie droite à prendre ; lui signale, avec l'autorité de l'expérience, les dangers et les périls qu'elle rencontrera sur son chemin, les piéges que le démon, le monde et son propre cœur lui tendront sans cesse ; mais en même temps il lui fait très-bien connaître les moyens sûrs et efficaces pour y échapper. En suivant fidèlement ses leçons et ses conseils, la jeune fille conservera le trésor de ses vertus et la paix de sa conscience, unique gage de son bonheur en cette vie et en l'autre, c'est ce que lui prouve très-bien l'auteur de cet ouvrage.

EXPLICATION DOGMATIQUE ET MORALE DU CATÉCHISME ; par M. l'abbé Moitrier : 3 vol. in-12. 5 00

LYON, — Impr. Nigon.

RECUEIL DES ÉCRITS

DE LA

B. MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE

Du Monastère de Paray-le-Monial en Charolais

Ouvrage très-utile tant aux personnes qui aspirent à la perfection chrétienne ou religieuse, qu'à celles qui sont chargées de leur direction.

—

7me ÉDITION

AUGMENTÉE DU DÉCRET ET DES FÊTES DE SA BÉATIFICATION.

—

A. M. D. G.

GRAND SÉMINAIRE
BIBLIOTHÈQUE DES PROFESSEURS
LAVAL

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

LYON

Rue Mercière, 47. § Rue Centrale, 34.

Chez R. RUFFET, acquéreur de la nouvelle Librairie Perisse de Paris, rue Saint-Sulpice, 38.

1865.

PREFACE.

Les saints, sur la terre, ayant été d'une manière spéciale les temples vivans du Saint-Esprit, l'Eglise a toujours respecté et vénéré leurs reliques, et fait de ce même culte un devoir à ses enfans. Le Seigneur, pour montrer combien ces honneurs rendus à ses fidèles serviteurs lui sont agréables, ne cesse d'accorder des grâces, et souvent même opère des miracles éclatans, à la prière de ceux qui ont recours à eux avec confiance. On peut dire aussi, en quelque sorte, que les saints nous ont laissé de leurs ames des reliques précieuses, et même d'autant plus précieuses que la nature de l'ame est supérieure à celle des corps; ces reliques sont leurs écrits, où ils se sont peints eux-mêmes, et dans lesquels nous les voyons en quelque sorte revivre pour continuer à nous instruire et à nous édifier; et nous pouvons ajouter avec vérité que le Seigneur opère aussi, par le moyen de ces heureux fruits de leurs travaux, les plus grandes merveilles de sa puissance et de sa miséricorde. Combien en effet qui, en lisant les ouvrages des saints, ont été vivement touchés de la grâce, et se sont sentis embrasés d'une nouvelle ardeur pour le service de Dieu et pour leur propre sanctification! Et sans parler de ce qui s'est passé dans des temps plus reculés, quels miracles de conversion et de

zèle pour la perfection n'a pas opérés, dans ces derniers temps, la lecture des ouvrages d'une sainte Thérèse, d'un saint François de Sales, d'un bienheureux Alphonse de Liguori? Ces grands saints, en nous découvrant dans leurs écrits le trésor des lumières qu'ils avaient reçues d'en haut, nous ont aussi révélé le secret de leurs sentimens les plus intimes et des vives flammes de l'amour divin dont leurs cœurs ont été embrasés.

En présentant aux fidèles le recueil des écrits de la vénérable Marguerite-Marie, nous croyons donc faire à leur piété un présent agréable et utile, et leur offrir un nouveau moyen de sanctification. Le lecteur ne verra pas sans admiration que les écrits d'une simple fille ne le cèdent guère aux ouvrages des plus grands saints, sinon par le talent, au moins sous le rapport des lumières surnaturelles et des pieux sentimens. Il trouvera, en outre, dans ses écrits, comme dans leur source, les motifs les plus puissans de la dévotion au divin Cœur de Jésus, et les pratiques les plus solides pour honorer, par un amour réciproque, l'amour dont il est embrasé pour tous les hommes, et en particulier pour ceux qui font profession de lui être entièrement dévoués.

PROMULGATION

DU DÉCRET SUR L'HÉROÏCITÉ DES VERTUS DE MARIE-MARGUERITE ALACOQUE (1).

La première année de son Pontificat, Pie IX, daigna rendre le décret favorable sur *l'héroïcité des vertus* de Marguerite-Marie Alacoque. Les grandes et touchantes circonstances qui accompagnèrent cet acte pontifical méritent de trouver ici leur place, même après 18 ans. On sait la noble simplicité de Pie IX et quelles aimables brèches il s'est plu souvent à faire à l'étiquette traditionnelle. Couronné pape dans Saint-Pierre, le 21 juin 1846, il venait dix jours après sans pompe extérieure, dire la sainte messe chez les sœurs de la Visitation, dont la fête principale est le deux juillet. Le Saint-Père provoquant leurs pieux désirs, elles eurent l'heureuse pensée de lui recommander la cause de la vénérable Marguerite-Marie. C'est dans cette circonstance que le Souverain Pontife exprima combien cette cause lui était chère à lui-même, *à cause du Sacré Cœur de Jésus dont elle a tant cherché à procurer la gloire.* Des ordres furent donnés immédiatement. Une seconde Congrégation générale se réunit sous sa présidence, et le 23 août il daignait venir de nouveau dire la sainte messe à la Visitation et y apporter lui-même son décret.

Mais un décret pareil n'est point de ceux qui se publient froidement dans un journal officiel. On aimera à retrouver ici les circonstances de cet acte solennel. Nous les empruntons à la lettre envoyée, à cette occasion, par la supérieure de la Visitation de Rome à celle de la communauté de Paray.

« Le 17 du courant, nous reçûmes l'heureuse annonce que sa Béatitnde daignerait venir le 23 proclamer chez nous

(1) Extrait de la *Notice historique sur la béatification de la vénérable M.-M. Alacoque, etc. par l'abbé F. Cucherat, aumônier de l'Hospice de Paray-le-Monial.*

le décret si désiré. Nous nous occupâmes de suite des préparatifs nécessaires selon les statuts de la sacrée Congrégation des Rites, sous la direction de nos supérieures et d'un maître des cérémonies pontificales. On érigea donc un trône dans notre chœur d'en haut qui est assez vaste, et qui fut disposé et décoré le mieux qu'il nous fut possible, ainsi qu'une chambre contiguë où nous devions offrir un léger rafraichissement à Sa Sainteté.

» Le jour mémorable étant arrivé. le Saint-Père vint au monastère à neuf heures du matin, et y fut reçu par S. E. R. Mgr le cardinal Patrizi, notre supérieur, vicaire de Sa Sainteté et relateur de la cause ; par l'illustrissime et révérendissime Mgr Arnaldi, qui en est le postulateur, et par le révérendissime M. le chanoine Anivitti, notre père spirituel; enfin par les officiers de la sacrée Congrégation des Rites et par plusieurs autres personnages qni en faisaient partie.

» Le Pape entra dans notre monastère suivi de sa noble cour; et, dans cette occasion exceptionnelle, on permit aussi l'entrée à S. A. R. la duchesse de Saxe, et à d'autres personnages illustres. En mettant le pied dans le cloître, Sa Sainteté dit ces belles et grandes paroles : *Voici un séjour de paix ! Mille et mille benédictions ! Ce jour doit être pour toutes un jour d'augmentation de ferveur et d'amour de Dieu.* Elle se dirigea ensuite vers le chœur. La voie qu'elle devait parcourir était toute parsemée de fleurs et de verdure. Quand elle fut assise sur son trône, ayant à genoux devant elle Mgr le postulateur, l'avocat et le procureur de la cause, elle ordonna à Mgr le secrétaire de la Congrégation des Rites de lire le décret qui prononçait que la vénérable Marguerite-Marie avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque. Cette lecture étant achevé, Mgr le postulateur rendit grâce à Sa Sainteté, au nom de tout notre saint Ordre, de la manière la plus expressive et dans les termes suivants :

« Très-Saint Père,

» La circonstance heureuse qui procure à cette enceinte

» l'auguste présence de Votre Sainteté met le comble à la
» joie des filles de saint François de Sales. Les expressions
» me manquent pour rendre les sentiments qui débordent
» de mon cœur et de celui des sœurs de la Visitation. A la
» gloire de leur sainte Mère, Jeanne-Françoise de Chantal,
» récemment célébrée (1), Votre Sainteté daigne ajouter,
» en ce jonr, celle de la fille aînée de l'Institut, la vénérable
» Marguerite-Marie Alacoque, par le décret vénéré qui vient
» de proclamer l'héroïsme de ses vertus. Elles admirent
» avec moi, elles louent et bénissent cette providence di-
» vine qui, après avoir voulu que la vénérable Alacoque ait
» été une victime offerte à son Dieu, a permis de même
» qu'un silence prolongé soit venu les éprouver et leur
» causer des inquiétudes au sujet de sa glorification. Mais
» plus elle a été différée et attendue avec une sainte impa-
» tience, plus sensible et vive est la joie qui les inonde :
« plus sensible, dévouée et respectueuse est leur recon-
» naissance.

» Que l'univers entier bénisse sans cesse la bonté souve-
» raine du Sacré Cœur de Jésus qui, dans sa sagesse infinie
» a voulu que l'élévation de Votre Sainteté au suprême
» gouvernement de son Eglise ait eu lieu dans les jours con-
» sacrés à son culte (2), afin que son honneur et sa dévotion
» en reçussent un nouvel accroissement.

» Notre-Seigneur Jésus-Christ a promis à sa Mère que son
» Cœur verserait abondamment les trésors de son amour sur
» ceux qui l'aimeraient et lui rendraient honneur. Cette pro-
» messe, nous n'en doutons pas, aura son plein effet sur
» Votre Sainteté. Oui, j'espère avec tout l'Ordre de la Visi-
» tation que l'accroissement de ce culte fera descendre sur

(1) Sa fête est le 21 août ; on était au 23.

(2) C'est-à-dire au mois de juin qui est tout entier consacré au Sacré Cœur. La fête même du Sacré Cœur, en 1846, tombait le 19 juin, entre l'élection et le couronnement de Pie IX.

» la personne sacrée de Votre Béatitude les plus précieuses » bénédictions du ciel, pour le bien de l'Eglise et de l'Etat.

» Cependant je sens, Bienheureux Père, et déclare que je » ne sais ni ne puis exprimer les sentiments de vénération et » de reconnaissance que j'éprouve pour Votre Sainteté. Je » reconnais et proteste que je ne puis ni ne sais exprimer » les sentiments de dévotion et de reconnaissance de ces » sœurs de Rome, à cause du choix que Votre Sainteté a » fait de ce jour et de ce monastère pour publier les » louanges de la vénérable servante de Dieu, sœur Mar- » guerite-Marie Alacoque. Si j'en disais davantage, je serais » encore au-dessous de mon sujet. Le silence sera plus élo- » quent que la parole.

» Que Votre Sainteté daigne donc interpréter ces senti- » ments et les accueillir avec l'extrême clémence qui la dis- » tingue, et avec cette bonté extraordinaire qui lui est pro- » pre.

» Je me bornerai à donner à Votre Béatitude l'humble as- » surance qu'en union à toutes les sœurs de la Visitation de » Sainte-Marie, nous redoublerons les vœux les plus fer- » vents au Très-Haut pour obtenir la conservation heureuse » et longue sans exemples des jours de Votre Sainteté, et » qu'aucune adversité ne puisse jamais les troubler. Je sup- » plie Votre Béatitude d'agréer bénignement avec mes hum- » bles et dévots remercîments, ceux de toutes les sœurs de » l'Ordre de la Visitation, et d'accorder à elles et à moi- » même la Bénédiction Apostolique. »

» Le Saint-Père daigna répondre dans les termes suivants, qui ont été, autant que possible, retenus et reproduits à la lettre :

« Je jouis de ce que le Seigneur a daigné se servir de moi, » le plus misérable d'entre les hommes, pour procurer et » accroître le culte de sa servante bien-aimée qui a tant » contribué à répandre et à dilater la dévotion au Sacré » Cœur de Jésus. Et d'autant plus vivement j'en jouis que » nous sommes dans un siècle qui a très-grand besoin de la

» charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu. Nous voyons » chaque jour paraître, en deçà et au delà des monts, des » instituts nouveaux et de nouvelles maisons d'éducation. » On propose chaque jour des méthodes nouvelles, des sys- » tèmes ingénieux, des projets pour améliorer l'état du » genre humain en général et en particulier. Ces choses » sont belles et louables en elles-mêmes, si elles sont diri- » gées par la charité et l'amour de Dieu, qui doit être la fin » unique et principale de toutes les actions humaines. Il » faut donc espérer que la protection et l'aide de cette glo- » rieuse servante de Dieu, moyennant la diffusion de la cha- » rité, qui fut toujours le but de ses désirs, pour faire rec- » tifier et sanctifier les intentions de tous ceux qui s'occu- » pent du bien et des avantages de la société civile. C'est à ce » beau terme que doivent être dirigées les prières de ces re- » ligieuses, qui ont eu le bonheur d'avoir pour leur sœur » une servante de Dieu d'un tel mérite. Ce n'est pas sans » une joie extraordinaire de leur cœur qu'elles ont entendu » rappeler en ce jour les vertus qu'elle a pratiquées dans » un degré héroïque, puisque la charité doit être le lien qui » nous unit tous dans le Sacré Cœur de Jésus, et qui nous » rend tous les enfants d'un même père..... »

» Le Saint-Père admit ensuite au baiser du saint pied les officiers de la sainte Congrégation des Rites, ensuite son A. R. et nous toutes, puis les autres personnes présentes.

» Il nous adressa des paroles d'encouragement à la perfection évangélique, et s'étendit surtout sur la charité, disant que l'abondance des grâces et des bénédictions célestes descend sur les âmes charitables. C'est de son cœur si bienfaisant qu'il tirait les paroles que ses lèvres nous adressaient avec la plus touchante expansion. Et il louait nos saints fondateurs qui ont voulu que nous exercions, autant qu'il est en notre pouvoir, la charité envers le prochain nécessiteux.

» Etant ensuite allé dans la chambre voisine, il daigna accepter le petit rafraîchissement qu'on avait préparé et une image en miniature du Sacré Cœur de Jésus placé dans un

petit temple, et au-dessus de laquelle il y avait dans un petit médaillon celle de notre Vénérable, également en miniature....

» Nous lui offrîmes les très-humbles hommages de profonde vénération et de respect tendre et filial que nos chères sœurs nous avaient de toutes parts envoyés par écrit, aussitôt qu'elles eurent appris sa glorieuse exaltation au souverain pontificat. Notre première pensée avait été d'en faire un extrait ; mais ces lettres s'étaient si fort multipliées que, ne pouvant réaliser notre dessein, nous osions remplir de vive voix toutes leurs commissions. Le Saint-Père, vivement ému des hommages unanimes et respectueux que nous lui présentions de la part de nos chers monastères, nous dit : « Mais comment cela, puisque je ne les connais pas, ni elles » ne me connaissent point. » A quoi nous répliquâmes humblement que c'était le Seigneur qui tournait ainsi les cœurs vers lui, et il ajouta : « C'est bien dit ; puisque nous sentons » aussi une propension particulière pour votre Ordre, parce » qu'il est établi sur la douceur de saint François de Sales... »

» Sa Sainteté daigna nons accorder la Bénédiction Apostolique pour tous nos chers monastères, et enfin se dirigea vers l'église. En descendant, le Saint-Père vit sur le haut du mur du palier de l'escalier une inscription lapidaire destinée à éterniser le souvenir des bienfaits de ce jour. En voici la traduction :

» Au très-haut et très-excellent prince et pontife Pie IX, » les Sœurs de la Visitation reconnaissantes.

» En mémoire de ce que S. S., l'an de N.-S. 1846, le » 2 juillet, jour consacré par la visite de la Mère de Dieu » à sainte Elisabeth, daigna se rendre à pied de son palais du » Quirinal à notre monastère qui en est proche, pour y cé- » lébrer le divin sacrifice ; — de ce qu'Elle daigna ensuite » réjouir et consoler les religieuses par son auguste pré- » sence ; — enfin de ce que le 23 août de la même année, » étant entrée dans la clôture, elle daigna confirmer, par un » décret solennel, l'héroïcité des vertus de la vénérable » sœur Marguerite-Marie Alacoque. »

Ici finit l'extrait de la lettre de Rome. Nous allons terminer en empruntant à la sœur archiviste du monastère de Paray, le court récit de l'accueil fait à Paray au décret du Souverain Pontife.

Nous reçûmes le bref de S. S. Pie IX le soir du vendredi 11 septembre. Nous fûmes immédiatement rendre nos actions de grâces au Seigneur, au chœur et ensuite dans la chapelle du Sacré Cœur du jardin (1). Le lendemain, nous fîmes la communion générale, et notre T.-H. Mère nous lut le bref au Chapitre où l'on avait dressé un autel au Sacré Cœur vis-à-vis de celui de notre saint fondateur. On termina par une consécration ; et le soir, on donna connaissance du décret aux fidèles réunis dans notre église pour le *Te Deum* et le salut solennel d'actions de grâces. »

(1) Cette chapelle, la première qui fut élevée à la gloire du Sacré Cœur, date de l'année 1686. La fête de M.-M. tombait cette année un vendredi. Les novices, dont elle était la maîtresse, et les jeunes pensionnaires s'apprêtant à la lui souhaiter, elle les pria de tout rapporter au Sacré Cœur et de ne s'occuper que de lui. Ces jeunes personnes, qui appartenaient aux premières familles du pays, réunirent leurs petites étrennes et se hâtèrent d'intéresser leurs parents et amis à une bonne pensée. C'est avec les dons que chacune d'elles put ainsi procurer, que l'on commença le petit oratoire qui est au fond du jardin. La circonstance du lieu touchait plus particulièrement les sœurs jardinières. Aussi lisions-nous dans la pieuse chronique : « Nos sœurs jardinières se signalèrent à faire va- » loir leur jardin pour y contribuer, et à ses ornements. « Elles avouèrent qu'il leur avait rendu au double des » autres années. » Cette intéressante chapelle a été récemment restaurée avec goût, et l'on voit au-dessus de l'autel le beau tableau de Capalti, dans lequel l'attitude et l'expression de la Vénérable sont incomparablement supérieures à celles qu'il a pu lui donner dans son second tableau qu'on admire au grand autel de la chapelle extérieure.

RELATION

De la cérémonie de l'ouverture du tombeau et de la translation du corps de la vénérable Marguerite-Marie, (22 *juillet* 1830).

Messieurs les ecclésiastiques délégués en qualité de juges par la sacrée Congrégation des Rites pour procéder à l'instruction du procès apostolique de béatification de la vénérable Marguerite-Marie, religieuse professe du monastère de la Visitation Sainte-Marie, de Paray, ayant terminé leurs enquêtes juridiques, avaient fixé le 22 juillet, jour anniversaire de la naissance de la vénérable servante de Dieu, pour l'ouverture de son tombean, et la visite et récognition de ses précieux restes. Mgr d'Héricourt, évêque d'Autun, accompagné d'un de ses grands vicaires, ainsi qu'un grand nombre d'ecclésiastiques du même diocèse et des diocèses voisins, s'étaient rendus à Paray, pour assister à cette pieuse cérémonie. Une foule de fidèles étrangers, joints à ceux du voisinage, remplissaient notre ville, annonçaient le plus vif empressement d'offrir leurs hommages à la pieuse et vénérable propagatrice de la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, et paraissaient animés de la plus grande confiance en son intercession. Parmi les étrangers, on en remarquait surtout de Lyon, d'Avignon, etc.

Pendant que Mgr l'évêque célébrait la sainte messe dans l'église du monastère, messieurs les juges délégués faisaient une enquête pour s'assurer du lieu où reposait le corps de la vénérable servante de Dieu. Après la messe, Monseigneur est entré dans la communauté avec son grand vicaire, le clergé, M. le maire, les officiers municipaux et quelques autres personnes de distinction. Le peuple remplissait l'église et les environs du couvent. La cérémonie a commencé par le *Veni Creator*, après lequel Monseigneur s'est placé sur le trône qui lui était préparé et au-dessus duquel on lisait les vers suivants :

Tendre père et zélé pasteur,
A votre voix la cendre vénérée
Qui brûla pour Jésus d'une flamme sacrée
Se ranime, et de son vainqueur
Partout va propager et le culte et la gloire,
Vous travaillez pour le Sauveur
En éternisant la mémoire
De l'amante du Sacré Cœur.

Messieurs les juges délégués ayant pris séance à côté de Sa Grandeur, le premier d'entre eux prononça la sentence d'excommunication contre tous ceux qui enlèveraient quelque portion des précieux restes de la Vénérable ou de la châsse qui les renfermait, ou qui y feraient toucher un objet quelconque. Un menuisier, un maçon, un serrurier, désignés par le Tribunal devant lequel ils avaient fait serment sur les saints Evangiles de remplir avec fidélité l'office qui leur serait confié, furent ensuite appelés pour procéder à l'ouverture du tombeau. Au-dessus était l'inscription suivante :

Du saint Cœur de Jésus amante fortunée,
Votre unique bonheur fut de souffrir pour lui ;
Révélez sa puissance à la terre étonnée,
Notre plus doux espoir est en vous aujourd'hui.

La tombe était couverte d'un nombre considérable de requêtes, de chapelets, de médailles, de linges, etc., envoyés de différentes parties de la France, des royaumes étrangers, et dont une partie y étaient déposés depuis longtemps. Beaucoup d'autres objets semblables en avaient été retirés pour être remis aux personnes qui les avaient envoyés.

Le corps s'est trouvé renfermé dans une petite châsse qui tombait de vétusté et était renfermée dans un coffre d'assez grande dimension ; c'est la même châsse où le corps de la Vénérable avait été mis en 1730. A cette époque, les religieuses, ayant ouvert le cercueil de la Vénérable, en retirèrent les ossements, et de ses chairs réduites en cendre composèrent une pâte qui se distribue aux fidèles pour satisfaire leur dévotion, et qui a déjà opéré plusieurs guérisons

miraculeuses. La châsse ayant été ouverte, messieurs les juges délégués, suivant les instructions que leur a transmises la Congrégation des Rites, ont ordonné aux ecclésiastiques et aux autres personnes réunies dans le chœur des religieuses, où se faisait la cérémonie, de se retirer. Un docteur en médecine et un docteur en chirurgie, préalablement désignés et jurés, ont été admis pour prendre connaisance de l'état du corps de la Vénérable dont ils ont trouvé les ossements bien conservés. Pendant que M. le médecin faisait la description du corps, que M. le notaire apostolique relatait à la suite de la procédure, M. le chirurgien s'était retiré en attendant qu'on l'appelât pour faire la même opération. Il résulte de leurs rapports que presque tous les ossements sont conservés, à l'exception de quelques côtes, des mains et d'une partie des pieds ; que le crâne renferme encore plusieurs onces de la matière cérébrale qui n'exhale aucune mauvaise odeur, et qui se trouve dans un état d'humidité surprenant. Il y a, en effet, 140 ans que la Vénérable est morte, et 100 que ses ossements sont renfermés dans une châsse de bois. Les assistants qui s'étaient retirés furent rappelés, et MM. les docteurs médecin et chirurgien transférèrent dans une châsse neuve le corps de la Vénérable. Pendant cette opération, les assistants manifestaient de toutes parts un pieux désir et un religieux empressement de considérer les vénérables restes de celle que nous reconnaissons à tant de titres pour notre patronne et notre protectrice et que nous appelons de tous nos vœux sur nos autels.

Aussi nous vîmes avec le plus vif regret que l'on se disposait à la renfermer encore dans un autre tombeau. La châsse élégamment ornée, d'où pendaient quatre cordons blancs, fut donc placée sur un brancard recouvert d'un drap bleu orné de fleurs blanches. Le convoi dirigea sa marche vers le cloître. Les demoiselles du pensionnat avec une partie des religieuses marchaient à la tête. Après elles, venaient les ecclésiastiques suivis des restes vénérables que

portaient quatre religieuses accompagnées de quatre autres portant les cordons. Monseigneur et son grand vicaire, précédés du Tribunal, fermaient la marche,

Les cloîtres, où se déployait la procession, étaient garnis de tentures ornées de draperies et de guirlandes de fleurs et de verdure. De distance en distance étaient des Sacrés Cœurs, des images de la Vénérable, avec des aspirations au divin Cœur de Jésus. La plupart étaient des prières pour la France. Nous allons en rapporter quelques-unes de celles qui nous ont paru mériter une particulière attention :

Auprès d'un tableau du Sacré Cœur :

O Cœur, notre unique espérance,
Couronne en ce jour tes bienfaits,
Deviens le salut de la France,
Et force tous les cœurs de t'aimer à jamais.
De tes enfants, accablés de souffrance,
Prête l'oreille aux douloureux acents ;
A tous les cœurs redonne l'innocence,
Et couronne la longue patience
De tes enfants.

Au bas d'un autre tableau du Sacré Cœur :

De votre Cœur l'éclatante victoire
Va des chrétiens ranimer la ferveur,
Et ce bienfait d'éternelle mémoire
Dans tous les lieux annoncera la gloire
De votre Cœur.

Au bas du portrait de la Vénérable :

Jadis en cette solitude,
O tendre amante de Jésus
Tu faisais ton unique étude
De nous retracer ses vertus.
Le ciel abaissant sa hauteur,
Devant la timide innocence
De Jésus révéla le Cœur
Embrasé d'amour pour la France.

Pendant la marche, le clergé chantait le psaume *Quàm dilecta*, etc.. alternativement avec un chœur de religieuses

qui chantaient en parties : *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis !* Les accents du prophète qui brûle de s'élancer dans le sein de Dieu, mêlés aux soupirs amoureux de l'âme qui gémit en présence du Cœur de l'Homme-Dieu, la vue du triomphe qu'obtenait déjà celle dont il s'est servi pour se faire connaître aux hommes, tout cela ravissait délicieusement l'âme des assistants qui se prosternaient de respect au passage de la châsse précieuse, et qui annonçaient, par leur religieux silence et le saint recueillement où on les voyait, les sentiments de piété dont était animé leur cœur éminemment chrétien. Lorsqu'on fut arrivé au tombeau, Mgr l'évêque, en ayant fait la bénédiction, fit entonner le *Magnificat*, comme pour rendre hommage à Marie des vertus que nous admirons dans notre Vénérable, et lui recommander le précieux dépôt qne nous allions encore voir confier à la terre pour un temps que nous aimons à regarder comme devant être court.

L'angle du cloître où se trouve le nouveau tombeau était magnifiquement décoré ; sur les riches draperies et les colonnes qui l'ornaient, on remarquait divers emblèmes qui tous rappelaient quelque vertu de l'aimable Cœur de Jésus. Je cherchais quelque chose qui rappelât aussi le souvenir de sa servante, lorsque je lus au-dessus de la tombe l'inscription suivante, qui exprime si heureusement la pensée et les vœux de tous les fidèles :

Tendre mère, à nos yeux l'on vous dérobe encore !
Ah ! Seigneur, nos soupirs seront donc éternels ?
Non, non, vous hâterez cette brillante aurore
Qui doit la voir enfin monter sur nos autels.

Le grand concours d'étrangers arrivés à Paray, ainsi que les habitants de la ville, n'ayant pu obtenir d'entrer pendant la cérémonie où il était essentiel d'éviter le tumulte, Mgr l'évêque voulut bien leur permettre, quand elle fut terminée, d'entrer pour visiter le tombeau. Ce fut alors qu'ils pnrent donner un libre cours à leur dévotion. Depuis deux heures, le tombeau fut euvironné de personnes de

tout sexe et de toute condition. Les uns se prosternaient et baisaient la tombe, les autres y faisaient toucher des chapelets, des croix, des médailles et autres objets de piété. Plusieurs, qui ne pouvaient percer la foule, conjuraient les religieuses de les précéder afin qu'ils pussent se frayer un passage jusqu'au tombeau. Aussi le Seigneur n'a pas laissé sans récompense la foi et la dévotion de ces pieux fidèles. Sans parler des grâces et faveurs spirituelles qui ont été accordées et dont bien des personnes pourraient rendre témoignage, deux guérisons miraculeuses se sont opérées par l'intercession de la Vénérable.

Ouverture du tombeau de la V. M.-M. Alacoque à Paray-le-Monial.

Le mercredi 3 août 1864, les rues de Paray-le-Monial offraient le spectacle d'une animation qui leur est peu habituelle. Grande était la joie de la petite cité. Elle pouvait enfin saluer de quelques honneurs le nom et les reliques de Marguerite-Marie-Alacoque, cette humble fille de la Visitation que, dans quelques mois, Pie IX appellera publiquement et ordonnera d'appeler bienheureuse. Ce jour-là, donc, Monseigneur Borghi, délégué du Souverain Pontife, devait procéder, avec Mgr l'évêque d'Autun, à l'exhumation des restes précieux de sœur Marguerite-Marie. Cette cérémonie a eu lieu, dès dix heures du matin, au milieu d'un concours de prêtres venus de toutes les parties de la France et du diocèse, et dont nous ne pouvons calculer approximativement le nombre qu'en l'évaluant au moins à cent-cinquante. Puis les médecins, assistés du tribunal ecclésiastique et de quatre témoins laïques, s'occupèrent de la vérification des ossements. Au bout de quelques heures, toutes les formalités étaient accomplies, et les reliques étaient déposées dans une châsse qui avait été préparée.

Cette châsse était, vers trois heures du soir, transportée solennellement de la salle du monastère où avait eu lieu

l'examen des reliques, au chœur des religieuses. Elle y demeurera jusqu'aux grandes fêtes de la béatification. A cette époque, elle sera placée sous le maître-autel de la chapelle, depuis longtemps disposé pour la recevoir. Un salut solennel du Très-Saint-Sacrement donnée dans l'Eglise paroissiale, par Monseigneur Borghi, a clos cette belle journée. Avant la bénédiction, Monseigneur de Marguerye a remercié les habitants de Paray ainsi que la multitude des étrangers de leur empressement à venir déjà invoquer la bienheureuse, et il a prié Monseigneur le délégué apostolique de porter au Saint-Père ce nouveau témoignage de la foi de ses diocésains.

Un ardent admirateur de l'Ordre de la Visitation, M. l'abbé Em. Bougaud, vicaire-général d'Orléans, a décrit admirablement cette cérémonie.

« On sait que Pie IX a publié, le 24 juin dernier, le décret qui permet de procéder à la Béatification solennelle de la vénérable Sœur Marguerite-Marie, de cette humble religieuse de la Visitation, à laquelle Notre-Seigneur apparut un jour, et dit en lui montrant son cœur : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*. Or, avant que la fête de la Béatification se célèbre à Rome, ce qui aura lieu le 4 septembre prochain, la suite des enquêtes exigeait l'ouverture du tombeau et la reconnaissance authentique des reliques. Elle a été faite le 13 juillet dernier par Mgr l'évêque d'Autun, sous la juridiction duquel se trouve Paray, et en présence de Mgr Borghi, camérier du Pape, postulateur de la cause, qui était venu exprès de Rome pour assister à cette cérémonie.

« Toute fête extérieure avait été interdite à Paray, car c'est à Rome qu'appartient, selon l'usage, l'initiative des fêtes publiques pour la Béatification et la Canonisation des saints ; mais comment comprimer l'élan populaire ? Quand des hauteurs de la colline qui domine Paray, Mgr Borghi leva les yeux, il aperçut, sous les magnifiques platanes qui font à cette petite ville une si splendide avenue, une foule

qui l'attendait pour saluer en lui le postulateur intelligent et zélé d'une cause chère à la piété catholique, et pour lui faire cet accueil que tout chrétien fait aujourd'hui en France à ce qui vient de Rome. Dans cette foule on remarquait un nombre considérable de prêtres et de religieuses, quelques-uns venus des paroisses voisines, mais la plupart accourus de très-loin, délégués par les Visitations de France, de Savoie, d'Italie, d'Angleterre, lesquelles n'ayant pu venir à une cérémonie qui les touchait de si près, avaient voulu du moins s'y faire représenter.

» C'est toujours une heure bien émouvante que celle où l'on prend dans la poussière du tombeau les ossements d'une créature humaine pour les exposer sur l'autel à la vénération de tous, mais ici, la cause de la vénérable Sœur, si grande qu'elle fût, se perdait dans une autre plus grande encore, le triomphe de la dévotion au Sacré-Cœur. Le recueillement était aussi grand que la joie, dans cette foule choisie. Des cris s'en échappèrent cependant, dès qu'apparut la voiture qui amenait à Paray Mgr Borghi. On le conduisit, au son des instruments de musique, à l'église de la Visitation, où Mgr l'évêque d'Autun, l'embrassant sur le seuil, le remercia publiquement, au nom de Paray, de la Visitation et de la France, d'avoir travaillé avec tant de zèle et de bonheur à la glorification de la vénérable Servante de Dieu et au triomphe du Sacré-Cœur.

» L'ouverture du tombeau ne devant avoir lieu que le lendemain, je profitai de la soirée pour visiter en détail le monastère de Paray, dont Monseigneur l'Evèque d'Autun avait fait ouvrir les portes, afin que le peuple pût aller prier sur le tombeau et chercher, à travers les cloîtres et les jardins, les traces de la vénérable servante de Dieu. . .

» Quand, franchissant la porte de clôture, j'entrai dans le monastère, je fus ébloui d'un spectacle que je n'attendais pas, et auquel rien ne m'avait préparé. Les humbles et pauvres murs du cloître avaient disparu sous la plus riche ornementation qui se puisse concevoir. C'étaient partout des ori-

flammes, des écussons, des peintures, des devises en vers et en prose. Tout cela gracieux, élégant, pieux et aimable, comme l'esprit de saint François de Sales ; et je l'ajouterai, parce que ce fut la chose qui m'émut davantage, tout cela, catholique et français à un haut degré. Au fond de ce petit couvent, fermé de toutes parts, où les gens du monde s'imaginent qu'on ne sait que dire son chapelet et lever vers le ciel un œil égoïste, on sentait battre la grande âme de la France, mais de cette France qui n'a pas abdiqué son baptême, et qui, au milieu de ses tristesses et de ses malheurs, a conservé l'espérance. Sur les oriflammes qui pendaient aux fenêtres, le long de ces galeries couvertes d'emblèmes et de devises, ce n'étaient que cris d'amour pour l'Eglise, pour le Saint-Père, pour la France, pour Paray, pour le peuple, c'est-à-dire pour la patrie du ciel et pour celle de la terre, unies là sur tous les écussons, comme elles l'étaient dans tous les cœurs.

» Après avoir visité les cloîtres, et baisé, en passant, la pierre du tombeau qui devait être ouvert le lendemain et demeurer à jamais vide, j'entrai dans le jardin. C'est là que Notre-Seigneur apparut plusieurs fois à la Bienheureuse, et on me montra, vif et verdoyant comme autrefois, le bouquet de noisetier où elle était agenouillée, lorsque Notre-Seigneur lui apparut tenant sa croix à la main, et, pour la rassurer lui pressa la tête contre sa poitrine. C'est là que les anges se montrèrent aussi à elle pendant qu'elle était assise sur un escalier qui subsiste encore, et apprirent d'elle le bonheur de la souffrance. C'est là enfin, au fond du jardin, que s'élève la première chapelle bâtie en l'honneur du Sacré Cœur. Elle le fut par la Bienheureuse elle-même, au milieu des railleries de ses propres compagnes ; car les grandes oppositions que rencontra la dévotion au Sacré Cœur ne vinrent pas seulement du monde ; elles sortirent du cloître ; elles éclatèrent autour de la Bienheureuse ; elles prirent naissance au milieu de religieuses qui cependant étaient ferventes ; Dieu le permettant, afin que le monde vit bien que

cette inspiration sublime venait de lui seul, et pour que cette grande et féconde dévotion naquit comme tout ce qui est grand et fécond, dans la contradiction et dans les larmes.

» En sortant du jardin, je me glissai dans les appartements du haut, interdis à la foule, et après avoir visité successivement la salle du Chapitre, où la vénérable Sœur fut si souvent et si fortement humiliée ; l'infirmerie, où éclata sa charité; le noviciat et les anciennes classes du pensionnat qui embaument de mille souvenirs pieux ; la pauvre cellule enfin où elle mourut, je descendis à la chapelle intérieure où elle était agenouillée, au moment où levant les yeux elle aperçut à travers les grilles, debout sur l'autel, Notre-Seigneur qui lui montrait son Cœur adorable, et où elle entendit cette parole devenue si célèbre : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes*. . . . . .

» Ah ! bien des années passeront avant que j'oublie l'émotion dont je fus saisi, lorsqu'il me fut donné de tenir dans mes mains la tête entière et intacte de la vénérable Sœur, et, presque seul, car on avait fait retirer la foule pour donner aux médecins plus de liberté dans la reconnaissance des reliques, de contempler à loisir et successivement ce qui reste du corps de la vénérable Sœur, et, en étudiant son corps, de conjecturer ce qu'avait dû être sa sainte âme. Ces ossements délicats, ces lignes bien proportionnées, la beauté du front, la largeur des tempes, l'intégrité du cerveau, la finesse des lignes du visage, tous ces débris du vase mortel où fut renfermée une si belle âme, me permettaient d'entrevoir la Vénérable telle, me semblait-il, qu'elle fut il y a deux cents ans, aux jours de son pèlerinage ici-bas ! Une taille médiocre, mais plus grande que petite ; d'un tempérament frêle et délicat, comme Dieu le fait aux âmes qu'il destine à de grandes souffrances ; d'une sensibilité exquise, comme il convient à ceux qui doivent aimer beaucoup, avec cela une grande raison, un bon sens parfait, un jugement à toute épreuve, une belle et limpide intelligence, comme en ont besoin les voyants, afin de ne pas mêler des imagi-

nations et des pensées humaines à ce que Dieu daigne leur révéler. Et enfin, pour achever ce portrait, une volonté douce, mais invincible, une âme patiente, mais inébranlable, et ne reculant devant aucune opposition, d'une ardeur d'amour et d'une puissance de dévouement qu'aucun sacrifice ne put rassasier, et surtout d'une élévation, d'une délicatesse et d'une profondeur de cœur qui la rendit capable de comprendre celui du divin Maître, d'en deviner les sublimes inventions, de les présenter à un monde froid et railleur, de les lui faire accepter, en dépit de toutes ses railleries, et, en lui imposant ainsi de préparer sa régéneration.

» Voilà l'illustre Marguerite-Marie telle que m'apparaissait son âme pendant que, d'une main respectueuse et d'un cœur ému, nous replaçions un à un, dans une riche châsse en bronze doré, les débris de son corps virginal ; après quoi les Religieuses de la Visitation le remirent sur leurs épaules, joyeuses, et nous le portâmes triomphalement au chœur intérieur du monastère sur un trône qui lui avait été préparé et au-dessus duquel on voyait deux anges qui soutenaient une couronne de vierge.

» C'est là que ces reliques précieuses vont demeurer jusqu'au jour où la Béatification ayant été solennisée publiquement à Rome, le 4 septembre prochain, pourra l'être à Paray le 22 juin de l'année suivante. et où, à la voix de Monseigneur d'Autun, un grand nombre d'Evêques accourront et placeront en triomphe le corps de la Bienheureuse au lieu où elle doit être exposée à la vénération des fidèles. Ce lieu est l'autel même, sur lequel Notre-Seigneur était debout lorsqu'il lui montra son Cœur adorable. On la couchera sous cet autel, et, ainsi que le disait une pieuse dame présente à la cérémonie, la châsse de la Bienheureuse servira de piédestal au trône du SacréCœur.

BÉATIFICATION

DE LA

B. MARGUERITE-MARIE ALACOQUE (*).

Le 18 septembre 1864, vers dix heures, les cardinaux, les prélats et les consulteurs qui composent la Sacrée Congrégation des Rites et le Chapitre de Saint-Pierre se sont trouvés réunis dans l'abside de la basilique, ainsi que Mgr Minetti,

(*) On donne le nom de *bienheureux* au personnage honoré d'un culte public décerné par le chef de l'Eglise, et la *béatification* est l'acte par lequel ce personnage est déclaré bienheureux.

Il y a entre la béatification et la canonisation, comme entre un bienheureux et un saint, plusieurs différences essentielles. La béatification est une préparation à la canonisation, ou, si l'on veut, une canonisation imparfaite.

Dans la béatification, le Pape déclare que tel serviteur de Dieu a mené une vie sainte, qu'il a opéré des miracles après sa mort, qu'il jouit de la béatitude céleste, et il permet aux fidèles de lui rendre un culte religieux dans certaines limites déterminées ; dans la canonisation, le Pape intervient solennellement et prononce définitivement *ex cathedra* sur l'état du serviteur de Dieu.

Le culte décerné au bienheureux est restreint à une province, à un diocèse, à un Ordre religieux ou même à une ville, à moins que le Pape ne l'étende à d'autres lieux par un indult apostolique ; le culte décerné au Saint oblige le monde catholique tout entier.

Le Pape s'exprime en ces termes dans le bref de béatification : *Tenore præsentium indulgemus ut idem servus Dei beati nomine nuncupetur ;* dans la bulle de canonisation, il déclare que le nom du serviteur de Dieu est inscrit au *canon* des saints, *in catalogo sanctorum.*

Les différences relatives à la vénération des reliques, à l'invocation, à la célébration de l'office, à la fête, sont trop connues pour que nous les rappelions.

On distingue deux sortes de béatification, la *solennelle* ou formelle, et l'*équipollente* ou équivalente. La seconde, ainsi nommée parce que ses effets sont identiques à ceux de la première, consiste dans la confirmation, prononcée par le chef de

assesseur de la congrégation, et Mgr Borghi, postulateur de la cause. Lecture a été donnée du Bref Apostolique qui déclare bienheureuse la vénérable servante de Dieu Marguerite-Marie-Alacoque. Sur ce, on a entonné le *Te Deum* d'action

l'Eglise, du décret par lequel la Sacrée Congrégation des Rites approuve, après une longue et minutieuse procédure, le culte dont tel serviteur de Dieu est l'objet depuis un temps immémorial. Urbain VIII prescrivit, par décrets en date de 1625 et de 1634, de ne confirmer le culte que s'il est établi que la vénération ou le culte remonte à un temps immémorial, est prouvé par les écrits des Pères et d'hommes vénérables, et a été toléré pendant un temps considérable, à la pleine connaissance du Saint-Siége et de l'Ordinaire. Lors donc que l'on demande au Saint-Siége la confirmation du culte rendu à tel personnage, la Sacrée Congrégation des Rites examine s'il est permis d'appliquer à la cause le bénéfice des exceptions d'Urbain VIII, *an constet de casu excepto in decretis Urbani VIII ?*

La procédure des causes de béatification et canonisation, entourés dès la plus haute antiquité de garanties qui témoignent admirablement de la sagesse et de l'impartialité de l'Eglise, est réservée à la Sacrée Congrégation des Rites. La Congrégation reçoit d'abord de l'Ordinaire du diocèse où est mort le serviteur de Dieu un exposé de la réputation de sainteté dont il jouit, et des miracles opérés par son intercession pendant sa vie ou après sa mort. Le promoteur de la foi présente ses *animadversiones*, et le défenseur de la cause sa *responsio ad animadversiones*, Après une discussion contradictoire, la Congrégation examine si la cause doit être introduite, *an sit signanda commissio introductionis causæ*, et soumet son *votum* au Pape, qui signe, s'il le juge opportun, le décret d'introduction. On a coutume de donner au serviteur de Dieu, à partir de ce moment, le titre de *vénérable*. La Congrégation examine ensuite, toujours contradictoirement et d'après un dossier en bonne forme, s'il y a réputation de vertu et de sainteté en général, si les vertus ont été portées à un degré héroïque, et enfin si les miracles sont admissibles. Cette discussion peut se prolonger pendant un temps illimité. Enfin, lorsque tous les doutes sont écartés et toutes les objections réfutées, la Congrégation résume la procédure dans une dernière séance tenue en présence du Pape, et le Saint-Père rend, s'il y a lieu, un décret portant qu'on peut procéder en toute sûreté à la béatification, *tuto procedi posse ad beatificationem*. Ce décret, comme ceux qui l'ont précédé depuis l'introduciion de la cause, est promulgué solennellement en présence du Pape assis sur le trône, des digni-

de grâces, et le tableau qui représentait la Bienheureuse s'élevant vers le séjour de gloire a été découvert, pendant que les cloches de la basilique et le canon annonçaient l'heureuse nouvelle à la ville.

La messe a été ensuite célébrée pontificalement par S. G. Mgr Nobili-Vitelleschi, archevêque-évêque d'Osimo et de Cingoli, chanoine de Saint-Pierre. M. Meluzzi, maître de la chapelle Giulia, a dirigé la musique à deux chœurs.

Des places distinctes étaient occupées par S. G. Mgr de Marguerye, évêque d'Autun, dans le diocèse duquel naquit la Bienheureuse, par plusieurs membres de son clergé, par un grand nombre de prêtres chargés de représenter les divers monastères de la Visitation, et par une foule d'ecclésiastiques français tenant à honneur d'assister à la béatification d'une de leurs compatriotes. On remarquait dans des tribunes séparées les chefs d'Ordres et de hauts dignitaires de l'Eglise, Son Exc. M. le comte de Sartiges, ambassadeur de S. M. l'empereur des Français près le Saint-Siége, entouré du personnel de l'ambassade, de la noblesse romaine et des dames étrangères. Depuis les premières heures du jour l'affluence des fidèles romains et étrangers était extraordinaire.

A quatre heures et demie, le Saint-Père, accompagné du Sacré-Collége et des dignitaires de la cour, est descendu à

taires de la cour et de la Sacrée Congrégation des Rites. Il ne reste plus qu'à publier le Bref de béatification.

Autrefois, le Bref expédié, on procédait à la béatification dans le diocèse du serviteur de Dieu, et à Rome dans l'église nationale, s'il y en avait une, ou dans l'église de l'Ordre, s'il s'agissait d'un religieux. Alexandre VII ordonna de célébrer désormais les béatifications à Saint-Pierre, et tous ses successeurs, sauf Benoît XIII et Clément XII, se sont conformés à cette disposition, confirmée par Benoît XIV dans la Bulle *Ad sepulcra apostolorum* en date du 23 novembre 1741.

La cérémonie de la béatification, moins longue et moins solennelle que celle de la canonisation, est empreinte du caractère grandiose des fonctions pontificales. Une partie notable des dépenses est affectée à la décoration de la basilique vaticane.

Saint-Pierre pour vénérer la Bienheureuse. A son entrée dans l'abside, S. G. Mgr l'évêque d'Autun et Mgr le postulateur de la cause lui ont présenté, comme de coutume, les reliques, la vie, les images de la Bienheureuse, et des fleurs. Sur ce, Sa Grandeur a remercié Sa Sainteté de l'honneur qu'elle a décerné à une servante de Dieu devenue une des gloires du diocèse d'Autun. Sa Sainteté a répondu avec bienveillance à l'allocution du prélat, a prié devant l'autel, et s'est retirée dans ses appartements pendant qu'on entonnait vêpres. L'affluence des fidèles venus pour vénérer la Bienheureuse et gagner l'indulgence plénière n'était pas moins considérable que dans la matinée.

La décoration de Saint-Pierre avait été exécutée sous la direction de M. l'architecte Vespignani et s'harmoniait admirablement avec les lignes grandioses de la basilique sans en amoindrir l'effet. La dorure des rayons immenses qui divergent autour de la chaire avait été renouvelée et réflétait l'éclat de la brillante illumination de l'abside. Des tableaux rappelaient les trois miracles dus à l'intercession de la Bienheureuse, plusieurs traits de sa vie et sa glorification. Des inscriptions étaient placées aux lieux les plus apparents.

Une cérémonie analogue a eu lieu à Sainte-Marie *della Pace*, où est érigée la congrégation primaire du Sacré-Cœur de Jésus. Après la publication du Bref Apostolique, on a découvert l'image de la Bienheureuse.

Le soir, les façades de Sainte-Marie *della Pace*, du monastère de la Visitation et des églises où se pratique plus spécialement la dévotion au Sacré Cœur ont été illuminées.

LETTRES DE ROME

SUR LES FÊTES DE LA BÉATIFICATION DE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE (*)

Rome, dimanche 18 septembre 1864.

Très-cher ami,

Avant de vous parler de la béatification, laissez-moi vous dire qu'hier, 17 septembre, nous avons eu une journée dont nous conserverons longtemps le souvenir. Environ 150 prêtres français étaient réunis dans la salle du trône, vers l'heure de midi, attendant avec une douce impatience l'arrivée du Saint-Père. Quand il a paru, sa physionomie gracieuse, cet air de simplicité noble qui attire, de majesté pontificale qui émeut, nous a tout d'abord ravis. En présence de cette foule de prêtres venus de toutes les parties de la France on dirait qu'il est ému en lisant sur le visage de chacun la vénération et l'amour. Il vient s'asseoir sur le trône. Bientôt il livre avec une bonté inexprimable ses pieds et ses mains à tout ce monde qui s'empresse de venir les baiser. Déjà les cœurs palpitent, les larmes arrivent aux yeux ; on ne peut se rassasier de contempler cet homme, le plus auguste de l'univers. Tout à coup, il se dresse majestueusement, son visage est illuminé ; ses regards brillent d'un feu divin. Il commence à parler, un frémissement involontaire agite toutes les poitrines. Le spectacle est ineffable. Le Chef suprême de la sainte Eglise est là debout et rayonnant, devant ces prêtres qui ont passé les mers pour le voir. On écoute avec un re-

(*) Extraites de la *Semaine liturgique de Marseille*, n. 149 ; — de la *Semaine religieuse de Lyon*, deuxième année, n. 40 ; — de *l'Écho de Fourvière*, n. 41.

cueillement profond cette parole inspirée. On entend avec bonheur ces accents qu'il est impossible de traduire et qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. On suit avec une merveilleuse attention ces regards qui vont chercher dans les cieux le feu qui illuminera la terre. Bientôt on ne se possède plus les cœurs trahissent leur émotion ; les larmes coulent de tous les yeux, on pleure de joie et de bonheur devant la divine figure de Jésus-Christ qui semble resplendir à travers cet homme mortel.

Voici, autant que je me le rappelle, le sens de ses paroles ; j'ose à peine vous les transmettre, elles ne me paraissent qu'un très-faible écho de ce que nous avons entendu.

« Je suis tout heureux, mes enfants, de voir tant de prê-
» tres réunis autour de moi, prêts à travailler pour la gloire
» de Dieu, le triomphe de l'Eglise et pour le bien des âmes.
» Oh ! oui, mes enfants, nous avons grandement besoin de
» travailler, car nous sommes dans un temps de bataille. Il
» est vrai que le monde a toujours été plus ou moins ce
» qu'il est ; il a toujours fallu des combats. Le saint homme
» Job l'a dit depuis longtemps : *militia est vita hominis*
» *super terram*. Mais vous me permettrez de vous dire,
» qu'à notre époque il y a un combat particulier qu'il est né-
» cessaire de savoir livrer ; il y a une erreur qui séduit
» beaucoup de personnes. On se figure qu'il est bon d'attirer
» les cœurs au moyen de transactions. Pour cela, on se réu-
» nit en groupe pour tranquilliser les consciences, et on cher-
» che toujours à pactiser sous le prétexte du bien de la paix.
» Sans doute il faut réunir les cœurs par la charité, les
» rallier autour de Jésus-Christ par le lien de la foi, et faire
» régner partout l'amour de la paix, comme a fait la bien-
» heureuse Marguerite-Marie Alacoque que nous allons
» bientôt placer sur les autels. Mais il ne faut pas oublier
» que l'Eglise de Dieu ne vit que par les principes, qu'elle
» n'a vécu que par les principes, qu'elle n'a triomphé et ne
» triomphera qu'en ne rien sacrifiant des principes. Elevez-
» vous donc, mes enfants, de toutes vos forces contre cette

» erreur dans laquelle bien des gens s'entretiennent. Com-
» battez-la avec zèle et attachez-vous toujours dans la foi de
» votre âme aux principes qui ne passent point. Je vous en-
» courage, comme un père, dans ces nobles efforts : je vous
» encourage à instruire les âmes, afin qu'elles puissent voir
» la vérité ; je vous encourage à les éclairer, afin qu'elles
» puissent la goûter ; je vous encourage à les exciter chaque
» jour dans le bien pour leur donner le salut ; je vous en-
» courage vous-mêmes à vous maintenir dans l'esprit de
» Dieu ; je vous encourage dans votre zèle sacerdotal pour
» qu'il se dévoue à tous les sacrifices.

» Afin de vous aider dans votre laborieuse carrière, et afin
» de vous laisser un souvenir, je vais vous faire un cadeau
» spirituel que je vous abandonne du fond du cœur. Je vais
» vous donner la Bénédiction Apostolique. Je vous bénis
» donc, mes enfants, au nom du Père tout-puissant qui a fait
» triompher l'Eglise sur toute la terre ; je vous bénis au
» nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur qui a versé tout son
» sang pour elle ; je vous bénis au nom du Saint-Esprit qui
» l'a sanctifiée par sa sainte grâce. Je vous bénis pour
» vous consoler au milieu de vos peines ; je vous bénis pour
» vous encourager parmi tant d'épreuves ; je vous bénis
» pour vous fortifier contre tous les obstacles. Que cette
» bénédiction vous accompagne partout, tous les jours de
» votre vie, qu'elle vous accompagne en particulier dans
» votre voyage ; et j'espère aussi au fond de mon âme
» qu'elle vous conduira jusqu'au ciel. »

On s'est précipité à genoux sous cette main vénérée, le cœur rempli de ces paroles répétées qui retentissaient encore aux oreilles avec une merveilleuse expression... *mes enfants, je vous encourage... je vous bénis....*

Sa Sainteté a accordé à tous les prêtres l'autel privilégié trois fois la semaine, de plus aux aumôniers de la Visitation une indulgence plénière pour tous les monastères.

Monseigneur Pacca avait introduit d'abord les prêtres du diocèse d'Autun que leur Evêque a présentés au Pape, en-

suite les députés des monastères de la Visitation, en dernier lieu le reste des prêtres.

Lundi, 19 septembre.

Il était neuf heures du matin, le temps était magnifique. Depuis quatre heures, les voitures roulaient de tous côtés vers Saint-Pierre. Rome paraissait comme dans un jour de triomphe. On voyait respirer sur toutes les physionomies l'air de la grande fête. Nous voici sur la place de Saint-Pierre en face de l'immense basilique. Au milieu de la façade resplendit le Cœur de Jésus aux proportions colossales, entouré de ces paroles divines : *ignem veni mittere in terram.* Il est placé au-dessus de l'image de la Bienheureuse et apparaît glorieusement aux yeux de tous comme le plus beau joyau de sa couronne. Pour le moment, l'image de la Bienheureuse se trouve voilée. Encore un instant et le voile disparaîtra au chant du *Te Deum.* Dans le vestibule, d'immenses tableaux retracent les principaux traits de cette vie sans tache, plusieurs inscriptions redisent ses louanges.

Nous entrons, nous sommes surpris de voir si peu de monde ; c'est-à-dire, l'église est si vaste que nous comptons pour rien des groupes de centaines de personnes qui passent et repassent. Nous avançons, et à notre grand étonnement nous découvrons des miliers de têtes déjà placées entre l'autel de la confession et celui du fond. Dans le chœur et sur le devant, les marbres ont disparu sous de riches tentures où serpentent mille galons d'or. Partout domine la couleur rouge symbole de l'amour. A travers des cadres laissés à dessein, on voit la Vierge de la Visitation opérant les trois miracles que le Saint-Siége a approuvés. Plusieurs autres tableaux racontent quelque action de la Bienheureuse, parmi lesquels se détache celui où Notre-Seigneur lui apparaît en disant : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes.* Dans le fond, au centre d'un soleil d'or, entouré d'éblouissantes décorations, on distingue un voile

blanc, c'est sans doute l'heureuse Vierge de Saint-François de Sales qui attend le décret du Souverain-Pontife pour se montrer dans l'éclat de la gloire. Là-haut, au-dessus de sa tête, domine encore l'image du Sacré Cœur de Jésus. Elle se retrouve partout. Il ne serait pas permis de séparer Marie-Alacoque de ce Cœur qu'elle a fait connaître à la terre. Puis viennent des centaines de lustres formant des couronnes autour de la Bienheureuse. Ces couronnes s'agrandissent à mesure qu'elles s'éloignent. On se fatigue à compter les autres lustres placés de toute manière, les uns suspendus sur nos têtes, les autres descendant des corniches, d'autres perdus dans les voûtes, et à travers tous ces lustres on aperçoit un nombre incalculable de lumières. On désire que le tout soit allumé ; après quelques moments, voilà notre désir accompli, le spectacle est magique. La voûte est si haute, l'espace si large, que ces 10,000 lumières se perdent dans le lointain, de sorte qu'on se figure contempler un magnifique ciel étoilé avec ses brillantes constellations. Les regards sont attirés de préférence vers le Sacré Cœur de Jésus qui repose près de la voûte au-dessus de ces splendeurs.

Ne dirait-on pas qu'on l'a placé si haut pour réaliser les paroles de David : Que l'homme s'approche du cœur élevé, *accedat homo ad cor altum et exaltabitur Deus*. Je m'approchai de ce Cœur divin. Toutes ces beautés de la terre, me disais-je, figurent les beautés du ciel. Voilà Jésus-Christ régnant sur toutes les créatures. Ces lumières sans nombre parlent de lui et rayonnent chacune à leur manière. Ce sont les multitudes de saints qui font luire sur le monde une étincelle de sa divine sainteté. *Fulgebunt justi, et tanquam scintillæ in arundineto discurrent.* Ils sont venus pour assister à la gloire de leur sœur qui va prendre place parmi eux et se réjouissent de lui faire cortége. Là-bas sur le pavé, l'Eglise de la terre attend avec calme le moment solennel. Elle est là dans toute sa pompe et sa majesté.

Ces réflexions sont interrompues par l'arrivée du Sémi-

naire de Saint-Pierre, suivi des consulteurs de la Congrégation des Rites, des cardinaux et de Son Eminence le cardinal Vitheleschi, archevêque canonique de Saint-Pierre, qui revêtu de la chappe et orné de la mître s'avance pour présider la cérémonie. Il va s'asseoir sur le 2e degré de l'autel, le visage tourné vers l'assemblée. Qu'elle est belle cette assemblée et par le nombre, par la dignité, par la science ! Il faudrait voir s'élever au milieu de cette foule immense ces têtes vénérables de prêtres, de religieux, d'évêques, de cardinaux, dont les cheveux ont blanchi au service de l'Eglise. Vis-à-vis, nous distinguons le visage ému de Mgr d'Autun.

En ce moment, du haut d'une tribune élevée sur le côté gauche du chœnr, le cérémoniaire du Pape lit le décret de la Béatification d'une voix forte et accentuée. A peine a-t-il achevé, qu'un signal se fait entendre ; le voile blanc qui couvrait la Bienheureuse disparaît en un clin-d'œil et la laisse voir s'envolant dans les cieux. Deux magnifiques chœurs d'hommes placés en face l'un de l'autre et soutenus par deux orgues entonnent le *Te Deum* avec un entrain sans égal. La foule instinctivement prête sa voix ; le bruit du canon gronde au-dehors, c'est un moment solennel. L'enthousiasme monte à son comble ; on se précipite à genoux d'un commun accord. Pour nous, frémissant d'émotion, l'âme remplie de ces sublimes choses, les yeux humides de larmes, nous contemplions hors de nous-mêmes la Vierge radiense qui venait d'apparaître. Il nous semblait que Jésus-Christ l'appelait en lui disant : *Veni, columba mea,... ostende faciem tuam.* Et nous la suivions au ciel au milieu de ces chants, parmi ces bruits, à travers ces lumières ; les chœurs qui alternaient, c'était l'Eglise du ciel répondant à l'Eglise de la terre. Nous nous trouvions véritablement loin de ce monde, respirant le parfum des anges, à genoux devant cette nouvelle étoile accourue à la voix de l'Eglise, en répondant : me voici. Le *Te Deum* a été suivi d'une invocation à la Bienheureuse et d'une oraison pro-

pre. La cérémonie s'est terminée par la célébration de l'office pontifical.

Le soir, à cinq heures, le Pape est allé selon l'usage vénérer la Bienheureuse. Il était accompagné de tous les cardinaux ; le chœur était illuminé....

Rome, 19 septembre 1864.

Monsieur le Directeur,

Je ne puis résister au désir de vous adresser quelques lignes au sujet de la grande fête dont je viens d'être témoin : la béatification de la vénérable Marguerite-Marie Alacoque religieuse de l'Ordre de la Visitation de Paray-le-Monial, dans le diocèse d'Autun.

Vous comprendrez sans peine tout ce qu'une pareille cérémonie devait avoir d'intéressant et de consolant pour tous les prêtres de ce diocèse qui avaient le bonheur de se trouver alors à Rome, et vous permettrez à l'un de ces heureux pèlerins de vous faire part de quelques-unes de ses impressions. Ce ne peut être, au milieu des courses et des attrayantes préoccupations qu'impose la visite de la Ville Éternelle, qu'une ébauche faible et forcément incomplète : j'espère toutefois qu'elle sera agréable à vos lecteurs. Ce qui vient de Rome n'a-t-il pas le privilége d'émouvoir puissamment tout cœur catholique ?

Aucun des ecclésiastiques présents à la cérémonie du 18 septembre ne la séparera dans ses souvenirs de celle qui avait précédé la veille ; l'audience Papale que nous avions eu la consolation d'obtenir est devenue partie intégrante de la fête : nous ne devons pas l'oublier dans notre récit ; c'est par là que nous voulons commencer.

Donc, le Samedi 17 septembre, vers onze heures et demie, trente à quarante prêtres du diocèse d'Autun se trouvaient réunis dans une des salles du Vatican, attendant avec une religieuse impatience le moment de cette réception qu'avait sollicitée et obtenue pour eux Monseigneur l'évêque d'Autun. La nouvelle de cette faveur s'était prompte-

ment répandue dans Rome, et tous les prêtres étrangers étaient accourus se joindre à notre caravane : en sorte que nous étions là 250 à 300, doucement émus à la pensée que, dans un instant, nous allions contempler, la plupart pour la première fois, les traits de l'auguste et bien-aimé vieillard, Roi et Pontife, successeur de ce Pierre, que nous étions venus avant tout voir à Rome, et qui pour nous en résume toutes les grandeurs et toutes les gloires.

Les prêtres du diocèse d'Autun et les délégués des monastères de la Visitatiou en France furent introduits les premiers dans la salle du Trône, par Monseigneur Pacca, dont nous avons admiré l'exquise bienveillance. Après quelques minutes d'attente, Pie IX parut : c'était bien celui dont nous avions tous, tant de fois, considéré et baisé l'image ; mais nous trouvions dans cette figure un caractère de noble et paternelle simplicité, un mélange d'intelligente finesse et de confiant abandon, l'éclair surtout d'un regard inspiré dont la photographie elle-même est impuissante à rendre l'expression. Sa démarche était lente ; mais toute sa personne annonçait une santé qui démentait sous nos yeux les misérables pronostics que ne cessent de répandre ceux qni espèrent ensevelir la Papauté en ensevelissant Pie IX, oubliant, les insensés ! que les Papes meurent, — mais que Pierre est immortel ! Nous étions tous à genoux, nous inclinant sous la bénédiction de celui qui de prime-abord nous paraissait un Père au milieu de sa Famille. A peine assis sur son Trône, le Saint-Père nous fit signe de nous relever : puis sa Sainteté daigna nous admettre *tous*, malgré notre grand nombre, au baisement de la mule et de l'anneau. Monseigneur l'évêque d'Autun présenta ses prêtres un à un, et, pour chacun d'eux, le Pape sut trouver un mot ou du moins un de ces sourires qui, sortis du cœur, vont droit au cœur de celui auquel ils s'adressent. Tout le reste du clergé avait été introduit, et put jouir de la même faveur : il y eut même quelques bons laïques qui s'étaient glissés dans nos rangs ; mais loin de les repousser comme des intrus, le

Souverain Pontife les voyant s'avancer à la suite des autres se prit à dire gracieusement : « Ceux-là sont sans doute du tiers-ordre de la Visitation. »

Après ce long défilé, pendant lequel je ne savais qu'admirer davantage ou la mansuétude et l'inaltérable patience du saint Pontife ou l'empressement et la foi des pèlerins qui se succédaient à ses pieds, Pie IX se leva et commença à nous parler. Après s'être excusée de ne pouvoir le faire qu'en un français incorrect, disait-elle, mais que nos cœurs de fils sauraient comprendre, Sa Sainteté nous exprima la consolation qu'elle ressentait de voir autour d'elle un si grand nombre de prêtres, tous ouvriers fidèles sur quelque point de la vigne du Seigneur. « Mes enfants, ajouta-t-elle, l'Eglise est un champ de bataille : il en a toujours été, il en sera toujours ainsi, un peu plus un peu moins, c'est sa destinée sur la terre. Mais c'est surtout à notre époque que tous les ordres de la hiérarchie sainte doivent unir leurs efforts pour combattre vaillamment, pour éclairer ceux qui sont aveugles, pour ramener dans la voie du bien ceux qui s'en écartent. Or, ce que je vous recommande surtout d'apporter dans cette lutte, c'est, mes enfants, la fermeté à défendre les principes. Point de transaction, non, point de ces transactions qui ne seraient utiles ni à vous qui les feriez ni à ceux en faveur desquels vous croiriez devoir les faire : *L'Eglise est fondée dans les principes :* défendez donc énergiquement les principes. Sans doute il faut y mettre toujours une grande condescendance, une parfaite charité à l'exemple de cette bonne sœur Marguerite-Marie Alacoque que nous allons béatifier » (et en disant ces mots la figure du Pape me paraissait comme illuminée d'une clarté surhumaine, il me semblait y voir se refléter les sentiments de fermeté et de charité infatiguables qui ont servi de base à cette politique qui depuis si longtemps déconcerte les calculs de l'humaine diplomatie, parce que ce n'est pas la politique du temps, mais la politique de l'Eternité). — « Mais jamais il ne faut sacrifier les principes. Eh bien ! mes enfants, c'est

pour cela que je vais vous bénir, afin que, dans ces dispositions, vous continuiez à travailler à la gloire de Di u et au salut des âmes. » Et après avoir accordé aux chapelets, croix, médailles, etc., que chacun de nous avait apportés, de précieuses indulgences, le Pape continua : « Je veux encore vous faire un cadeau spirituel : ce sera de vous donner, à vous tous qui êtes ici, la faveur de l'Autel privilégié pour trois jours de la semaine ». Un murmure de joie et de reconnaissance accueillit l'annonce de cette grâce inattendue : et le successeur de Pierre levant sur nous ses mains consacrées, nous bénit, au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, en adressant à chacune des personnes de l'auguste Trinité, une invocation spéciale que je regrette de n'avoir pas assez saisie pour pouvoir la reproduire : mais l'émotion du moment était trop vive. Après les magnifiques paroles que nous venions de recueillir, après ces recommandations et ces conseils, sortis pour nous de la bouche même du Christ présent dans la personne de son Vicaire, nous ne voyions, nous n'entendions plus rien : nous étions là prosternés, anéantis par la majesté de cette scène, et notre émotion se traduisait par des larmes, ce sang de l'âme comme l'appelle admirablement saint Augustin, qu'elle fait jaillir en dehors aussi bien lorsqu'elle est débordée par la joie que lorsqu'elle est submergée par la douleur.

Pendant ce temps le Pape était rentré dans ses appartements, et bientôt on aurait vu cette foule de prêtres descendre les degrés du Vatican, se communiquant leurs réflexions et leurs impressions qui toutes, nous n'en doutons pas, auraient pu se résumer dans cette parole de l'auguste visiteuse du roi Salomon, après qu'elle l'eût vu et entendu à Jérusalem : *Verus est sermo quem audivi in terrâ meâ, super sermonibus tuis et super sapientiâ tuâ..... veni et vidi oculis meis, et probavi quod media pars mihi nuntiata non fuerit* (1).

(1) Ce que j'avais ouï dans mon royaume de vos entretiens et de votre sagesse est vrai ; et je n'ai pas vu ceux qui me

Le lendemain, 18 septembre, était le jour fixé pour la proclamation solennelle de la Béatification de la vénérable Marguerite-Marie. L'immense basilique de Saint-Pierre avait été décorée, pour cette circonstance, avec une noble simplicité, l'ornementation parfaitement entendue, indiquait assez l'objet spécial de la fête, sans ôter cette fois, à l'incomparable monument, rien de ses vastes proportions et de ses grandes lignes. Au frontispice de Saint-Pierre comme aussi au fond du sanctuaire, se trouvait une image voilée de la Bienheureuse ; d'autres tableaux, et des inscriptions distribuées çà et là, rappelaient le souvenir de ses vertus et de ses miracles : enfin une brillante illumination jetait sur tout cet ensemble l'éclat de ses feux habilement combinés. La cérémonie devait avoir lieu dans le sanctuaire, derrière l'autel de la confession : là on avait disposé, de chaque côté, des espèces de stalles destinées à recevoir ceux des nombreux assistants assez heureux pour avoir pu se procurer des cartes d'admission à ces places choisies, ce qui avait été facile pour tous les prêtres du diocèse d'Autun, grâce à l'obligeante bonté de Mgr Borghi, postulateur de la cause et le principal organisatenr de cette belle fête. Notre ambassadeur M. le comte de Sartiges, Mme la comtesse de Sartiges et plusieurs personnages de l'ambassade et de l'armée française occupaient une tribune réservée.

A dix heures la procession entrait dans le sanctuaire. A droite, sur des banquettes, prenaient place les éminents cardinaux, membres de la congrégation des Rites, au nombre de treize, et à leur suite les prélats et religieux, membres de cette même congrégation. A droite se plaçaient Son Eminence le cardinal-archiprêtre de Saint-Pierre, puis les membres du Chapitre de Saint-Pierre, les évêques, parmi lesquels Monseigneur de Marguerie et les prélats.

parlaient, jusqu'à ce que je sois venue moi-même et que j'aie vu de mes yeux ; et j'ai reconnu que la moitie de ce que est ne m'avait pas été annoncé. II *Reg*. x, 6, 7.

Alors le postulateur de la cause se rendit, accompagné d'un maître des cérémonies, devant le cardinal-préfet de la congrégation et lui demanda que lecture fût donnée du décret pontifical qui élève au rang de Bienheureuse la vénérable Marguerite-Marie. La permission obtenue, un prêtre monta dans la chaire disposée à cette fin au milieu des stalles de gauche, et d'une voix sonore, avec cet accent italien qui donne à la langue latine quelque chose de plus harmonieux et de plus solennel, il lut ces quelques pages, magnifique abrégé de la vie et des vertus de l'humble servante de Dieu.

Après cette lecture l'archevêque officiant entonna le *Te Deum :* c'était le moment solennel : instantanément les cloches sonnèrent, le canon du château Saint-Ange leur répondit ; le voile qui couvrait le visage de la Bienheureuse tomba, et elle apparut à nos regards comme si elle montait au ciel en nous bénissant.

Ainsi donc s'accomplissait une fois encore et de la manière la plus éclatante l'oracle du divin Maitre : *Qui se humiliat exaltabitur* (1). Ce glorieux triomphe dans la plus splendide et la plus auguste basilique de l'univers, ce triomphe pour lequel avaient été mises en réquisition et les précieuses tentures et les harmonies de la musique, et les créations de la peinture et les féériques illuminations, ce triomphe qui attirait une foule immense composée de prêtres à tous les degrés de la hiérarchie, de fidèles pieusement émus, peut-être de quelques indifférents dont la présence même était une sorte d'hommage involontaire, ce triomphe à qui s'adressait-il ?... A une modeste Vierge, à une humble religieuse dont la vie s'était écoulée toute entière, au fond d'un cloître, obscure, silencieuse, qui n'avait eu avec le monde d'autres rapports que ceux de la prière et des sacrifices qu'elle offrait chaque jour pour lui ? Eh bien, c'était cette pauvre fille auprès de laquelle ce monde, deux cents

(1) Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. *Luc.* XIV, II ; XVIII, 14.

ans plus tôt, aurait passé sans y prendre garde, peut-être même en lui jetant les ironies de son inintelligence et de ses préjugés, c'était-elle qui, du fond de sa tombe, attirait cette foule bon gré mal gré, la prosternait à ses pieds pour rendre hommage en sa personne à l'humilité, à la chasteté, à l'héroïsme de la vie religieuse !... Il n'y a que l'Eglise catholique pour offrir de pareils spectacles ! Voilà comment elle sait toujours, pour rappeler la parole de Pie IX, affirmer les principes.

Pour nous, Français et Prêtres du diocèse d'Autun, nous ne pouvions oublier que la Bienheureuse était notre compatriote et notre sœur, et nos cœurs tressaillaient sous l'influence d'un sentiment de joie tout spécial en voyant écrit autour de nous, sur les murs de Saint-Pierre, les noms d'Autun, de Paray-le-Monial, de Lautecourt. C'est nous qui donnions à Rome qui nous a donné tant de saints, cette nouvelle élue pour protester que les traditions de la foi et de la charité étaient encore vivantes sur notre terre. Et il nous semblait que notre prière avait des droits spéciaux d'être écoutée et exaucée en ce jour ; et nous la faisions monter avec confiance et avec amour pour tous ceux qui à cette heure nous suivaient de la pensée en enviant notre bonheur, pour notre patrie et notre diocèse, pour nos parents et nos amis de France !

Le soir à quatre heures et demies, le Souverain Pontife devait venir en grande pompe, suivi du Sacré Collége, faire sa visite et prier devant l'image de la Bienheureuse ; aussi l'affluence était-elle plus nombreuse encore que le matin. Le Pape vint s'agenouiller sur le prie-dieu préparé devant l'autel : alors Monseigneur l'évêque d'Autun se présenta à Sa Sainteté, et à genoux devant elle, lui offrit les présents du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial : un beau reliquaire renfermant des reliques de la Bienheureuse, le livre de sa vie et un bouquet, touchant symbole du parfum de ses vertus. Dans une courte improvisation, Mgr de Marguerye, après avoir renouvelé le témoignage du filial dé-

vouement de son Eglise, pour la personne sacrée du Saint-Père et pour la sainte Eglise romaine, notre mère, remercia Sa Sainteté d'avoir placé au rang des Bienheureux, cette humble servante de Dieu, qui reçut du Cœur adorable de notre divin Maître la grande et précieuse mission de le faire mieux connaître et mieux aimer et de contribuer à répandre cette touchante dévotion du Sacré Cœur qui résume la religion tout entière : amour et sacrifice !... Sa Sainteté répondit quelques mots exprimant avec une pieuse énergie combien elle souhaitait que cette divine charité sortie du Cœur de Jésus se répandît de plus en plus à travers le monde et qu'elle embrassât tous les cœurs ; elle conclut en accordant une bénédiction particulière à Monseigneur, à son diocèse et à tous les monastères de la Visitation. Puis, après une prière dont chacun remarqua la ferveur, le Saint-Père et son auguste cortége se retirèrent, laissant, dans l'âme des témoins de ces grandes manifestations, de ces émotions douces et consolantes qui ne s'oublient pas et qui font rêver, en présence de ces triomphes déjà si beaux sur la terre d'exil, à celui que nous contemplerons et auquel nous-mêmes un jour, il faut l'espérer, nous prendrons part dans l'Eglise triomphante du ciel !...

— La petite ville de Paray-le-Monial était en fête le dimanche 18 septembre. Une foule pieuse se pressait dans la magnifique chapelle des Dames de la Visitatian, qui était resplendissante. Des transparents et des oriflammes, disposés avec beaucoup de goût au dehors, proclamaient les louanges de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. A l'intérieur, des milliers de lumières entouraient les précieuses reliques. Les fidèles prosternés remerciaient Dieu du décret prononcé au moment même dans la Ville éternelle par la bouche qui ne peut mentir. Cette fête néanmoins était simple et discrète; c'était un écho plutôt qu'un chant de triomphe. Le triomphe de l'humble fille du Charolais était à Rome ; bientôt il fera le tour du monde catholique, et Paray

le célèbrera avec une solennité en harmonie avec sa joie et sa reconnaissance.

Pendant la soirée, la rue où est situé le monastère de la Visitation était presque toute illuminée, ainsi que le clocher de notre belle église et la façade de l'hospice de notre ville. Dans d'autres quartiers on voyait aussi des illuminations.

Samedi soir, 24 de ce mois, un des grands-vicaires de notre diocèse, M. Bouange, arrivait à Paray ; le lendemain dimanche, la façade de la chapelle de la Visitation était couverte d'emblèmes en l'honneur de notre Saint-Père, du Sacré Cœur de Notre-Seigneur et de la bienheureuse Marguerite-Marie. A deux heures et demie, le clergé de Paray et du canton était réuni à la chapelle de la Visitation. Bientôt s'est déroulé un immense cortége composé du clergé du canton, des congréganistes, de la musique de la ville et d'une grande partie de la population. Dans ce cortége, le bref du Saint-Père était porté par de très-jeunes filles.

De la Visitation ce cortége s'est rendu à l'église paroissiale, où l'on a chanté le *Te Deum* et donné la bénédiction du Très-Saint-Sacrement. De là on est allé à la chapelle de l'hospice, où les fidèles ont reçu de nouveau, comme à la chapelle des Religieuses du Saint-Sacrement, la bénédiction.

Si l'ordre de la marche était un peu troublé par l'empressement sympathique de la population, tous les fronts prosternés au moment où Dieu répandait ses grâces témoignaient du bon esprit de la foule.

A sept heures, M. Bouange, après avoir lu dans la chapelle de la Visitation le bref du Saint-Père, a félicité Paray du bonheur qu'il a de compter parmi ses enfants une sainte qui le protége dans le ciel.

A l'issue de la bénédiction, on a chanté des hymnes en l'honneur de la Bienheureuse. Par intervalles la musique de la ville se faisait entendre. Cette belle fête a été terminée par la vénération des ossements de la Bienheureuse.

AUGUSTODUNEN SEU ÆDUEN.

BEATIFICATIONIS ET CANONISATIONIS

VEN. SERVÆ DEI

SOR. MARGARITÆ-MARIÆ ALACOQUE

Sanctimonialis professæ Ordinis Visitationis B. M. V. S. Instituti Francisci Salesii.

PIUS P. P. IX.

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

Auctor nostræ fidei et consummator Jesus, qui nimia ductus charitate, naturæ mortalis infirmitate assumpta, obtulit se in ara Crucis immaculatum Deo, ut nos a peccati teterrima servitute liberaret, nihil potius habuit, quam ut flammam charitatis, qua Cor Ejus ureretur, in hominum animis modis omnibus excitaret, quemadmodum suis adseruisse discipulis novimus ex Evangelio : *ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur* (1) ? Hunc vero charitatis ignem ut magis incenderet, sanctissimi Sui Cordis venerationem cultumque institui in Ecclesia voluit, ac promoveri. Ecquis enim tam durus ac ferreus sit quin moveatur ad redamandum Cor illud suavissimum idcirco transfixum ac vulneratum lancea, ut animus ibi noster quoddam quasi latibulum, ac perfugium habeat, quo se ab hostium incursione insidiisque recipiat, ac tueatur? Ecquis non provocetur ad prosequendum omni observantiæ studio Cor illud sacratissimum, cujus ex vulnere aqua, et sanguis, fons scilicet nostræ vitæ, ac salutis effluxit ?

(1) Luc. xii, 49.

DIOCÈSE D'AUTUN.

BÉATIFICATION ET CANONISATION

DE LA VÉNÉRABLE SERVANTE DE DIEU

SŒUR MARGUERITE-MARIE ALACOQUE

Religieuse professe de l'Ordre de la Visitation, de l'Institut de saint François de Sales.

PIE IX SOUVERAIN PONTIFE.

POUR QUE LA MÉMOIRE EN SOIT ÉTERNELLE.

L'Auteur et le consommateur de notre foi, Jésus, qui, par l'inspiration de sa charité extrême, après avoir pris l'infirmité de la nature humaine, s'est offert victime sans tache sur l'autel de la croix, afin de nous délivrer de la noire servitude du péché, n'a point eu de plus vif désir, que d'allumer par tous les moyens dans les âmes, la flamme de la charité dont brûle son propre *Cœur*, ainsi qu'il l'a affirmé lui-même à ses disciples, au témoignage du saint Evangile: *Je suis venu répandre le feu sur la terre, et que veux-je si ce n'est qu'il s'allume?* Pour propager cet incendie d'amour il a voulu que la dévotion et le culte de son très-saint Cœur fut institué et répandu dans l'Eglise. Qui serait en effet assez dur, assez insensible pour ne pas désirer aimer en retour ce *Cœur* très-doux, qu'une lance a blessé et transpercé, afin que là notre âme ait un asile et un refuge pour se soustraire aux incursions et aux embûches de ses ennemis et se mettre à couvert? Qui ne se sentirait provoqué à prendre pour objet de son culte empressé, ce *Cœur* très-saint dont la blessure a donné passage à l'eau et au sang qui en découlèrent, et par conséquent à la source de notre vie et de notre salut?

Jam vero ad tam salutarem, ac debitum pietatis cultum instituendum, lateque inter homines propagandum eligere Servator Noster dignatus est Venerabilem Famulam suam Margaritam Mariam de *Alacoque* religiosam sororem ex Ordine Visitationis Beatæ Mariæ Virginis, quæ quidem et innocentia vitæ et assidua virtutum omnium excercitatione tanto officio ac muneri, divina adjuvante gratia se dignam probavit.

Hæc enim vero in oppido, cui nomen *Lauthecourt* intra fines Diœcesis Augustodunensis in Gallia honesto genere orta, jam inde a pueritia ingenium docile præ se tulit, moresque probos et supra ætatem compositos, sic ut qualis esset futura, certis indiciis parentes ominarentur. Etenim adhuc puella ab oblectamentis, quibus illa ætatula capi solet, abhorrens, secretiora petebat domus cubicula, ubi intenta mente Deum coleret ac veneraretur, adolescentior autem frequentiam hominum devitans nihil magis habebat in deliciis, quam versari in templis assidue, precesque ad plures horas producere. Virginitatem emisso voto primis ab annis Deo consecravit, atque adeo jejuniis, flagellis, aliisque asperitatibus adfligere corpus instituit, ut iisdem quibusdam quasi spinis virginitatis florem septum custodiret. Mansuetudinis porro, atque humilitatis illustre documentum exhibuit. Etenim demortuo patre, matre vero tum ætate, tum gravi morbo confecta, ab iis, qui rei domesticæ curationem gerebant, sic dure atque aspere habita est, ut rebus etiam ad victum cultumque necessariis plerumque careret; atqui tantam inclementiam atque injuriam, proposito sibi Christi patientis exemplo, complures annos æquo animo

Déjà, pour instituer ce culte salutaire et si juste et pour le propager au loin parmi les hommes, notre Sauveur avait daigné choisir sa servante la vénérable *Marguerite-Marie Alacoque*, religieuse de la Visitation de la B. Vierge-Marie, laquelle par l'innocence de sa vie et le constant exercice de toutes les vertus se montra digne, avec le secours de la grâce divine, d'un tel office et d'une si glorieuse mission.

Née dans le bourg de *Lauthecourt* au diocèse d'Autun en France, d'une honnête famille, elle montra dès l'enfance un esprit docile, une pureté et une gravité de mœurs au-dessus de son âge, si bien que ses parents augurèrent à des signes certains, quelle devait être un jour sa vertu. En effet, petite fille encore, elle fuyait déjà les plaisirs auxquels cet âge tendre est entraîné, se retirait dans le plus secret de la maison paternelle, et là, d'un esprit attentif à Dieu, l'adorait et le priait ; et plus tard adolescente, elle fuyait la société des hommes, n'ayant pas de plus chères délices que de fréquenter les temples et d'y prolonger, durant de longues heures, ses ferventes oraisons. Dès ses jeunes ans elle consacra à Dieu sa virginité et se mit à affliger son corps par les jeûnes, les disciplines et les autres genres d'austérités, si bien qu'elle gardait cette fleur de sa pureté comme un lis dans les épines. Cependant elle donna une preuve éclatante de sa douceur et de son humilité : son père étant mort, et sa mère étant accablée par l'âge et par l'infirmité, elle fut traitée avec tant de rigueur et de dureté par ceux qui avaient le gouvernement, de sa maison que souvent elle manqua des choses nécessaires à la vie ; or elle supporta cette

tulit. Novem annos nata ad Sanctissimum Eucharistiæ Sacramentum suscipiendum primum accessit, atque ex cœlesti dape tantum concepit charitatis ardorem, ut ignis ille divinus ex ejus ore, atque oculis emicaret. Pari erga proximum charitate incensa, graviter dolebat miseram puerorum turbam fere a parentibus derelictam vitiis succrescere rerum ad salutem æternam pertinentium ignaram; idcirco eos patienter erudiebat mysteriis fidei, ad virtutem informabat, et vero etiam non modicam quotidiani cibatus partem eisdem alendis detrahere sibi consueverat. Quum cœlestem sibi Sponsum delegisset, exhibitas a matre nuptias licet opulentas atque illustres constanter recusavit, et quo datam cœlesti eidem sponso fidem præstaret securius, de ingrediendo sacrarum virginum claustro cogitavit. Qua de re posteaquam diu multumque secum deliberasset, fusisque precibus Divinam consuluisset voluntatem, annum agens, ætatis suæ vicesimum tertium, in civitate cui nomen *Paray-le-Monial* intra fines Augustodunensis Diœcesis, religiosis sororibus ex Ordine Visitationis Beatæ Mariæ Virginis adscita est. In tyrocinio quum se talem probasset, qualem et egregia ad virtutem indoles, et innocenter acta vita portenderat, ad solemnia nuncupenda vota admitti promeruit. Quibus quidem nuncupatis videri cœpit ad religiosæ disciplinæ perfectionem concitato cursu contendere; adeo sodalibus suis Deo dicatis virtutum omnium exemplar enituit. Mira quippe in ipsa elucebat humilitas, singularis et in obtemperando alacritas, et in quibusvis molestiis perferendis patientia, accuratissima legum vel minimarum observantia, in afflictando corpore assidua aus-

injustice et cette cruauté plusieurs années durant, avec égalité d'âme, en se proposant l'exemple de Jésus-Christ souffrant. A neuf ans elle s'approcha pour la première fois de la sainte Table et rapporta de ce festin céleste une telle ardeur du divin amour, que ce feu brillait sur son visage et dans ses yeux. Embrasée d'un égal amour pour le prochain, elle souffrait vivement de voir un nombre infortuné d'enfants presque abandonnés de leurs parents, grandir dans les vices et dans l'ignorance de tout ce qui importe au salut éternel ; aussi les instruisait-elle avec une admirable patience des mystères de la foi, et les formait à la vertu, se retranchant chaque jour pour les nourrir, une bonne partie de ses aliments. Comme elle s'était destinée à un céleste Époux, elle retusa les riches et nobles partis que lui offrait sa mère, et, afin de garder plus sûrement sa foi à ce même Époux divin, elle songea à s'ensevelir dans un cloître avec les vierges consacrées à Dieu. Après longue et mûre délibération, après de ferventes prières pour connaître la volonté de Dieu, ce fut dans la ville de Paray-le-Monial, dans le diocèse d'Autun, qu'elle s'enrôla parmi les sœurs de l'Ordre de la Visitation de la Vierge-Marie. Après un noviciat où elle se montra telle qu'on se l'était promis de ses dispositions heureuses pour la vertu et de l'innocence de toute sa vie, elle mérita de prononcer les vœux solennels. Ils lui furent comme un nouvel élan vers la perfection de l'état religieux, tant elle brilla des lors parmi ses sœurs, comme un modèle de toutes les vertus ; c'était une admirable humilité qui reluisait en elle, une joie singulière dans l'obeissance, la patience à tout supporter, la plus exacte

teritas, numquam intermissum precationis studium, cui dies noctesque quum instaret, alienato sæpe a sensibus animo, divinæ gratiæ donis uberrime perfundebatur. In recolendis autem Christi Domini cruciatibns tanto afficiebatur doloris sensu, tantaque inardescebat amoris flamma, ut prope examinis plerumque languesceret. Porro quum ob virtutis præstantiam omnium sibi sodalium admirationem conciliasset, puellis, quæ in tyrocinio versarentur, ad religiosam vitam exercendis, informandisque præposita fuit, eique munere nulla potuisset aptior inveniri quam Venerabilis Margarita Maria, utpote quæ commissas suæ fidei ac magisterio puellas ad ingrediendum atque excurrendum perfectionis iter erigeret, ac confirmaret exemplo suo.

Jam vero ante augustissimum Eucharistiæ Sacramentum eidem fervidius oranti significatum est a Christo Domino, gratissimum sibi fore si cultus institueretur sacratissimi Sui Cordis humanum erga genus charitatis igne flagrantis, ac velle Se hujus rei curam ipsi demandatam. Qua erat humilitate cohorruit Venerabilis Dei Famula, tanto se officio indignam existimans; sed famen ut supernæ obsequeretur voluntati, utque desiderio suo faceret satis divinum amorem in hominum animis excitandi, studiose egit tum apud religiosas sui Cœnobi sorores, tum vero etiam apud omnes, quoad potuit, homines, ut Cor illud Sanctissimum divinæ charitatis sedem omni honoris significatione colerent ac

régularité jusque dans les moindres choses, une austérité qui ne se relachait pas dans la mortification corporelle, un zèle qui ne se ralentissait point dans l'oraison où nuit et jour adonnée, et perdant souvent l'usage de ses sens, elle était inondée des dons les plus abondants de la divine grâce. Au souvenir des souffrances de Jésus-Christ tel était le sentiment de douleur qu'elle éprouvait, si ardente était la flamme de son amour, qu'elle lauguissait souvent comme privée de vie. Enfin, comme l'éminence de sa vertu lui avait concilié l'admiration générale de ses compagnes, elle fut chargée de la conduite des jeunes novices et du devoir de les exercer et de les former à la vie religieuse, et certes on n'eut pu trouver personne plus propre à cet emploi que la V. M.-Marie si capable d'élever les jeunes personnes remises à sa fidélité et à sa direction, dans le zèle pour embrasser la voie de la perfection et y courir, de les y exciter par son exemple et de les y confirmer.

Auparavant, déjà tandis qu'un jour elle priait avec plus de ferveur devant le très-auguste Sacrement de l'Eucharistie, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui avait fait connaitre qu'il aurait pour très-agréable l'institution d'un culte envers son *Cœur Sacré*, brûlant d'amour pour les hommes, et qu'il voulait lui confier à elle cette mission. Avec l'humilité profonde dont elle était douée, cette Vénérable servante de Dieu éprouva une extrême répugnance, se jugeant indigne d'un tel honneur. Voulant obtempérer néanmoins à une volonté déclarée d'en haut, et donner satisfaction à son propre désir d'exciter le divin amour dans les cœurs, elle agit avec zèle soit auprès des sœurs, religieuses de son monastère, soit

venerarentur. Multæ idcirco et graves Venerabili Dei Famulæ tolerandæ fuerunt molestiæ, plurimæ superandæ difficultates; numquam tamen ipsa dejecit animum, et spe subnixa cœlestis auxilii tam operose ac constanter promovere institit id genus pietatis, ut divina favente gratia, non sine magno animarum fructu in Ecclesia auctum longe sit, ac propagatum.

Denique dissolvi cupiens, ut ad cœlestes Agni nuptias, quas tantopere deperibat, advolaret, non tam morbo, quam flamma charitatis absumpta diem obiit supremum decimo sexto kalendas Novembris Anno MDCLXXXX. Quæ de Venerabilis Margaritæ Mariæ sanctitate invaluerat opinio percrebuit magis postquam ipsa e vivis excessit, accedente præsertim prodigiorum celebritate, quæ Venerabili Dei Famula deprecante ferebantur contigisse. Quapropter anno MDCCXV, Augustodunensis Antistes de illius vita et moribus opportunas de more tabulas condendas curavit. Verumtamen ne ad Sanctæ Sedis judicium deferri causa posset, gravissimi rerum publicarum motus effecerunt, qui exeunte sæculo decimo octavo universam fere Europam pertubarunt. Sedata tamen turbulentissima procella temporum postulatum est Apostolicæ Sedis judicium, et apud Consilium S. R. Ecclesiæ Cardinalium sacris ritibus tuendis præpositorum instituta de virtutibus quæstione, quibus Venerabilis Margarita inclaruisset, rebus omnibus diu multumque ponderatis, Nos tandem heroicum illas attigisse gradum ediximus decreto evulgato decimo kalendas Septembris Anno MDCCCXLVI.

auprès de tous les hommes selon son pouvoir, afin que l'on se mît à rendre tous les honneurs et tous les respects à ce *Cœur* très-saint, siége de la divine charité. La Vénérable Servante de Dieu eut à soutenir à ce sujet des peines graves et nombreuses; il lui fallut surmonter bien des difficultés, sans que jamais elle se laissât abattre, ni cessât, en s'appuyant toujours sur l'espoir du céleste secours, de promouvoir de ses efforts constants ce genre de dévotion, si bien que, par la faveur de Dieu, il s'est accru et s'est propagé au loin dans l'Église avec grand fruit pour les âmes.

Enfin, désirant la dissolution de son corps pour s'envoler aux noces célestes de l'Agneau, objet de ses soupirs, consumée bien moins par le mal du corps que par l'ardeur de sa charité, elle expira le XVI des calendes de novembre de l'an MDCLXXXX (18 octobre 1690). L'opinion, déjà bien établie de sa sainteté, prit une nouvelle force après sa mort, surtout par le bruit des prodiges que l'on croyait dus à son intercession. C'est pourquoi l'an 1715, l'évêque d'Autun fit dresser les procès-verbaux d'usage sur sa vie et sur sa sainteté. Cependant cette cause ne put être déférée au jugement du Saint-Siége, par suite des événements politiques si graves qui à la fin du 18e siècle, agitèrent presque toute l'Europe. Cette horrible tempête s'étant enfin apaisée, on demanda un jugement du Siége Apostolique; la question *des vertus* de la Vénérable Marguerite fut introduite auprès de la Sacrée Congrégation des cardinaux préposée aux Rites, et tout ayant été longtemps et mûrement pesé, Nous déclarâmes enfin que ces vertus avaient atteint le degré d'héroïcité, par décret promulgué le dix des calendes de septembre (23 août 1846).

Exinde in eodem Cardinalium Consilio proposita disceptatio est de miraculis, quibus Venerabilis Margaritæ sanctitas comprobata divinitus diceretur, ac postquam severo habito examine tum a Consultoribus, tum a Cardinalibus illa fuissent probata, Nos implorato antea superni luminis auxilio, de eorumdem miraculorum veritate affirmativam evulgavimus sententiam die octavo kalendas Majas anni vertentis MDCCCLXIV.

Illud unum supererat, ut iidem interrogarentur Cardinales num procedi tuto posset ad Beatorum Cœlitum honores Venerabili Margaritæ tribuendos, iidemque coram Nobis coacti decimo octavo kalendas Julii vertentis anni procedi tuto posse unanimi suffragio responderunt. Nos porro, ut in tanta re, cœlestem opem adprecati die octavo kalendas Julii Anni ejusdem decrevimus deferri tuto posse, quum Nobis visum esset, Venerabili Servæ Dei Beatorum honores cum omnibus indultis, donec solemnis Ejusdem canonizatio celebretur. Nos igitur permoti precibus omnium ferme Sacrorum Galliæ Antistitum, nec non religiosarum sororum Ordinis Visitationis B. Mariæ Virginis, de consilio et assensu Venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. Ecclesiæ Cardinalium sacris ritibus cognoscendis præpositorum auctoritate Nostra Apostolica facultatem impertimur ut eadem Venerabilis Dei Famula Margarita Maria de *Alacoque* Beatæ nomine in posterum nuncupetur, ejusque corpus et reliquiæ, non tamen in solemnibus supplicationibus deferendæ, publicæ fidelium venerationi proponantur. Præterea eadem auctoritate concedimus, ut de illa recitetur officium et missa

Bientôt devant la même sacrée Congrégation, on proposa le doute des miracles par lesquels on disait la sainteté de la vénérable Marguerite divinement prouvée, et, après un sévère examen, ces miracles reçurent l'approbation des cardinaux, et Nous-même, ayant préalablement imploré le secours de la divine lumière, Nous avons publié notre sentence affirmative de la vérité de ces mêmes miracles le huit des calendes de mai (24 avril) de cette présente année 1864.

Il ne restait plus qu'à interroger les cardinaux sur la question si l'on pouvait sûrement procéder à rendre les honneurs des Bienheureux à la vénérable Marguerite, et les cardinaux réunis en notre présence le dix-huit des calendes de Juillet de la présente année (14 juin) répondirent unanimement qu'on le pouvait. Nous alors à notre tour, ayant imploré de nouveau l'aide divin, comme il convenait dans une affaire de cette importance, le huit des calendes de juillet de la même année (24 juin) nous décrétâmes que l'on pourrait, le jour que nous déterminerions, rendre les honneurs des Bienheureux à la vénérable Servante de Dieu, avec tous les indults, en attendant que sa solennelle canonisation fut célébrée. C'est pourquoi, cédant aux prières de presque tous les évêques de France et des religieuses de la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie, de l'avis et de l'assentiment de nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église de Rome, membres de la sacrée Congrégation des Rites, par notre Autorité Apostolique Nous permettons que la vénérable Servante de Dieu Marguerite-Marie Alacoque soit désormais appelée du nom de *Bienheureuse*, et que l'on expose son corps et ses reliques à la vénération publique, sans que

de Communi Virginum cum orationibus propriis a Nobis approbatis juxta rubricas missalis et breviarii Romani. Ejusmodi vero missæ celebrationem, et officii recitationem fieri dumtaxat concedimus in Diœcesi Augustodunensi, ac in templis omnibus domorum ubicumque existentium, in quibus institutus reperitur religiosus Ordo monialium Visitationis B. Mariæ Virginis, die XVII Octobris ab omnibus Christifidelibus tam sæcularibus, quam regularibus, qui horas canonicas recitare teneantur, et quantum ad missas attinet, ab omnibus Sacerdotibus ad templa, in quibus festum celebratur, confluentibus. Denique concedimus, ut anno a datis hisce Litteris primo Solemnia beatificationis Venerabilis Servæ Dei Margaritæ Mariæ de *Alacoque* in Diœcesi, atque in Templis, de quibus habita mentio est, celebrentur cum officio, et missis duplicis majoris ritus, idque fieri præcipimus die per Ordinarios indicenda, ac postea quam eadem solemnia in Basilica Vaticana celebrata sint. Non obstantibus Constitutionibus, et Ordinationibus Apostolicis, cæterisque contrariis quibuscumque. Volumus autem ut harum Litterarum exemplis etiam impressis, dummodo manu Secretarii prædictæ Congregationis sacrorum rituum subscripta sint, et sigillo præfecti munita, eadem prorsus fides habeatur, quæ Nostræ voluntatis significationi hisce ostensis Litteris haberetur.

Datum ex Arce Gandulphi sub Annulo Piscatoris die XIX Mensis Augusti Anno MDCCCLXXIV, Pontificatus Nostri Anno Decimonono.

N. CARD. PARACCIANI CLARELLI.

toutefois on les porte en procession. En outre, de la même autorité nous accordons que l'on récite en son honneur l'Office et la Messe du Commun des Vierges, avec les Oraisons propres par nous approuvées, selon les rubriques du Missel et du Bréviaire Romain. Toutefois, nous n'accordons la célébration de cette Messe et la récitation de cet Office que dans le diocèse d'Autun et dans toutes les églises de l'Ordre de la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie, quelque part que cet Institut existe, de manière que cet Office y soit récité le 17 octobre, par tous ceux tant réguliers que séculiers, qui sont tenus aux Heures canoniales, et que les messes soient célébrées par les prêtres qui se rendront dans les églises où la fête aura lieu. Enfin nous accordons que, dans le courant de l'année qui s'écoulera, à dater de ces présentes Lettres, les solennités de la Béatification de la vénérable Servante de Dieu Marguerite-Marie Alacoque puissent être célébrées dans le susdit diocèse et dans les susdites églises, avec l'Office et les Messes du rite double-majeur, et nous ordonnons qu'elles aient lieu le jour qui sera désigné par les Ordinaires, et après que ces mêmes solennités auront été célébrées dans la Basilique Vaticane. Nonobstant toutes Constitutions et Ordinations Apostoliques etc. . . . . .

Donné à Castel-Gandolfo, sous l'Anneau du Pêcheur le 19 août 1864 ; de notre Pontificat le dix-neuvième.

N. CARD. PARACCIANI CLARELLI.

Orationes propriæ in Officio et Missa de Communi, in honorem novæ Beatæ (1).

ORATIO.

Domine Jesu Christe, qui investigabiles divitias Cordis tui Beatæ Margaritæ Virgini mirabiliter revelasti, da nobis, ejus meritis et imitatione, ut te in omnibus, et super omnia diligentes, jugem in eodem Corde tuo mansionem habere mereamur. Qui vivis etc.

SECRETA.

Accepta tibi sint, Domine, plebis tuæ munera et concede, ut ignis ille divinus nos inflammet, quo de Corde Filii tui emisso Beata Margarita vehementer æstuavit. Per eumdem, etc.

POSTCOMMUNIO.

Corporis et Sanguinis tui, Domine Jesu, sumptis mysteriis, concede nobis quæsumus, Beata Margarita Virgine intercedente, ut superbis sæculi vanitatibus exutis, mansuetudinem et humilitatem Cordis tui induere mereamur. Qui vivis, etc.

(1) DECRETUM. — In Apostolicis litteris in forma Brevis propediem expediendis ad assequendam formalem Beatificationem Ven. Servæ Dei Sor. Margaritæ Mariæ Alacoque Sanctimonialis Ordinis Visitationis Beatæ Mariæ Virginis Instituti Sancti Francisci Salesii, quum ex majorum præscripto et praxi Sacrorum Rituum Congregationis apponendæ sint Orationes propriæ in Officio et Missa de Communi in honorem novæ Beatæ legendæ ab iis omnibus, quibus recensito in Brevi Officium ipsum persolvendi, Missamque celebrandi facultas impertitur, Sanctissimus Dominus Noster Pius Papa IX ad humillimas preces R. D. Dominici Borghi sui Cubicularii ad

Oraisons propres pour l'Office et la Messe de la Bienheureuse, par Décret du 25 *août* 1864.

ORAISON (COLLECTE)

Seigneur Jésus-Christ qui avez miraculeusement révélé à la bienheureuse Marguerite Vierge, les ineffables richesses de votre *Cœur*, accordez-nous que, par ses mérites et l'imitation de ses vertus, vous aimant en tout et par dessus tout, nous méritions d'avoir dans ce même divin Cœur une demeure éternelle : Vous qui vivez, etc.

SECRÈTE.

Acceptez, Seigneur, les présents de votre peuple et daignez accorder, que le même feu divin nous enflamme, qui sorti du *Cœur* de votre Fils embrasa la bienheureuse Marguerite. Par le même J.-C. etc.

POSTCOMMUNION.

Après que nous avons participé, Seigneur Jésus, aux mystères de votre corps et de votre sang, accordez-nous par l'intercession de la bienheureuse Marguerite Vierge, qu'après avoir dépouillé les superbes vanités du siècle, nous méritions de nous revêtir de la douceur et de l'humilité de votre Cœur : Vous qui vivez, etc.

honorem, Causæ Postulatoris, a subscripto Cardinale Præfecto ejusdem Sacrorum Rituum Congregationis relatas, suprascriptas Orationes proprias diligenti de more examine perpensas benigne approbavit, atque ab omnibns quibus Officium cum Missa concessum est post expletam formalem Beatificationem, recitari posse indulsit. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 25 Augusti 1864.

C. Episcopus Portuen. et S. Rufinæ
CARD. PATRIZI S. R. C. Præfectus.

Loco † Sigilli

Pro R. P. D. Dominico, Bartolini Secretario
Joseph Maria Starna Substitutus.

Lectiones propriæ in Officio de Communi in honorem Beatæ (1).

Oratio ut supra.

IN II NOCTURNO.

Lectio IV.

Margarita Maria Alacoque in pago Diœcesis Augustodunensis honesto genere nata, miro prævenientis gratiæ instinctu a teneris annis viam perfectionis arripuit, ac primos innocentissimi cordis affectus ad eam interioris vitæ formam, ad quam divinitus electa erat, composuit. Puellula vix dum rationis compos nihil magis in deliciis habuit, quam genibus positis, junctisque manibus cœlesti Sponso sistere se, Ei cor suum dicare, et virginalem devovere castitatem, Ipso interius votum supra ætatem inspirante. Studium placendi Jesu, et pietas in Deiperam, cui se ab illo commendatum novit, pariter crevere cum annis. Ex

(1) DECRETUM. — Expletis jam in patriarchali basilica vaticana Solemniis Beatificationis Beatæ Margaritæ Mariæ Alacoque virginis, Rmus D. Dominicus Canonicus Borghi Cubicularius honorarius Sanctissimi Domini Nostri PII PAPAE IX, causæque Postulator, lectiones secundi Nocturni proprias officio de Communi in honorem dictæ Beatæ persolvendo inserendas conficere curavit, easdemque lectiones sacrorum Rituum Congregationi exhibuit ut eas de more approbare dignaretur. Relata itaque hujusmodi instantia cum lectionibus ipsis, in Ordinario Cœtu sacrorum Rituum Congregationis hodierna die ad Vaticanum habito, ab Emo et Rmo D. Cardinali Constantino Patrizi, episcopo Portuen., et S. Rufinæ, sacrorum Rituum Congregationis Præfecto et causæ relatore rescriptum prodiit — *pro gratia prævia revisione.*

Qua expleta per eumdem D. Cardinalem Præfectum una cum R. P. D. Petro Minetti sanctæ Fidei Promotoris Coadjutore,

Leçons propres dans l'Office du Commun en l'honneur de la Bienheureuse.

L'oraison comme ci-dessus.

AU II NOCTURNE.

Leçon iv.

Marguerite-Marie Alacoque, née dans un bourg du diocèse d'Autun, d'une honnête famille, prévenue dès ses plus tendres années, par les touches secrètes de la grâce, embrassa la voie de la perfection et conforma les premières affections de son cœur très-innocent à ce genre de vie intérieure pour laquelle elle avait été divinement choisie. Ayant à peine atteint l'âge de raison, la jeune enfant faisait ses plus chères délices de se tenir devant son Époux céleste les mains jointes et les genoux en terre, de lui consacrer son cœur et de lui vouer cette chasteté virginale dont lui-même, avant l'âge, lui avait inspiré le vœu. Son désir de plaire à Jésus et sa piété envers la Mère de Dieu à laquelle elle connut que Notre-Seigneur l'avait confiée, ne firent que croître avec les années. Ce fut cet amour du Christ, qu'elle nourrissait dans son

propositas lectiones, uti superiori in exemplari correctæ et emendatæ adnotantur, Sacra Congregatio approbavit, persolvendasque indulsit iis omnibus, qui in honorem Beatæ Margaritæ Mariæ Alacoque Virginis, Officii de Communi recitandi privilegio gaudent.

Die 27 septembris 1864.

C. Episcopus Portuen. et S. Rufinæ Card. PATRIZI,
S. R. C. Præfectus.

Loco ✝ Sigilli.

Pro R. P. D. Dominico BARTOLINI, Secretario,
Joseph Maria STARNA, Substitutus.

hoc Christi amore, quem producta ad plures horas meditatio alebat, ingens exarsit patiendi amor, ut Ei, quem unice diligebat, similem se exhiberet. Hinc corpus jejuniis, vigiliis, aliisque asperitatibus ad morbum usque afflixit : animum vero inter diuturnas vexationes, quas patre orbata a famulis pertulit, ad imaginem Ejus, qui mitis est, et humilis corde constanter effingens, brevi ad magnam sanctitatem in ipso sæculo pervenit.

Lectio v.

Ordinem Visitationis Sanctæ Mariæ, quo a propinquis abesset longius, Paredii ingressa, statim in tirocinio cunctis religiosæ vitæ virtutibus indubium sanctitatis specimen præbuit. Interim Christus sublimioris orationis dono, internis locutionibus, aliisque charismatibus sponsam suam illustrare et ad sua consilia proprius disponere instituit. Inter varias apparitiones illa maxime celebris fuit, qua ante Eucharistiam oranti Jesus semetipsum conspiciendum obtulit, et divinum Cor suum in aperto pectore flammis incensum, et spinis constrictum ostendit, præcepitque, ut pro tali charitate, et ad reparandas ingratorum hominum injurias illa publicum Cordi suo cultum, magnis propositis gratiarum præmiis, instituendum curaret, et cunctantem humilitatis causa, seque tantæ rei imparem dictitantem, promisso auxilio et prænuntiato successu confirmavit. Exinde fidissima Christi sponsa hoc unum spirare, verbis, exemplis, scriptis, jugi vitæ suæ sacrificio hoc unum quærere visa est, ut sanctissimo Cordi Jesu interior, exteriorque cultus, qualem Ei placere ab ipso didicerat, ab

âme par de longues heures de méditation, qui alluma en elle un grand désir de souffrir, afin de se montrer semblable à Celui qu'elle aimait uniquement. Dès lors elle affligea son corps à se rendre malade, par des jeûnes, des veilles, d'autres austérités, et parmi les vexations journalières auxquelles elle fut en butte de la part de ses serviteurs après la mort de son pére, se formant intérieurement à l'image de Celui qui est doux et humble de cœur, elle parvint, en peu de temps, à une sainteté éminente, quoique vivant encore dans le monde.

Leçon v.

Entrée dans l'Ordre de la Visitation de sainte Marie, et au monastère de Paray qu'elle choisit parce qu'il l'éloignait davantage de ses proches, elle devint dès son noviciat, (par la pratique de toutes les vertus religieuses) un modèle de sainteté. Cependant Jésus-Christ commença dès lors, par le don de l'oraison la plus sublime, à favoriser son épouse de communications intérieures et de plusieurs autres dons, et à la disposer de plus près aux grands desseins qu'il avait sur elle. Parmi de fréquentes apparitions, la plus célèbre fut celle où Jésus-Christ se donna lui-même à voir à elle ; tandis qu'elle priait devant la sainte Eucharistie, il lui montra dans sa poitrine entrouverte, son Cœur brûlant de flammes et couronné d'épines, lui ordonna, en retour d'une telle charité et pour réparer les injures des hommes ingrats, de mettre tous ses soins à instituer le culte public de ce Cœur sacré, en promettant en récompense les plus grandes faveurs spirituelles, et comme la servante de Dieu hésitait par humilité, se disant impropre à de si grandes choses, le Sauveur lui pro-

omnibus tribueretur, quod et tunc fieri mirabiliter cœpit, et postea, approbante sancta Sede, quanto fructu sit perfectum universus orbis catholicus testatur.

Lectio vi.

Quod enixe a Domino petierat, ut illustria Ejus dona in sui contemptum verterentur, abunde obtinuit. Nunquam enim defuere domi et foris qui illam miserè illusam credentes, aut saltem dubitantes, ejus spiritum dicteriis carperent, vel certe assiduis ac duris subjicerent experimentis : in quibus tamen mitissimæ Virginis humilitas, patientia, obedientia, et charitas magis semper eluxerunt. Contumelias quoque ac minas ab extraneis ob nobilem alumnam a tirocinio fortiter dimissam invicta constantia toleravit. Accessere morbi graves, et diuturni, quibus levandis remedia a medicis oblata nocebant. Inter hæc illa divino Christi Corde absorpta, et igne charitatis ejus incensa plura et graviora pati semper optabat. Extremum morbum patientissime toleranti subito divini judicii cogitatio tantum injecit metum, ut cum tremore, ac fletu Crucifixum stringens misericordiam sibi precaretur : sed mox consolationes Dei lætificaverunt animam ejus. Igitur tanquam consummata charitatis victima, die decima septima Octobris ad Sponsum evolavit, annos nata tres et quadraginta.

mit son secours et lui prédit le succès. Désormais la fidèle épouse du Christ n'eut plus qu'un seul but dans ses paroles, dans ses écrits, dans sa vie entière, qui ne fut plus qu'une immolation continuelle, celui de faire rendre partout au T.-S. Cœur de Jésus le culte intérieur et extérieur qu'elle savait lui plaire, l'ayant appris de Lui : c'est ce qu'elle commença à faire d'une manière merveilleuse , ce qui se poursuivit plus tard, avec l'approbation du Saint Siége, avec une abondance de fruits dont tout le monde catholique est témoin.

Leçon vi.

Ce qu'elle avait demandé au Seigneur avec ardeur, de voir tourner en humiliation pour elle les grâces signalées dont il la favorisait, elle l'obtint abondamment ; car, il ne manqua jamais ni dans le monastère ni au dehors, de personnes qui, la croyant le jouet de misérables illusions, ou tout au moins étant dans le doute à son égard, la blâmaient par d'amères paroles, ou la soumettaient à des épreuves dures et continuelles, au milieu desquelles brillèrent toujours davantage, l'humilité, la patience, l'obéissance et la charité de cette Vierge pleine de douceur. Elle supporta de même avec une invincible constance les injures et les menaces qui lui vinrent du dehors à l'occasion d'une novice de noble naissance qu'elle avait renvoyée du couvent par un acte de courage. De longues et cruelles maladies vinrent l'assaillir, et les médecins en essayant de la soulager ne faisaient qu'aggraver ses maux. Au milieu de tant d'épreuves, abîmée dans le divin Cœur de Jésus et consumée des feux de son amour, elle désirait toujours voir s'accroître le nombre et l'intensité de ses souffrances.

Cœlestem ejus gloriam miracula confirmaverunt, quibus rite probatis, eam Pius Nonus Pontifex Maximus, magna piorum gratulatione, quartodecimo Kalendas Octobris anni millesimi octingentesimi sexagesimi quarti beatarum Virginum cœtui adscripsit.

OFFRANDE DE SOI-MÊME AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

(Prière indulgenciée).

O mon adorable Jésus ! pour vous témoigner ma reconnaissance et réparer mes infidélités, moi *N.*, je vous donne mon cœur ; je me consacre entièrement à vous, et je me propose, avec votre divin secours, de ne plus commettre le péché.

(Une indulgence de 100 jours, une fois le jour, est accordée à la pieuse récitation de cette prière, et une indulgence plénière, une fois le mois, quand on l'a récitée tous les jours du mois en présence d'une image du sacré Cœur de Jésus).

Dans sa dernière maladie qu'elle endura avec une extrême patience, la pensée du jugement de Dieu la jeta subitement dans une si grande crainte, que saisissant alors son crucifix, elle demandait avec larmes miséricorde ; mais bientôt les consolations vinrent réjouir son âme, jusqu'à ce que, victime consumée d'amour, elle s'envola vers son Époux divin le dix-septième jour d'octobre, la quarante troisième année de son âge. Des miracles ont témoigné de la gloire dont elle jouit dans le ciel, et ses miracles ayant été prouvés juridiquement, S. S. le pape Pie IX, à la grande joie de tous les pieux fidèles, le quatorzième jour des Calendes d'octobre (18 septembre) de l'année mil huit cent soixante-quatre, l'a inscrite parmi les bienheureuses Vierges.

DE LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

La dévotion au sacré Cœur de Jésus n'est point une dévotion nouvelle, ainsi que l'ont prétendu certains esprits critiques et railleurs. De tout temps, au contraire, elle a été chère aux Saints et aux âmes fidèles. Qui pourrait douter que le disciple bien-aimé reposant, à la Cène, sur la poitrine de son divin Maître, n'ait été le premier confident de cette dévotion sainte, n'ait puisé, le premier aussi, dans ce foyer de la charité d'un Dieu, le feu sacré dont il embrasa tous les cœurs de l'Eglise naissante ?

Qui peut douter de la dévotion de saint Bernard envers le sacré Cœur, lorsqu'on l'entend s'écrier : « Ah ! qu'il est » bon d'habiter dans le Cœur de Jésus ! Puissé-je y demeu- » rer tous les jours de ma vie ! Ce Cœur a été entr'ouvert » afin que nous puissions y trouver un asile. Ah ! comment

» Jésus pouvait-il nous témoigner plus clairement son a-
» mour ? Comment avez-vous pu m'aimer ainsi, ô mon
» Dieu ! comment avez-vous pu m'aimer ainsi ! »

« O aimable plaie, s'écrie encore saint Bonaventure, qui
» fut une des gloires de l'Eglise de France, de quelle dou-
» ceur céleste est enivrée l'âme qui par vous s'unit au Cœur
» de Jésus ! les paroles me manquent pour l'exprimer : heu-
» reux qui a un cœur pour le sentir ! »

« Que le Seigneur est bon, dit à son tour le saint évêque
» de Genève, que son Cœur est aimable ! Demeurons là,
» dans ce saint domicile ; que ce Cœur vive toujours dans nos
» cœurs ! »

La piété et la nature sont ici d'accord pour nous représenter la dévotion au sacré Cœur de Jésus comme la plus solide et la plus sainte des dévotions : car enfin, si l'Eglise décerne un magnifique triomphe au corps adorable de Jésus-Christ, et déploie en son honneur la pompe de ses solennités augustes, pourquoi son divin Cœur, c'est-à-dire la portion la plus touchante de son humanité sainte, resterait-elle sans honneur et sans gloire ? Si les plaies de Jésus-Christ, ces témoins éloquents de son amour, reçoivent un culte particulier et sont l'objet d'une fête, si la piété des fidèles les honore comme les sources du salut, pourquoi la blessure de son Cœur entr'ouvert ne trouverait-elle que des indifférents et des ingrats ? Enfin, si nous vénérons les épines mêmes dont son front fut couronné, les clous qui percèrent ses pieds et ses mains, la croix où il expira, la lance dont fut transpercé son Cœur, pourquoi ce Cœur lui-même, oublié, méconnu, demeurerait-il sans adoration et sans hommages ? Ici-bas, d'ailleurs, après une séparation douloureuse, ne s'estime-t-on pas heureux de recueillir le cœur d'un père, pour le déposer avec respect sous la garde de la religion et de la piété filiale ? Toutes les nations de la terre n'ont-elles pas connu l'usage de conserver le cœur de leurs héros ? Qui donc nous accusera de rendre hommage au

Cœur de Jésus ? Pour nous, n'est-ce pas le cœur d'un père ? n'est-ce pas le cœur d'un Dieu ? n'est-ce pas le cœur le plus saint, le plus généreux, le plus tendre de tous les cœurs? Quelle dévotion donc plus solide, plus naturelle, plus sainte et plus excellente que la dévotion au sacré Cœur de Jésus ?

MGR DUPANLOUP.

FÊTE DU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Nous célébrons aujourd'hui la fête du Sacré Cœur de Jésus, fête vraiment sainte et divine, fête attendrissante et chère à la piété, puisque, rappelant à notre souvenir l'amour immense d'un Dieu pour les hommes, c'est le Cœur divin de Jésus lui-même, sanctuaire de cet amour, qu'elle offre à nos adorations et à nos hommages. Le Fils de Dieu nous a aimés avant tous les siècles ; avant même que nous fussions quelque chose il nous aimait, et qui pourra dire avec quel amour ? Amour tout-puissant, qui nous a donné l'être et la vie ; amour bienfaisant et prodigue, qui nons a comblés des plus riches dons d'une munificence infinie ; amour sans bornes, qui s'est donné lui-même à nous, après nous avoir tout donné ; amour incompréhensible, qui s'est fait pauvre pour nous enrichir, esclave pour nous délivrer, frère même, parce que notre péché nous avait fait descendre jusque-là ; enfin, hélas ! amour trop souvent méconnu par l'indifférence des cœurs ingrats, outragé même par les blasphèmes des cœurs impies ; amour que les eaux amères de tant d'iniquités n'ont pu toutefois éteindre : voilà l'amour dont Jésus-Christ nous a aimés : voilà les prodiges de charité que cette fête rappelle à notre souvenir de la manière la plus attendrissante.

C'est dans les sentiments de la charité la plus vive et la plus tendre que nous devons célébrer ce jour : la plus vive, pour payer d'un généreux retour l'amour dont le Cœur de Jésus nous a aimés ; la plus tendre, pour compatir aux

douleurs et aux opprobres de ce divin Cœur outragé. Quel bonheur, quelle consolation vraiment ineffable, si notre cœur était assez fervent pour faire oublier en ce jour au Cœur de Jésus ses amères et profondes douleurs, à force d'amour, de reconnaissance, d'adorations et d'hommages !

MGR DUPANLOUP.

Si Jésus-Christ voit que la terre commence à oublier les chemins qui conduisent à lui, si le nombre des justes diminue, si les justes eux-mêmes n'ont pas une charité égale aux malheurs de leur temps, que fera-t-il ? Il essaiera de les ramener par les plus doux reproches ; il leur montrera ce Cœur qui les a tant aimés ! Qui de nous n'a senti quelquefois le besoin de cette vengeance ? Qui n'a désiré de mettre à nu les fibres de son cœur ? Ce que les hommes ne peuvent pas faire, Jésus, qui est tout-puissant, l'a fait. Et de là vient que le monde, le monde, qui n'a pas la charité, quoiqu'il ait encore un reste de foi, le monde s'étonna de cette dévotion, et il demanda ce que c'est que le Sacré Cœur. Ah ! le Sacré Cœur, aurait-on pu lui dire, est celui d'un homme qui fut pauvre, longtemps méconnu, haï pour avoir passé en faisant le bien, à qui ses accusateurs ne pouvaient adresser aucun reproche, qui pleura sur ses ennemis, mourut pour eux, et c'est à cause de cela que son Cœur a été appelé *Sacré*.

LE P. LACORDAIRE.

ACTE DE CONSÉCRATION AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

O Cœur adorable de Jésus! ô le plus noble, le plus sensible, le plus doux et le plus aimant de tous les cœurs ! Cœur sacré de notre Dieu ! Cœur du plus tendre et du meilleur des Pères ! Cœur généreux du bienfaiteur le plus magnifique ! et puisque vous permettez à notre amour des noms plus doux encore : Cœur de notre ami, Cœur de notre frère, ô divin

Cœur, nous venons vous consacrer tous nos cœurs. Daignez leur ouvrir jusqu'à vous un accès favorable ; nous vous les consacrons sans mesure, sans partage, sans retour, et si nous devons, hélas ! vous les présenter avec leurs faiblesses, leurs misères et leurs fautes, du moins nous vous les offrons avec toute l'ardeur, toute la reconnaissance et toute la tendresse dont nous sommes capables. C'en est donc fait, ô Jésus ! nos cœurs sont à vous. Oh ! que ne pouvons-nous faire pour vous de grandes choses ! Mais, faibles et impuissantes créatures que nous sommes, ce que nous pouvons n'est rien : nons n'avons rien à vous offrir que nos cœurs et notre amour. Prenez-les ô mon Sauveur ! et faites-en un holocauste parfait à votre amour et à votre gloire ! Ainsi soit-il.

ACTE D'AMENDE HONORABLE AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

O Cœur adorable de mon Sauveur et de mon Dieu ! me voici prosterné en votre divine présence avec le respect le plus profond, avec la douleur la plus vive, et avec l'amour le plus ardent que je puisse ressentir ; je viens vous faire amende honorable pour tous les infidèles qui ne vous connaissent pas, pour tous les hérétiques qui ne veulent pas vous reconnaître dans la sainte Eucharistie, pour toutes les âmes coupables qui ne craignent pas de vous recevoir dans une âme souillée, et pour tant de cœurs faibles et lâches qui osent venir à votre autel sans préparation, sans ferveur et sans fruit. Mais, ô sacré Cœur de Jésus ! je veux surtout gémir devant vous de mes propres infidélités ; et je vous fais encore amende ho-

norable pour toutes les fois que j'ai négligé de m'approcher de vons ; pour toutes celles où j'ai reçu la sainte communion avec froideur et par habitude ; pour toutes les communions dont la grâce a été stérile en moi ; pour mon peu de respect dans le lieu saint, devant votre divine présence ; enfin pour mes ingratitudes et mes infidélités sans nombre, dont je suis pénétrée de douleur, et dont je vous demande humblement le pardon. Miséricorde, mon Dieu, miséricorde pour moi et pour tous vos coupables enfants ! Laissez-vous toucher par nos gémissements et par nos larmes ; souvenez-vous que vous avez répandu votre sang pour nous, et que vous êtes venu sus la terre pour chercher et sauver les pécheurs. Nous méritons, il est vrai, votre colère, mon Seigneur et mon Dieu, mais nous implorons avec confiance votre pardon ; rendez-nous dignes de l'obtenir ; changez nos cœurs, afin que nous ne vivions plus que par vous et pour vous. Ainsi soit-il.

NEUVAINE COMPOSÉE PAR LE PÈRE RORGO, ETC. (1) — Pour accroître toujours de plus en plus la dévotion envers le très-saint Cœur de Jésus, Pie VII, de sainte mémoire, accorda à tous les fidèles les indulgences qui suivent.

Elles se trouvent dans un Décret de Son Eminence le Cardinal provicaire, du 15 mars 1809, conservé à la secrétairerie de son tribunal, et dans un Rescrit de la sacrée Congrégation des Indulgences du 13 janvier 1818.

Ainsi, ceux qui, au moins contrits de cœur, feront la dite Neuvaine avant la fête du Sacré-Cœur de Jésus, gagneront chaque jour trois cents jours d'indulgence.

Ils pourront gagner l'indulgence plénière au jour de la fête, ou en un jour de son Octave, ou dans un temps quelconque de l'année pourvu que, la faisant tous les jours, ils se confessent, communient, et prient suivant l'intention du Souverain Pontife.

(1) 1 vol. in-18, chez Perisse frères, libraires, rue Mercière, 47, à Lyon.

RECUEIL DES ÉCRITS

DE LA BIENHEUREUSE

MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,

RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE.

PREMIÈRE PARTIE.

INSTRUCTIONS ET AVIS QUE LA SERVANTE DE DIEU A DONNÉS AUX NOVICES.

I.

Instruction pour une novice.

Vous m'avez fait plaisir, ma très-aimée sœur, de m'écrire, et vous devez être sûre que mon affection pour vous rendre mes petits services, me fait trouver du plaisir en ce que vous pensez m'être une peine : le désir que vous me faites paraître d'être toute à Dieu, m'adoucit tout. Je suis bien aise que Notre-Seigneur vous invite à vous abandonner toute à lui, comme un enfant entre les bras de son bon père, qui est assez puissant pour l'empêcher de périr. Prenez donc pour vous ces paroles : *Si vous ne devenez comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume des Cieux.* La pratique en consiste à vous rendre petite par la vraie humilité du cœur et la simplicité de l'es-

prit. Il me semble que par ces deux vertus vous parviendrez à la perfection que Dieu demande de vous.

La première vous tiendra tout anéantie dans un parfait oubli et mépris de vous-même. Vous recevrez de bon cœur et comme venant de la main de votre Père céleste, les humiliations et les contradictions qui vous arriveront. Sans vous amuser à regarder les causes secondes, regardez uniquement son Cœur amoureux qui ne permettra jamais à sa main adorable de rien exécuter à votre égard, que par rapport à sa gloire et à votre sanctification. Parce qu'il vous aime, il vous fournira souvent des moyens de vous crucifier, soit par les créatures, soit par vous-même : mais de quelque manière que ce soit, n'y opposez que votre silence et votre soumission, disant : C'est mon Père céleste qui l'a fait ; cela me suffit.

Pour commencer ce parfait abandon, vous ferez un entier sacrifice à Dieu de votre propre volonté, jeudi après la sainte communion, ne vous réservant aucune jouissance de cette volonté propre, et demandant pardon du mauvais usage que vous en avez fait. Vous sacrifierez à son Cœur sacré votre libre arbitre, en demandant, par ce Cœur divin, la grâce qu'il vous fasse vivre à l'avenir comme si vous étiez sourde, aveugle et muette :

Sourde à entendre les suggestions de l'amour-propre, les paroles où la charité est blessée, et généralement tout ce qui peut altérer la pureté de votre cœur ;

Aveugle sur les défauts d'autrui, pour n'en pas juger ; et sur vous-même, pour vous laisser conduire en tout par la sainte obéissance, sans réplique et sans réflexion ;

Muette, pour ne point parler de vous-même, ni pour vous louer, ni pour vous excuser. Souvenez-vous que quand vous faites l'un ou l'autre, vous vous rendez un objet de mépris aux yeux des anges. Lorsqu'il

vous vient envie de vous excuser, dites en vous-même. Jésus était innocent, et il se tait quand on l'accuse ; et moi qui suis tant de fois criminelle, oserais-je me justifier ?

Lorsque des pensées du respect humain vous attaqueront, dites en vous-même : Non, mon Dieu, je ne ferai ni plus ni moins, pour la vue des créatures : puisque je ne veux que vous plaire, il me suffit que vous me voyiez partout.

Pour votre oraison, pensez, en y allant, que vous accompagnez Notre-Seigneur allant faire la sienne au jardin des Olives : unissez-vous à ses saintes dispositions et à ses intentions. Lorsque vous vous trouverez dans la dissipation ou la négligence, faites-vous ce reproche à vous-même : Hé quoi, mon ame, ne pouvons-nous pas demeurer ce petit moment avec Jésus ? Ensuite remettez-vous simplement à votre sujet, sans vous amuser à regarder quelles étaient vos distractions, et à la fin de votre oraison offrez au Père éternel celles de son Fils, pour réparer les défauts de la vôtre. Faites enfin de telle sorte, que le principal fruit que vous en tirerez, soit l'amour de l'humilité et de la simplicité.

Suivez en chaque action l'exemple de Notre-Sauveur crucifié, qui n'a jamais cherché sa gloire, mais celle de son Père. Que votre gloire ne soit donc plus que dans les humiliations et mépris. Lorsqu'il vous en arrivera, dites : Voilà ce qui m'est dû. Tenez votre cœur en paix, quoi qu'il arrive : ne vous troublez jamais de rien, pas même de vos défauts : il faut vous en humilier et corriger paisiblement, sans vous décourager, ni laisser abattre. Dieu habite dans la paix. Au reste, secondez courageusement tous les desseins que Dieu a sur vous : ce sera en vous abandonnant toute à son amour. Je vous conjure de vous attacher inviolablement à l'exacte pratique de toutes vos saintes bservances, et de faire votre demeure dans le Cœur

sacré de Jésus; et lorsque vous aurez commis quelque faute, prenez dans ce Cœur adorable de quoi la réparer: mettez-y tout ce que vous ferez: cherchez-y tout ce dont vous aurez besoin: unissez-vous toujours à lui en tout ce que vous souffrirez.

2.

A une autre qui s'effrayait de trouver en soi tant de penchant au mal.

Vous me faites plaisir, ma chère sœur, de m'exposer en toute sincérité les penchans qui tourmentent votre pauvre cœur, pour le porter au mal, et pour l'empêcher d'être tout à Dieu. J'espère qu'ils n'en viendront pas à bout, et que, par la résistance que vous apporterez avec le secours de la grâce, ils vous seront des sujets d'un grand mérite. Voyez-vous? il ne vous faut pas flatter. Vous n'aurez rien qu'en combattant, et pour ainsi dire à la fine pointe de l'épée: c'est-à-dire qu'il faut que vous soyez de ces *violens qui ravissent le Ciel par force*. Mais bon courage! la grâce ne vous manquera pas, ni le secours du Cœur de Dieu qui veut vous sauver. Souvenez-vous qu'il ne vous donne ces vues de vos défauts et de vos misères, que par l'excès d'un grand amour pour vous, et parce qu'il veut vous porter à une grande perfection: mais vous n'y viendrez que par un entier et parfait dénûment de toutes choses, et surtout de vous-même. Vous devez vivre du jour à la journée, dans une parfaite abnégation des choses mêmes qui vous sont données pour votre usage, et vous en défaire dès que vous y sentirez de l'affection, quoique la chose vous paraisse petite. Notre ennemi ne se soucie pas par quoi il nous tienne enchaînés.

En second lieu, ne faites état que de ce qui vous rendra plus vile et abjecte aux yeux des créatures: c'est là ce qui vous rendra plus agréable à Dieu. Il vous ejetera bientôt, si vous vous rendez vaine, et vous

laissant aller à l'estime de vous-même, et au désir de paraître. Les abjections et humiliations sont quelquefois d'autant plus sensibles, qu'elles sont petites et peu remarquables en apparence : mais elles vous éleveront à Dieu si vous les soutenez par une douce patience et avec égalité d'esprit.

3

A une autre qui lui exposait les craintes dont elle était troublée, et qui la consultait sur la manière de faire oraison.

Je veux bien vous dire tout simplement ma pensée, ma chère sœur, sur ce qui vous fait de la peine. Je crois que c'est l'effet d'un très-grand amour de Notre-Seigneur envers vous, que cette crainte qu'il vous donne. Car voyant que son amour n'est pas assez fort en vous pour vous faire fuir le mal, il mêle la crainte à l'amour, afin que l'une et l'autre ensemble vous portent à faire ce qu'il désire de vous. Ayez donc toujours une crainte amoureuse, qui vous fasse opérer le bien et fuir le mal : renoncez à toute autre intention, que celle de Dieu et de ce qui peut lui plaire. Renouvelez vos vœux dans le plus fort de vos peines : mais prenez garde que ce qui affaiblit davantage la grâce de l'amour en votre cœur, c'est qu'il est trop attaché aux créatures et à l'amour du plaisir. Il faut mourir à tout cela, si vous voulez que le pur amour règne dans votre cœur. Il faut de plus rompre cette attache que vous avez à votre volonté ; car elle déplaît beaucoup à Notre-Seigneur. Il permet que vous sentiez ces dégoûts pour l'oraison et pour la pratique de la vertu, parce que vous goûtez trop le plaisir que vous prenez dans le commerce et l'usage des créatures. Vous ne remédierez à vos défauts, qu'en vous faisant violence continuellement : vous ne trouverez jamais la vraie paix, jusqu'à ce que vous soyez dans la parfait dénûment où Dieu vous veut. Travaillez-y donc avec fer-

veur; car hors de là il n'y a point de perfection pour vous. L'oubli de vous-même, et l'amour de votre abjection, sont les plus sûrs moyens pour y arriver. Cette manière d'oraison est bonne : demeurez-y dans une parfaite conformité au bon plaisir de Dieu, soit qu'il vous console ou vous afflige. Ne vous troublez point par toutes ces craintes de l'enfer : faites là-dessus force actes d'espérance et de confiance en la bonté divine, laquelle ne vous abandonnera pas.

4

A une autre qui éprouvait de grandes peines intérieures.

Consolez-vous, ma chère sœur, et combattez généreusement; car j'espère que le souverain pasteur ne perdra pas sa chère brebis. Il ne permet au loup infernal de nous combattre, que pour avoir sujet de nous récompenser, et se rendre lui-même le prix de nos victoires. Ainsi nous ne devons jamais nous décourager, pas même nous laisser aller à l'inquiétude. Si nous sommes humbles, ces peines nous éleveront autant devant Dieu, qu'elles nous abaisseront à nos propres yeux. Si vous êtes seule, embrassez votre crucifix : sinon serrez votre croix sur votre poitrine en disant : O mon Sauveur, c'est de tout mon cœur que je désavoue tout ce qui se passe en moi de contraire à votre saint amour : j'accepte de bon cœur toutes les dispositions pénibles où il vous plaira de me mettre : j'aime et chéris ma croix, pour l'amour de celui qui me la donne, et je ne souhaite que l'accomplissement de votre sainte volonté. Toutes les fois que je baiserai votre croix, c'est pour vous témoigner que je me soumets à la mienne.

Mais au nom de Dieu ne nous amusons point tant à réfléchir sur nos peines, ni quand nous les sentons, ni quand elles sont passées : ne les regardons que le moins que nous pouvons, car elles n'ont jamais moins

de pouvoir pour nous nuire, que dans le mépris que nous en faisons.

Ne vous attachez point aux douceurs spirituelles, car cela ne dure guère ; mais cherchez Dieu par la foi, et pensez qu'il ne mérite pas moins notre amour quand il nous afflige, que quand il nous console. S'il vous donne quelque douceur dans vos exercices, il faut croire que c'est pour vous disposer à boire quelque goutte de son calice, par l'humiliation, la mortification ou autrement.

Faites en sorte de ne point perdre de communion ; nous ne saurions donner une plus grande joie à notre ennemi, qu'en nous retirant de celui qui lui ôte tout le pouvoir qu'il aurait sur nous.

Soyez attentive à mépriser les pensées de vanité, et fidèle à ne vous jamais excuser. Souvenez-vous de ne jamais désapprouver, accuser, ni condamner que vous-même, afin que votre langue qui est destinée aux louanges de Notre-Seigneur, et qui lui sert si souvent de passage pour le conduire à votre cœur, ne devienne pas l'instrument de Satan. Retranchez de votre esprit toute prétention de faire plus ou moins que ce qui est compris dans nos saintes règles et constitutions : n'en négligez jamais rien ; car c'est par là seulement que nous pouvons gagner le Cœur de Jésus-Christ.

5.

A une autre qui éprouvait les mêmes peines.

Croyez-moi, ma chère sœur, ne vous laissez point aller au chagrin dans les petites peines par lesquelles il plaît à Dieu de vous éprouver. Conformez votre volonté à la sienne, et le laissez faire : son désir est que vous demeuriez paisible et constante dans vos peines et sécheresses, sans vous tant inquiéter à chercher les moyens d'en sortir, comme vous faites. Il faut demeurer là, puisque Dieu le veut. Que vous sert de vous

tant tourmenter ? Otez seulement tout ce qu'il vous fera connaître être un obstacle à son amour. Il veut que vous viviez dans un entier dénûment de tout ce qui n'est pas lui, et qui peut contenter vos inclinations et lier vos affections ; car à mesure que vous vous revêtirez de ces sortes de choses, il vous dépouillera de ses grâces. L'estime et l'applaudissement des créatures est très-dangereux pour vous, ne faites rien pour l'attirer. Fuyez les langues flatteuses, et le respect humain, lequel vous préférez lâchement à l'amour que vous devez à Notre-Seigneur. Je pense que sa sainte intention est de vous tenir basse et petite par ces sortes de peines, parce que l'humiliation vous est nécessaire : toute autre voie vous est dangereuse. Vous devez tenir à grande faveur, quand il arrive en vous ou hors de vous quelque occasion d'humiliation et d'anéantissement.

6.

A une autre qui avait commis une faute et qui ne la lui avait pas découverte d'abord avec simplicité

Je suis bien aise, ma chère sœur, que Notre-Seigneur vous ait fait connaître cet obstacle à votre perfection, par un autre moyen que par le mien, espérant qu'il vous en fera mieux comprendre l'importance lui-même, que je n'aurais pu faire. Mais comprenez bien que ce n'est pas le tout d'avoir connu cette faute, si vous ne venez à l'amendement par un généreux détachement de toutes choses. Remarquez que c'est le démon qui vous empêche de vous en découvrir, de peur de rompre le lien par lequel il vous tient attachée à lui, et vous empêche de vous unir de bonne foi au Cœur de Jésus-Christ. Il se retirera de votre ame, s'il vous trouve attachée à quelque autre chose qu'à lui. Si vous manquez de simplicité, vous perdrez l'amitié de ce Cœur divin. Il laissera le

vôtre comme une terre stérile, qui ne produit qu des chardons et des épines. Travaillez fidèlement à la mortification de votre esprit, comme de vos sens : rendez-vous humble et simple, si vous voulez être avouée comme une vraie fille de Jésus-Christ.

7.

A une autre qui lui avait exposé ses résolutions.

Je ne trouve rien à ajouter à votre billet, que la pratique fidèle de tout ce qu'il contient, en tâchant de ne rien négliger de tout ce qui peut vous donner quelque conformité à votre époux crucifié, en tout ce que la fidèle pratique de vos règles vous peut permettre. Vivez dans un amoureux abandon aux soins de la providence : bannissez toutes les réflexions d'amour-propre sur vous-même, pour vous entretenir simplement avec le Cœur de Jésus-Christ, pour atteindre à la pureté de son saint amour, et pour entrer dans toutes ses saintes intentions.

Agissez et souffrez en silence. Tenez toujours votre ame en paix. En quelle disposition que Dieu vous mette, ne vous troublez de rien, mais laissez-le faire, en vous unissant à toutes ses saintes intentions. Voilà ce qu'il me semble vouloir de vous ; car cette pureté marquée dans votre billet comprend la fuite de toute imperfection volontaire qui pourrait salir votre cœur destiné à être le trône de votre bien-aimé. Abandonnez-vous à l'amour, sans plus de réserve : et faites attention à profiter des occasions de mortification et humiliations qui vous arriveront, pour vous unir plus étroitement à Notre-Seigneur.

8.

A une autre qui l'avait priée de lui donner par écrit quelque mot propre à réveiller sa ferveur.

Je veux bien, ma chère sœur, vous dire un petit mot, puisque vous le souhaitez. Je le fais de bon cœur, dans le désir que vous soyez toute à notre Seigneur Jésus-Christ. Il me semble vouloir de vous une grande fidélité à lui faire des sacrifices de tout ce qu'il vous fera connaître lui être plus agréable, quoi qu'il vous en puisse coûter : car on ne peut se sauver sans souffrances et sans sacrifices ; et comme Jésus est jaloux de votre cœur, et qu'il veut le posséder lui seul, il faut aussi que vous soyez jalouse du sien, en l'aimant plus que personne s'il est possible Et comme l'amour rend les amans conformes, il faut, si vous voulez être aimée de Jésus, vous rendre humble comme lui, douce comme lui : son humilité vous apprendra à vous réjouir quand on vous méprisera et à vous taire quand on vous accusera, disant en vous-même : *Jesus autem tacebat.*

9.

A une autre qui avait une grande crainte de souffrir.

Vivez, ma chère sœur, tout abandonnée à l'amour de notre Seigneur Jésus-Christ, vous laissant gouverner à son amoureuse providence, sans rien demander ni rien refuser. Mais tenez-vous toujours prête à tout faire et à tout souffrir au moindre signe de sa volonté, par l'obéissance que vous devez rendre à ceux qui vous conduisent de sa part. Regardez toujours Dieu, et non les créatures, dans tous les événemens : cela vous fera recevoir également de sa main adorable, le doux comme l'amer, les consolations comme les mortifications le bénissant de tout. Gar-

dez une fidélité inviolable à toutes nos saintes observances, sans rien négliger, pour petit qu'il paraisse; car c'est par là que vous gagnerez le cœur de votre bon Père qui vous aime tendrement. Ne craignez rien, tant que vous lui serez fidèle : ne faites point de faute avec vue : souvenez-vous qu'étant l'épouse d'un Dieu crucifié, vous lui devez être toute sacrifiée, afin qu'il établisse son règne dans votre ame : son règne est un règne de paix dans la souffrance. Ayez une grande reconnaissance de tous ses bienfaits, car ils sont grands envers vous.

10.

A une autre qui avait besoin d'humilité, et à qui il était échu, par le sort, d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au Saint Sacrement.

Votre billet, ma chère sœur, me confirme toujours de plus en plus ce que je vous ai dit au sujet de l'humilité, qui est la voie sûre de votre salut. Vous ne pouvez plus vous éloigner de cette voie, sans perdre l'amitié de notre Seigneur Jésus-Christ. Il vous élevera en lui, autant qu'il vous trouvera anéantie en vous-même. Faites donc tout par amour et par humilité : vous y êtes doublement engagée par le sort qui vous est échu d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au Saint Sacrement. Il faut donc vous offrir à lui, comme le néant devant son Créateur, qui lui donnera tel être qu'il lui plaira, sans qu'il trouve de résistance. Votre attention doit donc être de vous humilier et de vous faire un plaisir de ce que les autres vous aident à le faire. N'évitez pas les occasions d'humilité, et celles qui pourront vous rendre vile et abjecte, soit devant les créatures, soit au dedans de vous-même. Parce que Jésus-Christ vous aime, il vous en fournira souvent les occasions, c'est là ce qui vous unira plus étroitement à son divin Cœur, auquel vous devez tâcher de vous conformer. Vous le

ferez en vous rendant douce et humble comme lui, gardant le silence dans les accusations, le gardant de même sur tout ce qui pourrait vous attirer de la vaine estime et l'approbation des créatures : car le Seigneur rejète souvent ce qu'elles estiment le plus, et son esprit ne repose que sur l'humble de cœur. Tendez là de tout votre pouvoir ; et s'il vous arrive que par fragilité vous y manquiez, ne vous troublez point, mais humiliez-vous de n'avoir pas été humble, et tenez-vous en paix dans l'amour et dans la confiance en la bonté du Cœur de Jésus-Christ. Je le supplie de vous rendre toute à lui, et qu'il vous fasse la grâce de lui être fidèle, selon les vues qu'il vous en donnera dans les occasions

II.

Avis à une novice pour la porter au détachement.

Le sacré Cœur de Notre-Seigneur demande que vous le serviez et aimiez constamment, pour rendre quelque retour à l'amour qu'il a pour vous. Il veut que vous viviez dans le dénûment de tout ce qui n'est pas Dieu ; parce qu'il veut être lui seul, votre ami, votre appui, votre plaisir. Il le sera, pourvu que vous n'en cherchiez pas d'autres dans les créatures, sans pourtant vous rendre plus gênée ni contrainte à leur égard, mais douce, humble et charitable envers ce cher prochain. Souffrez en silence et dans l'amour de l'aimable Cœur de Jésus-Christ, toutes les humiliations, les peines, les contradictions que vous en pourrez recevoir à l'avenir, ne vous en plaignant point : mais lorsqu'il vous en arrivera, recevez-les comme des gages de son amour, et sans vous troubler recourez à l'amour de votre abjection. Car il prend plaisir à faire sa demeure dans notre petitesse et dans notre néant : tenons-nous-y donc toujours joyeuses et contentes. Soyez fidèle à toutes nos saintes observances, sans rien négliger : tâchez de

marcher cependant dans la sainte liberté des enfan de Dieu, vous unissant et conformant à son saint amour et à sa volonté. Référez-lui la gloire de tout, sans rien prendre pour vous, que l'impuissance et la pauvreté, le mépris et la douleur. Ne vous amusez point à vouloir toujours de nouveaux moyens de perfection : souvenez-vous que la vôtre consiste toute, en un mot, à conformer votre vie et vos actions aux saintes maximes du Cœur de Jésus, surtout à sa douceur, son humilité et sa charité.

12.

A une novice imparfaite qui était peinée, particulièrement sur sa vocation.

C'est de toute l'affection de mon cœur qui vous aime dans celui de Notre-Seigneur, que je voudrais, en contentant votre désir, pouvoir vous donner tout ce qui est le plus utile à la perfection que notre bon Maître désire de vous, avec la force et le courage de l'accomplir. Après m'être adressée au sacré Cœur de Notre-Seigneur à l'oraison et à la communion, je vous dirai simplement ma pensée, laquelle j'espère vous profitera selon l'attention que vous y ferez.

Premièrement, ne vous faites pas de la peine à examiner si votre vocation vient de Dieu. Vous n'en pouvez douter, et que vous ne soyez une de ces plantes que le Père céleste a mises dans son parterre, pour la cultiver de sa main, la conserver par sa providence, la faire croître par sa grâce, et la faire fleurir en odeur de suavité par les ardeurs de son saint amour, pourvu que votre volonté résiste courageusement aux empêchemens que l'ennemi tâchera d'y mettre. Ce sera par les oppositions de notre nature corrompue, où il suscite de nouvelles répugnances, dégoûts, et aversion du bien. Il tâche par là de nous décourager et de nous troubler, afin de nous empêcher de croître en la vertu, et d'avancer l'œuvre de

notre perfection. Il faut vous faire une généreuse violence pour remédier à cela, en vous rendant plus fidèle à Dieu, à vos règles et à vous-même.

Fidèle à Dieu, en ne disputant point avec la grâce, lorsqu'elle vous presse de faire le bien, ou d'éviter le mal. Pensez souvent que cette même grâce qui vous sollicite à présent si vivement, et à laquelle vous avez déjà résisté tant de fois, se retirera enfin de vous, et vous laissera comme une terre sèche et stérile. Dieu vous garde de ce malheur. J'espère qu'il ne vous arrivera pas, si lorsque vous entendez sa voix vous n'endurcissez point votre cœur. Car cette voix vient, et passe en même temps ; et quelquefois elle ne retourne plus. Nous la cherchons après, nous la demandons, et elle se joue de nous à son tour, comme nous nous sommes joués d'elle. Voilà ce qui arrive aux ames lâches que le Seigneur a commencé de vomir de son sacré Cœur.

Soyez en second lieu fidèle à la règle, jusqu'à ne négliger rien de tout ce qu'elle demande de vous, quelque répugnance que la nature y puisse ressentir.

En troisième lieu il faut être fidèle à vous-même, en vous jugeant, vous condamnant, vous imposant des pénitences pour les fautes que vous aurez faites. Si vous pratiquez cet article, il servira à rassurer votre ame contre la crainte qu'elle a des jugemens de Dieu. Dieu vous aime, il veut vous sauver ; mais c'est par une voie toute semée d'épines : ces épines produiront des roses qui ne flétriront jamais. Il ne faut pour cela que le sacrifice de votre volonté et de tous les vains amusemens qui occupent votre cœur inutilement. Tenez votre ame dans un parfait dénûment de tout ce qui est superflu, retranchant à votre cœur toutes ses vaines inclinations et affections, non-seulement aux créatures, mais aux choses mêmes que vous faites, et que vous croyez avoir bien faites. Tout cela tient en vous la place de Dieu, et vous empê-

che de le trouver et de le posséder ; car il ne vous enrichira de ses dons et de lui-même, qu'autant que vous vous dépouillerez des créatures et de vous-même. Rompez l'attache que vous avez à votre volonté, et soumettez votre jugement autant de fois que vous en trouverez l'occasion ; car il me semble que cela sera bien agréable à Dieu. Parlez de lui avec vénération, de votre prochain avec estime ; et jamais, ou très-peu, de vous-même, et toujours avec mépris.

Ayez une grande confiance en Dieu. Sa miséricorde surpasse infiniment toutes nos misères : jetez-vous souvent entre ses bras et dans son divin Cœur, en vous abandonnant à tout ce qu'il veut faire de vous. Ne vous abattez point parmi toutes les peines et sécheresses, souffrez-les en esprit de patience, comme tout le reste qui s'opposera à votre inclination. Je vous exhorte fortement à garder les résolutions que vous avez faites. Dieu ne veut point qu'on se moque de lui : il vaudrait mieux ne rien promettre, que de le faire toujours, et ne jamais tenir. Notre écrit est notre propre condamnation. Ayez recours au sacré Cœur de Jésus. Demandez-lui conseil en toutes vos difficultés : conformez-vous le plus qu'il vous sera possible, à son humilité, à sa douceur envers le prochain, surtout envers ceux et celles pour qui vous aurez plus d'antipathie. Aimez ceux qui vous humilient et contrarient, car ils sont plus utiles à votre perfection que ceux qui vous flattent. Sur toutes choses ne faites jamais de fautes volontaires.

13.

A une autre novice plus élevée dans l'amour de la perfection.

Tout à la plus grande gloire du sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pour suivre ses saints mouvemens, ma chère sœur, que je vais vous dire

en sa sainte présence ce qu'il me fera connaître vouloir de vous.

Premièrement, il veut que vous lui fassiez un entier sacrifice de tout votre être spirituel et corporel, pour ne plus vouloir vous en servir qu'à lui rendre et procurer tout l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, lui faisant une donation entière et sans réserve de tout ce que vous avez pu faire de bien jusqu'à présent par sa grâce, et de tout ce que vous pourrez faire à l'avenir; parce que, dit-il, ces biens ne sont pas capables d'enrichir une ame qu'il appelle à le suivre dans les voies de son saint amour. C'est pour cela qu'il a revêtu votre ame de la robe d'innocence, et qu'il veut vous enrichir des trésors inépuisables de sa miséricorde et de son amour. Il veut de vous plus de sacrifice d'esprit et de volonté que d'austérité et de pénitence corporelle. N'en faites jamais aucune que par l'ordre de votre supérieur, auquel vous devez être soumise et obéissante en tout ce qu'il lui plaira vous ordonner, après lui avoir manifesté avec simplicité ce qu'il y a en vous de bien et de mal. Ceci s'étend à toutes choses; car l'on ne peut être trompé en obéissant.

Je crois que vous contenterez le cœur sacré de Jésus, quand vous vous abandonnerez tellement à lui, qu'il sera le regard de vos yeux, la lumière de votre entendement, les affections de votre volonté, le souvenir de votre mémoire, et tout l'amour de votre cœur, le laissant faire pour vous selon son bon plaisir. Ne vous réservez rien que le désir de lui plaire et l'aimer par-dessus toutes choses. Bannissez toute réflexion d'amour-propre et retour sur vous-même, qui font tant d'obstacle aux opérations de la grâce en votre ame. Allez donc simplement avec Notre-Seigneur : il ne vous perdra pas; car il vous aime. Confiez-vous en lui, en vous oubliant et méprisant vous-même. Bornez-vous à l'aimer · laissez-le faire et cela vous suffit.

14.

A une autre. Elle l'invite à étudier et imiter le Cœur de Jésus-Christ.

J'ai lu votre écrit, ma chère sœur, selon votre désir. Je n'y refuse pas ce mot de réponse, pour vous inviter à imiter toujours de plus en plus le sacré Cœur de Jésus, lequel j'espère ne vous rejetera pas, pourvu que vous vous confiiez humblement à sa bonté. Il prend un grand plaisir à faire du bien aux pauvres, et à enseigner ceux qui désirent profiter en l'école de son saint amour. Il nous invite incessamment à être doux et humbles de cœur, comme lui : ainsi je crois que vous ne sauriez rien faire qui gagne plus son amitié, et qui vous rende plus sûrement sa disciple, que d'être véritablement douce et humble, mais humble de cette vraie humilité qui vous rende soumise à un chacun, et qui vous fasse souffrir en silence les petites humiliations qui vous arriveront, gaîment, de bon cœur, sans vous excuser, sans vous plaindre, pensant toujours que vous en méritez davantage; et lorsque vous y aurez manqué, et que vous aurez témoigné en quelque manière vos répugnances, vous baiserez cinq fois la terre, en disant ces paroles : *Miserere meî, Deus, secundùm magnam misericordiam tuam.*

Toute votre vie soyez bien reconnaissante de votre vocation, car c'est une grâce très-particulière qu'il ne fait pas à tous, et dont il faudra rendre compte à l'heure de la mort. Pensez-y bien. Pour témoigner à Dieu que vous l'aimez, vous serez fidèle à la pratique de toutes nos observances, sans en négliger aucune. Je vous recommande la pratique du recueillement intérieur et extérieur, qui retranchera toutes ces vaines curiosités, qui sont la source de vos distractions dans vos exercices Je suis bien aise que Notre-

Seigneur vous attire, dans votre oraison, à regarder votre misère, dans la grande miséricorde du sacré Cœur. Demandez-lui bien qu'il l'exerce sur vous, et sur tous les pécheurs, dont je suis la plus méchante. Priez-le qu'il me donne son saint amour, et qu'il me pardonne mes péchés.

15.

A une autre pour la porter à la confiance en Dieu.

Jetez-vous souvent, ma très-chère sœur, entre les bras de l'amoureuse providence de Jésus, surtout après la sainte communion où il vous ouvre son cœur pour gagner le vôtre. Abandonnez-vous et livrez-vous totalement à la puissance de son amour pour tout ce qui vous regarde. Qui dit pur amour, dit pures souffrances. Nous devons chérir nos peines, et nous unir aux desseins de Dieu sur nous. Dites dans vos peines : *Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo* ? Le Cœur adorable de Jésus veut que les cœurs qui sont à lui, soient détachés de tout et d'eux-mêmes. Notre amour-propre est si fin, qu'il nous fait croire que c'est Dieu que nous cherchons, en nous attachant trop aux choses de son service. C'est ce qui nous cause du trouble lorsqu'il les faut quitter, parce que nous avons cherché notre propre satisfaction plus que Dieu. Un cœur qui ne veut que lui, le trouve partout ; et comme notre but, en nous faisant religieuses, a été de nous donner toutes à Jésus-Christ, aussi faut-il qu'il nous soit tout en toutes choses.

16.

A une autre qui commençait son noviciat.

Puisque Dieu vous a mise dans la barque de la sainte religion, vous n'avez plus qu'à vous abandonner et vous laisser conduire aveuglément par la sainte obéis-

sance, vrai signe de la volonté de Dieu sur vous. N'ayez en tout ce que vous faites, de désirs ni de vues, que de plaire à Dieu : ne regardez que lui en tout ce qui vous arrive, sans vous soucier de quelle matière sont composées les croix qu'il vous donne. Son bon plaisir vous doit suffire en tout événement. Reposez-vous dedans son sein, comme un enfant, sans souci : son amour prendra soin de vous. Soyez humble envers Dieu, et douce au prochain. Ne jugez et n'accusez que vous-même, et excusez toujours les autres. Parlez toujours de Dieu, en le louant et glorifiant : du prochain, en l'estimant ; et jamais de vous-même, ni en bien ni en mal.

Si vous souhaitez honorer le sacré Cœur de Jésus-Christ, rendez-le le dépositaire de tout ce que vous ferez et souffrirez, lui offrant toutes vos actions, afin qu'il en dispose et qu'il les applique selon son bon plaisir, vous unissant toujours à ses saintes intentions en tout ce que vous ferez, et en tout ce qui vous arrivera. Faites votre demeure dans ce Cœur adorable portez-y vos petits chagrins et amertumes, tout y sera pacifié : vous y trouverez le remède à vos maux, la force en vos faiblesses, et votre refuge en toutes vos nécessités.

Traitez avec Notre-Seigneur avec une entière confiance et simplicité ; ne vous amusez point à réfléchir sur vos fautes, cela ne sert souvent qu'à contenter l'amour-propre, et à nous décourager. Quand nous en avons fait, il faut nous en humilier devant Dieu, lui demandant pardon, et puis comme dit notre saint fondateur, se remettre à travailler avec un nouveau courage. Oubliez vos intérêts, et le soin de vous-même entre les bras de votre bon Père céleste.

Encore une fois, je vous prie, regardez Dieu et non vous-même. Plus vous vous éloignerez de vous-même, et plus vous vous approcherez de Dieu ; il prendra soin de vous, à mesure que vous vous oublierez. Aimez

à être tenue comme un néant dans la maison de Dieu. Chérissez et honorez ceux qui vous humilieront ou qui vous mortifieront. regardez-les comme vos plus grands bienfaiteurs, et dites en vous-même : Si on me connaissait, l'on verrait que j'en mérite bien davantage.

Lorsqu'on vous accusera, pensez que Jésus-Christ ne s'est pas excusé : qu'à son exemple vous ne devez pas le faire, quand même vous ne seriez pas coupable de ce dont on vous accuse. D'ailleurs, combien d'autres fautes avez-vous commises dont on ne vous a pas accusée.

Songez, en toutes les obéissances que vous pratiquez, que Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Regardez-vous comme une pauvre à qui on donne tout par charité, et que si on vous dépouillait de tout, on ne vous ferait point d'injustice. Enfin tâchez de vous conformer en tout à votre amour Jésus, et Jésus crucifié : faites tout par amour et pour l'amour; et employez bien le moment présent, sans vous inquiéter de l'avenir.

17.

A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures.

Je prie le sacré Cœur de Jésus-Christ, que puisque ce n'est pas son bon plaisir de faire cesser la tempête chez vous, qu'il soit lui-même votre soutien et votre force, afin que vous demeuriez ferme et même tranquille au milieu de l'orage. Cet orage ne vous doit point troubler, car il ne vous renversera pas. Le Cœur de Jésus-Christ est un bon pilote : tenez-vous attachée à lui constamment, par une amoureuse confiance et grande humilité, quoique vous ne sembliez tenir à lui que par la pointe de l'esprit, sans goût, sans sentiment. Laissez crier votre ennemi : c'est bon signe quand il fait tant de bruit; c'est marque qu'il

n'a pas son compte. Renoncez à toutes ses suggestions par un simple désaveu, sans vous tourmenter à produire avec effort des actes sensibles. Le sacré Cœur de Jésus connaît bien ce qui se passe dans le vôtre : c'est lui qui permet toutes ces peines, pour vous apprendre à vous abandonner à lui et à tous ses desseins sur votre ame. Espérez en sa bonté : à mesure que vos peines augmentent, que votre confiance redouble. Regardez-vous comme un arbre planté le long des eaux, qui porte son fruit en sa saison : plus il est battu des vents, plus il enfonce ses racines en terre. De même plus vous êtes combattue par les tentations, plus il vous faut enfoncer vos racines par une profonde humilité, dans le Cœur et selon le Cœur de Jésus-Christ. Je le supplie de vous environner de sa puissance, comme d'un mur impénétrable à tous vos ennemis.

18.

A une autre dont Dieu lui avait fait connaître les tentations.

Ne pouvant vous parler, ma chère sœur, je vous avertis d'être sur vos gardes, afin que Satan ne puisse avoir aucune prise sur votre esprit pour vous faire offenser Dieu. Il vous défendra de ses ruses, si vous êtes fidèle. Pour cela il faut, à l'exemple du Cœur de Jésus, être douce et charitable au prochain ; avoir envers Dieu un amour humble et plein de confiance, et envers vous-même un esprit paisible et courageux qui ne se laisse point abattre. Vous n'êtes pas encore au bout des difficultés : mais bon courage, le Cœur sacré de Jésus sera le prix de vos victoires. Mais il ne faut pas vous flatter : je crois qu'il prétend vous éprouver comme l'or dans le creuset, afin de vous mettre au nombre de ses plus fidèles servantes. C'est pourquoi il faut embrasser amoureusement toutes les oc-

casions de souffrances, comme des gages précieux de son amour.

Vous offrant hier à Notre-Seigneur, cette pensée me vint à l'esprit: Qu'elle soit fidèle en sa voie, y souffrant tout sans se plaindre, puisqu'elle ne peut être admise au nombre des parfaites amies de mon cœur, qu'elle ne soit purifiée, et éprouvée dans le creuset. Souffrez donc, et vous contentez du bon plaisir de Dieu, auquel vous devez être toujours sacrifiée, avec une ferme espérance que son cœur ne vous abandonnera pas, car il est plus près de vous quand vous souffrez, que quand vous jouissez. Plus tant de retour sur vous-même. Souffrir ou jouir vous doit être indifférent, pourvu que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse en vous.

18.

A une autre dont elle connut les résistances à ce que Dieu demandait d'elle.

Souvenez-vous, ma bien-aimée sœur, que vous avez un époux jaloux qui veut absolument tout votre cœur, ou il n'en veut point du tout. Si vous n'en bannissez la créature, il en sortira avec son amour : si vous ne la quittez, il vous quittera, et vous ôtera le sien. Il n'y a point de milieu, il veut tout ou rien. Son cœur vaut bien le vôtre pour le moins. N'avez-vous pas confusion de lui disputer un bien qui lui appartient? En vérité je ne puis comprendre comment il ne s'est pas encore lassé de vos résistances : il faut qu'il ait un grand amour pour vous. Cependant rien ne se fera sans vous. Pensez-y sérieusement, et ne lui refusez plus ce qu'il vous fait connaître vouloir de vous. Autrement il vous privera de bien des grâces, et vous laissera dans une grande sécheresse. Prenez-y garde, et soyez plus fidèle à l'avenir à suivre les mouvemens de sa grâce. Quittez tout, et vous trouverez tout dans le sacré Cœur.

19.

A une autre, sur le parfait abandon à la volonté de Dieu.

Je veux bien vous répondre, ma chère sœur, selon votre désir. Premièrement, vous devez vous attacher inviolablement à ces paroles de notre saint fondateur : *Ne demandez rien, et ne refusez rien;* mais vous tenir prête et disposée à tout faire et tout souffrir dans le silence d'une ame parfaitement abandonnée.

Abandon pour le corps, prenant et recevant indifféremment la maladie comme la santé, le travail comme le repos.

Abandon pour l'esprit, chérissant les sécheresses, les insensibilités, les désolations, quand Dieu vous veut dans cet état; les acceptant avec les mêmes actions de grâce que vous feriez les consolations; tenant toujours votre ame en paix, et la faisant agir dans la parfaite nudité de la foi, sans vous amuser aux goûts sensibles qui ne servent qu'à nous amuser dans le chemin de la perfection.

Abandon pour le cœur : c'est lui, qui est le siége de l'amour et de la volonté, que vous devez faire tellement mourir dans le sacré Cœur de Jésus, que vous le laissiez faire pour vous tout ce qui sera de son bon plaisir, ne vous procurant ni plaisir ni souffrance : mais prenant indifféremment tout ce qu'il vous présentera, soit l'un, soit l'autre, pour vous sanctifier à son gré.

Si vous voulez, pour votre oraison, vous pourrez vous en tenir à ce que je vous ait dit. Au milieu des égaremens de votre esprit, demeurez dans cette disposition que vous me marquez, paisible et tranquille, simplifiant votre esprit par ce seul acte d'abandon à la volonté de Dieu, demeurant en sa présence comme une servante inutile, sans vous violen-

ter à produire des actes, sinon de temps en temps et il vous les suggérera. Ne vous mettez point en peine des suggestions de l'amour-propre, qui vous dit que vous perdez le temps, n'y faisant rien. Au reste, faites en sorte que votre principal soit de vous quitter vous-même, et de retrancher toutes ces réflexions d'amour-propre, qui sont un grand obstacle aux desseins de Dieu sur vous. Abîmez toutes vos misères dans le Cœur miséricordieux et compatissant de l'aimable Jésus. Ne pensez plus qu'à l'aimer, en vous oubliant vous-même. Prenez pour devise ces paroles : L'amour divin m'a vaincu, lui seul possédera mon cœur.

20.

A une autre. Règles de conduite pour la perfection, qu'elle lui prescrit.

Je vous recommande, ma chère Sœur, d'être constamment fidèle à la pratique de tout ce que vous avez promis au Cœur sacré de Jésus, afin qu'il règne absolument dans le vôtre. Soyez courageuse à ne vous point laisser abattre, ni pour vos fautes, ni pour les contradictions. Recourez toujours à l'amour de votre propre abjection, vous estimant heureuse lorsque notre Sauveur vous en fournira les occasions. Embrassez amoureusement ce qui vous anéantira le plus aux yeux des créatures, comme les moyens les plus propres et les plus nécessaires à votre perfection. La vaine complaisance est très-dangereuse pour vous ; c'est pourquoi vous devez être bien aise lorsqu'on vous oubliera et méprisera.

Soyez douce, condescendante et charitable envers le prochain, comme était le Cœur de Jésus parmi les hommes : mais ne donnez rien au prochain de ce que vous devez uniquement au Cœur de l'aimable Sauveur.

Soyez toujours soumise en tous les événemens, à la

la volonté de Dieu, et de vos supérieures, les laissant disposer de vous à leur gré.

Soyez constante à mortifier vos sens, si vous voulez acquérir l'esprit intérieur et le don d'oraison que je vous souhaite de tout mon cœur. Ah! si vous pouviez comprendre le grand bonheur qu'il y a d'aimer le Cœur sacré, de s'en occuper, d'être toute à lui, vous auriez bientôt méprisé tout le reste.

Abandonnez-vous à la divine providence, étant prête à recevoir indifféremment de sa part, la jouissance et la souffrance, la paix et le trouble, la santé et la maladie; ne demandez rien, et ne refusez rien. Travaillez au parfait dénûment de vous-même, et tâchez de prendre le vrai esprit de la Visitation, qui est une profonde humilité devant Dieu, et une grande douceur envers le prochain.

Cette humilité vous tiendra anéantie au dedans de vous-même, comme indigne de tout bien, et des grâces et miséricordes du Seigneur : elle vous fera mépriser toute recherche de vaine estime et complaisance des créatures : elle vous fera réjouir lorsqu'on vous contredira, qu'on vous humiliera, qu'on vous méprisera; n'opposant à tout cela qu'un profond silence, par conformité à Notre-Seigneur souffrant sans se plaindre, et y joignant un aveu intérieur de tout ce que vous méritez pour vos péchés.

La douceur envers le prochain vous rendra condescendante à son égard, charitable à lui rendre vos petits services, à l'excuser dans ses défauts, à supporter ses mauvais offices; c'est ainsi que vous gagnerez le Cœur de Jésus-Christ. Tenez-vous dans ce Cœur sacré, comme dans un fort assuré; vous y trouverez la force nécessaire pour ne vous point laisser abattre ni troubler de rien, pas même de vos propres défauts. Quand nous voyons nos défauts, au lieu de nous décourager, il faut nous en humilier, étant bien aises qu'ils soient connus et que nous paraissions telles que

nous sommes. Cette pratique tiendra votre ame en paix, et fera de votre cœur le trône de Dieu, qui se plaît avec les humbles. Soyez bien aise qu'il vous fournisse des occasions de souffrir, soit à l'égard du prochain, soit en vous-même: recevez ces occasions comme un gage de son amour, qui prétend par de tels moyens rendre votre cœur conforme au sien.

Faites un bon emploi du temps destiné pour l'oraison et autres exercices spirituels : cette fidélité vous soutiendra dans tous vos devoirs; et pour vous en faciliter la pratique, faites de votre cœur le trône de l'amour de Jésus-Christ, vous y retirant souvent pour vous entretenir avec lui, pour l'adorer, pour l'aimer de toutes vos forces et puissances, et pour écouter en silence ce qu'il vous dira. Le moyen d'y arriver, à ce saint amour, c'est de retrancher en vous toute réflexion d'amour-propre, et de vous enraciner de plus en plus dans l'amour de votre propre abjection.

Mettez sur les yeux de votre ame, le bandeau de la sainte et amoureuse soumission à Dieu, et pour son amour, à l'obéissance. La vraie obéissance ne se permet ni les murmures, ni les réflexions. Suivez votre chemin, qui est celui de l'exactitude à l'observance de vos devoirs religieux : vous ne devez point vous en dispenser, à moins que la charité ou la nécessité ne l'exige ; car tout le reste n'est qu'accessoire, et doit céder à ce qui nous est si saintement marqué dans les règles, constitutions, coutumier et directoire. Lisez-le bien. Agissez avec la simplicité d'un enfant, avec ceux et celles qui vous conduisent. Ne leur cachez jamais rien, ni le bien ni le mal, et Dieu vous bénira : car il est ennemi de tout détour et de toute duplicité ; et rien ne rendra votre cœur plus conforme à celui de Jésus-Christ, que la sincérité et l'humilité.

Tenez-vous toute cachée dans ce sacré Cœur, et comme anéantie aux yeux des créatures, sans vous

mêler de rien, que de vous humilier, et de bien faire tout ce que l'obéissance et vos règles exigent de vous. Ne négligez pas les plus petites; souvent Dieu y attache de grandes grâces. Soyez toujours disposée à tout faire, à tout porter, à tout souffrir, sans vous plaindre jamais, ni croire qu'on vous fasse tort. Ne recherchez point d'être louée ou approuvée en ce que vous ferez; et s'il arrive qu'on vous loue, dites en vous-même: Cela ne m'est pas dû. Au contraire, lorsqu'on vous méprisera, dites en vous-même: Voilà ce qui m'appartient.

Anéantissez soigneusement en vous toutes les vues de respect humain et d'amour-propre qui vous empêchent de devenir intérieure. Prenez-y garde: la vertu ne consiste pas à faire de belles résolutions, ni à dire de belles paroles, mais à venir aux effets. Les belles paroles et les résolutions feront elles-mêmes notre condamnation. Fuyez l'empressement dans vos actions, tâchant de former votre extérieur, comme votre intérieur, sur le modèle de Jésus-Christ et de son Cœur. Agissez en tout avec la même tranquillité, que si vous n'aviez que cette action présente à faire; et faites-les toutes, comme si chacune était la dernière de votre vie. Quelle serait alors la pureté et la ferveur de votre amour en cette action?

Pleine d'estime pour votre vocation, dites souvent avec le Prophète: Que rendrai-je au Seigneur, pour les grands biens qu'il m'a faits? Je lui ferai le sacrifice de tout mon être par hommage d'amour. Je le choisis pour être l'unique objet de mon amour, pour le trésor de mon cœur, pour les délices de mon ame. Je n'en veux plus d'autres en la vie, que de m'étudier à me conformer à mon époux crucifié, et à réformer mon cœur sur le sien, par une entière mort à ma propre volonté. Je la sacrifie avec toutes mes inclinations; non-seulement à l'obéissance, mais encore à la condescendance envers le prochain. Je n'en

parlerai qu'avec estime : lors même que je lui verrai faire des fautes que je ne pourrais excuser, j'offrirai à Dieu une vertu du sacré Cœur de Jésus pour y satisfaire. Je me tiendrai soigneusement anéantie dans l'abîme de ma bassesse, par un véritable mépris de moi-même.

Voilà, ma chère sœur, le moyen d'être toute à Dieu, qui veut être l'unique possesseur de votre cœur. Ne lui disputez donc plus si peu de chose; mais demain, après la sainte communion, prosternée en esprit à ses pieds, et comme tenant votre cœur en vos mains, faites-lui-en un entier sacrifice, et un holocauste de tout ce que vous êtes. Suppliez-le de ne vous pas rejeter, quoique vous le méritiez pour lui avoir résisté si long-temps. Ne vous réservez rien dans votre offrande, que le seul désir de lui plaire et de l'aimer, quoi qu'il vous en puisse coûter, car il veut tout ou rien. Votre cœur sera tout à lui, quand en tout il sera conforme aux désirs, aux volontés, aux vertus, et à l'amour du Cœur sacré de notre Sauveur.

21.

A une autre. Pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures.

Vous devriez, ma chère sœur, vous anéantir d'amour et de reconnaissance, pour tant de miséricorde et de tendresse que le Cœur de Jésus a pour vous. Je l'ai encore plus reconnu dans tout ce qui est marqué dans votre écrit. Tout ce que vous regardez comme des rigueurs de sa justice, je les tiens pour des gages de son amoureuse bonté pour vous. Il prétend par ces moyens, si contraires à la nature, vous détacher de vous-même et de toutes les choses créées, pour vous rendre entièrement dépendante de sa grâce; attendant tout de son secours, sans mettre votre confiance ni votre ressource en vous-même, sans que pour cela

vous négligiez rien de tout ce qui sera en votre pouvoir. Ah! ma chère sœur, si vous pouviez comprendre l'ardente charité du Cœur de Notre-Seigneur à votre égard, vous verriez bien que toutes ces dispositions qu'il fait de vous, ne sont qu'amour. Ces insensibilités que vous éprouvez, sont pour vous apprendre que pour être bien avant dans son amour, il faut être comme insensible à toutes les choses créées, et surtout aux mouvemens de votre amour-propre. Il veut que vous lui fassiez le sacrifice de votre volonté, autant de fois qu'il vous en fournira l'occasion, jusqu'à ce qu'enfin vous l'ayez comme anéantie pour n'en avoir plus d'autre que celle du divin Cœur.

Toutes ces sécheresses sont pour vous apprendre, que si vous voulez être une plante fertile dans le parterre du Cœur de Notre-Seigneur, il faut que vous fassiez mourir premièrement toute affection pour les créatures.

Ces ténèbres où vous vous trouvez, sont pour éteindre en vous ces fausses lueurs du raisonnement humain, qui contrarient les desseins cachés de Dieu: il veut que, comme un aveugle, vous vous laissiez conduire par la main de son bon plaisir.

Ce silence que Notre-Seigneur paraît garder à votre égard, vous laissant dépourvue de bonnes pensées, et dans la difficulté de vous appliquer à aucune, vous apprend que si vous voulez entendre la voix du bien-aimé, il faut faire taire entièrement en vous les réflexions et les vues de l'amour-propre; après quoi l'amour divin vous en apprendra plus dans cet heureux silence, que toute l'éloquence des créatures. Tenez-vous donc dans ce silence: parlez peu aux créatures, mais beaucoup à Dieu, par les œuvres et par la souffrance. Soyez pauvre et dénuée de tout, et il vous remplira. Embrassez amoureusement tout ce qui vous mortifiera et humiliera le plus; c'est là le moyen de faire triompher le Cœur de Jésus dans le vôtre, mal-

gré vos peines, vos sécheresses, et vos ténèbres. Tenez votre ame en paix, sans vous troubler de vos défauts. Ils servent dans les desseins de Dieu à entretenir en vous l'amour de votre abjection; c'est pour cela, qu excepté l'offense de Dieu, nous devons être bien aises de nous voir fautives et défaillantes.

Encore une fois, ma chère sœur, que vous êtes obligée à Dieu, de ce qu'il use envers vous de tant de miséricorde! Il vous conduit par le droit chemin, pour vous faire arriver à lui, bon gré mal gré. Ce bon Maître, voyant que vous le quittez souvent pour vous donner à un autre, vous attache par des cordes de son amour, avec lesquelles il vous attire à lui; et parce qu'il vous mène par un chemin raboteux et un peu rude et épineux, vous tournez la tête en arrière pour voir si vous pourrez trouver quelqu'un qui puisse vous l'adoucir. Mais c'est en vain : il en faut passer par là, puisqu'il le veut pour vous purifier et perfectionner. Qu'avez-vous à craindre, puisqu'il vous environne de toutes parts de sa puissance, comme d'un mur impénétrable à l'ennemi? Souvenez-vous que nul ne peut soulager ni consoler celui que Dieu veut faire souffrir. Abandonnez-vous donc de grand cœur à sa conduite, puisque vous êtes dans l'état où il vous veut, qui est de vivre sans appui, sans amis, sans désirs que ceux qu'il vous donnera lui-même. Faites cela, et vous vivrez comme il le veut. Laissez-là l'avenir, et ne pensez qu'à bien employer le moment présent. Le sacré Cœur vous demande pour pratique la douceur et l'humilité. Faire et souffrir, et humblement se taire.

22.

Manière pour se tenir en la présence de Dieu, qui peut servir aux personnes aisément distraites, et qui consiste à méditer chaque jour de la semaine quelqu'une des plaies de Notre-Seigneur, et à s'en occuper pendant le cours de la journée.

Le lundi. Vous prendrez la plaie de la main droite de notre Seigneur Jésus-Christ. Elle servira comme de miroir à votre ame : elle s'y regardera de temps en temps, pour y découvrir, par la comparaison des souffrances et de la patience de Jésus-Christ, les mouvemens déréglés de votre cœur, et y reconnaître ce qui empêche qu'il ne soit véritablement uni à lui Vous vous présenterez à lui avec la qualité d'une criminelle devant son juge : vous lui demanderez grâce, et d'être lui-même votre justice et votre justification. Vous lui direz de temps en temps : O juge plein de clémence et de miséricorde, par le mérite de la rigoureuse sentence et du jugement injuste qui a été porté contre vous, détournez de moi la condamnation que mes péchés ont méritée. D'autres fois vous direz : O Dieu, sauvez par bonté celle que vous pouvez damner avec justice. Vous répéterez souvent pendant le jour ces aspirations ; vous les repasserez en présence de ce juge souverain, pour négocier avec lui l'affaire de votre salut. Vous lui témoignerez la douleur de l'avoir offensé, par de fréquens actes de contrition : vous les reproduirez en secret, sans interrompre les autres occupations : vous supporterez en esprit d'expiation, tout ce qui se présentera à souffrir ; et vous ferez ce jour-là toutes vos actions dans cet esprit.

Le mardi. Votre demeure sera dans la main gauche de Jésus-Christ. Vous prendrez devant lui la qualité de l'enfant prodigue devant son père : vous vous

reprocherez à vous-même votre pauvreté venue de votre mauvaise conduite: vous demanderez pardon à votre père, d'avoir dissipé ses biens, en abusant de ses grâces, et en méprisant ses volontés. Avec une grande confiance vous vous jeterez entre ses bras, que son amour lui a fait étendre sur la croix, comme pour recevoir ses enfans qui reviennent à lui. Vous lui direz souvent : Mon Dieu, vous êtes mon père, ayez pitié de moi selon la grandeur de vos miséricordes : je m'abandonne à vous, ne me rejetez pas : l'enfant ne peut périr entre les bras d'un père qui l'aime et qui est tout-puissant. D'autres fois vous direz : O mon père, je suis votre enfant, rendez-moi digne de ce titre, que j'accomplisse désormais en tout et toujours votre sainte volonté, car je suis toute à vous. Vous vous exercerez ce jour-là à la pratique de la douceur et de la patience.

Le mercredi. Il faut vous retirer avec un profond abaissement dans la plaie du pied droit de notre bon pasteur. Vous y contemplerez ce qu'il a souffert pour courir après sa brebis égarée. Cette brebis, c'est vous-même, et vous vous regarderez comme rapportée au bercail par la bonté du pasteur; vous vous cacherez près de lui, pour vous y tenir à l'abri de la crainte du loup : ce loup c'est le démon; c'est encore plus votre orgueil et votre amour-propre. Pensant ensuite combien ce bon pasteur a fait de pas pour vous chercher, vous l'en remercierez : vous unirez vos pas aux siens; vous lui demanderez qu'il ne permette pas que vous marchiez vous-même ailleurs que dans la route de son amour. Vous lui direz : O mon aimable Pasteur, détachez-moi de tout ce qui est créé, et de moi-même, afin que rien ne puisse m'attirer en m'éloignant de vous : je ne veux plus d'autres pâturages que ceux que vous me donnerez. D'autres fois vous lui exposerez les blessures que vous avez reçues dans votre égarement, et vous lui direz : O mon Seigneur,

guérissez mes plaies par le mérite des vôtres : si vous le voulez, vous pouvez me guérir tout d'un coup. Ce jour, allant et venant, vous penserez que vous marchez à la suite de votre Pasteur. Ne perdez point d'occasion en ce jour de vous humilier.

Le jeudi. Vous vous retirerez dans la plaie du pied gauche. Vous considérerez Jésus-Christ comme un vainqueur à qui les blessures ont mérité la victoire : vous vous regarderez comme un soldat destiné à combattre sous les yeux de votre capitaine, et pour la même cause. Vous considérerez tous vos ennemis qui vous entourent ; mais vous n'en serez effrayée, qu'autant qu'il le faut pour vous tenir serrée près de votre chef : il est lui-même notre bouclier et notre force : il pourrait nous exempter de combattre ; mais il ne le veut pas, afin que nous faisant triompher tout faibles que nous soyons, sa force paraisse dans notre faiblesse. Puis donc qu'il met son plaisir à nous voir combattre et vaincre, faisons le nôtre d'avoir à combattre avec lui. Dites-lui souvent : O Seigneur, je suis à vous, sauvez-moi, je n'ai de force qu'en vous, et je n'aurai de victoire que par vous ; soutenez ma faiblesse, et je ne crains plus. D'autres fois dites-lui avec ardeur : Mon Dieu, je souffre violence, répondez pour moi. Et encore : Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir. La pratique du jour sera la mortification des moindres mouvemens de vos passions.

Le vendredi. Vous entrerez dans la plaie du côté de Jésus : vous vous y retirerez comme un voyageur qui cherche un port assuré, qui le désire pendant la tempête, et qui est transporté quand il l'a trouvé. Mais le voyage n'est pas fini : il faut encore essuyer des orages et éviter des écueils : chaque jour en présente de nouveaux. Jésus sera votre pilote : abandonnez-vous absolument à sa conduite ; ne vous mêlez d'autre chose, que de l'aimer et de chercher à le contenter,

comme les passagers font aveuglément dans la tempête tout ce que le pilote leur prescrit. Dites-lui de temps à autre : O mon amour, sauvez-moi, ne me laissez pas périr; ou bien : Les eaux pénètrent jusqu'à mon ame, les vagues sont prêtes à me submerger, tendez-moi votre main secourable. La pratique du jour ce sera d'étudier les mouvemens de ce Cœur divin où vous vous êtes retirée, et d'y conformer en tout votre intention et vos désirs.

Le samedi. Vous envisagerez la blessure que ressentit Jésus-Christ par le poids de la Croix, lorsqu'il la porta sur le Calvaire, et qu'elle ouvrit sur son épaule décharnée une large plaie. Vous penserez que le poids de vos péchés lui était encore plus douloureux : vous vous le représenterez dans l'accablement où il était alors, et vous vous reprocherez à vous-même de l'avoir réduit à cet état, en le surchargeant encore par vos fautes journalières. Vous admirerez sa bonté qui l'a engagé à tout prendre, et à se charger de tout par amitié pour nous. Vous lui direz : O généreux ami, porterez-vous tout le poids de la justice de Dieu, et n'en partagerai-je rien ? soulagez-vous en me purifiant. D'autres fois : Que puis-je rendre à mon Dieu, pour tout le bien qu'il m'a fait, et pour le mal qu'il a souffert pour moi ? Je prendrai son calice, et je le boirai avec lui, s'il le faut, jusqu'à la lie. La pratique sera la mortification des sens, vous privant de quelque plaisir, satisfaction, ou commodité.

Le dimanche. Vous considérerez Jésus expirant, et dans ce moment même consommant notre rédemption et notre délivrance, et commençant celle des ames saintes qui étaient dans les limbes. Nous adorerons les derniers mouvemens de son cœur mortel, et le dernier soupir de sa vie qui scella l'arrêt de notre salut, et qui fut la consommation de son sacrifice et de son triomphe. O Jésus ! vos ennemis sont vaincus, mais ils espèrent me vaincre à leur tour :

triomphez encore en moi et rendez-les encore confus. Dites-lui quelquefois : mon Dieu et Epoux, conformez mon cœur au vôtre. Vous avez donné pour moi jusqu'à la dernière goutte de votre sang, prenez pour vous jusqu'à la plus petite affection de mon cœur qui ne veut plus être partagé : il vous est dû tout entier. Pour pratique vous étudierez vos attachemens pour les combattre et les détruire, s'ils ne sont formés par la volonté de Jésus-Christ. Vous vous redirez souvent à vous-même ces paroles : L'amour règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit dans l'unité.

23.

Demeures dans le sacré Cœur de Jésus pour tous les jours de la semaine, pour servir d'occupation aux sœurs du noviciat.

Le dimanche. Vous entrerez dans le Cœur ouvert de Jésus, comme dans une fournaise d'amour, pour vous y purifier de toutes les souillures que vous avez contractées pendant la semaine, et pour consumer cette vie de péché, afin de vivre de celle du pur amour; amour qui vous transformera toute en lui. Ce jour sera destiné à rendre un particulier hommage à la sainte Trinité.

Le lundi. Vous vous regarderez comme une criminelle qui désire apaiser son juge par le regret de ses fautes, et qui consent à satisfaire à sa justice. Vous entrerez en cet esprit dans le Cœur de Jésus, pour vous renfermer dans cette prison d'amour, pour y participer aux amertumes dont ce Cœur sacré a été inondé : vous consentirez à y être liée et garrottée si étroitement, qu'il ne vous reste, pour ainsi dire, plus de liberté que pour aimer, plus de lumière, de mouvement ou de vue que celle du pur amour, de cet amour qui le tient lui-même comme captif et sans mouvement dans le Saint Sacrement. Par le méri-

de cette divine captivité, vous lui demanderez la liberté pour les ames du purgatoire, et vous ferez toutes vos actions en esprit de pénitence dans cette vue.

Le mardi. Vous entrerez dans le Cœur de Jésus, comme dans une école dont vous êtes la disciple. Cette école est celle où l'on apprend la science des saints, la science du pur amour, qui fait oublier toutes les sciences mondaines. Vous écouterez avec attention la voix de votre Maître qui vous dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le vrai repos de votre ame.

Le mercredi. Vous entrerez dans le Cœur de Jésus-Christ, comme un voyageur dans un navire ; l'amour en est le pilote, il vous conduira heureusement sur cette mer orageuse par laquelle il faut passer pour arriver au port. Les tempêtes que vous avez à craindre, ne viennent que de l'amour-propre, de la vanité, de l'attache à sa volonté : le pilote vous en défendra si vous lui êtes fidèle, il vous fera voguer dans le calme et la tranquillité.

Le jeudi. Vous entrerez dans le Cœur de Jésus-Christ, comme un ami qui est invité au festin de son ami : vous y trouverez des délices qui vous sont préparées, et qui surpassent vos désirs et vos connaissances : vous y serez enivrée du vin délicieux de son amour ; ce vin charme les amertumes du siècle, et inspire le dégoût de toutes les voluptés terrestres. L'ami qui vous reçoit est aussi libéral qu'il est tendre ; il vous dira : Tout ce qui est à moi est à toi, mes mérites, mes plaies, mon sang, mes douleurs : l'amour rend tous ces biens communs entre nous ; mais la libéralité doit être réciproque, et je veux aussi te posséder tout entière sans tant de réserve et de partage. En ce jour vous ferez toutes vos actions en esprit d'amour.

Le vendredi. Vous considérerez Jésus sur la croix, comme la mère tendre qui vous y a enfantée dans son cœur avec des douleurs infinies : vous vous reposerez

entre ses bras et sur son cœur, comme un enfant dans les bras de sa mère, et qui y trouve sa consolation et son assurance. Abandonnez-vous donc à ce Cœur sacré, sans tant de retour d'inquiétude et de défiance pour l'avenir : il le prévoit pour vous, et c'est assez. Bornez-vous à l'aimer avec confiance dans le moment présent, assurée que vous êtes, qu'il ne vous veut pas abandonner. Vous passerez ce jour dans cet esprit d'abandon pour tous les événemens de votre vie, ne vous réservant rien que l'amour.

Le samedi. Vous vous présenterez au Cœur sacré de Jésus, comme une victime qui arrive au temple pour y être immolée, et qui est présentée devant le sacrificateur : ce divin prêtre doit en l'égorgeant spirituellement, faire mourir en elle la vie animale ; et ensuite en la consumant dans le feu de l'amour, lui rendre une vie nouvelle et divine. Prenez plaisir à remplir les devoirs de l'holocauste : aimez à mourir au monde et à tout ce qu'il y a de sensible, et à être consumée dans l'amour pour honorer Dieu, et pour y trouver la nouvelle vie que l'amour seul anime. Heureuse si après cela vous pouvez dire avec vérité : Non ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi, et qui y vit par son amour ; c'est en lui et par lui que j'agis, que je souffre et que j'aime.

Au reste, voulez-vous savoir qui entrera plus avant dans cette sacrée demeure du cœur de Jésus ? Ce sera la plus humble et la plus méprisée : la plus dénuée de tout sera celle qui le possédera davantage : la plus mortifiée en sera la plus tendrement caressée ; la plus charitable en sera la plus aimée ; la plus silencieuse en sera la mieux enseignée ; enfin la plus obéissante sera celle qui y aura le plus de crédit et de pouvoir.

24.

Les vies de Jésus-Christ au très-saint Sacrement. Manière de les honorer pendant l'octave de sa fête.

I. VIE D'AMOUR.

Vous êtes l'épouse bien-aimée de Jésus, vous honorerez sa vie d'amour au Saint Sacrement. Pour cela faites une grande attention à vous rendre toute pure et innocente pour plaire à ce divin époux, en tout ce que vous ferez; n'ayez d'autre vue que celle-là; donnez-lui tout sans réserve, si vous voulez qu'il se donne tout à vous. Si vous désirez goûter la douceur de ses amoureux entretiens, bannissez toutes les réflexions de l'amour-propre, et celles du respect humain. Vous ferez cinq pratiques pendant ce jour, où vous combattrez votre amour-propre; et vous les offrirez à Notre-Seigneur lorsque vous le visiterez au Saint Sacrement. Dans la communion, vous ferez amende honorable au Cœur sacré de Jésus, et vous lui demanderez pardon pour toutes les mauvaises communions qui se font, et qui ont été faites, tant par vous que par les méchans chrétiens. Vous vous priverez en ce jour, autant que la règle vous le permettra, de tout plaisir et délassement, pour obtenir la parfaite mortification. Vous garderez une demi-heure de silence après prime, pour honorer celui de Jésus au Saint Sacrement.

II. VIE DE GLOIRE.

Notre-Seigneur vous destine à honorer sa vie de gloire au Saint Sacrement. Là, il renouvelle sa glorieuse passion, par laquelle il a établi son règne sur toutes les puissances ennemies. Il veut vous associer à sa royauté, et pour cela que vous fassiez votre trône sur la croix : vous y serez glorieuse avec lui, si vous portez comme lui toutes celles qui vous seront pré-

sentées, sans vous lasser ni vous plaindre de leur pesanteur et de leur durée. Vous les prendrez indifféremment et sans choix, mais comme il plaira à la providence de vous les présenter : par là vous régnerez sur toutes vos promptitudes, vos ressentimens et vos répugnances, et vous en triompherez avec lui dans son sacré Cœur. Vous ferez cinq pratiques dans cette vue, et vous les offrirez au Cœur glorieux de Jésus lorsque vous le visiterez.

III. VIE CACHÉE.

Notre-Seigneur vous a choisie pour honorer sa vie cachée au Saint Sacrement. Vous participerez à cette vie, en vous ensevelissant si avant dans la solitude de son Cœur, que vous ne désiriez plus d'être vue que de lui seul. Votre plus grand soin sera de cacher le bien que vous ferez, de peur qu'il ne vous soit dérobé. Aimez à vivre inconnue et oubliée ; et lorsque vous irez devant le Saint Sacrement, présentez-lui cinq pratiques d'anéantissement et de privation de ce qui pourrait attirer la vaine estime ou les attentions des créatures.

IV. VIE DE SACRIFICE.

Notre-Seigneur veut que vous honoriez sa vie sacrifiée et immolée au Saint Sacrement. Là il est la victime de propitiation pour notre salut. Offrez-vous à son sacré Cœur comme une victime qui veut être immolée avec lui. Il en est en même temps le sacrificateur ; abandonnez-vous à lui comme l'agneau entre les mains du prêtre qui va l'immoler : priez-le qu'il accomplisse en vous tous ses desseins, quelque rigoureux qu'ils dussent paraître à la nature : sacrifiez-lui vous-même tout le plaisir que vous prenez à aimer et à être aimée, approuvée et estimée des créatures. Vous ne pouvez être associée parfaitement à cet état de victime de Jésus-Christ, qu'autant que vous

vous dénuerez entièrement de tout ce que vous affectionnez naturellement. Offrez-en cinq pratiques au Cœur immolé de Jésus, lorsque vous le visiterez au Saint Sacrement.

V. VIE DE GRACE.

Notre-Seigneur vous appelle à honorer sa vie de grâce. Le Saint Sacrement est le trône de la grâce et de la miséricorde; et c'est pour inviter les pécheurs à venir la demander, qu'il reste toujours dans ce saint mystère. Offrez-vous à lui comme une esclave devant son libérateur, et une criminelle qui a mérité la mort, devant son roi qui l'en a délivrée. A ce titre vous êtes toute à lui, et il a sur vous le droit de disposer de votre vie qui est plus à lui qu'à vous-même : ne vous réservez donc plus d'autre droit sur vous, que ce qu'il vous faut pour l'aimer par choix. En ce jour vous tiendrez votre langue captive, et vous en mortifierez la légèreté afin qu'elle ne s'échappe en rien contre la charité ou l'humilité, soit en vous louant ou en vous excusant. Vous en ferez cinq pratiques, pour les offrir à Notre-Seigneur lorsque vous le visiterez.

VI. VIE HUMILIÉE.

Notre-Seigneur vous a choisie pour honorer sa vie humiliée au Saint Sacrement. Il y voile pour nous sa puissance et sa gloire, et s'expose par amour à toutes les insultes des hérétiques et des faux chrétiens. Vous entrerez dans le même esprit : vous vous offrirez devant lui, comme le néant devant son tout, comme la boue devant le soleil, pour être foulée aux pieds de tout le monde s'il le veut ainsi. Toute votre attention en ce jour, sera de vous humilier, et de vous faire un plaisir que les autres vous aident à y réussir en vous humiliant et vous méprisant. N'évitez rien de ce qui se présentera, et qui pourra vous rendre plus vile et plus abjecte devant le monde ; par là

vous serez plus étroitement unie au sacré Cœur de Jésus. Vous lui présenterez cinq pratiques d'humiliation lorsque vous irez le visiter.

VII. VIE AGISSANTE ET OPÉRANTE.

Notre-Seigneur vous a choisie pour honorer les opérations admirables de son cœur dans le Saint Sacrement. Il glorifie son Père, il conduit son Eglise, il anime ses saints, il invite les pécheurs, il change les cœurs. En qualité de servante de Jésus, il vous faut travailler comme lui, avec lui, s'il était possible autant que lui, comme si vous pouviez le soulager dans les immenses occupations de son cœur. Comment le ferez-vous, pauvre créature, faible, languissante, et à demi-morte ? Vous le pouvez par l'amour : l'amour suppléera à tout, et l'amour vous dictera ce que vous aurez à faire selon les desseins de votre bien-aimé. Imitez son action par votre exactitude et promptitude à tout ce que la Règle prescrit : mais comme Jésus-Christ, vous irez et vous agirez dans le silence intérieur et extérieur sans inquiétude et sans empressement. Vous vous souviendrez de ces paroles : *Jesus autem tacebat.* Vous lui offrirez quand vous le visiterez au Saint Sacrement, cinq pratiques de charité envers le prochain.

VIII. VIE DE CONSOMMATION.

Notre-Seigneur vous destine à honorer sa vie de consommation au Saint Sacrement. L'état d'une victime est d'être entièrement consumée par le feu, à la gloire de celui à qui elle est offerte. Jésus est au Saint Sacrement comme la victime de Dieu ; et le feu de l'amour l'y consumerait, s'il n'était immortel et impassible. Il n'en est pas ainsi de nous, qui devrions languir et dessécher d'amour, et y être consumées jusqu'à la mort. Offrez-vous à Jésus-Christ, pour porter cet état, si c'est son bon plaisir ; pour

être devant lui comme un de ces cierges allumés qu'on brûle à son honneur, et qui se consume en servant à la gloire de Dieu. Vous vous abandonnerez sans réserve à Jésus, pour qu'il fasse de vous selon son bon plaisir : la victime est à lui, il l'immolera dans le temps et en la manière que ce souverain prêtre sait le devoir faire. Il vous suffit d'être prête, et d'aimer par avance l'espèce de consommation qu'il vous destine : la plus souffrante est pour vous la plus heureuse Faites en ce jour cinq pratiques d'amour et d'aban don, et vous les offrirez à Jésus-Christ.

25.

Les abîmes du Cœur sacré de Jésus pour toutes les dispositions.

Le Cœur de Jésus est un abîme où vous trouverez tout : surtout c'est un abîme d'amour, où nous devons abîmer tout autre amour, et principalement l'amour-propre qui est en nous, avec ses mauvaises productions, qui sont le respect humain, et le désir de nous élever et de nous contenter. C'est en noyant ces penchans dans l'abîme de l'amour divin, que vous y trouverez toutes les richesses qui vous seront nécessaires selon vos états différens.

Si vous êtes dans un abîme de privation et de désolation, ce divin Cœur est un abîme de toute consolation, dans lequel il faut nous perdre sans désirer d'en sentir la douceur.

Si vous êtes dans un abîme de sécheresse et d'impuissance, allez vous abîmer dans le Cœur de Jésus-Christ qui est un abîme de puissance et d'amour sans vous embarrasser à goûter la douceur de cet amour que lorsqu'il lui plaira.

Si vous êtes dans un abîme de pauvreté, et dénuée de tout, abîmez-vous dans le Cœur de Jésus : il est rempli de trésors, il vous enrichira, si vous le laissez faire.

Si vous êtes dans un abîme de faiblesse, de rechutes et de misères, allez aussi souvent au Cœur de Jésus : il est un abîme de miséricorde et de force, il vous relevera et vous fortifiera.

Si vous éprouvez en vous un abîme d'orgueil et de vaine estime de vous-même, abîmez-la promptement dans les anéantissemens profonds du Cœur de Jésus : ce Cœur humble est l'abîme de l'humilité.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ignorance et de ténèbres, le Cœur de Jésus est un abîme de science et de lumières : apprenez surtout à l'aimer, et à ne faire que ce qu'il désire de vous.

Si vous êtes dans un abîme d'infidélité et d'inconstance, celui de Jésus en est un de constance et de fidélité : abîmez-vous-y, et vous y trouverez un amou. constant à nous aimer et à nous faire du bien.

Si vous vous trouvez comme abîmée dans la mort, allez au Cœur de Jésus, vous y trouverez un abîme de vie, et vous y puiserez une vie nouvelle, vie où vous ne regarderez plus que par les yeux de Jésus-Christ, vous n'agirez plus que par son mouvement, vous ne parlerez plus que par sa langue, vous n'aimerez plus que par son Cœur.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'ingratitude, le Cœur de Jésus est un abîme de reconnaissance : puisez-y de quoi offrir à Dieu pour tous les biens que vous en avez reçus, et priez Jésus de suppléer pour vous de son abondance.

Si vous vous trouvez dans un abîme d'agitation, d'impatience ou de colère, allez au Cœur de Jésus qui est un abîme de douceur.

Si vous êtes dans un abîme de dissipation et de distraction, vous trouverez dans le Cœur sacré de Jésus un abîme de recueillement et de ferveur qui suppléera à tout, qui fixera votre cœur et votre imagination en les unissant à lui.

Si vous vous trouvez plongé dans un abîme de tris-

tesse, abîmez la tristesse elle-même dans le Cœur de Jésus, qui est un abîme de joie céleste, et le trésor de toutes les délices des saints et des anges.

Si vous êtes dans le trouble et dans l'inquiétude, le Cœur divin est un abîme de paix, et cette paix vous sera communiquée.

Lorsque vous serez dans un abîme d'amertume et de souffrance, unissez-les à l'abîme des souffrances infinies du Cœur de Jésus, et vous apprendrez de lui à souffrir et à être contente en souffrant.

Quand vous serez dans un abîme de crainte, le Cœur de Jésus est un abîme de confiance et d'amour : abandonnez-vous-y ; là vous apprendrez que la crainte doit céder à l'amour.

Enfin en tout et partout abîmez-vous dans cet océan d'amour et de charité, et s'il est possible n'en sortez plus, que vous ne soyez pénétrée du feu dont ce cœur est embrasé pour Dieu et pour les hommes, comme le fer dans la fournaise, ou comme une éponge plongée dans la mer et pénétrée de ses eaux.

26.

Divers avis à des Novices, lorsqu'elles entraient en retraite.

Pour vous préparer à recevoir la vie du pur amour en solitude, il faut mourir à vous-même intérieurement et extérieurement, par le renoncement à tous les goûts et les plaisirs, soit sensuels, soit même spirituels ; comme aussi aux raisons de votre propre jugement, et à l'attache à votre propre volonté : jusqu'ici votre volonté vous a rendue si sensible à ce qui la contrarie, qu'on voit d'abord vos répugnances.

Vous ferez mourir le qu'en dira-t-on ; ce qui comprend tout respect humain et toute vaine complaisance.

Vous ne témoignerez plus vos inclinations et vos aversions pour quoi que ce soit. Il vous faut mourir

à toutes ces promptitudes et à ces mouvemens trop empressés ; il faut vider tout votre cœur de l'amour de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, si vous voulez que ce cœur soit préparé à recevoir les grâces que Dieu lui destine. Vous ferez là-dessus quinze pratiques votre mot du guet sera : Dieu est mon tout ; hors de lui tout ne m'est rien.

27.

Autre.

Pour vous préparer à la solitude, votre défi sera l'humilité ; pour vous conformer à Jésus humilié et comme anéanti au Saint Sacrement, vous penserez à ces paroles, *Il s'est anéanti lui-même.* N'est-ce pas une chose horrible, qu'un ver de terre veuille s'élever, tandis que Dieu s'est anéanti ? En vous élevant et cherchant l'estime des autres, vous quittez le vrai caractère des enfans de Jésus-Christ, pour prendre celui du démon, et pour faire ce qui l'a perdu.

Vous vous humilierez donc, d'abord, de n'avoir pas été humble, quoique vous eussiez tant de sujets de l'être : ensuite vous vous réjouirez intérieurement de vous voir méprisée et oubliée : vous embrasserez tout ce qui peut vous rendre plus abjecte devant les créatures, et vous anéantir à vos propres yeux, afin que Dieu établisse son règne sur votre néant. Vous ferez quinze pratiques d'humilité : lorsque vous aurez manqué, vous baiserez la terre en disant : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Pensez souvent qu'il n'y a que le cœur humble qui soit capable d'entrer dans le sacré Cœur de Jésus-Christ, de converser avec lui, de l'aimer et d'en être aimé. Votre mot sera : Voici l'heure de m'humilier pour témoigner à Dieu mon amour.

28.

Autre.

Pour vous préparer à la solitude, votre défi sera de l'obéissance intérieure et extérieure. Premièrement vous obéirez fidèlement aux mouvemens de la grâce, par les actes de vertus que vous ferez, pensant à ces paroles : *Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur.* A l'égard de l'obéissance extérieure, vous obéirez promptement, simplement, sans réplique, et amoureusement envers ceux qui ont pouvoir de vous commander. Vous penserez à ces paroles, *Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a appelé.* Au premier coup de la cloche vous quitterez tout pour courir à la voix de l'Epoux, disant en vous-même : Jésus a été obéissant jusqu'à la mort ; je veux obéir comme lui jusqu'au dernier soupir. Vous offrirez vos pratiques d'obéissance, pour honorer l'obéissance de Jésus au Saint Sacrement. Quinze pratiques. Lorsque vous aurez manqué, vous direz cinq *De profundis.* Si vous êtes fidèle à faire la volonté de Dieu dans le temps, la vôtre s'accomplira pendant toute l'éternité. Mot du guet, *Fiat voluntas tua.*

29.

Autre.

Pour vous préparer à la solitude, vous tiendrez par avance tous vos sens intérieurs et extérieurs comme enfermés dans le Cœur de Notre-Seigneur, et cela par le profond silence que vous leur imposerez. Silence intérieur, par le retranchement de toutes pensées inutiles et de réflexions de l'amour-propre, pour vous disposer à entendre la voix de l'Epoux. Silence sur tout ce qui peut vous louer ou vous excuser, blâmer ou accuser les autres : silence sur les petites saillies auxquelles la nature immortifiée nous

porte pour témoigner notre plaisir dans les sujets de joie, notre mécontentement dans les sujets de tristesse. Retranchez toute parole superflue. Votre silence sera pour honorer celui de Jésus solitaire au Saint Sacrement. Il vous apprendra par ce moyen à converser avec son sacré Cœur, et à l'aimer en silence. Lorsque vous aurez manqué à ces pratiques, vous direz un *Miserere*. Votre mot sera, *Jesus autem tacebat.*

30.

Autre.

Allez en solitude pour apprendre à vous quitter et vous oublier vous-même, par un entier abandon à la providence du Cœur de Jésus : il sera votre directeur et votre tout. Ainsi toute à Dieu, et tout pour Dieu. Un seul cœur, un seul amour, pour un seul Dieu.

31.

Autre.

Allez en solitude pour réparer le temps perdu, et pour mieux employer le présent avec tous les momens que vous serez en sa présence, chacun selon la fin pour laquelle il vous a été donné. Pour bien passer ce saint temps, il faut aimer ardemment et constamment : il faut s'abandonner toute à l'amour, et le laisser agir pour vous, vous contentant de lui adhérer en tout par un profond anéantissement de vous-même. Tout de Dieu, et rien de moi : tout à Dieu, et rien à moi : tout pour Dieu, et rien pour moi.

32.

Autre.

Allez en solitude pour apprendre premièrement à vous changer entièrement, et vivre de la vie de Jésus-

Christ. Secondement, pour conformer votre volonté à la sienne et à sa vie pauvre, vous vous quitterez vous-même, par un renoncement entier à tout ce qui pourrait donner quelque satisfaction à la nature. En troisième lieu, il faut faire état que si vous voulez posséder Jésus-Christ, et habiter dans son sacré Cœur, il faut ne vouloir rien posséder avec lui, et être content de lui seul. N'écoutez plus les sentimens de la nature immortifiée, ni les suggestions de l'amour-propre qui aime à avoir, à posséder, à garder, à amasser. Qu'il crie tant qu'il voudra; nous sommes au Cœur de Jésus-Christ, et il faut n'avoir que ce qu'il veut que nous ayons, et être content de son parfait dénûment. Aimons-le, ce Cœur sacré, d'un amour de préférence qui nous dégoûte de tout le reste : lorsqu'il s'agira de lui plaire, plus d'excuse d'amour-propre, plus de respect humain, plus de prétexte. Il vaut mieux tout abandonner et tout perdre, que de perdre les bonnes grâces de ce Cœur adorable.

33.

Nouvelle Instruction aux Novices.

Voyez-vous, mes chers enfans, vous me forcez de vous écrire ce que je vous dis, particulièrement du Cœur sacré de Notre-Seigneur : mais si vous n'en profitez pas, je le prierai moi-même de s'en venger; c'est-à-dire, si vous venez à l'oublier ou à le mépriser. Prenez-y garde, je vous en avertis souvent : la grâce que Notre-Seigneur a commencé à vous faire vous élevera à une haute perfection, pourvu que vous lui donniez cours par une fidèle correspondance de votre part. Il faut que votre sentier s'avance et croisse comme l'aurore. Vos noms sont écrits dans le Cœur adorable : mais ce n'est encore qu'avec de l'encre : vous ne faites que commencer, et la grâce vient à vous à travers vos ténèbres, pour vous aider à combattre et

à

à vaincre vos imperfections, surtout ce fonds d'orgueil qui se glisse partout. Vos noms seront écrits en caractères d'argent, quand vos intentions purifiées dans la fournaise du pur amour, ne retiendront plus rien de terrestre et d'humain. Mais il ne faut pas vous en tenir là : il faut que vos noms soient enfin écrits dans le Cœur de Jésus en caractères d'or : c'est au pur amour à vous faire arriver à ce bonheur ; alors vous serez comme des holocaustes toutes consumées dans le feu de la sainte charité, dont le centre est le Cœur de notre Sauveur. Pour arriver là, il faut tout souffrir avec amour, se faire une continuelle violence, se mortifier et s'humilier par amour. Lors donc que vous faites quelque acte d'orgueil ou d'amour-propre, comme en vous excusant ou en tâchant de vous insinuer dans l'estime et l'amitié des créatures, ou en faisant aux autres, de parole ou d'action, ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, ce sont comme autant de lettres de votre nom que vous effacez du Cœur divin de notre Maître.

Enfin, mes chères sœurs, je ne puis assez admirer les bontés et les libéralités de ce divin Cœur à votre égard. Il semble que tous ses trésors sont ouverts pour vous enrichir, tant il prend de plaisir à vous faire du bien : mais si après cela vous venez à vous relâcher et vous dégoûter de la fidélité qu'il demande de vous et que vous lui avez promise, je crois qu'il ne sera pas moins libéral en sévérité pour se venger de votre ingratitude. Prenez-y garde, je serai moi-même alors contre vous. Or, comme l'amour veut du retour, et que ce retour n'est autre que l'amour même, pour répondre à son désir, il faut que ce même amour grave aussi son nom dans vos cœurs : chaque lettre de ce nom adorable y sera gravée en caractères d'or, par chaque bonne victoire que vous remporterez sur vous-mêmes, soit par humilité, mortification, ou charité. Soyez donc fidèles, constantes,

ardentes dans l'amour de Dieu : je ne saurais vous le dire assez, à cause du mal qui vous reviendrait de votre tiédeur : je vous en ai dit plus que je ne pensais, et même plus que je ne voulais ; mais Dieu en soit béni, et que son Cœur soit aimé et glorifié éternellement. Demandez la conversion et le salut de cette pécheresse qui vous écrit ceci : elle vous ordonne, par tout le pouvoir que le Cœur de Jésus lui donne sur vous, de me dire et de m'avertir de mes défauts simplement et charitablement, et tour-à-tour vous me ferez cet office de charité : j'en ai un grand besoin. Je ne manquerai pas de prier particulièrement pour celle qui me l'aura fait. Dieu soit béni.

34.

Défi pour le commencement de l'année. (*)

Voici, mes sœurs bien-aimées dans le Cœur de Jésus-Christ, un petit mot qu'il m'oblige de vous dire de sa part, parce qu'il vous aime, et qu'il veut que vous commenciez tout de bon à lui accorder du retour : vous le ferez par la pureté du cœur et celle de l'intention, par l'humilité et par la charité : ces vertus vous rendront l'objet de ses amoureuses complaisances, et elles le feront régner dans vos cœurs. Car, mes enfans, il ne faut pas vous flatter, vos noms n'y sont encore qu'ébauchés ; encore avons-nous bien barbouillé cette ébauche, par l'impureté de nos intentions. Mais Jésus veut que nous travaillions tout de bon cette année à les graver par ces trois pratiques, qu'il vous donne lui-même par sa chétive esclave. La première sera la pureté d'intention ; la seconde, l'humilité, mais l'humilité de cœur dans toutes vos dé-

(1) La vénérable maîtresse donnait ce nom de *Défi* à différentes pratiques qu'elle proposait de temps en temps, et elle les exposait ainsi, afin qu'à l'envi les unes des autres ses Novices s'excitassent à les observer avec soin, et à se surpasser réciproquement en attention et en fidélité.

marches ; la troisième, l'unité, sans mélange de vos intérêts propres et terrestres, dans vos prétentions et vos désirs. Il ne veut pas que je vous marque aucun nombre de pratiques : il laisse cela à l'ardeur de votre amour : il veut voir par là celle qui l'aimera le plus.

35.

Défi pour le Carême.

Voici, mes très-aimées sœurs, un petit défi, selon que je crois vous être nécessaire dans ce saint temps de Carême, pour vivre conformément à nos saintes observances, et vous rendre dignes de recevoir abondamment les grâces du sacré Cœur de Notre-Seigneur.

Vous ferez connaître l'amour que vous avez pour lui, si vous vous rendez fidèles à ne vous servir (comme il est dit dans la constitution) de vos yeux, de vos oreilles, de votre langue, ni de votre cœur, que pour son amour et service. Il faut pour cela vous renfermer dans son divin Cœur, comme dans un petit désert, pour y trouver le recueillement et le silence, la mortification de tous vos sens, et enfin une nouvelle vie d'esprit et d'amour.

Vous ferez mourir en vous la curiosité de vos yeux ; et les détournant de toutes choses inutiles, vous les fixerez sur vous-mêmes, sur les mouvemens de votre cœur, et sur le Cœur de Jésus-Christ. Vous en ferez cinq pratiques.

Vous ferez mourir le penchant qui vous porte à parler, en ne disant rien d'inutile dans les lieux et les temps du silence. Dans les conversations, point de paroles, de plaintes, de murmures, de mésestime du prochain, ou pour désapprouver ses actions. Vous ne direz rien à votre louange, ni pour justifier vos défauts : sur l'obéissance, point de réplique, vous

ne témoignerez jamais vos répugnances ni vos inclinations. Vous ferez sur tout cela quinze pratiques.

Vous ferez mourir la vaine curiosité de vos oreilles, en leur refusant d'écouter ce qui pourrait donner du plaisir, ou vous causer des distractions. Vous en ferez cinq pratiques ; à chacune vous direz : O Cœur sacré, je meurs à ce plaisir, pour ne plus vivre qu'à votre amour.

Ainsi, mes chères sœurs, mourez toutes à vous-mêmes pendant ce saint temps de Carême, pour ressusciter avec lui. Celles qui se rendront plus fidèles à ces pratiques, seront les plus aimées et caressées de Jésus, et obtiendront un plus grand don d'oraison, où l'on ne parvient que par une vraie mortification.

36.

Défi pour se préparer à la fête du saint Sacrement, et à celle du sacré Cœur de Jésus-Christ.

Premièrement, en vous éveillant, vous vous représenterez le Cœur plein de bonté de Jésus qui veille sur vous. Vous lui consacrerez votre corps, votre ame, votre cœur, tout ce que vous êtes, pour ne vous en plus servir que pour sa gloire.

A l'oraison, vous unirez la vôtre à celle qu'il fait pour nous au très-saint Sacrement. A votre office vous vous unirez pareillement aux louanges que Jésus donne à son Père dans le même Sacrement. Pour entendre la sainte messe, vous vous unirez aux intentions du Cœur de Jésus immolé, le priant de vous en appliquer le mérite selon ses desseins.

Allant au réfectoire, vous vous remettrez dans le Cœur adorable, si, par distraction ou fragilité, vous en êtes sortie. En lui vous prendrez la réfection spirituelle, en le priant de nourrir votre ame de son amour, et qu'il vous donne plus de goût pour cette

nourriture de votre ame, que pour tous les mets terrestres.

Quand vous irez à la récréation, vous offrirez toutes vos paroles, pour les unir au Verbe divin qui est la parole éternelle de son Père, pour ne rien dire que pour sa gloire : vous veillerez à ce que votre langue qui lui sert si souvent comme de planche pour passer dans votre cœur, ne se souille pas par aucune raillerie, murmure et désapprouvement contre la charité. Vous y serez plus curieuse de réjouir le Cœur sacré de Jésus-Christ que le vôtre; et pour faire à vos dépens ce qui lui plaira le plus, vous recevrez de grand cœur les contradictions, mortifications et humiliations qui vous y arriveront.

Vous unirez votre silence à celui que Jésus garde au Saint Sacrement, et votre silence comme le sien ne sera pas oisif.

Jésus est pauvre au Saint Sacrement, il s'y est dépouillé de l'éclat de sa gloire et de ses richesses, afin que nous apprenions à être comme lui, dépouillées de tout éclat et de tout bien terrestre. Jésus obéit au prêtre, bon ou mauvais, sans faire paraître l'horreur qu'il a des mains souillées et des cœurs corrompus qui le consacrent et qui le reçoivent : ainsi obéirez-vous à tous, sans témoigner vos répugnances, et anéantissant même vos propres jugemens.

Quand vous aurez fait des fautes, après vous en être humiliée, vous irez prendre dans le Cœur de Jésus la vertu contraire à votre penchant, pour l'offrir au Père éternel en expiation. Vous en ferez de même, lorsque vous verrez faire aux autres quelques fautes.

Vous vous conserverez dans la présence de Dieu, en considérant dans tout ce que vous ferez, les vertus et les opérations de Jésus au Saint Sacrement, selon le rapport qu'elles ont avec vos différens exercices. Vous offrirez à Dieu ces saintes dispositions,

pour suppléer à celles qui vous manquent, et pour réparer chacune de vos fautes ; et lorsque vous souffrirez quelque chose, réjouissez-vous d'être par là conforme à ce que Jésus a souffert d'opprobres et d'injures dans le très-saint Sacrement. Vos sécheresses et délaissemens intérieurs seront pour honorer celui qu'il éprouve de la part des hommes : la faim et la soif que vous ressentirez honorera celle que Jésus a de notre salut : l'ardeur de l'été vous rappellera la présence du feu d'amour dont ce Cœur divin est allumé, et ainsi du reste.

Ne conservez jamais aucune froideur contre le prochain, parce que le Cœur de Jésus en aura autant pour vous ; et quand vous vous rappellerez avec plaisir le souvenir des déplaisirs que vous croyez avoir reçus, vous, faites que Notre-Seigneur rappelle le souvenir de vos péchés que sa miséricorde lui avait fait oublier

Lorsque vous vous sentirez à l'oraison comme dans l'impuissance d'y former aucune bonne pensée, offrez alors au Père Eternel tout ce que fait le Cœur de Jésus au Saint Sacrement, pour qu'il supplée à ce que vous voudriez et devriez faire. Vous en userez de même dans la confession et communion.

Quand vous ferez la génuflexion devant le Saint Sacrement, vous direz en vous-même : Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur infinie : que tout esprit vous adore : que tous les cœurs vous aiment : que toutes les volontés vous soient soumises. En baisant la terre, vous direz : C'est pour rendre hommage à votre grandeur abaissée et comme anéantie dans le Saint Sacrement

37.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Pratiques pour le soulagement des ames du Purgatoire.

Voici, mes sœurs bien-aimées, la manière qui me semble la plus conforme au désir du Cœur de Jésus-Christ, pour vous acquitter de la promesse que vous lui avez faite en faveur des saintes ames qui souffrent en Purgatoire.

Premièrement, vous entrerez dans ce Cœur divin, comme à l'ordinaire, vous consacrant toutes à lui, avec tout ce que vous ferez, direz et penserez. Depuis Prime jusqu'à l'Office, cinq pratiques de pureté d'intention, avec cinq actes d'adoration que vous unirez à celle que Jésus au Saint Sacrement rend à son Père. Vous les offrirez pour satisfaire à sa justice, en lui payant par la pureté de son Cœur sacré, pour les défauts de pureté d'intention de ces pauvres ames, pour lesquels elles souffrent maintenant.

Depuis la sainte Messe jusqu'à la récréation, cinq pratiques de silence intérieur, que vous unirez à celui de Jésus au Saint Sacrement. Vous offrirez toutes les messes qui se célèbrent dans la sainte Eglise, pour apaiser la justice de Dieu: vous l'adorerez dans tous les cœurs qui ont eu le bonheur de communier.

Pendant le dîner, cinq pratiques de mortification, que vous unirez comme les autres actes.

A la récréation, cinq pratiques de charité, et cinq actes d'amour de Dieu, que vous unirez à l'ardente charité du Cœur de Jésus-Christ, afin de payer pour les défauts de charité de ces pauvres ames qui souffrent pour les expier. Vous serez exactes au silence jusqu'à Vêpres. Vous en ferez cinq pratiques, que vous unirez et offrirez comme les précédentes, avec neuf actes d'amour.

Depuis Vêpres jusqu'à la récréation du soir, vous ferez cinq actes de modestie et d'attention à la présence de Dieu. A la récréation du soir, vous en ferez autant de douceur et de condescendance envers le prochain, avec les mêmes intentions. Mais l'orgueil fait la plus grosse dette envers la justice de Dieu : ainsi vous ferez des pratiques d'humilité autant que vous pourrez, que vous unirez à celle du divin Cœur de Jésus-Christ.

Le soir, vous lui offrirez tout ce que vous aurez fait pendant le jour, priant Notre-Seigneur d'en appliquer le mérite à ces ames souffrantes, que vous prierez aussi de vous obtenir la grâce de mourir dans l'amour de Jésus-Christ, et de vivre de même en répondant à ses desseins sans résistance.

Je vous charge peut-être trop : mais ne vous en faites point de peine, et allez avec simplicité. Quand vous ne pourrez faire ces pratiques d'une façon, faites-les d'une autre ; mais si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez heureuses d'avoir autant d'avocats dans le Ciel qui plaideraient pour votre salut.

38.

Défi pour le temps de l'Avent.

Notre défi pour l'Avent sera de nous unir d'esprit et de cœur à la très-sainte Vierge autant de fois que nous le pourrons, pour rendre hommage au Cœur incarné, en aimant et adorant en silence avec elle ce Dieu fait enfant dans son sein.

Premièrement, vous offrirez cinq fois au Père éternel les sacrifices que le sacré Cœur de son divin Fils lui offre par son ardente charité sur l'autel du cœur de sa sainte mère : vous lui demanderez en même temps, que tous les cœurs se convertissent et se livrent à son amour. Vous lui offrirez cinq pratiques

de renoncement à vous-même, en disant : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*

Pour honorer les anéantissemens de ce Cœur adorable, vous ferez cinq pratiques d'humilité en vous tenant dans le profond abîme de votre néant : vous serez bien aise que l'on vous méprise et humilie : vous ne direz aucune parole de vanité, ni même pour vous excuser · vous ne chercherez point d'être aimée et estimée, sinon du Cœur de Notre-Seigneur : pourvu qu'il vous aime, cela vous suffit, et vous dédommage assez de tout. Vous l'adorerez neuf fois en disant : *Venite adoremus et procidamus ante Deum* ; ou bien, *Et Verbum caro factum est*, etc.

Vous ferez cinq pratiques de silence intérieur et extérieur, en rejetant toute pensée inutile de votre cœur, retranchant toute parole superflue, tenant vos sens recueillis et attentifs à la mortification.

Pour honorer le sacrifice que Jésus anéanti dans le sein de sa mère, y offre à son Père comme sur un autel choisi pour s'y immoler continuellement à la justice divine, nous ferons aussi trois victimes des trois puissances de notre ame, en les tenant comme anéanties dans celles de l'ame de Jésus-Christ.

Notre entendement sera anéanti dans le sien, en nous contentant de la science qui nous le fait connaître, nous retranchant toute connaissance vaine et inutile sur tout ce qui regarde les actions du prochain.

Nous tiendrons notre mémoire anéantie dans celle de Jésus, en nous bornant à nous souvenir de lui, ou de ce qui nous portera à l'abjection de nous-mêmes, de quoi nous ne perdrons point d'occasions.

Nous tiendrons notre volonté anéantie dans la sienne, en lui laissant vouloir pour nous, soit par l'ordre de l'obéissance, ou par le mouvement des saintes inspirations, tout ce qui sera pour sa plus grande gloire ; disant toujours : Non ma volonté,

mais la vôtre. Nous tâcherons de tenir tous nos désirs anéantis dans ceux de Jésus. Entre chaque exercice nous ferons trois actes d'amour, et trois d'adoration et de contrition ; disant souvent : Je vous adore et vous aime, divin Cœur de Jésus vivant dans le cœur de Marie : je vous conjure de vivre et de régner dans tous les cœurs, surtout dans le mien, et de le consumer de votre plus pur amour. Dieu soit béni.

39.

Manière de consacrer chacune de ses actions, pour rendre hommage au Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ dans le Saint Sacrement.

Le matin, après nous être mises sous la protection de la sainte Vierge, nous la prierons de nous présenter à Jésus au Saint Sacrement, pour y honorer l'offrande qu'il y fait de lui-même à son Père éternel : nous unirons nos ames à la sienne, afin qu'il les préserve du péché ; nos cœurs à son Cœur sacré, afin qu'il y consume tout ce qui lui déplaît : nous unirons tout ce que nous sommes à tout ce qu'il est, pour qu'il supplée à ce qui nous manque.

Nous unirons notre oraison à celle que Jésus fait au Saint Sacrement pour nous ; et à la fin nous offrirons à Dieu celle que le divin Sauveur y fait pour réparer tous les défauts et pertes de temps que nous avons faits.

A l'Office, nous unirons nos louanges à celles de Jésus. Nous tâcherons d'entrer dans ses saintes intentions, afin qu'il soit partout notre supplément auprès de son Père. Nous l'envisagerons dans l'obéissance qu'il rend au prêtre bon ou mauvais qui l'offre : il se met entre ses mains pour y mourir mystiquement ; il prend la qualité d'homme, pour s'y laisser immoler et sacrifier selon les desseins du prêtre qui consacre, sans que Jésus témoigne de répugnance.

Pour me conformer à lui, je me rendrai prompte à l'obéissance, et, comme une hostie d'immolation, je me mettrai entre les mains de mes supérieures, de quelque manière qu'elles soient, afin que, mourant à toutes mes volontés, inclinations, passions ou aversions, elles puissent disposer de moi à leur gré, sans que je fasse paraître la répugnance que j'y sentirai. La violence que je me ferai sera pour honorer celle que mon Jésus se fait pour entrer dans les ames souillées du péché : il en a tant d'horreur, que chaque fois qu'il y entre, il renouvelle, pour ainsi dire, cette agonie mortelle qu'il ressentit au jardin des Olives.

Sa vie dans ce Sacrement est toute cachée aux yeux des créatures, qui n'y aperçoivent rien que les pauvres et viles espèces du pain : de même je tâcherai de me tenir tellement cachée, que je n'aurai pas de plus grande joie que lorsque je ne verrai paraître en moi que ce qu'il y a de plus pauvre et de plus abject, pour me tenir toujours obscure sous la cendre de l'humilité, par les rebuts et mépris des créatures. Par là je tâcherai de soulager mon Jésus dans les mépris, les injures, les sacriléges, les profanations, et les autres indignités qu'il éprouve dans cette vie cachée, sans que jamais il se plaigne et se lasse. Dans cette vue, je ne me plaindrai ni excuserai, songeant que chacun a droit de m'accuser, de m'humilier et de me faire souffrir, puisque l'amour du sacré Cœur m'oblige à tout supporter sans dire, c'est assez.

Jésus est toujours solitaire au très-saint Sacrement, il n'y converse qu'avec Dieu. Pour me conformer à lui, partout je serai solitaire, conversant intérieurement avec Jésus seul : mon entendement n'aura de curiosité que pour le connaître, et mon cœur d'ardeur et de désir que pour l'aimer. Il est là dans un état de mort, au regard de la vie des sens : il faut donc que je fasse mon plaisir de n'en goûter aucun, re-

nonçant à tout ce qui peut m'en procurer, mortifiant tout ce qui peut contenter mes sens.

Quand j'irai au réfectoire, je prierai mon Jésus de me garder contre moi-même : je lui demanderai que cette nourriture que je vais prendre pour l'amour de lui et par obéissance, me soit comme une communion spirituelle par laquelle sa grâce se répande dans mon ame et la nourrisse, et que mon cœur soit abreuvé de son amour.

Quand j'irai à la récréation, je ferai attention à récréer le Cœur de Jésus, en parlant volontiers de lui, en consacrant toutes mes paroles au Verbe divin, afin qu'il ne permette pas que j'en prononce aucune qui ne soit à sa gloire, comme aussi en acceptant de bon cœur les humiliations et les contradictions qui m'y arriveront.

Quand je me chaufferai, je le prierai, lui qui est la fournaise ardente du pur amour, d'enflammer tellement nos cœurs de ce feu divin, qu'en se consumant ils puissent devenir tout amour pour l'aimer incessamment.

Quand je souffrirai la soif, ce sera pour honorer celle que le Cœur adorable de Jésus a du salut des hommes, et d'être par eux connu, adoré et aimé dans le Sacrement de son amour.

Pour prendre mon repos, je l'unirai à celui que mon Sauveur prend de toute éternité dans le sein de son Père, et dans le Saint Sacrement. Je lui offrirai toutes mes respirations et les mouvemens de mon cœur, pour être devant lui pendant le sommeil autant d'actes d'amour et de sacrifice de tout mon être. Je lui demanderai que ce repos soit pour me donner de nouvelles forces pour le servir.

Lorsque j'aurai le bonheur de le recevoir dans la sainte communion, j'offrirai souvent au Père éternel les saintes dispositions du cœur de la sainte Vierge, au moment de l'incarnation du Verbe : je les unirai

à celles de son divin Fils, pour suppléer à celles qui me manquent pour le recevoir dignement ; et quand je l'aurai reçu, je l'offrirai à son Père éternel, comme étant lui-même mon action de grâce, mon remercîment et mon acte d'adoration et de louange envers Dieu. Je prierai ce divin Sauveur de réparer dans ce moment tous les défauts de mon ame et d'accomplir en moi toutes ses volontés : je lui demanderai que de même qu'il n'a jamais transgressé les lois que son amour s'est prescrites dans ce divin sacrement, qu'il ne permette pas non plus que je néglige jamais l'observance de mes saintes règles. Dieu soit béni (1).

40.

A une religieuse imparfaite qui s'était recommandée à ses prières.

Il faut vous dire, ma chère sœur, qu'en priant pour vous, cette pensée m'a été donnée, que le sacré Cœur

(1) La pieuse maîtresse ne prescrivait pas toutes ces pratiques, ni en tout temps, ni aux mêmes personnes : elle les distribuait selon les temps, les occasions, et le degré de leur force, proportionnant les observances à la portée de chacune, et les faisant passer peu à peu et successivement d'un exercice à un autre, d'une pratique à une autre, selon qu'il était nécessaire pour réveiller leur attention, ou pour occuper leur ferveur. Qui voudrait adopter tout à la fois ces diverses pratiques et s'assujettir sans milieu à les observer toutes, risquerait de se fatiguer la tête, et d'épuiser sa santé par la contention de l'esprit. Chacun doit choisir dans ces divers exercices, ce qui est à sa portée et plus convenable à son état, pour le pratiquer selon ses forces ; surtout il doit se guider par les conseils prudens d'un directeur. Cependant ce détail peut être utile, en tant qu'il enseigne, 1.° à reconnaître l'Esprit de Dieu qui se manifeste clairement dans des conseils si sages, si purs, si pleins du vrai esprit de l'Evangile ; 2.° à admirer l'ouvrage de Dieu, qui élève une simple fille sans étude, aux connaissances des plus sublimes vérités, et qui garantit d'erreur sa plume ignorante dans tant d'écrits divers qu'elle a laissés ; 3.° à se confondre soi-même, quand on se voit si éloigné d'une perfection à laquelle tous les chrétiens, et à plus forte raison les ames consacrées à Dieu dans la vie religieuse, devraient aspirer sans cesse.

voulant établir son empire et le règne de son amour dans votre cœur, vous le ruinez pour y établir celui de sa créature ; mais qu'il ne permettra pas que vous trouviez de vraie paix, sinon dans le parfait dénûment et détachement de ces mêmes créatures. C'est ce que vous obtiendrez en fuyant, et vous serez victorieuse en combattant. Apprêtez-vous donc à résister et à combattre ; car vous n'aurez rien sans peine ; et le prix n'est donné qu'au vainqueur. Je prie le sacré Cœur de Jésus de vous rendre de ce nombre, car le mien vous chérit toujours fortement, quoique attaché sur la croix où il n'est capable de rien que de souffrir; mais il ne désire autre chose que d'aimer en souffrant, et de souffrir en aimant. Voilà tout ce que j'ambitionne.

41.

A une autre qu'elle aimait particulièrement à cause de sa vertu.

Oui, ma chère sœur, c'est dans ce sacré Cœur que nous serons toutes à lui, quoi qu'il nous en puisse coûter. Tenez-lui fidèlement la promesse que vous lui avez faite, et il ne vous rejetera point tandis que vous lui serez soumise dans tous les états où il vous mettra, sans vous troubler ni vous laisser abattre. En un mot, si je croyais que vous ne fussiez pas des amies de ce divin Cœur, vous ne seriez jamais la mienne, parce que je ne veux aimer, autant que je le pourrai, que ce qu'il aime, et fuir tout ce qui ne lui agréera pas.

42.

A une autre qui souffrait beaucoup intérieurement et extérieurement.

Puisque Notre-Seigneur veut que vous honoriez sa vie au très-saint Sacrement, il vous faut porter constamment la croix qu'il vous donne, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur, sans jamais vous plaindre

ni vous lasser de sa longueur ou pesanteur. Ne vous suffit-il pas qu'elle vous soit donnée de la main d'un ami, dont le Cœur tout amoureux vous l'avait destinée de toute éternité, pour vous rendre sa victime immolée et sacrifiée à tous ses desseins adorables sans résistance? Il vous faut égorger tous ces petits ressentimens, promptitudes et vaines inclinations d'aimer et d'être aimée, estimée et applaudie des créatures, si vous voulez être fidèle au Cœur de notre Seigneur Jésus. Pour le faire triompher dans votre cœur, vous n'avez pour le présent qu'à lui tenir les promesses que vous lui avez faites, quoi qu'il vous en puisse coûter. Je crois que c'est là ce qu'il veut de vous pour ne pas perdre son amitié. Ne vous troublez de rien : tenez votre ame en paix parmi tous vos dégoûts et sécheresses. Dans cet état il ne demande de vous que des actes d'abandon et d'une soumission parfaite : rien ne lui déplaît tant que vos troubles et abattemens. Que craignez-vous? N'est-il pas assez puissant pour vous soutenir? Pourquoi aussi avez-vous tant de réserve pour lui? Laissez-le faire; et vous, soyez coutente de souffrir en l'aimant. Il veut que vous l'aimiez par-dessus tout, et par un entier oubli de vous-même. Il ne faut plus penser à ce qu'en dira-t-on, mais à contenter seul le cœur de Jésus, selon les vues qu'il vous en donnera. Il vous aime, et il ne vous laissera point périr tant que vous aurez confiance en lui; il vous fera sentir son pouvoir quand il sera temps.

43.

A une autre à qui elle montre le bonheur de souffrir.

Vous vous affligez de vos peines intérieures, et moi je vous assure que c'est de là même que vous devez tirer le sujet de vos plus grandes consolations, pourvu que vous les portiez avec soumission et abandon au sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ. Il ne vous les

donne que par un excès d'amour pour vous ; il veut bien que vous le sachiez, afin que vous en ayez la reconnaissance.

Premièrement, il prétend vous purifier par ces peines, de toutes les affections que vous avez eues pour les créatures, affections contraires à la pureté de son divin amour. Secondement, il vous veut faire mériter par là la couronne qu'il vous a destinée, en vous faisant cette petite part des amertumes qu'il a souffertes pendant sa vie mortelle ; et vous êtes heureuse, de quelque nature que soient vos peines, d'avoir avec lui quelque conformité. De plus, les douceurs intérieures ne produiraient en vous que des amusemens et vaines complaisances, et non jamais d'amour pur ni solide. Regardez donc si vous ne lui êtes pas bien obligée de ce qu'il tient cette conduite sur vous, pour laquelle il ne demande de vous qu'une entière soumission à sa sainte volonté. Il ne demande pas que vous cherchiez en vous d'autre marque que vous l'aimez, sinon le désir même de l'aimer, et une parfaite soumission à ses desseins sur vous.

44.

A une autre, au sujet d'un vœu qu'elle avait fait.

Suivant votre désir, je réponds à la proposition que vous m'avez faite touchant votre vœu, lequel je pense que Notre-Seigneur a désiré de vous pour vous retirer du plus dangereux penchant qui fût en vous et le plus capable de vous perdre. Mais prenez bien garde, sous quelque prétexte que ce soit, de n'y pas contrevenir. Je pense que Notre-Seigneur a voulu que vous l'ayez fait, pour vous affranchir et vous éclaircir sur les doutes qui vous pourraient venir. Il ne diminuera pas vos peines et combats intérieurs, mais vous aurez enfin la victoire et la paix dans le sacré Cœur. Vous ne manquerez pas de voir naître en vous une

multitude de raisons, parce que votre cœur s'épanche trop dans la créature, et y fait plus de fond que sur le Créateur. L'amour de la créature est un poison dans votre cœur, qui y tue l'amour de Jésus-Christ. Lorsque vous chercherez l'estime des créatures, et à vous insinuer dans leurs bonnes grâces, vous perdrez celles du sacré Cœur, qui vous appauvrira de ses trésors autant que vous vous enrichirez des choses créées; car quelque sorte de vaine complaisance que ce soit, par lesquelles vous chercherez à vous calmer et à vous contenter, plus vous vous trouverez après dans le trouble et dans l'inquiétude. Ces sortes de contentemens humains feront tarir pour vous la source des grâces du Cœur de Jésus-Christ, et le vôtre demeurera comme une terre sèche et stérile : mais si vous êtes fidèles à garder ce que vous lui avez promis, il vous sera très-libéral de ses faveurs : il vous pacifiera après quelques combats, et vous fera arriver sans que vous vous en aperceviez, au but qu'il s'est proposé. Il faudra cependant faire quelques pas dans les sentiers de l'humiliation, laquelle sera pour vous une très-grande grâce. Lorsque vous y serez, réjouissez-vous, parce qu'alors vous entrerez très-avant dans les bonnes grâces du sacré Cœur, pour l'amour et de la part duquel je vous dis ceci, afin que vous ne puissiez plus vous excuser si vous y manquez.

45.

A une autre qui se laissait dominer par sa promptitude.

Je me suis souvenue de vous à la sainte communion, comme je vous l'avais promis : mais Notre-Seigneur veut que je vous dise qu'il n'est pas content; que si vous n'êtes plus attentive à modérer vos petites saillies et promptitudes, vous le contraindrez à s'éloigner de votre cœur. Mais prenez garde de vous détourner de la voie qu'il vous a tracée, car vous de-

viendriez aussi méchante que vous avez voulu être bonne. Pour vous redresser, vous ferez, si vous me voulez croire, tous les jours cinq pratiques : trois fois vous mortifierez vos promptitudes, et deux fois vos répugnances, et cela jusqu'à la Présentation de Notre-Dame, pour vous disposer à recevoir les grâces qu'il a dessein de vous faire dans votre retraite. Je crois que le Seigneur vous aime singulièrement ; car si cela n'était pas, il vous laisserait plus long-temps dans vos fautes. Confiez-vous en sa bonté, et ne vous troublez ni vous laissez abattre. Quand vous serez tombée volontairement, faites-en aussitôt pénitence.

46.

A une autre très-fervente dans l'amour de Jésus-Christ.

Souvenez-vous que si je meurs avant vous, vous tiendrez ma place devant le Saint Sacrement : vous lui demanderez pardon de toutes les irrévérences et outrages qu'il a reçus de moi : si Dieu me fait miséricorde, je vous promets que je ne vous oublîrai pas ; je ferai pour vous tout ce qui est en mon pouvoir. En attendant ce temps, croyez, ma chère sœur, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire, ôté le péché, pour votre avancement dans le saint amour. Aimons-nous dans le Cœur de Jésus-Christ, aimons-le l'une pour l'autre ; aimons-le dans tous les événemens, et dites toujours pour mot du guet, *Fiat voluntas tua.* Aimez, et faites tout ce que vous voudrez, dit saint Augustin : car qui a l'amour, a tout, et fait tout par l'amour, dans l'amour, et pour l'amour : et c'est l'amour qui donne le prix à tout. L'amour ne veut point d'un cœur partagé : il veut tout ou rien : l'amour vous rendra tout facile. N'oubliez jamais celui que l'amour a fait mourir pour vous ; mais vous ne l'aimerez qu'autant que vous saurez souffrir en silence.

47.

A une autre qui lui avait demandé des règles de conduite.

Voici, ma chère sœur, un petit mot selon le désir que vous m'avez témoigné. Premièrement, si vous voulez seconder les desseins que Notre-Seigneur a de vous rendre sa vraie disciple, il faut renoncer à tous les raisonnemens humains : il ne faut pas disputer avec la grâce, lorsqu'elle vous presse pour vous faire faire le bien, ou pour éviter le mal. Il ne faut pas vous flatter; cette grâce qui vous presse si vivement, se ralentira peu à peu : elle se lassera, elle se retirera de vous, et vous laissera froide et insensible à votre propre mal. Vous chercherez et vous demanderez, et le sacré Cœur se jouera de vous, comme vous vous serez jouée de sa grâce. Je vous dis ceci, afin que vous le préveniez. Souvenez-vous souvent de ce mot : *Si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur.*

Soyez fidèle à Dieu, à vos règles, et à vous-même. A Dieu, en lui donnant tout votre cœur, sans partage : ne souffrez pas qu'il se porte avec empressement aux choses terrestres, surtout à l'affection des créatures. Fidèle à vos règles, en les préférant à tout, n'en négligeant aucune, pour petite qu'elle soit. Fidèle à vous-même, en faisant bon usage du temps, employant chaque moment selon la fin à quoi il est destiné, et comme s'il devait être le dernier de votre vie.

Soyez constamment fidèle à la pratique du bien que vous connaissez, car vous en savez assez pour vous faire sainte, j'espère que vous le serez avec le secours de la grâce et de votre fidélité. Il faut mettre toute votre confiance à l'amour et au Cœur de Notre-Seigneur ; y avoir recours en toutes vos nécessités ; lui découvrir vos peines, comme un enfant à son père ;

car il vous a enfantée sur la croix ; c'est pourquoi il ne vous abandonnera pas si vous ne l'abandonnez la première. Il désire que vous lui fassiez des sacrifices de tout ce qui coûte à la nature, lorsqu'il vous en fournira des occasions ; et s'il vous fait trouver de l'amertume ou de l'inconstance dans l'amitié des créatures, c'est parce qu'il vous aime, et qu'il ne veut pas que vous vous attachiez à ce qui est périssable. Ah ! ma chère sœur, si nous pouvions comprendre l'ardent amour qu'il a pour nous, et comme il fait bon l'aimer et être toute à lui, nous mépriserions bientôt tout le reste. C'est la ce qui vous fera embrasser amoureusement les occasions d'humiliation et de mortification, comme des moyens qu'il nous présente pour nous unir à lui. Tâchez de former votre vie sur ce modèle de l'humilité et douceur du Cœur aimable de Jésus-Christ, vous unissant à toutes ses intentions. Vous offrirez leur pureté pour réparer tout ce qu'il pourrait y avoir d'impur dans les vôtres. Je vous conjure de ne point souiller votre langue d'aucun défaut de charité. Adieu, ma chère sœur, si je pouvais contribuer en quelque chose à votre sanctification, il n'y a rien que je ne voulusse souffrir pour cela. Soyons toutes à Dieu par amour, à nos supérieures par soumission, et à notre prochain par charité.

SECONDE PARTIE.

LETTRES CHOISIES DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARIE, A DIFFÉRENTES PERSONNES.

I.

A la mère FRANÇOISE DE SAUMAISE, *Supérieure du Monastère de Moulins.*

V. J.

Ma très-honorée et chère mère,

Ce n était pas sans mortification ni par un défaut d'amitié que je me voulais priver de la douce consolation de vous écrire, et de vous dire que je serais toujours la même en estime pour votre charité, puisque, comme vous le savez bien, notre bon Maître a uni mon cœur si étroitement avec le vôtre, que je ne crains point qu'il en soit séparé; et comme je n'ai point de termes pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai à vos bontés maternelles, il me suffira de vous dire que j'en conserverai un éternel souvenir devant Notre-Seigneur. Je le supplie de vous faire part de ses plus précieuses grâces et amoureuses caresses, dans cette aimable solitude dont je partage les délices avec vous. Mais pour vous dire un mot de celles dont sa bonté me gratifie pour le présent, je ne le peux exprimer qu'en vous disant qu'il me semble n'être qu'une croix au corps et à l'esprit, sans que je puisse m'en plaindre, ni désirer de consolation autre que

celle de n'en avoir jamais en ce monde, et de vivre toute cachée dans Jésus-Christ crucifié, inconnue dans ma souffrance, afin qu'aucune créature n'ait compassion et souvenir de moi, que pour augmenter mes tourmens. Je me flatte encore dans la pensée que vous prenez trop de part dans mes intérêts, pour ne vous en pas réjouir, et en remercier notre bon Dieu, qui n'a rien de plus précieux après lui que son amour et sa croix. Il est vrai que par miséricorde il m'en fait part; car je suis très-indigne d'un si précieux don, aussi-bien que de celui qu'il nous a fait en la personne de notre très-honorée mère Greffier, pour laquelle je ne vous peux exprimer mon estime et affection. J'ai une entière confiance en sa charité, que j'ai déjà expérimentée bien des fois, et je vous puis assurer que je crois que le bon Dieu accomplira en elle sa promesse. Je souhaite qu'il en reçoive toute la gloire qu'il en attend. C'est elle qui nous a dit de vous écrire par cette occasion. Ne vous pressez pas de me répondre : de quelque manière que vous en usiez, je ne douterai de votre affection pour celle qui sera pour le temps et l'éternité en l'amour du sacré Cœur de Jésus.

Sœur Marguerite-Marie ALACOQUE. 1678.

2.

A la même.

V. J.

En vérité, ma chère mère, j'ai une extrême confusion de penser qu'une pauvre méchante pécheresse, comme je la suis, puisse avoir la science des saints, et vous parler leur langage. Mais vous laisseriez-vous bien assez tromper et moi aussi, pour donner quelque croyance à mes pensées, lesquelles je vous dis tout simplement, comme votre charité me témoigne le désirer ? Celle qui m'est venue au sujet de N., dont

vous m'avez écrit, c'est que si cette personne accepte ce qu'on lui présente, et qu'elle fasse son possible pour en bien user, Dieu en sera glorifié, et son ame sanctifiée : mais que le tout soit sans autre vue que de plaire à Dieu, devant lequel je n'oublie pas l'autre personne dont vous m'avez parlé : mais le sacré Cœur de Notre-Seigneur difficilement régnera dans le sien, à cause qu'elle y fait trop régner le plaisir. Cependant il faut tout espérer de la bonté de notre Dieu, dans l'amour duquel je suis, ma chère mère,

votre, etc.

3.

A la même

V. J.

Vous êtes toujours la chère mère de mon cœur, qu'il chérit dans celui de Notre-Seigneur de toute l'affection dont il est capable. Je me flatte que vous n'en doutez point, puisque je n'ai point de secret pour vous, à qui je prendrais un singulier plaisir de raconter les miséricordes de notre Souverain envers la plus ingrate de toutes les créatures. Ses libéralités sont si grandes en mon endroit, qu'elles m'ôtent le moyen de les exprimer à votre charité. Je vous dirai pourtant qu'il en use à mon égard comme un père enivré de l'amoureuse tendresse qu'il porte à son petit enfant, surtout pendant ma solitude, où il semblait prendre plaisir à me remplir de ses douceurs. Mais je ne me saurais résoudre à les goûter en cette vie, n'y trouvant de contentement que dans celui qu'il prend à nous faire du bien, puisque les croix, les mépris, les douleurs et les afflictions sont les vrais trésors des amans de Jésus-Christ. Priez-le, ma chère mère, qu'il ne me laisse jamais un moment sans cela, dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Cette sainte volonté sont les souffrances qu'éprouve le révérend père de La Colom-

bière : car l'ayant une fois recommandé à sa bonté, il me dit que le serviteur n'était pas plus que le maître, et qu'il n'y avait rien de si avantageux que sa conformité avec son cher Maître ; et bien que, selon l'œil humain, sa santé fût plus utile à la gloire de Dieu, la souffrance lui en rend incomparablement plus : car il y a temps pour toutes choses ; il y a le temps pour souffrir et le temps pour agir ; il y en a aussi un pour semer, et l'autre pour arroser et cultiver. C'est ce qu'il fait à présent ; car le Seigneur prend plaisir de donner un prix inestimable à ses souffrances, par l'union qu'il a avec les siennes, pour le répandre après comme une rosée céleste sur cette semence qu'il a répandue en tant de lieux, et pour la faire croître et profiter en son saint amour. Soumettons-nous donc, ma chère mère, aux ordres de notre Souverain, et confessons, malgré tout ce qui nous semble rude et affligeant, que Dieu est bon en tout ce qu'il fait, et qu'il mérite en tout temps louange et amour. Si vous saviez combien il me presse de l'aimer d'un amour de conformité à sa vie souffrante, me voulant dans le continuel acte de sacrifice ! il m'en fournit les moyens lui-même dans l'occupation où il m'a mise, où je regarde avec plaisir que chaque action m'est un nouveau sacrifice, par les répugnances qu'il me fait la grâce d'y ressentir, et qui donnent tant de contentement à cet esprit, maître du mien. Il m'oblige souvent à dire, malgré toutes les oppositions naturelles, qu'il fait bon marcher par la force de son amour, à contre-sens de ses inclinations, sans plaisir ni contentement que celui de n'en point avoir ; puisqu'il nous doit suffire que notre bon Dieu se contente lui-même en la manière qu'il lui plaira. J'aurais bien plus de joie à vous parler qu'à vous écrire : il me semble que je vous exprimerais mieux les sentimens de mon cœur, qui reçoit beaucoup de consolation par la lecture des vôtres ; et bien que je sois très-aise que l'on

l'on ne pense plus à moi, il me semble pourtant que Notre-Seigneur veut que vous y pensiez, et que jamais je ne vous oublie. Voyez quelquefois, pour l'amour du sacré Cœur, celui que vous gardez, car il y prend plaisir. Que je vous serais obligée, ma bonne mère, si vous me faisiez la grâce de brûler tout ce que vous avez de moi ! Faisons tout notre possible pour procurer de l'honneur au sacré Cœur de notre divin Epoux, qui me rend toujours toute à vous en sa sainte dilection. Sœur M. M.

4.

A la même.

V. J.

Ma très-honorée mère,

Je ne saurais plus long-temps refuser à mon cœur la douce satisfaction qu'il prend à s'entretenir avec votre charité, qui m'assure que Notre-Seigneur le veut bien ; et je n'en doute nullement, puisqu'il vous fait avoir pour moi les mêmes bontés et charités que vous avez toujours exercées en mon endroit, depuis que j'ai l'honneur d'être votre indigne fille. Je voudrais pouvoir satisfaire au désir de votre cœur maternel à savoir de mes nouvelles. Jamais mon Dieu n'exerça plus de miséricorde et d'amour envers moi ; et jamais je n'ai été plus ingrate et infidèle que je suis, n'étant qu'un composé d'orgueil et de malice, qui s'oppose continuellement à sa bonté par mes résistances à sa volonté. Ma froideur à son amour me rend si lâche à son saint service, que j'ai horreur de moi-même, lorsque je considère la vie que je mène, qui est toute sensuelle et remplie de péchés. Mon Dieu, ma chère mère, que j'ai besoin de vos saintes prières, afin que sa bonté ne se lasse pas de m'attendre à pénitence ; mais surtout qu'il ne me prive pas de l'aimer pour toute l'éternité, pour ne l'avoir pas aimé

dans le temps. Voilà le rigoureux châtiment que je crains ; tout le reste ne fait nulle impression sur mon esprit. Mais que Dieu est bon, ma chère mère ! car encore que ma vie lui soit si injurieuse, il ne me prive pas du précieux trésor de sa croix; bien que ce ne soit qu'en qualité de criminelle, c'est pourtant ce qui adoucit la longueur de la vie, où il ne peut se trouver de plaisir qu'à aimer Dieu, et souffrir dans cet amour. Mais, hélas ! que ferais-je si la croix s'éloignait de moi, puisque c'est elle qui me fait espérer en sa miséricorde divine ? Elle est mon trésor dans l'adorable Cœur de Jésus-Christ; elle y fait tout mon plaisir, toute ma joie et tous mes désirs; mais si vous saviez le mauvais usage que je fais d'un si grand bien, surtout de ses chères et précieuses humiliations et abjections, accompagnées de pressures de cœur, délaissemens, angoisses presque de toute manière ! Il me semble que quelquefois mon ame est réduite à l'agonie et dans la dernière extrémité, nonobstant le plaisir qu'elle prend de nager dans cet océan d'amertume, que j'estime entre les plus tendres caresses de notre Epoux; c'est pourquoi je me vois très-indigne de ses faveurs inestimables. Demandez pour moi que j'en profite à l'avenir, n'apportant plus d'obstacles au bon plaisir divin. J'ai besoin de sa force pour me supporter moi-même. Un petit mot à votre indigne fille, comme Dieu vous l'inspirera, ma chère mère. Je ne sais que dire à ceux que j'aime, si je ne leur parle de la croix de Jésus-Christ ; et lorsque l'on me demande les grâces que Notre-Seigneur me fait à moi indigne pécheresse, je ne saurais parler que du bonheur qu'il y a de souffrir avec Jésus-Christ; car je ne vois rien de plus précieux en cette vie, que de souffrir pour son amour, etc.

5.

A la même.

V. J.

Ce 16 février, 1682.

Ma chère mère,

Après vous avoir souhaité à cette nouvelle année la plénitude du pur amour divin, qui, par ses saintes ardeurs, nous puisse transformer en lui-même, je vous dirai que c'est bien malgré moi que je me suis privée si long-temps de la consolation que Notre-Seigneur me donne de vous écrire, encore qu'il m'y fasse toujours sentir la même peine; mais mes douleurs de tête ne me permettent pas de beaucoup écrire. Je ne laisse pas de me flatter que votre charité me sera toujours la même en affection et en bonté: il me semble que quand je voudrais, je ne pourrais perdre le souvenir de ma très-aimée mère devant Notre-Seigneur, qui me fait toujours la miséricorde de me gratifier de sa croix. Hélas! il est vrai que c'est le partage des élus en cette vie; mais j'ai bien sujet de craindre que je n'en fasse celui d'une réprouvée, par le mauvais usage que j'en fais. Je sais pourtant que c'est le plus grand bien que nous devons souhaiter, que d'être conformes à Jésus souffrant, puisque nous ne devons souhaiter de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir par amour, mais non jamais de notre choix. Mon Dieu, ma chère mère, que j'ai besoin du secours de vos prières! pour m'abandonner entièrement à sa sainte volonté, à tout ce qu'elle voudra faire de moi, à qui la vie est un martyre; bien que je vous puisse assurer que je possède à présent tout ce qui peut me la rendre douce, qui est l'habitation de notre cellule, où je trouve tant de délices, que j'ai bien sujet de craindre que Notre-Seigneur ne me réserve que des supplices pour l'éternité, et je n'appré-

hende que d'être privée de l'aimer. Mais il faut tant aimer en cette vie, que nous soyons faites une même chose avec lui, afin que nous n'en puissions jamais être séparées : c'est ce que je lui demande de tout mon cœur, et pour que vous vous acquittiez bien de la charge qu'il vous a donnée. J'aurais été bien aise de vous satisfaire sur ce que vous me demandiez par votre dernière ; mais hélas ! que pouviez-vous attendre d'une chétive et misérable pécheresse comme moi, qui vous ferait horreur et pitié tout ensemble, si vous me connaissiez à présent ? et vous diriez que Dieu est bien excessif en miséricorde envers moi. Je vous supplie, ma très-chère mère, de l'en remercier, et lui demander pardon de mes infidélités : j'espère que sa bonté ne vous refusera pas ce que vous souhaitez pour sa gloire, pourvu qu'avec confiance vous le cherchiez et attendiez tout de lui seul. Il faut que je vous dise, pour votre consolation, que Dieu m'a donné une vraie mère toute de bonté et charité pour moi : si j'avais le temps, ce me serait une douce satisfaction de vous exprimer ma pensée sur ce sujet et sur les grâces que Dieu me fait d'avoir toujours quelques humiliations qui sont si chères à mon esprit, que j'estimerais un rigoureux châtiment d'en être privée, et d'être un moment sans souffrir ; car il me semble que toutes les heures passées sans cela sont perdues pour moi : aussi, vous puis-je assurer que je ne souhaite de vivre que pour avoir le bonheur de souffrir. Voilà, ma chère mère, tout ce qui est capable de réjouir mon cœur et mon esprit, que de m'en entretenir avec ceux que j'aime. Je n'ai point d'autre nouvelle à vous dire ; car tous les autres discours me sont des supplices, et toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix par amour avec Jésus-Christ. Dites-moi, pour ma consolation, si sa bonté vous gratifie à présent de ce bien ; mais ne croyez pas qu'encore que je parle ainsi de la souf-

france, je souffre beaucoup. hélas ! il me semble n'avoir encore rien souffert, et par conséquent rien fait pour mon Dieu. C'est dans son saint amour que je suis et serai toujours avec respect, votre très, etc.

Sœur M. M. ALACOQUE.

6.

A la même.

V. J.

Ce 10 juillet 1682.

Je vous avoue, ma très-honorée mère, que c'est avec plaisir que je m'acquitte de ce que la mère très-aimée m'a ordonné de vous dire de mes nouvelles touchant l'état de ma santé. Je vous dirai que Notre-Seigneur, le jour de la fête du très-saint Sacrement, me fit la miséricorde de me retirer de l'extrême faiblesse où j'étais réduite depuis un mois que j'étais arrêtée au lit : car après la sainte communion je me trouvai autant de force et de santé que j'en avais avant que d'être alitée, et dès lors j'ai eu le bonheur de suivre la communauté, en quoi j'ai bien sujet de bénir le Seigneur de ses miséricordes. Je vous invite, ma chère mère, à l'en remercier et à m'aider à réparer toutes mes ingratitudes envers lui, qui sont plus grandes que jamais. Je confesse qu'il me traiterait justement en m'abandonnant à toutes les rigueurs de sa divine justice ; mais il me veut laisser encore quelque temps pour exercer la charité de nos chères Sœurs, et me donner le moyen de pleurer mes péchés, et commencer tout de nouveau à souffrir, si on peut appeler souffrance le bonheur de participer à la croix du Sauveur. Ah ! que l'état d'infirmité et d'humiliation est précieux ! je ne vois rien de plus utile ni de plus nécessaire pour moi ; c'est tout ce qui m'adoucit la longueur de la vie, dans le désir qui me presse continuellement d'en sortir ; quoique en vérité je l'ac-

cepte pour tout le temps qu'il plaira à mon Souverain, ne voulant rien que l'accomplissement de sa sainte volonté ; elle n'est pas moins aimable dans l'affliction que dans la consolation. Ce m'en serait une bien sensible, ma chère mère, si votre charité m'assurait qu'elle serait fidèle à la promesse qu'elle m'a faite de brûler toutes mes lettres, comme je l'en ai priée plusieurs fois, en sorte que rien de tout ce que je vous mande ne soit vu ni su d'où il est sorti ; car je n'ai pas moins de passion de demeurer ensevelie dans l'oubli et mépris après ma mort, comme je souhaite de l'être pendant ma vie. Je compte si fort sur votre amitié, que j'espère que vous ne me refuserez pas cette grâce, non plus que celle d'être persuadée que notre union dans le sacré Cœur de Jésus durera jusqu'à la mort. Je le supplie de nous continuer cette grâce dans l'éternité. Si je vous oubliais devant sa divine bonté, il faudrait que je m'oubliasse moi-même, qui vous parle comme à ma bonne mère. Continuez-moi le secours de vos saintes prières pour m'obtenir la force d'aller jusqu'au bout dans l'accomplissement des desseins de Dieu sur moi qui suis dans le sacré Cœur de Jésus et Marie, toute à vous, etc.

7.

A la même.

V. J.

1682.

C'est avec plaisir que je profite de cette occasion pour vous confirmer, ma chère mère, la véritable et respectueuse affection de mon cœur, qui est plus à vous que jamais dans celui de Jésus-Christ. Il veut bien que votre charité me continue ses bontés toutes maternelles, dont vous m'avez donné tant de preuves, que je ne les oublierai jamais en sa sainte présence ; c'est là où je vous fais mille souhaits et bénédictions,

dans le doux repos que je me persuade que vous possédez à présent, où vous pouvez tout à loisir jouir des amoureux entretiens de notre divin Epoux. Ah! qu'il fait bon l'aimer tout seul pour l'amour de lui-même! Je vous avoue que mon chétif cœur brûle sans cesse de ce désir, sans qu'il en puisse venir aux effets; ce qui me rend la vie si amère, que je n'y peux trouver de véritables douceurs que dans cet amour. En effet, sans cet amour la vie n'est qu'une mort. Jésus-Christ est le seul vrai ami de nos cœurs : ils ne sont faits que pour lui, aussi ne peuvent-ils trouver de repos, de joie, ni de consolation qu'en lui. Aimons-le donc, ma chère mère, de toutes nos forces, en souffrant tout en silence pour son amour, qui adoucit toutes les amertumes de la vie, et qui est notre force dans les combats; combats qu'il faut continuellement soutenir contre nos ennemis, dont le plus grand est nous-mêmes. Ah! qu'heureuses sont les ames qui se sont si parfaitement oubliées, qu'elles n'ont plus d'amour, de regard, ni de pensées que pour cet unique amour de nos cœurs! Demandez à Jésus-Christ cette grâce pour moi. J'ai beaucoup de confiance en vos saintes prières, et j'en ai un très-grand besoin dans les dispositions de souffrances où sa bonté me tient continuellement. Je n'en souhaite pas la délivrance; ô Dieu! non; puisque la croix est le trône des vrais amans de Jésus crucifié. Il est vrai que je n'y suis pas de cette façon, puisque ce n'est que pour mes péchés; mais il n'importe : pourvu que nous souffrions avec Jésus-Christ, pour l'amour de lui et selon ses desseins, cela nous suffit.

Vous savez, ma chère mère, que vous avez tout pouvoir sur votre indigne fille : c'est donc pour vous obéir que je vous dirai simplement ce que Dieu veut de cette ame dont vous me parlez. Il veut d'elle une perfection plus relevée que le commun; et ceux qui la conduisent ne doivent pas craindre de mettre pour

cela obstacle aux desseins de Dieu; mais seulement il faut qu'ils s'adressent à lui pour lui donner conseil, et puis tout simplement il faut qu'elle se soumette aux avis de ceux qui la dirigent, se déportant de ses lumières. Elle les mêle souvent parmi celles de la grâce; mais il en faut laisser le discernement à ceux qui la conduisent: car ces fausses lumières apportent beaucoup de retardement à sa perfection, et font obstacle aux desseins de Dieu. Il demande une entière démission et soumission de cette ame. C'est de toute la mienne que je suis, etc.

8.

A la même.

V. J.

1683.

Je crois, ma très-chère sœur, que je dois plutôt me réjouir avec vous du bonheur que vous avez d'avoir une si puissante avocate dans le Ciel, en la personne de votre très-honorée mère Boulier (1), que de prendre part à la douleur qu'elle vous a fait ressentir par la séparation d'une si sainte amie. Je vous avoue que sans avoir eu le bien de la connaître particulièrement, je l'aimais et estimais plus que je ne peux vous l'exprimer; sans que pour cela je puisse m'en attrister, la croyant jouissante de son souverain bien, qui la rend toute-puissante à nous donner des marques d'une vraie amitié. Celle que le Seigneur me donne, ma chère sœur, pour votre charité, me ferait trouver de la consolation à répandre mon cœur dans le vôtre, malgré la répugnance que vous savez que j'ai à parler de moi. J'avoue de bonne foi que ma vie et mes actions sont si peu conformes aux grâces que mon Dieu me fait, que j'en frémis quand j'y pense,

(1) Supérieure du monastère de Dijon.

et encore plus quand je l'écris : aussi ne m'y puis-je plus résoudre qu'aux conditions que vous savez, et que tout sera enseveli dans l'oubli, du moins autant que je pourrai, sans manquer à la simplicité et sincérité d'une ame qui veut être toute à son Dieu, et ne s'attacher ni faire état que de lui seul, qui vaut plus que tous ses dons. Celui de son pur amour surpasse tous les autres : c'est le seul qui nous doit posséder, faire agir et souffrir ; car il n'est jamais oisif dans un cœur. Livrons-nous donc sans réserve à ses divines ardeurs, afin que nous l'aimions de tout l'être qu'il nous a donné : il faut pour cela que tout soit soumis en nous, que tout fléchisse et obéisse à ce divin amour. C'est là le plus grand désir qu'il m'a donné en solitude, où sa bonté m'a obligé souvent de lui dire que si ses douceurs et libéralités sont si grandes envers les pauvres misérables qui n'ont que les désirs sans effet, que fera-t-il donc à ceux qui, d'un cœur vide et dégagé de tout, l'aiment purement pour l'amour de lui-même ? C'est ainsi que je crois que vous faites, et que je désire faire à l'avenir ; mais aimer par cet amour qui nous unit à son Cœur adorable. Demandez-lui cette grâce pour moi et pour tous les cœurs capables de l'aimer. Comptez que je ne vous oublie pas en sa sainte présence, où je fais de vos intérêts les miens propres. J'ai eu de la joie d'apprendre que Notre-Seigneur vous avait laissée dans le repos, afin que vous ayez plus de loisir pour vous entretenir avec ce bien-aimé de nos ames, et reposer plus doucement sur sa poitrine amoureuse. Je souhaite que ce feu sacré vous consume de ses plus pures flammes, par lesquelles nous soyons si étroitement unies et transformées en lui, que jamais nous n'en soyons séparées. C'est en cet amour que je suis, etc.

9.

A la même.

V. J.

Je vous avoue, ma chère mère, que j'ai reçu une extrême consolation du plaisir que vous avez donné au Seigneur, embrassant sa croix avec joie et soumission. Il est vrai qu'il l'a toute couverte de roses, crainte qu'elle ne vous fît peur; mais ce n'est pas cela qui vous doit le plus réjouir, mais oui bien lorsque vous sentirez les piqûres des épines qui sont cachées dessous : ce sera alors que le Seigneur se complaira en vous pour vous rendre conforme à lui, et vous fera voir qu'il n'est pas moins aimable dans les amertumes du Calvaire que dans les douceurs du Thabor.

Je me plains quelquefois à lui de ce qu'il n'emploie pas des personnes d'autorité et de science, qui auraient par leur crédit beaucoup avancé, ce me semble, la dévotion de son divin Cœur. Voici ce qu'il m'a fait entendre : Qu'il n'avait que faire pour cela des puissances humaines, parce que la dévotion et le règne de ce sacré Cœur ne s'établirait que par des sujets pauvres et méprisés, et parmi les contradictions, afin que l'on n'en attribuât rien à la puissance humaine; et que, malgré toutes les oppositions et difficultés que l'on y formerait, il régnerait, se ferait connaître et aimer. Vous voyez comme je vous découvre simplement mes pensées; je vous demande le secret, etc. D. S. B.

10.

A la même.

V. J.

1686.

Je vois bien, ma chère mère, que toutes ces petites contradictions, qui s'opposent à notre aimable dé-

votion vous étonnent et vous font beaucoup souffrir, si je ne me trompe. Mais pourquoi cela ? puisqu'il me semble que vous avez déjà été avertie que Satan les suscite, enragé qu'il est de voir que, par ce moyen salutaire, il perdra bien des ames qu'il croyait déjà tenir, et que ce moyen lui en a déjà ravi et lui en ravira bien davantage par la toute-puissance de celui qui dans le temps qu'il s'est proposé, fera tourner toutes ces oppositions et contradictions à sa gloire, et à la confusion de cet ennemi. Il se servira même de ces contradictions, comme d'un solide fondement pour établir cette sainte dévotion, pour laquelle il nous faut résoudre à soutenir généreusement toutes les difficultés et bourrasques de Satan. L'on dit même que tous les curés ont ordre de ne recevoir aucune dévotion nouvelle dans leurs paroisses, et que même celle de ce divin Cœur en est déjà défendue en quelques-unes. On dit de plus que l'on va faire défense à tous les libraires de rien imprimer sur ce sujet, et plusieurs autres choses que l'on débite contre cette sainte dévotion; mais tout cela ne m'étonne point. J'ai une si grande confiance que Notre-Seigneur achevera ce qu'il a commencé, qu'il me semble que quand l'on en ferait encore plus, je n'en pourrais douter : mais si ce n'est pas son bon plaisir que la chose passe plus avant, nous demeurerons contentes et soumises à sa sainte volonté, puisque nous ne cherchons que de l'accomplir en cela; ainsi il lui faut tout abandonner. Je vous avoue, ma chère mère, que quoiqu'il me semble qu'il n'y a rien au monde que je souhaite avec plus d'empressement, comme étant la chose qui me tienne le plus au cœur, et dont le mauvais succès me fût plus sensible, néanmoins je suis tellement abandonnée à ce qu'il plaira au Seigneur en ordonner, que je serai toujours également satisfaite, de quelque manière que la chose réussisse, parce que je ne veux que la volonté de mon Dieu en tout. Je

lui dis souvent : Seigneur, c'est votre affaire : je sais que si vous le voulez, elle réussira infailliblement, malgré tous les obstacles que l'on y pourrait former ; mais si vous ne le voulez pas, en vain y travaillerons-nous, vous renverserez tous nos desseins : mais si cette dévotion est pour votre gloire, disposez toutes choses pour qu'elle réussisse à votre honneur, et pour cela rendez-vous maître de leurs cœurs. Pour ce bon religieux de Lyon, qui travaille pour la gloire de ce saint Cœur, je n'en ai point eu de nouvelles depuis long-temps. Il m'a écrit trois fois, sans recevoir de moi aucune réponse. Je lui ai écrit depuis peu, par l'ordre de l'obéissance, je ne sais s'il aura reçu ma lettre. J'avoue, ma chère mère, que vous avez bien raison de ne pas approuver mon procédé au sujet de l'écriture et du parloir ; mais si vous saviez les raisons que j'ai d'en agir ainsi, je crois que vous me conseilleriez de le faire toujours. Dieu soit béni de tout. Prions continuellement, et agissez, sans vous lasser, pour les intérêts de l'aimable Cœur de Jésus. Croyez que je suis toute à vous en son amour, etc.

11.

A la même.

V. J.

Il n'y a donc pas moyen, ma chère mère, de me défendre d'écrire, malgré toutes mes résistances que je vous avoue être grandes pour cela, souhaitant avec empressement ne rien épargner pour m'éteindre et m'effacer de la mémoire des créatures, afin de m'ensevelir, si je pouvais, dans l'oubli et le mépris, qui est tout ce qui m'est dû : mais hélas ! Dieu permet souvent tout le contraire, ce que je reçois comme un châtiment dû à mes péchés. Je vous confesse que c'est une de mes plus grandes souffrances, quoique je me sente très-indifférente à toutes les dispositions

de sa divine providence. Je me console en ce que c'est une croix, et que la croix est bonne en tout temps et en tous lieux : il importe peu de quel bois elle soit composée, il nous doit suffire qu'elle nous est présentée de la part du sacré Cœur de Notre-Seigneur.

Je ne sais si je me trompe, je crois qu'il vous en gratifie à présent, aussi-bien que madame votre nièce, laquelle il me semble être une ame de choix. Je ne manque pas de prier pour elle, afin que si ce n'est pas la volonté du Seigneur de la délivrer de ses peines, il lui donne du moins une parfaite conformité à sa très-sainte volonté. Je crois qu'il se servira de ces moyens pour la purifier et la sanctifier, pourvu qu'elle en fasse un saint usage. Je vous estime heureuse, ma chère mère, de ce qu'il vous donne en cela des preuves de son amour.

Je vous dirai que nous avons un second tableau du sacré Cœur, qu'une de nos sœurs a fait faire. Il y a en bas la sainte Vierge d'un côté, et saint Joseph de l'autre, et au milieu une ame suppliante : c'est, comme je l'avais désiré, pour cette petite chapelle, qui est la première qui a été érigée en l'honneur de ce divin Cœur. C'est notre chère sœur Des Escures qui en a le soin : elle vous salue, et a toujours beaucoup d'amitié et d'estime pour vous. Je ne vous oublie pas non plus devant le Seigneur, qui me rend toujours la vie si amère, qu'il n'y a aucune consolation pour moi que celle de voir régner le Cœur de mon adorable Sauveur. Il me gratifie de quelques souffrances extraordinaires, lorsque cette dévotion prend quelque accroissement ; mais il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela. Toutes les plus grandes amertumes ne sont que douceur dans cet adorable Cœur, où tout est changé en amour ; toute ma plus grande douleur est de croire que je lui suis un obstacle, ce qui me fait souvent désirer la mort. Il me semble même que c'est par mes infidé-

lités que j'attire toutes les calamités que je vois arriver; et ce qui me fait souffrir davantage, c'est que je ne peux venger sur moi les injures qui sont faites à mon divin Sauveur au très-saint Sacrement de l'Autel. Vous voyez, ma chère mère, combien j'ai besoin du secours de vos saintes prières, pour m'aider à aller jusqu'au bout dans l'accomplissement des volontés de mon Dieu. Votre, etc.

12.

A la même.

V. J.

J'espère, ma chère mère, que puisque vous prenez part à mes intérêts, vous bénirez notre souverain Maître de celle qu'il me fait de sa Croix. Ah! qu'il fait bon vivre et mourir sous son poids, dans la privation de toute consolation! C'est là la seule prétention du pur amour, qui ne laisse point de repos à l'ame qui s'est tout abandonnée à son pouvoir. Je vous envoie les litanies du sacré Cœur, et le reste qui m'a procuré ce qui m'est dû, savoir des humiliations et des confusions effroyables. Vous comprendrez bien ce que je veux dire, et que j'aurais sujet de vous accuser; mais la volonté du Seigneur soit faite, mon cœur étant indifférent à l'humiliation et à la consolation, ne faisant pas même réflexion sur cela. Il me suffit que le Seigneur se contente par la continuelle destruction de moi-même; et n'ai-je pas trop de plaisir parmi mes amertumes, de voir cette dévotion s'insinuer et se soutenir d'elle-même, malgré les contradictions que Satan y suscite de toutes parts pour s'y opposer? Dieu régnera malgré ses ennemis, et il se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs; car c'est là la principale fin de cette dévotion, savoir de convertir les ames à son amour. Dieu soit béni et loué éternellement.

13.

A la même.

V. J.

1689.

Pour ce que vous me dites, ma chère mère, de vous parler franchement, il me semble que l'aimable Jésus ne me permettrait pas d'en agir autrement avec vous, quoique pour le présent il a tout anéanti et mis en silence chez moi, en telle sorte qu'il ne me laisse de vue ni de connaissance que pour l'aimer et adorer, tout anéantie dans lui-même. Voilà tout ce que je vous puis dire dans la disposition présente où il me met : les affaires qui regardent la gloire de Dieu sont bien différentes de celles du monde, dans lesquelles il faut beaucoup agir; mais dans celles de Dieu, il faut se contenter de suivre son inspiration, et puis laisser agir la grâce et suivre ses mouvemens de tout notre pouvoir. Cette dévotion doit s'insinuer doucement, par la suave onction de la charité dans les cœurs qu'il s'est destinés, comme une huile et un baume précieux dont l'odeur et la liqueur se répandent doucement.

Ne nous affligeons pas si nous ne voyons pas nos désirs accomplis pour la gloire du sacré Cœur, lequel n'en permet le retardement que par le plaisir qu'il prend à voir augmenter nos ardeurs pour cela, et afin que la ferveur de cette aimable dévotion dure plus long-temps, en nous accordant les choses peu à peu. Je m'offre continuellement à lui pour ce sujet, afin qu'il m'immole et me sacrifie comme sa victime, selon son bon plaisir, dans les ardeurs de son pur amour. Pourquoi ne brûlons-nous pas de ce divin feu qu'il est venu apporter sur la terre? Oui, il nous faut consumer dans ses saintes ardeurs, et ce sacré Cœur sera l'autel de nos sacrifices. Ah! qu'il est puissant ce divin Cœur pour apaiser la divine justice

irritée par nos péchés, qui ont attiré sur nous toutes les calamités dont nous nous trouvons affligées!

D. S. B.

14.

A la Sœur JEANNE-MAGDELEINE JOLI, *religieuse de la Visitation, à Dijon.*

Il est vrai, ma très-chère Sœur, que la vôtre, que je viens de recevoir devant le très-saint Sacrement, me confirme encore davantage que vous êtes du nombre des vraies amies du sacré Cœur de notre aimable Jésus, tant par l'humilité que vous pratiquez en vous adressant à la plus chétive et indigne de toutes ses esclaves, que par l'ardeur et le zèle que vous témoignez avoir pour l'avancement de sa gloire, pour laquelle vous me dites vous être oubliée. Ah! l'heureux oubli! qui vous procurera un souvenir éternel de cet aimable Cœur, lequel, comme je l'espère, ne s'oubliera point de tout ce que vous avez fait et ferez pour lui. Ne vous lassez donc pas, mais tenez à grand bonheur lorsque votre travail s'augmentera et vous procurera quelque croix, humiliation et mortification: ce sont les vraies marques qu'il l'agrée. Nous lui devons rendre nos actions de grâces également du mauvais succès comme du bon, demeurant contentes et soumises à son bon plaisir lorsque nos entreprises ne réussiront pas et que toutes nos peines paraîtront inutiles, comme lorsqu'elles réussiront selon nos désirs; puisqu'il se plaît plus dans notre soumission et notre conformité à sa sainte volonté, que dans tout ce que nous pourrions faire sans cela. Il sait bien les personnes qu'il a destinées particulièrement à l'établissement de son règne, dont je vous crois du nombre: il serait inutile que d'autres l'entreprissent, parce que ne répandant pas l'onction de sa grâce, elles ne pourraient réussir.

Il faut vous avouer, ma chère Sœur, que je ne sens

mon cœur susceptible d'autre joie ni complaisance que de celle que je reçois dans l'avancement de la gloire de cet aimable Cœur, qui me la rend parfois si excessive, qu'il me serait bien difficile de l'expliquer. J'en ai une toute particulière de ce que vous me dites, et surtout des nouvelles que vous me donnez, que ce bon Père Capucin s'y emploie avec tant d'affection; car il prend plaisir aux services des humbles de cœur, et donne de grandes bénédictions à leurs travaux. J'espère que tout ce que vous marquez touchant la dévotion de ce divin Cœur se fera avec le temps; mais il faut attendre avec patience, car la grâce agit doucement et suavement, quoique fortement et efficacement: il veut pourtant que nous soyons fidèles et promptes à suivre ses lumières et ses mouvemens. O que nous sommes heureuses, ma chère Sœur, et que nous sommes redevables à ce divin Cœur de ce qu'il daigne bien se servir de nous pour l'exécution de ce grand dessein! car il réserve des trésors incompréhensibles pour tous ceux qui s'y emploîront selon tout le pouvoir qu'il leur en donne. Vous ne sauriez croire combien cette dévotion s'accroît, et répand de grâces et bénédictions. Il y a des curés de villages qui l'ont établie dans leurs paroisses, dès qu'ils en ont eu connaissance; et même des personnes de grande piété et doctrine, après s'y être fortement opposées, la prêchent au public, et font voir qu'il n'y a rien de si salutaire ni de plus saint. Vous en verrez un trait bien particulier dans la lettre que nous envoyons à ma sœur de Saumaise, avec un livre nouvellement imprimé dont on nous a fait présent. Je me fais un plaisir de m'en dépouiller en sa faveur, et ferais le même pour votre charité, si j'en avais eu un second; mais j'espère qu'elle vous en fera part. Il vous donnera sujet de bénir le Seigneur dans la suite, car je crois que celui qui l'a composé n'en demeurera pas là, si je ne me trompe: Dieu

veuille qu'il soit vrai. Tout votre livre est contenu dans le commencement, et je puis vous assurer que c'est un saint personnage qui l'a composé. Enfin je voudrais me fondre d'action de grâce pour tous ces heureux commencemens qui font tant de progrès : c'est là toute ma joie et consolation, tous mes intérêts et prétentions : il me semble que je suis insensible à tout le reste ; mais il me presse si ardemment pour l'aimer et le faire aimer, que quand il faudrait souffrir pour cela tous les travaux, peines et douleurs, ce me serait des délices pour ce sujet, et il n'y a point de souffrances à quoi je ne me sacrifiasse avec plaisir : j'accepterais même, pour ainsi dire, les peines d'enfer pour le faire régner, puisqu'il fait paraître un si grand désir pour répandre abondamment le trésor de ses grâces sanctifiantes et salutaires sur les ames dont il se perd un si grand nombre : mais sa bonté, malgré les ruses de Satan, en retirera beaucoup de cette voie de perdition. Voyez donc, ma chère sœur, que vous devez tenir à grand bonheur d'avoir été employée à cette sainte œuvre. Ne craignez plus de vous oublier pour cela, car c'est la vraie disposition qu'il demande de ceux qu'il y emploie, que cet oubli de soi-même et de tout intérêt humain : il n'a garde de vous oublier en ce temps, car son amour vous regarde avec plaisir, et s'applique à vous purifier et sanctifier pour vous unir parfaitement à lui pendant que vous vous emploîrez à le glorifier. Il se plaît à votre travail, parce qu'il vous aime ; mais si vous pouviez comprendre de quelle manière, vous ne garderiez plus de mesure en tout ce qui serait de votre pouvoir pour lui rendre quelques retours. Ne vous plaignez plus de mon silence, puisqu'il ne procède ni d'oubli ni d'indifférence, mais du désir que j'ai toujours eu de vivre pauvre et inconnue des créatures : je souhaiterais qu'elles ne se souvinssent de cette misérable pécheresse, que pour la mépriser et

humilier, tant pour me rendre ce qui m'est justement dû, que pour m'anéantir toujours davantage dans l'amour de mon abjection. J'ai sujet de l'aimer en tout, mais spécialement dans cette pensée où je me délecte, que cet aimable Cœur n'a pu trouver un sujet plus pauvre, plus vil, plus chétif et plus indigne que moi pour cette œuvre qui lui doit procurer tant de gloire, avec cette espérance qu'il aura soin de fournir tous les secours nécessaires. Lorsque Satan y suscitait dans les commencemens des contradictions et oppositions plus grandes que je ne peux vous le dire, sa bonté me relevait toujours le courage, et m'animait par cette amoureuse parole qui me donnait une confiance et une assurance inébranlable, Que crains-tu? Je régnerai malgré Satan et tous ceux qui s'y opposeront. Mais, hélas! ma chère sœur, que j'ai sujet de craindre que par mon ingratitude et infidélité je ne me sois rendue un obstacle à l'établissement de son règne! Cela me fait désirer que plutôt mille fois il m'extermine de dessus la face de la terre, sans avoir égard à mes intérêts, que de lui être le moindre empêchement à ses desseins. Mais je suis convaincue qu'il ne veut établir son empire que par la douceur et suavité de son amour, et non par les rigueurs de sa justice : c'est pourquoi ne me voulant pas perdre, il m'unit lui-même en biens spirituels avec ses plus fidèles amis, dont M. votre Confesseur est du nombre, afin qu'ils réparent par leur amour et fidélité les négligences que je commets à son saint service. Je suis persuadée que si ces saintes ames me connaissaient aussi méchante que je le suis, jamais elles ne consentiraient à cette union, crainte que je ne leur attirasse l'indignation de ce sacré Cœur, sans lequel la vie me serait un tourment insupportable. Il faut donc l'aimer de toutes nos forces et puissances, quoi qu'il nous en doive coûter. Ne serions-nous pas bienheureuses, s'il nous jugeait dignes de souffrir

pour son amour, dans les flammes duquel je souhaite que votre cœur soit toujours brûlant et ardent, jusqu'à ce qu'il soit tout consommé et transformé en lui, pour ne plus faire qu'une même chose avec lui; lui seul sait combien il a rendu votre ame chère à la mienne, qui ne vous oublie pas en sa sainte présence, non plus que toutes ces saintes entreprises que vous faites pour sa gloire. C'est la principale intention que j'ai dans toutes mes prières: mais il me semble que l'amour que vous avez pour ce divin Cœur, vous doit un peu intéresser à lui demander qu'il me consume de ses plus vives ardeurs, afin que j'apprenne à l'aimer; car hélas! j'ai confusion de dire que je l'aime, puisque je ne souffre rien, ou du moins si peu, que ce m'est un rude martyre: car vouloir aimer Dieu sans souffrir, ce n'est qu'illusion; mais aussi je ne puis comprendre qu'on dise que l'on souffre, quand on aime véritablement le sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il change toutes les plus grandes amertumes en douceurs, et fait goûter les délices au milieu des peines et des humiliations. Mais, ma chère mère, si le seul désir d'aimer ardemment le sacré Cœur peut faire cet effet, que seront ceux qu'il produira dans les cœurs qui l'aiment véritablement, et dont la plus grande souffrance est de ne pas assez souffrir, ou plutôt de ne pas assez aimer? A la vérité je crois que tout se change en amour; et une ame qui est une fois embrasée de ce sacré feu, n'a plus d'autre exercice ni d'autre emploi que d'aimer en souffrant. Aimons donc notre souverain Maître; mais aimons-le sur la Croix, puisqu'il fait ses délices de trouver dans un cœur, amour, souffrance et silence. Vous avez trouvé le secret, ma chère sœur, de me le faire interrompre, en me parlant de l'aimable Cœur de notre divin Sauveur pour lequel je ne puis garder de mesure: mais, hélas! ce n'est qu'en paroles et sans effet.

J'espère que la longueur de cette lettre vous empêchera à l'avenir de vous plaindre de mon silence, et que vous me permettrez de le garder dans le Cœur de notre aimable Jésus, où je suis toute à vous en l'amour sacré. Votre, etc. D. S. B.

15.

A la Mère PERONNE-ROSALIE GREFFIER, *Supérieure du Monastère de Sémur en Auxois.*

V. J.

Quelle joie pour mon cœur, ma chère mère, lorsque j'apprends l'accroissement de la dévotion au sacré Cœur de notre aimable Sauveur! Il n'y a rien que je ne voulusse faire et souffrir pour cela : mais à condition que je serai toute cachée et anéantie dans ce divin Cœur; car lorsqu'il me faut être vue et connue des créatures, ce m'est toujours une nouvelle mort; et c'est pire que jamais : plus je veux m'enfoncer et cacher dans mon néant pour vivre dans cet abîme, tout-à-fait inconnue au monde, plus il me suscite de nouvelles connaissances. Mais, hélas! comment ai-je fait pour tromper ainsi les créatures? Je ne trouve point de plus rude croix; et si Notre-Seigneur par sa douce bonté ne m'aidait en m'accordant ce qui m'est justement dû, qui est les humiliations et contradictions, je me désolerais. Continuez de prier pour moi le Seigneur, et soyez persuadée que je ne vous oublie point en sa présence, et que je ne perdrai jamais le souvenir de tout ce que je vous dois. N. vous salue, et m'a chargée de vous assurer de sa plus sincère amitié. Elle se faisait bien de la peine de ne pouvoir être utile à rien au sacré Cœur; mais il lui a donné son office, la destinant pour demander au Père éternel de faire connaître ce divin Cœur, au Saint-Esprit de le faire aimer, et à la sainte Vierge d'employer son crédit, afin qu'il fasse sentir

les effets de son pouvoir à tous ceux qui s'y adresseraient. Il désire qu'il y en ait une chez vous qui lui rende le même service; mais il veut qu'elle soit tirée au sort, disant que bienheureuse sera celle sur qui le sort tombera, car il sera de même son médiateur: vous pourrez la changer tous les ans. De plus il demande encore, qu'une autre soit particulièrement chargée de demander très-humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au très-saint Sacrement de l'Autel; et celle-là se pourra confier humblement qu'elle obtiendra grâce et pardon pour elle. Vous la changerez tous les ans, de même que la précédente; et pour vous, votre office sera d'offrir à cet adorable Cœur tout ce qui se fera de bien à son honneur, et cela selon ses desseins. Il veut que je vous dise que votre communauté a tellement gagné son amitié, en lui rendant ses premiers devoirs, qu'elle s'est rendue un objet de ses complaisances, et ne veut plus que priant pour elle je la nomme autrement que la communauté bien-aimée de son Cœur, lequel prend tant de plaisir à l'honneur qu'il en reçoit, que cela lui fait oublier toutes les amertumes qui lui viennent d'ailleurs.

Il m'a encore été montré un trésor de grâce et de salut pour elle, à cause du grand plaisir que notre Seigneur Jésus-Christ prend à l'honneur qu'on rend chez vous à son sacré Cœur: mais je ne crois pas, à vous parler simplement, que ces grâces et bénédictions qu'il vous promet, consistent en l'abondance des choses temporelles; car il dit que c'est cette abondance qui nous appauvrit de sa grâce et de son amour, et c'est de quoi il veut enrichir vos ames et vos cœurs.

Voilà, ma chère mère, tout ce que je vous puis dire pour le présent, en vous assurant que je serai toujours toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus, de quelque manière qu'il vous inspire d'en user à mon égard; de même qu'après notre très-honorée

mère Marie-Christine Melin, pour laquelle je vous puis assurer avoir tout le respect, l'estime et la confiance qu'on peut avoir pour une aussi bonne et charitable mère qu'elle l'est. J'expérimente continuellement son soin et ses bontés à mon égard : tout ce dont j'aurais sujet de me plaindre, c'est de sa charité, ne me voulant pas croire aussi méchante qu en effet je le suis, toujours infirme et languissante comme à l'ordinaire, et toujours toute à vous dans le Cœur adorable de notre divin Maître, etc. Votre très-humble, obéissante, indigne fille et servante en Notre-Seigneur, Marguerite-Marie, etc.

16.

A la sœur FÉLIX-MAGDELEINE DE LA BARCE, *religieuse de la Visitation, à Moulins.*

V. J.

1688.

J'avoue, ma toute chère sœur, que vous avez juste sujet de vous plaindre de mon peu de correspondance à tant de témoignages de bontés et d'une si cordiale amitié que je n'ai pas méritée, et dont je suis confuse, quoiqu'il me semble que mon chétif cœur s'efforce de tout son pouvoir de vous rendre tout le retour dont il est capable dans celui de notre bon Maître, qui sait combien il rend votre ame chère à la mienne : et sans me vouloir excuser, il faut vous dire, que je crois que vous ne me blâmerez pas tout-à-fait de mon silence, quand vous en saurez les justes raisons, dont la première est que me voyant accablée de lettres, pour avoir trompé malheureusement les créatures, dont vous êtes du nombre, je n'ai point vu d'autre remède à ce mal, que le silence; en telle sorte que je ne pense plus à répondre à personne, puisqu'on ne peut pas être utile aux autres, que l'on ne se soit premièrement réformé soi-même. Car si vous saviez

combien je me vois éloignée de ce que doit être une vraie fille de sainte Marie, qui doit mettre toute son attention à se rendre une véritable copie de son Epoux crucifié ! Je vois que tout nous peut servir de moyens pour cela : car qu'importe de quel bois soit faite notre croix, pourvu que ce soit une croix, et que l'amour de celui qui y est mort nous y tienne ? Cela nous doit suffire, et je vous estime heureuse que vos emplois vous en fournissent le moyen, en vous faisant marcher à rebours de vos inclinations : tout cela est bon, sinon le chagrin et le trouble qu'il faut rejeter bien loin de vous, car le Seigneur ne fait sa demeure que dans la paix d'une ame qui aime fortement de se voir détruire et anéantir, pour demeurer comme toute perdue dans l'amour de son abjection ; et je me sens toujours plus confirmée en lisant les vôtres, que c'est là la voie que le Seigneur vous a tracée, et dans laquelle vous devez faire votre plaisir de vous avancer, soit qu'il vous y conduise lui-même, ou qu'il se serve des créatures ou de vous-même, il n'importe : pourvu qu'il se contente, c'est assez : laissez-le faire ; et que votre occupation soit de l'aimer, et votre attention de ne lui pas résister ni faire obstacle à ses desseins : vous verrez qu'il vous fera faire beaucoup de chemin en peu de temps, sans que vous vous en aperceviez. Pour ce qui est d'entrer dans son sacré Cœur, allez, que devez-vous craindre, puisqu'il vous invite d'y aller prendre votre repos ? N'est-il pas le trône de la miséricorde, où les plus misérables sont les mieux reçus, pourvu que l'amour les présente dans l'abîme de leurs misères ? Si nous sommes lâches, froids, impurs et imparfaits, n'est-il pas une fournaise ardente où il nous faut perfectionner et purifier, comme l'or dans le creuset, pour être comme une hostie vivante tout immolée et sacrifiée à ses adorables desseins ? Ne craignez donc pas de vous abandonner sans réserve à son amoureuse providence.

providence, puisque l'enfant ne périra pas entre les bras d'un père tout puissant.

Il me semble vous avoir déjà dit qu'il n'agrée pas votre crainte, comme il aime une confiance filiale ; et puisqu'il vous aime, qu'avez-vous à craindre, sinon de ne lui pas rendre tout le retour d'amour qu'il veut de vous, qui consiste dans ce parfait abandon et oubli de vous-même ? Quittez-vous vous-même, et vous trouverez Dieu : oubliez-vous vous-même, et il pensera à vous : abîmez-vous dans votre néant, et vous le posséderez. Mais qui fera tout cela ? l'amour que vous trouverez dans le sacré Cœur. Il faut tâcher de faire en lui, non-seulement votre solitude, mais aussi le prendre pour votre guide et principal directeur, afin qu'il vous apprenne ce qu'il veut de vous, et qu'il vous donne la force de l'accomplir parfaitement. Si je ne me trompe, voici en peu de mots ce que je pense en être le principal : c'est qu'il veut vous apprendre à vivre sans appui, sans amis, et sans plaisir. A mesure que vous vous occuperez de ces paroles, il vous en donnera l'intelligence. Encore une fois, ma chère amie, ne vous troublez point de vos fautes ; mais quand vous en avez fait, dites tout confidemment au tout aimable Cœur de Jésus : O mon unique amour, payez pour votre pauvre esclave, et réparez le mal que je viens de faire : faites-le tourner à votre gloire, à l'édification de mon prochain, et au salut de mon ame. De cette manière nos chutes nous servent quelquefois beaucoup pour nous humilier et apprendre ce que nous sommes, et combien il nous est utile d'être cachés dans l'abîme de notre néant. Mais l'amour-propre qui voudrait partout se produire, être applaudi, aimé et bienvenu, ne veut entendre ni ne peut comprendre cette leçon : il ne faut pas raisonner avec lui, car il se nourrit et engraisse de réflexion. Enfin, mon intime sœur, tâchons de n'en avoir que pour apprendre à bien porter nos croix dans

un amoureux silence, car c'est un précieux trésor que la croix, que nous devons tenir secrète, de peur qu'on ne nous la dérobe. Je ne vois rien qui nous adoucisse tant la longueur de la vie, que de toujours souffrir en aimant : souffrons donc amoureusement sans nous plaindre, et tenons pour perdus les momens passés sans souffrir. Nous n'avons pas de temps à perdre ; c'est pourquoi ne pensons qu'au moment présent, afin de le bien employer comme si c'était le dernier jour de notre vie, et qu'il nous fallût paraître pour rendre compte devant le tribunal de la divine justice. Mais de bonne foi, chère amie, ne serez-vous point ennuyée de mes redites ? Car de quoi est-ce que je vous entretiens ? puisque vous savez mieux tout ce que je vous dis par la pratique, que je ne peux vous l'exprimer de parole : mais vous le voulez d'un cœur qui ne vous peut rien refuser dans celui de notre bon Maître, devant lequel je vous conjure de ne pas oublier mes besoins particuliers, qui sont plus grands que je ne peux vous l'exprimer, à cause de mes péchés, ingratitudes et infidélités. Je ne vous oublie pas dans mes indignes prières, non plus que votre très-honorée mère Marie-Félice Dubuisson, pour laquelle j'ai conçu tous les sentimens de respect, d'estime et d'affection dont mon chétif cœur est capable dans celui de notre bon Sauveur, lequel, comme je pense, la regarde avec complaisance dans la place qu'elle vous tient, parce qu'il l'y a mise de son choix : c'est pourquoi j'espère qu'il en aura soin, pourvu qu'elle y mette toute sa confiance. Je lui suis bien obligée de l'honneur de son souvenir : je me serais donné celui de lui écrire, mais tout cela ne servirait qu'à lui être à charge.

Pour votre chère déposée Louise-Henriette de Soudeilles, Dieu sait combien il l'a mise avant dans mon cœur, qui me fait quelquefois désirer de pouvoir lui aider à porter sa croix. Non pas que j'en voulusse di-

minuer le mérite : non, car je l'aime trop, et elle lui est d'un trop grand prix; mais seulement pour la lui alléger. Je m'étais donné l'honneur de lui écrire il y a quelque temps, je ne sais si elle a reçu la lettre. Assurez-la de ma plus sincère affection, et me croyez toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus. Sœur Marguerite ALACOQUE.

17.

A la même.

V. J.

Du 9 janvier 1689.

Je suis contente, ma toute chère et bien-aimée sœur, que nous nous écrivions, pourvu que ce ne soit que de l'amour et de la croix; car je ne sais vous dire autre chose, sinon qu'il nous faut tâcher de tout notre pouvoir de nous rendre des copies vivantes de notre Epoux crucifié, en l'exprimant en nous par toutes nos actions. Ah! ma chère amie, qu'il fait bon toujours souffrir et mourir enfin sur la croix, accablée sous le poids de toute sorte de souffrances, de misères, de mépris, délaissement et humiliations! La croix est un baume précieux qui perd sa bonne odeur devant Dieu lorsqu'il est éventé; c'est pourquoi il la faut cacher et porter en silence autant que nous le pourrons. Ne cessons pas un moment de souffrir, puisqu'on ne peut aimer sans cela. O que la croix est bonne en tout temps et en tous lieux! Embrassons-la donc amoureusement, sans nous soucier de quel bois elle soit faite, ni de quel instrument elle soit fabriquée; puisque rien ne nous unit tant au sacré Cœur de Jésus, que la croix qui est le gage le plus précieux de son amour. Remerciez-le pour moi, ma chère amie, de ce qu'il m'en gratifie quelquefois : mais demandez-lui en même temps pardon du mauvais usage que j'en fais, qui me fait toujours demeurer pauvre

dans la possession de ce précieux trésor, sans lequel la vie me serait insupportable. Ce n'est pas qu'il faille demander la souffrance; car c'est le plus parfait de ne rien demander et ne rien refuser, mais s'abandonner au pur amour pour nous laisser crucifier et consommer selon son désir. Je suis bien consolée de l'heureux progrès que ce divin amour fait en votre cœur, et je ne doute point que ce ne soit lui qui vous donne tous ces saints mouvemens, puisqu'ils donnent la paix à votre ame, la tenant dans le précieux anéantissement : et qu'heureuses sont celles qui vivent toutes perdues et anéanties dans ce divin amour, par un parfait oubli d'elles-mêmes ! L'amour de notre abjection est un souverain remède pour guérir les plaies que l'amour-propre fait à notre cœur : le mien est tout languissant de ce maudit amour-propre ; mais demandons à l'aimable Cœur de notre bon Maître, qu'il le consomme dans le feu sacré qu'il est venu apporter en terre, afin qu'il brûle sans cesse les cœurs de bonne volonté. Enfin, chère amie, il le faut donc aimer, quoi qu'il nous en puisse coûter, mais le pur amour veut tout ou rien. N'ayons donc plus de réserve avec lui : abandonnons-lui tout ce que nous sommes, sans nous mettre en peine de l'avenir, non plus que de réfléchir sur nous-mêmes ni sur notre incapacité : il aura soin de pourvoir à tout, pourvu que nous le laissions faire. Que craignez-vous, pour lui disputer ainsi le sacrifice de votre cœur ? Il est déjà à lui ; mais il le veut posséder seul, c'est-à-dire, vide de tout retour sur nous-mêmes, et libre sans attache à quoi que ce soit, pour saint qu'il nous paraisse. Du moment qu'il nous l'ôte, il faut demeurer contentes et conformes à sa très-sainte volonté, dans la nudité et pauvreté des plaisirs, d'amis, de consolation, de talens, demeurant ainsi soumises à l'oraison et ailleurs, en l'accomplissement de son plaisir, nous réjouissant lorsqu'il se trouve en l'anéantisse-

ment de tout ce que nous sommes et de toutes nos satisfactions. Notre cœur est si petit, qu'il ne peut contenir deux amours; et n'étant fait que pour le divin, il n'a point de repos lorsqu'on y fait quelque mélange. Il faut, mon intime sœur, vous aimer autant que je le fais, pour m'entretenir si long-temps avec votre charité, puisqu'à toute autre je craindrais de me rendre ennuyeuse : mais votre bon cœur excusera tout, et ne se plaindra plus du silence de celle qui vous chérit tendrement en l'amour sacré.

Sœur M. M. Alacoque. D. S. B.

18.

A la même.

V. J.

De Paray, ce 27 mai 1690.

Enfin, ma très-chère amie dans le sacré Cœur de notre adorable Maître, le mien ne peut refuser au vôtre ce que vous me demandez, qui est de répondre à la vôtre dernière, et de vous écrire une fois l'année : vous avouant notre amitié trop forte dans ce divin cœur, pour la pouvoir rompre, du moins de ma part; vous assurant que mon silence ne vous donnera qu'un plus fréquent souvenir de vous, et fortifiera de plus en plus notre amitié et union. Mais je ne peux plus résister pour le présent, et ne me sens pas même capable de le faire : c'est-à-dire, qu'il me faut éteindre et anéantir pour vivre pauvre, inconnue, cachée dans le sacré Cœur de Jésus mon divin Maître, oubliée et méprisée des créatures, afin qu'il établisse son règne d'amour sur mon anéantissement. Mais que répondre à ce que vous me dites ? Je crois que vous ne ferez rien contre cet esprit d'abandon et de sacrifice, dans lequel vous devez vivre et mourir, lorsque vous représenterez la faiblesse de votre corps à ceux qui vous conduisent; et puis demeurez en

paix tout abandonnée et sacrifiée au sacré Cœur, lequel me fait oser vous dire qu'il ne vous abandonnera jamais, mais qu'il prendra un soin tout particulier de vous, à mesure que vous vous y confierez et abandonnerez par une fidélité inviolable, dans les occasions où il s'agira de lui témoigner votre amour; lequel il me semble vouloir que vous fassiez particulièrement consister dans le parfait oubli de vous-même, l'amour du mépris qui sait tout souffrir en silence. De plus, sur la peine que vous sentez d'une vie languissante au service de Dieu, voici ce qu'il me semble me mettre en pensée de vous dire, de ne vous en point troubler; mais que pour lui satisfaire sur ce sujet, vous n'avez qu'à vous unir en tout ce que vous ferez au sacré Cœur de Jésus; au commencement pour vous servir de disposition, et à la fin pour satisfaction. Comme par exemple, si vous ne pouvez rien faire à l'oraison, contentez-vous d'offrir celle que ce divin Sauveur fait pour nous au très-saint Sacrement de l'autel, offrant ses ardeurs pour réparer toutes nos tiédeurs, et dites dans chacune de vos actions: Mon Dieu, je vais faire ou souffrir cela dans le sacré Cœur de votre divin Fils, et selon ses saintes intentions que je vous offre, pour réparer tout ce qu'il y a d'impur et d'imparfait dans les miennes; et ainsi de tout le reste. Et lorsqu'il vous arrivera quelque peine, affliction ou mortification, dites-vous à vous-même: Prends ce que le sacré Cœur de Jésus t'envoie pour t'unir à lui, et tâche surtout de conserver la paix du cœur qui vaut plus que tous les trésors imaginables; et le moyen de la conserver, c'est de ne plus avoir de volonté, mais mettre celle de ce divin Cœur en place de la nôtre, pour la laisser vouloir pour nous tout ce qui lui sera le plus glorieux, nous contentant de nous soumettre et abandonner; et en un mot cet aimable Cœur suppléera à tout ce qui pourra manquer de votre part, car il aimera Dieu pour vous, et vous

l'aimerez en lui et par lui. Mais n'en dis-je pas trop ? Ce n'est que pour satisfaire votre humilité, puisque la perfection ne consiste, comme dit notre saint fondateur, qu'à peu parler, peu penser, mais beaucoup faire et souffrir pour Dieu. Hélas ! chère amie, je me confonds et me condamne moi-même en écrivant ceci, me trouvant si éloignée de ce que je dis, ce qui est la cause que je ne veux plus écrire, que premièrement je n'aie appris à faire ce que je dis : car, comme dit Notre-Seigneur, que pourrait-il servir à l'homme de gagner tout le monde, s'il fait la perte de son ame ? Voilà, comme vous voyez, que je vais sans façon avec vous, car vous êtes très-avant dans mon chétif cœur, dans toute l'affection duquel je vous puis assurer, que lorsque vous jugerez, comme vous me le dites, que je vous pourrais être très-utile, vous n'aurez qu'à me le faire connaître, et vous verrez alors ce que je vous suis dans le sacré Cœur de Jésus-Christ. Il n'aura pas, comme je le pense, désagréable la prière que vous souhaitez faire à son bien-aimé disciple le glorieux saint Jean, mais que ce soit pour obtenir la parfaite conformité au bon plaisir divin. Au reste, vous me demandez la cause de ce silence de trois semaines. Je ne vous en puis dire d'autre, que celle que je me trouvais entièrement impuissante à pouvoir seulement former une parole que l'on eût pu entendre, quoique je me fisse de grandes violences pour cela, à cause de la charge où je suis ; mais à Dieu ne plaise que je me fusse rendue singulière, en voulant faire plus de retraite que les autres qui n'en avaient que dix jours. Vous me demandez ce que je faisais dans ce silence. Hélas ! je n'ai qu'une seule affaire, qui est d'aimer, m'oublier et m'anéantir ; puisque tout consiste en l'amour de Dieu, et la haine de nous-mêmes : et cette affaire me paraît de si grande importance, que jamais je n'ai assez de temps pour y employer. Aimons-le donc, cet unique Epoux de

nos ames; mais aimons-le dans toutes choses et par-dessus tout, sans goût, sans sentimens ni plaisir, dans la souffrance et désolation, comme dans la jouissance des consolations. Et ne me dites pas que vous n'avez point d'amour : je vous dis que si, que vous l'aimez; mais que c'est que vous avez trop de crainte, qui est ce qui déplaît à Dieu, car il veut de vous une amoureuse confiance.

Présentez, s'il vous plaît, mes très-humbles respects à votre très-honorée (1), laquelle j'estime et chéris sincèrement dans le sacré Cœur de notre adorable Maître, devant lequel je ne l'oublierai pas, non plus que votre chère sœur la déposée (1), à qui j'en dis de même, et à vous, mon intime sœur, que je supplie aussi de demander à ce divin Cœur pour moi son pur amour, qui me convertisse toute en lui. Je ferai le même pour vous, à qui je suis dans ce même amour toute à vous, sœur M. M. Alacoque. D. S. B.

19.

A une personne de piété.

Je prie Notre-Seigneur d'être lui-même votre force, pour arriver à la perfection de ses vraies épouses crucifiées, qui pour cela se doivent offrir de cœur et d'affection sans réserve, pour lui être des servantes toutes crucifiées. Mais, mon Dieu, ma sœur, que veux-je vous dire par ces paroles ? Aurez-vous assez de courage pour les mettre en pratique, c'est-à-dire, de mourir continuellement à vos inclinations, passions et satisfactions, et en un mot à tout ce qui est de la nature immortifiée, pour faire vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce et son amour ? Ce n'est pas assez pour lui de cette crucifixion que vous ferez de vous-même : il agréera beaucoup plus celle que les autres feront de vous, soit en vous corrigeant, mortifiant et

(1) La mère Dubuisson.
(2) La mère de Soudeilles.

humiliant ; et souvent il prend plaisir de le faire lui-même, en nous affligeant intérieurement et extérieurement. Mais qu'importerait-il à une ame qui a autant de bons désirs que vous en faites paraître de vouloir être toute à Dieu, de quelle manière et par quelle voie il la conduise ? Pourvu qu'il soit content, cela nous devrait suffire, sans nous mettre en peine de nos petits mécontentemens, qui ne viennent ordinairement que de ce que nous ne travaillons pas assez à nous mortifier et simplifier par le retranchement des retours et réflexions d'amour-propre, qui font qu'on ne veut souffrir que ce qu'on veut, et qu'on use mal des occasions que la divine providence nous fournit, sans que nous les ayons recherchées ni prévues.

Vous souhaitez, ma chère sœur, que je vous dise ma pensée sur le choix de votre vocation : je ne vous en peux dire autre chose, sinon de suivre le conseil de celui qui vous conduit. Vous me dites qu'il ne vous connaît pas : c'est ce qui me surprend fort, parce que nous devons plus faire connaître la vérité de nos bons désirs par les œuvres, que par les paroles qui sont suspectes, si votre conduite ne les vérifie. Pensez-y bien : quand il s'agit de faire des vœux, il y va du salut, d'autant que cela donne un nouveau mérite à nos actions. Vous le savez bien : mais à vous parler franchement, je ne puis accorder deux choses ensemble dans une ame qui veut être toute à Dieu, qu'elle puisse commettre souvent et volontairement des manquemens de sincérité, et sans en avoir la vue, cherchant certains détours et déguisemens dans ses paroles et actions ; n'allant pas le droit chemin de ceux qui n'envisagent que Dieu dans tout ce qu'ils font, et sans autre finesse prennent pour devise, Je ne ferai ni plus ni moins étant seule, comme à la vue des créatures, puisque mon Dieu me voit partout, et qu'il pénètre les plus secrets replis de mon cœur. Je ne veux pourtant pas croire, ma chère sœur, que

vous tombiez dans ces manquemens dont je viens de parler, parce qu'ils me paraissent si horribles et incompatibles avec l'Esprit de Dieu et son amour, que non-seulement une ame ne pourra jamais faire aucun progrès dans la perfection, ni acquérir aucune vertu ; mais c'est que par ces défauts de simplicité on donne tout pouvoir à l'ennemi de nous rendre comme son jouet, et de nous tromper comme il voudra : car il est assez fort, pourvu que nous lui gardions le secret ; puisque rien ne le confond tant et ne le rend plus impuissant à notre égard, que la sincère accusation de nos fautes, manifestant simplement notre bien et notre mal à ceux qui nous conduisent, le tout sans exagération ni dissimulation, afin qu'ils nous connaissent pour nous conduire à la perfection que Dieu demande de nous, écoutant avec humilité et soumission ce qu'ils nous disent, pour l'accomplir avec simplicité en quoi que ce soit, hors de l'offense de Dieu. Voilà, ma très-aimée Sœur, ce qu'il m'est venu en pensée de vous dire à présent. Je ne sais pourquoi Dieu a permis que je ne vous aie parlé que de cette sainte vertu de simplicité, si ce n'est que parce qu'il me semble avoir tant d'horreur du contraire, que quand je verrais dans une ame toutes les autres vertus sans celle de sincérité, et qu'elle serait favorisée de plusieurs autres grâces, tout cela, dis-je, ne me semblerait que des tromperies et des illusions. Mais c'est assez dit là-dessus : suivez en tout ce que ce bon Père vous ordonne, car il désire votre vrai bien pour la gloire de Dieu. Toute à vous dans le sacré Cœur de Jésus, sœur Marguerite-Marie Alacoque. D. S B

20.

A M. son frère, curé du Bois-Sainte-Marie.

V. J.

22 janvier 1687.

Ce m'est une douce consolation, mon très-cher frère, de ce que la bonté du sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ daigne bien accorder sa volonté avec celle que nous avions de vous garder encore un peu ici-bas, dans ce lieu de misères et de larmes, où il faut confesser avec l'Apôtre, que tout est vanité et affliction d'esprit, hors d'aimer et servir Dieu seul. C'est ce que je lui ai promis que vous feriez s'il vous laissait encore quelque temps de vie : car voyez-vous, mon cher frère, j'ai bien fait des promesses au sacré Cœur de Notre-Seigneur pour la pouvoir obtenir, croyant que vous ne me démentirez pas, et que vous les effectuerez; car Dieu ne peut être moqué. Voici donc tout simplement à quoi je vous ai obligé, suivant la liberté que vous m'en donnez par la vôtre, et pour accomplir ce que je crois que Notre-Seigneur veut de vous, sur l'assurance de quelque personne fort gratifiée des dons de Dieu, et qui vous affectionne beaucoup. Demandant donc à Notre-Seigneur de vous donner encore quelques années de vie, si c'était sa volonté, pour pouvoir effectuer les bons désirs qu'il vous donne d'être à lui, en lui consacrant tous les momens de votre vie, en ne vous employant plus qu'à son service, selon la pureté et sainteté que demande votre ministère ; il sembla à cette personne qu'on lui répondit : Oui, je te l'accorde à cette condition que tu me proposes ; et je voudrais en faire un saint s'il voulait correspondre à mes desseins et aux grâces que je lui ferai pour cela ; mais il faut absolument retrancher trois choses.

La première l'attache aux choses terrestres, et sur

tout l'amour sensuel du plaisir des sens, où est compris le jeu. La seconde, retrancher toute superfluité aux habits, et en tout ce qui regarde votre personne ; et s'il y a quelques épargnes, les donner aux pauvres. En troisième lieu, ne vous mêler des choses du monde que le moins que vous pourrez, ne vous laissant aller à aucune promptitude volontaire. Tout cela a été promis au sacré Cœur de Jésus-Christ pour vous, au cas que vous y vouliez bien donner votre consentement, et que vous vous consacriez tout à ce Cœur adorable pour lui rendre et procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire qui sera en votre pouvoir, tant par vous-même que par ceux qui seront à votre charge.

Je croyais vous avoir déjà parlé de cette dévotion qui s'établit tout nouvellement ; mais comme vous ne me répondîtes rien, je ne sais si vous aviez agréé ce que je vous en avais dit : mais il me semble qu'il n'y a point de plus court chemin pour arriver à la perfection, ni de plus sûr moyen de salut, que d'être tout consacré à ce divin Cœur pour lui rendre tous les hommages d'amour, d'honneur et de louanges dont nous sommes capables. C'est à quoi on vous a encore engagé ; et j'espère vous en parler encore plus particulièrement lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, si Dieu me veut donner cette consolation.

De plus, nous avons promis que vous prendriez pendant neuf jours les billets que je vous envoie, un chaque jour à jeûn, et que vous diriez ou feriez dire neuf messes durant neuf samedis à l'honneur de l'immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie mère de Dieu, et autant de messes de la Passion pendant neuf vendredis à l'honneur du sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ.

Voilà, mon cher frère, votre engagement, sans ceux que j'ai faits de ma part, non-seulement pour demander à Notre-Seigneur votre santé, mais pour faire une

année de pénitence pour vous, s'il vous avait retiré de cette vie, sans avoir accompli celle que vous vous êtes proposé de faire pendant votre maladie. Regardez jusqu'où va la sainte amitié d'union que le sacré Cœur de Jésus-Christ a faite de nos cœurs, puisqu'oubliant les péchés d'une vie aussi criminelle que celle que j'ai toujours menée, je pensais faire pénitence de vos péchés. Mais voyez la bonté de notre bon Maître, qui sachant bien que j'en ai encore plus besoin que vous, vous a laissé pour m'aider à satisfaire pour les miens, qui sont si grands que je tremble en y pensant : mais j'espère tout du sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel a tant de tendresse pour vous, qu'il veut que vous vous fassiez saint à quel prix que ce soit ; et c'est pour cela qu'il vous laisse encore en ce monde, et qu'il vous a envoyé cette maladie pour vous réveiller et vous faire redoubler le pas. Ah ! quel regret pour moi, si vous ruinez les desseins de ce sacré Cœur sur vous, ne faisant pas ce qu'il vous fait connaître vouloir de vous. Aimez-le donc, si vous voulez que je vous aime ; car je ne veux aimer que ce qu'il aime. Ah ! si vous pouviez comprendre comme il fait bon l'aimer et être aimé de lui ! car je crois que nul ne périra de ceux qui lui seront particulièrement dévoués et consacrés. Je ne me pourrais jamais lasser de vous parler sur ce sujet.

Enfin soyons donc tout à Dieu, tout pour Dieu, et tout en Dieu ; et vous souvenez qu'il veut de vous une vie exemplaire, qui soit pure et tout angélique. Si aujourd'hui nous entendons la voix du Seigneur, n'endurcissons pas nos cœurs, ne différons pas d'un moment à donner plein pouvoir à la grâce. Pardonnez, mon cher frère, si je vous dis tout cela, qui ne provient que d'un cœur qui vous aime, et qui désire ardemment que vous soyez saint. C'est ce que je demande au sacré Cœur de notre bon Maître, pour qu'il

vous consume des plus vives flammes de son pur amour qui me rend toute à vous, sœur Marguerite Alacoque. D. S. B.

21.

Au même.

V. J.

Vous ne pouviez me donner une plus sensible joie, mon très-cher frère, qu'en me témoignant le zèle dont l'adorable Cœur de Jésus vous anime à l'aimer, et à le faire connaître, aimer et honorer, en tâchant d'établir de tout votre ponvoir le règne de son pur amour dans les ames. Ah ! il est vrai que vous m'avez pris par tout ce qui est le plus capable de toucher mon chétif cœur, qui n'est sensible qu'à cela, qui ne désire et ne respire que pour voir régner celui de notre bon Maître dans tous les cœurs capables de l'aimer. C'est maintenant que je ne peux plus douter de la sainte union que son pur amour a faite dans nos cœurs, puisqu'il vous a donné un saint désir que je n'avais jamais osé vous proposer : le sacré Cœur ne me le permettant pas, que vous n'en eussiez fait la première ouverture de votre libre volonté, par laquelle il veut que je lui rende par vous, comme par un autre moi-même, ce qu'il désire recevoir de vous et de moi. C'est donc maintenant que je reconnais votre amitié véritable, puisqu'elle commence à me donner les preuves que je souhaite. Que de consolations pour moi, de vous voir si libéral envers cet aimable Cœur de Jésus, qui me semble par là être une forte preuve qu'il veut entièrement détacher le vôtre des choses de la terre, parce qu'il veut que vous soyez saint. Oui, mon cher frère, je l'espère, et il ne tiendra qu'à vous de vous faire saint, par les grandes grâces qu'il vous fera, si vous voulez y correspondre en suivant fidèlement les saintes inspirations et bons mouvemens qu'il vous donne pour cela. Il vous en coûtera, il est vrai, de

a part de la nature qui craint sa propre destruction ; et tout cela fait souffrir ; mais hélas ! la pourrait-on faire mourir sans souffrir beaucoup, puisque tout s'y oppose en nous ? Car nos passions se révoltent continuellement, ce qui nous fait souvent tomber ; mais il ne nous faut pas troubler pour cela, ni nous laisser abattre ou décourager ; mais nous faire violence, en tirant profit de nos propres chutes pour nous animer au combat par l'exemple des saints qui ont senti des faiblesses comme nous. Il nous faut donc, comme eux, combattre contre nous-mêmes jusqu'à la fin, et mourir les armes en main ; car la couronne n'est donnée qu'aux victorieux. Vous voyez bien, mon cher frère, que je n'entends pas par là vous inviter à de grandes austérités ; mais oui bien à une généreuse mortification de vos passions et inclinations ; à détacher votre cœur et le vider de tout le terrestre ; à être charitable envers le prochain, libéral à l'égard des pauvres, ne regarder que Dieu en tout ce que vous faites, et le chercher en simplicité, pureté et humilité de cœur, ne cherchant qu'à lui plaire, et lui attribuant la gloire de tout, sans vous soucier d'acquérir aucune estime ni réputation parmi les créatures. Ah ! mon cher frère, faisons que notre vie ne déshonore pas la sainte vocation à laquelle nous sommes appelés, qui demande que nous vivions d'une vie tout angélique. Vous voyez la liberté que me donne notre sainte union, de vous dire sans façon ce qui me vient en pensée, sachant qu'une véritable amitié du sacré Cœur excuse tout. Courage donc, mon cher frère ; achevez ce que vous avez commencé en faveur de ce divin Cœur, et croyez qu'il vous rendra au centuple tout ce que vous ferez pour son amour, etc.

22.

A une de ses supérieures.

Comment se peut-il faire, ma révérende mère, qu'avec tant de défauts et de misères, mon ame soit toujours si affamée des souffrances? Mais quand je pense que vous lui faisiez du moins la grâce de la soutenir quelquefois de ce pain délicieux, quoique amer à la nature, et que maintenant je suis privée de ce bonheur à cause sans doute du mauvais usage que j'en ai fait, je suis accablée de douleur; j'ose bien vous assurer que rien ne m'a jamais attachée si fort à vous, que cette conduite à laquelle je ne saurais penser qu'avec des sentimens d'une tendre reconnaissance pour vous, qui ne pouviez me donner des marques plus assurées et plus agréables d'une parfaite amitié, qu'en humiliant et en mortifiant une personne aussi imparfaite que je le suis. Quoique vous ne l'ayez pas assez fait, eu égard aux sujets que je vous en donnais, cependant ce peu me consolait et m'adoucissait les amertumes de la vie, qui m'est insupportable sans les souffrances, tandis que je vois mon divin Maître sur la croix; cependant je n'ai jamais bien appris à souffrir, il n'y a rien que je fasse si mal, quoiqu'il n'y ait rien que je souhaite si ardemment; c'est que je n'aime pas assez mon Dieu, parce que je m'aime trop moi-même. O ma chère mère, qu'il est dur de vivre sans aimer Dieu; mais comment aimer un Dieu crucifié sans aimer la croix, sans vivre et mourir sur la croix? Il me semble que je vivais en assurance sous votre conduite, parce que vous aviez la charité de contrarier quelquefois mes inclinations. Hélas! je me suis rendue indigne de ces faveurs; cependant l'amour des humiliations augmente, et je ne sais si c'est parce que je ne souffre presque plus rien, que le désir de mourir me presse plus que jamais. Je ne saurais me résoudre à demander à Dieu les années de vie que vous

m aviez conseillé de demander, si ce n'est à condition qu'elles seraient toutes employées à honorer le sacré Cœur de mon Jésus dans le silence et dans la pénitence, sans plus l'offenser, demeurant jour et nuit, s'il était possible, devant l'adorable sacrement de l'autel, où ce divin cœur fait toute ma consolation ici-bas.

23.

A son directeur.

(Elle écrivit cette lettre après un ordre exprès de l'obéissance.)

Je suis donc obligée de déclarer à votre révérence les grandes grâces que mon Sauveur m'a faites, et dont je ne voudrais jamais parler, puisque je n'y pense jamais que je ne souffre des peines étranges à la vue de mes ingratitudes, qui m'auraient sans doute précipitée dans l'enfer, si la miséricorde de mon divin Sauveur et l'intercession toute-puissante de la sainte Vierge ma bonne mère ne désarmaient, pour ainsi dire, la justice de Dieu à mon égard. A vous dire ma pensée, je ne fais jamais réflexion à ces grandes grâces, que je ne craigne extrêmement qu'après m'être trompée moi-même, je ne trompe encore ceux à qui je suis obligée par obéissance de parler. Je demande sans cesse à Dieu qu'il me fasse la grâce d'être inconnue, anéantie, et ensevelie dans un éternel oubli, et je regarde cette grâce comme la plus grande de toutes celles qu'il m'a faites ; c'est pour cela que ce n'est que sous ces deux conditions que j'ai pu me résoudre d'écrire à votre révérence tout ce qui suit : la première, qu'elle brûlera ma lettre d'abord après l'avoir lue ; la seconde, qu'elle me gardera un inviolable secret sur tout ce que je lui écris. Mon divin Maître m'a fait connaître qu'il voulait ce sacrifice de moi : mais je ne pense pas qu'il veuille jamais qu'il reste aucun souvenir d'une si méchante créature.

Je vous dis ceci une fois pour toutes, et la pro-

messe que vous me ferez de garder inviolablement ces deux conditions, adoucira la peine que je sens à écrire, et conservera mon ame dans une grande paix. J'espère aussi que vous me direz votre sentiment, car je ne sais que penser lorsque je considère d'un côté tant de grâces, et de l'autre une vie si peu conforme à de si grands bienfaits.

24.

Au même.

Non, mon révérend Père, rien n'est capable de m' plaire dans ce monde que la croix de mon divin Maître; mais une croix toute semblable à la sienne, c'est à-dire, pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Que les autres soient assez heureux pour monter avec mon divin Sauveur sur le Thabor; pour moi, je me contenterai de ne savoir point d'autre chemin que celui du Calvaire. Aussi ne trouvé-je d'attraits que dans la croix. Mon partage sera donc d'être sur le Calvaire jusqu'au dernier soupir, parmi les fouets, les clous, les épines et la croix, sans consolation, ni plaisir, que celui de n'en point avoir. Quel bonheur de pouvoir toujours souffrir en silence, et mourir enfin dans toutes sortes de misères au corps et en l'esprit, parmi l'oubli et le mépris! (car l'un ne me saurait plaire sans l'autre.) Bénissez donc, mon révérend Père, et remerciez pour moi notre souverain Maître, de ce qu'il m'honore si amoureusement et si libéralement de sa précieuse croix, ne me laissant pas un moment sans souffrir. Ah! que ferais-je sans cela dans cette vallée de larmes, où je mène une vie si criminelle, que je ne me regarde que comme un égoût de misères? et c'est ce qui me fait craindre que je me rende indigne du bonheur infini de porter la croix, pour me rendre semblable à mon Jésus souffrant. Je vous conjure, si vous avez quelque charité pour moi, priez

cet aimable Sauveur de ne se point rebuter du mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent de ce précieux trésor de la croix, en me privant du bonheur de souffrir · car c'est là toût l'adoucissement que je trouve à la longueur de mon exil ; ne nous lassons donc jamais de souffrir en silence. La croix est bonne en tout temps et en tout lieu, pour nous unir à Jésus-Christ souffrant et mourant ; on ne peut l'aimer véritablement sans souffrir, et je puis dire que je ne l'aime point du tout, puisqu'il me semble que je souffre si peu, que ma plus grande souffrance c'est de ne pas assez souffrir. Je me fais un plaisir de savoir que les autres sont comblés des douceurs de l'amour jouissant, pour moi je n'en veux point ici d'autre que de me voir abîmée dans les douleurs du pur amour souffrant. Mais je sens bien que je me satisfais trop en vous parlant des souffrances, et je ne saurais faire autrement : car l'ardente soif que j'en ai eue, m'est un tourment que je ne puis vous exprimer, et cependant je connais bien que je ne sais ni aimer, ni souffrir ; ce qui me fait voir que tout ce que j'en dis, ce n'est qu'un pur effet de mon amour-propre, et d'un orgueil secret qui vit en moi. Ah ! que je crains que tous ces désirs de souffrir ne soient que des artifices du démon pour m'amuser par des sentimens vains et stériles ! mandez-moi ce qu'il vous en semble.

25.

Au même.

Il me semble, mon révérend Père, que je ne serai jamais en repos que je ne me voie dans des abîmes d'humiliations et de souffrances, inconnue à tout le monde, et ensevelie dans un éternel oubli ; ou, si l'on se souvient de moi, que ce ne soit que pour me mépriser davantage, et pour me donner quelque nouvelle occasion de souffrir quelque chose pour Dieu Voilà, mon révérend Père, ce que je demande sans

cesse à mon divin Sauveur, et je ne sais s'il y a en ceci quelque illusion, mais je puis vous assurer qu'à son amour près, je ne puis demander autre chose, ou, pour mieux dire, je ne sais demander pour moi qu'une seule chose, à savoir un ardent amour de Jésus-Christ crucifié, et par conséquent un amour souffrant.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que mon plus grand plaisir serait d'aimer mon aimable Sauveur d'un amour aussi ardent que l'est celui des Séraphins ; mais je ne serais pas fâchée, ce me semble, que ce fût dans l'enfer même que je l'aimasse. La pensée que j'ai qu'il y aura un lieu dans le monde, où pendant toute l'éternité un nombre infini d'ames rachetées par le sang précieux de Jésus-Christ, n'aimeront nullement cet aimable Rédempteur ; cette pensée, dis-je, m'afflige quelquefois jusqu'à l'excès ; je voudrais, mon divin Sauveur, si c'était votre volonté, souffrir tous les tourmens de l'enfer, pourvu que je vous aimasse autant qu'auraient pu vous aimer dans le Ciel tous les malheureux qui souffriront toujours, et qui ne vous aimeront jamais. Hé quoi! est-il raisonnable qu'il y ait un lieu dans le monde où pendant toute l'éternité Jésus-Christ ne soit pas aimé? En vérité, si l'on savait le désir que j'ai de souffrir, et d'être méprisée, je ne doute pas que la charité ne portât tout le monde à me satisfaire en ce point.

26.

Au même.

Notre souverain Maître m'a mis dans un état souffrant en ce temps de carnaval, où tant de pécheurs l'offensent et l'abandonnent. Il me semble que c'est tellement un temps de douleur et d'amertume pour moi, que je ne puis voir ni goûter que mon Jésus souffrant, en compatissant à ses douleurs. Ce divin

Sauveur m'en pénètre si vivement que je ne me reconnais pas moi-même. Tout sert à sa divine Justice d'instrument propre à tourmenter cette victime criminelle ; en telle sorte, que je ne puis faire autre chose que de me sacrifier comme une victime d'immolation à sa Justice. Il me semble que je souffre d'une manière si étrange, que je vous avoue que si sa miséricorde infinie ne me soutenait, à mesure que sa justice me fait sentir le poids de sa rigueur, il me serait impossible de le soutenir un moment. Cependant tout cela se passe dans une paix inaltérable, me contentant d'acquiescer à son bon plaisir ; pourvu que mon divin Sauveur se contente, cela seul me suffit. Je ne croyais pas vous pouvoir écrire, car je ne voudrais dire autre chose dans l'état où je suis, que ces paroles de mon aimable Sauveur : *Mon ame est triste jusqu'à la mort* (1), ou ces autres : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée* (2) ?

Cependant je puis vous assurer que plus je souffre, plus je sens la soif ardente que j'ai de souffrir. Je crains même que je ne prenne trop de satisfaction à souffrir. Enfin, le parti que je suis résolue de prendre en tout ceci, c'est de m'abandonner et de me soumettre parfaitement à la bonté infinie de mon souverain Maître, modérant même cet ardent désir que j'ai des souffrances, en lui laissant le soin de tout faire.

27.

Au même.

L'ardent et le juste désir, mon révérend Père, qui m'a toujours pressée dès ma tendre jeunesse de vivre pauvre, inconnue, oubliée et méprisée, m'empêcherait de jamais écrire ni de paraître au parloir, si l'obéissance, qui m'est une loi inviolable, n'en or-

(1) Matth. XXVI, 38. — Marc. XIV, 34.
(2) Matth. XXVII, 46. — Marc. XV, 34.

donnait autrement, ne me permettant pas de contenter mon inclination. Mais du moins ce qui me console, c'est que j'aurai le bonheur d'obéir en vous écrivant.

Je vous avoue que mon divin Maître me conduit par un chemin tout opposé à mes inclinations. J'ai une aversion étrange pour tous les emplois de la religion, j'en ai une aussi grande pour le parloir et pour écrire des lettres; et cependant il faut que je me sacrifie sans cesse à tout cela, mon Jésus ne m'ayant point laissé de repos jusqu'à ce que je me fusse engagée par un vœu exprès d'obéir aveuglément en toutes choses, sans faire paraître mon extrême répugnance, autant qu'il me serait possible. Je ne laisse pas pour cela de ressentir encore plus de peine qu'auparavant; mais j'embrasse cette croix avec les autres dont il plaît à mon divin Sauveur de m'honorer, vous avouant que si j'étais un seul moment sans souffrir, je croirais qu'il m'a oubliée et abandonnée.

Vous me demandez que je vous parle confidemment; hélas! il n'est pas en mon pouvoir de le faire comme vous voudriez, mais selon qu'il plaira à mon Souverain; car si vous saviez l'impuissance où il me met de dire plus qu'il ne veut, vous me conseilleriez de garder le silence plutôt que de penser à lui faire la moindre résistance. Mais, à vous parler sincèrement, je crains beaucoup, parmi toutes les grâces que je reçois de sa miséricorde, de me tromper et de tromper ceux à qui la charité aurait pu inspirer des pensées trop avantageuses pour moi, et bien éloignées de ce que je suis en effet. Ne soyez pas de ce nombre, mais après avoir examiné devant Dieu tout ce que je vais vous dire dans le dernier secret, je souhaite que vous me mandiez si je ne suis point dans l'erreur; car, quoiqu'on m'ait déjà rassurée sur ce point, je ne puis me délivrer de la crainte que j'ai d'être dans l'illusion.

28.

Au même.

Non, mon Père, il me semble que je ne saurais vivre un moment sans souffrir. Il est vrai que je succomberais souvent, si Notre-Seigneur ne me soutenait d'une grâce particulière; et c'est, ce me semble, pour obtenir cette grâce que mon divin Sauveur me commanda de communier tous les premiers vendredis de chaque mois, ou plutôt, afin de réparer, autant qu'il m'est possible, les outrages qu'il a reçus pendant le mois dans le très-saint Sacrement. Voici cependant ce qui me causa une espèce de supplice, qui me fut encore plus sensible que toutes les peines dont j'ai déjà parlé, c'est lorsque cet aimable Cœur me fut représenté avec ces paroles : *J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le très-saint Sacrement, et je ne trouve presque personne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer, en usant envers moi de quelque retour.*

Une autre fois il m'a semblé de voir cet aimable Cœur comme un soleil qui jetait ses rayons de tout part, et sur chaque cœur, mais d'une manière bien différente, selon les différentes dispositions de ceux sur lesquels ces rayons tombaient; car les ames des réprouvés s'endurcissaient encore davantage, comme la boue s'endurcit aux rayons du soleil, et au contraire, le cœur des justes en devenait plus pur et se ramollissait comme la cire. Cependant je ne recevais aucune de ces grâces que je ne me sentisse pressée intérieurement de faire connaître ce divin Cœur, sans que je pusse en trouver les moyens, jusqu'à ce qu le Père de la Colombière fut envoyé ici, et que, dans l'octave du Saint Sacrement, comblée des plus grandes faveurs, ne pouvant plus résister aux secrets reproches que me faisait mon divin Maître, qui se plaignait amoureusement de mon peu de fidélité à ses

ordres, et de ma timidité qui n'était proprement qu'un effet de mon amour-propre, il fallut enfin me rendre, et découvrir malgré moi à ce Père, ce que j'avais toujours tenu caché avec tant de soin : parce qu'il me fut dit pour lors distinctement que ce grand serviteur de Dieu avait été destiné en partie pour l'exécution de ce grand dessein.

Je suis obligée, mon révérend Père, de vous avouer que je ne saurais vous en dire davantage ; car si vous saviez le rigoureux supplice que je souffre en vous écrivant ceci, quoique vous m'ayez fait connaître que cela est nécessaire à la gloire du sacré Cœur de mon adorable Maître, auquel je suis toute sacrifiée, et que l'obéissance m'en ait fait un commandement exprès ; si vous saviez, dis-je, ce que je souffre, peut-être eussiez-vous eu d'autres pensées. Je vous ai dit tout ceci tout simplement et comme il me semble qu'il s'est passé ; mais hélas ! encore une fois, ne me suis-je point trompée jusqu'ici ? ne me trompé-je point encore ? Je sais que Dieu se plaît quelquefois à faire ses libéralités à ceux qui le méritent le moins ; mais enfin mes imperfections me donnent grand sujet de craindre que tout ceci ne soit que vanité et illusion. En tout ce qui se passe en moi, je ne trouve rien de si solide que les humiliations que cela me peut procurer, et le bonheur que j'ai de souffrir.

29

Au même.

Que ne puis-je raconter tout ce que je sais de cette aimable dévotion au sacré Cœur de Jésus, et découvrir à toute la terre les trésors de grâces que Jésus-Christ renferme dans ce Cœur adorable, et qu'il a dessein de répandre avec profusion sur tous ceux qui la pratiqueront ? Je vous conjure, mon révérend Père, n'oubliez rien pour l'inspirer à tout le monde. Jésus-Christ m'a fait connaître, d'une manière à n'en point douter.

douter, que c'était principalement par le moyen des Pères de la compagnie de Jésus, qu'il voulait établir partout cette solide dévotion, et par elle se faire un nombre infini de serviteurs fidèles, de parfaits amis, et d'enfans parfaitement reconnaissans. Les trésors de bénédictions et de grâces que ce sacré Cœur renferme sont infinis; je ne sache pas qu'il y ait nul exercice de dévotion dans la vie spirituelle, qui soit plus propre pour élever en peu de temps une ame à la plus haute perfection, et pour lui faire goûter les véritables douceurs qu'on trouve au service de Jésus-Christ; oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien cette dévotion est agréable à Jésus-Christ, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il ait pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât d'abord. Faites en sorte, surtout, que les personnes religieuses l'embrassent; car elles en retireront tant de secours qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir la première ferveur et la plus exacte régularité, dans les communautés les moins bien réglées, et pour porter au comble de la perfection celles qui vivent dans la plus grande régularité.

Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des ames auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur.

Pour les personnes séculières, elles trouveront, par le moyen de cette aimable dévotion, tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire, la paix dans leurs familles, le soulagement dant leurs travaux, les bénédictions du Ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères; et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant toute leur vie, et principalement à l'heure de la mort. Ah! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au sacré Cœur de ce

lui qui doit nous juger ! Enfin il est visible qu'il n'es personne au monde, qui ne ressentît toute sorte de secours du Ciel, s'il avait pour Jésus-Christ un amour reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son sacré Cœur.

30.

Au même.

Je ne sais, mon révérend Père, ce que je dois penser de l'état où je me trouve présentement. J'ai eu jusqu'ici trois désirs si ardens, que je les regardais comme trois tyrans qui me faisaient souffrir un continuel martyre sans me donner un seul moment de repos. Ces trois désirs étaient d'aimer parfaitement mon Dieu, de souffrir beaucoup pour son amour, et de mourir dans cet ardent amour. Mais à présent, je me trouve dans je ne sais quelle tranquillité de cœur, et dans une cessation de désirs qui m'étonne. Je crains que cette prétendue paix ne soit un effet de cette insensibilité où Dieu laisse quelquefois les ames infidèles, et j'ai peur que par mes grandes infidélités à ses grâces je ne me sois attiré cet état, qui peut être une espèce d'abandon et de réprobation. Car je vous avoue que je ne puis plus rien vouloir ni désirer en ce monde, quoique je voie bien qu'en matière de vertu tout me manque. Je voudrais quelquefois m'en affliger, mais je ne le puis pas, n'étant plus en mon pouvoir, pour ainsi dire, d'agir ; je sens seulement un parfait acquiescement au bon plaisir de Dieu, et un plaisir ineffable à souffrir. La pensée qui me console de temps en temps, c'est que le sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ fera tout pour moi si je le laisse faire ; il voudra, il aimera, il désirera pour moi, et suppléera à tous mes défauts.

31.

Au même.

†

Mon très-cher,

Il m'a pris un désir de conférer avec vous des choses spirituelles, et de vous faire part du désir que j'ai de m'embarquer plus avant ou plutôt de me submerger dans cette sublime mer de l'amour de Dieu ; et comme je connais que celui qui en est le conducteur est le Saint-Esprit, je vous conjure de m'obtenir de lui qu'il me reçoive dans son navire. Mais comme il ne faut pas s'embarquer dans un voyage si important sans armes pour combattre, je vous serai obligée si par votre entremise je puis avoir en pratique ce que je ne connais encore que par spéculation, qui est le pur amour de Dieu pour faire et souffrir chaque jour toute chose en perfection, marcher en sa présence, de blesser souvent le Cœur de l'Epoux par des oraisons jaculatoires, de tenir mon cœur attentif à celles qu'il m'adressera, puisque par ce moyen j'enrichirai mon cœur d'un trésor qui croîtra insensiblement comme l'argent dans le tronc, et lequel ne sera connu qu'après la mort après laquelle je voudrais bien en avoir fait davantage.

TROISIÈME PARTIE.

PIÈCES DIVERSES.

SENTIMENS QUE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARIE A ÉPROUVÉS DANS QUELQUES RETRAITES.

Retraite de l'année 1678.

VIVE Jésus Dans ma retraite de l'année 1678, voici ce que mon divin Maître m'a fait entendre. Comme je me plaignais de ce qu'il me donnait ses consolations avec trop d'abondance, ne me sentant pas capable de les soutenir, il me dit que c'était pour me fortifier de ce que j'avais à soutenir. *Bois et mange*, me dit-il, *à la table de mes délices, pour te rafraîchir, afin que tu chemines courageusement, car tu auras un long et rigoureux chemin à faire où tu auras souvent besoin de prendre haleine et repos dans mon Cœur. Pour cela il te sera toujours ouvert, tandis que tu marcheras dans ces voies. Je veux que ton cœur me soit un asile, où je me retirerai pour y prendre mon plaisir, lorsque les pécheurs me persécuteront, et me rejeteront de leurs cœurs. Lorsque je te ferai connaître que la divine justice est irritée contre eux, tu me viendras recevoir par la sainte Communion, et m'ayant mis sur le trône de ton cœur, tu m'adoreras en te prosternant sous mes pieds; tu m'offriras à mon Père éternel, comme je te l'enseignerai, pour apaiser sa juste colère, et fléchir sa miséricorde à leur pardonner; et tu ne feras point de résistance à ma volonté lorsque je te la ferai connaître, non plus qu'aux dispositions que je ferai de toi par l'obéissance, car je veux que*

tu me serves d'instrument pour attirer des cœurs à mon amour. — Mais je ne peux comprendre, mon Dieu, comme cela se pourra faire. — *Par ma toute-puissance, qui a tout fait de rien. Ne t'oublie jamais de ton néant, et que tu es la victime de mon Cœur, qui doit toujours être disposée d'être immolée pour la charité: c'est pour cela que mon amour ne sera point oisif en toi, te faisant toujours agir ou pâtir, sans qu'il t'en soit mis la moindre chose en ligne de compte, si tel est mon bon plaisir. C'est ainsi que l'ouvrage n'appartient pas à l'outil dont le maître s'est servi pour le faire. Mais, comme je te l'ai promis, tu posséderas les trésors de mon Cœur: en échange je te permets d'en disposer à ton gré, en faveur des sujets disposés: n'en soit pas chiche, car ils sont infinis.*

Tu ne me saurais plaire davantage que par une constante fidélité à marcher sans détours dans les voies de ta règle, dont les moindres défauts sont grands devant moi; et le religieux se déchoit soi-même, en s'éloignant de moi, qui pense me trouver par un autre chemin que par celui de l'exacte observance de ses règles. Conserve en pureté le temple du Seigneur; car partout où il sera, il y assistera d'une spéciale présence de protection et d'amour. Je suis ton gouverneur, auquel tu dois être tout abandonnée, sans soins ni souci de toi-même, puisque tu ne manqueras de secours que lorsque mon Cœur manquera de puissance. Je prendrai soin de récompenser ou venger tout ce qui te sera fait; de même je penserai à ceux qui auront confiance en tes prières, afin que tu t'occupes et t'emploies toute à mon amour. J'ai encore une rude et pesante croix à mettre sur tes faibles épaules, mais je suis assez puissant pour la soutenir: ne crains rien, et me laisse faire ce

que je voudrai de toi, sans que tu fasses rien pour te cacher dans le mépris, ou pour te produire dans l'estime. Je ne permettrai point à Satan de te tenter, que par les trois sortes de tentations dont il a eu la hardiesse de m'attaquer; mais ne crains rien, confie-toi en moi; je suis ton protecteur et ta caution : j'ai établi mon règne de paix dans ton ame, personne ne la saura troubler; et celui de mon amour dans ton cœur, qui te donnera une joie que personne ne pourra t'ôter.

Quelque temps après, comme j'étais dans une grande souffrance, Notre-Seigneur vint me consoler, me disant : *Ma fille, ne t'afflige pas, car je veux te donner un gardien fidèle qui t'accompagnera partout, et t'assistera dans tous les besoins, et qui empêchera que ton ennemi ne prévaudra point à l'encontre de toi; et toutes les fautes où il croira te faire tomber par ses suggestions retourneront à sa confusion.* Grâce qui me donna une telle force, qu'il me semblait n'avoir plus rien à craindre; car ce fidèle gardien de mon ame m'assistait avec tant d'amour qu'il m'affranchit de toutes mes peines : mais je ne le voyais sensiblement, que lorsque mon Seigneur me cachait sa présence sensible, pour me plonger dans des douleurs très-rigoureuses de sa sainteté de justice. C'était alors qu'il me consolait par ses familiers entretiens.

Il me dit une fois : *Je vous veux dire qui je suis, afin que vous connaissiez l'amour que votre époux vous porte. Je suis l'un de ceux qui sont plus proche du Trône de la divine Majesté, et qui participe le plus aux ardeurs du sacré Cœur de Jésus; et c'est à dessein de vous les communiquer autant que vous serez capable de les recevoir.*

Une autre fois il me dit, qu'il n'y avait rien de si sujet à l'illusion et tromperie, que les visions; et que c'était par là que Satan en séduit plusieurs, en se

déguisant en ange de lumière, pour leur donner mille fausses douceurs : que souvent il tâcherait de prendre sa place pour me surprendre ; mais qu'il serait chassé par ces paroles : *Per signum Crucis*, et par le reste du verset que je devais dire pour n'être pas trompée.

Il me dit une autre fois : *Prenez bien garde qu'aucune grâce et caresse familière que vous recevez de notre Dieu, ne vous fasse jamais oublier ce qu'il est et ce que vous êtes ; car autrement je tâcherais moi-même de vous anéantir.* Lorsque Notre-Seigneur m'honorait de sa divine présence, je n'apercevais plus celle de mon saint ange. Lui ayant demandé pourquoi, il me dit que pendant ce temps-là il se prosternait dans un profond respect, pour rendre hommage à cette grandeur infinie abaissée à ma petitesse ; et en effet je le voyais ainsi, lorsque j'étais favorisée des caresses amoureuses de mon céleste époux. Je le trouvais toujours prêt à m'assister en mes nécessités, ne m'ayant jamais rien refusé de ce que je lui ai demandé.

Retraite de l'année 1684.

Dans ma solitude de l'année 1684, mon souverain Maître me fit la miséricorde de me départir ses grâces avec tant de profusion, qu'il me serait difficile de m'en exprimer. Pour obéir, je dirai seulement que plusieurs jours avant que d'y entrer, mon Dieu m'en imprima tellement l'esprit et le désir, que tout mon être spirituel et corporel ne respirait que ce bonheur ; ayant si fortement retiré toutes mes puissances au dedans de lui-même, qu'il ne me restait plus de liberté que pour m'abandonner à cette souveraine puissance qui me tenait tout ensevelie au dedans de soi. Le premier jour, il me présenta son sacré Cœur, comme une fournaise où je me sentis jetée, et d'abord pénétrée et embrasée de si vives ardeurs, qu'il me semblait m'aller réduire en cendres. Ces paroles

me furent dites : *Voici le divin purgatoire de mon amour, où il te faut purifier tout le temps de cette vie ; puis je t'y ferai trouver un séjour de lumière, et ensuite d'union et de transformation ;* ce qu'il m'a fait éprouver si efficacement pendant toute ma solitude, que je ne savais parfois si j'étais au ciel ou en la terre, tant je me sentais remplie et abîmée dans mon Dieu, ce qui me fit souffrir les premiers jours, ne pouvant penser à mes péchés. Mais la nuit du jour de ma confession, je me sentis réveillée, et d'abord tous mes péchés me furent représentés comme tout écrits, que je n'eusse qu'à les lire en me confessant : mais avec tant de larmes et de contrition, qu'il me semblait que mon chétif cœur s'allait fendre de regret d'avoir offensé cette bonté infinie qui ne laissait pas de se faire sentir sensiblement présente à mon ame. Pendant tout ce temps, ma douleur s'augmentait au delà de tout ce que je puis dire ; il n'y a sorte de pénitence et de supplice à quoi je ne me fusse condamnée de bon cœur : mais après ces trois jours, mon plus rude tourment fut la privation de la sainte communion. J'ai été mise en un séjour de gloire et de lumière, où moi chétif néant ai été comblée de tant de faveurs, qu'une heure de cette jouissance est suffisante pour récompenser les tourmens de tous les martyrs. Premièrement il épousa mon ame en l'excès de sa charité, mais d'une manière et union inexplicable, changeant mon cœur en une flamme de feu dévorant de son pur amour, afin qu'il consume tous les amours terrestres qui s'en approcheraient, me faisant entendre que m'ayant destinée à rendre un continuel hommage à son état d'hostie et de victime au très-saint Sacrement, je devais en ces mêmes qualités lui immoler continuellement mon être par amour, adoration, anéantissement et conformité à la vie de mort qu'il a dans la sainte Eucharistie, pratiquant mes vœux sur ce sa-

cré modèle, lequel est dans un tel dénûment de tout, qu'il s'est mis en état de recevoir de ses créatures tout ce qu'elles voudront lui donner et lui rendre.

De même par mon vœu de pauvreté, je ne dois pas seulement être dépouillée des biens et commodités de la vie, mais encore de tous plaisirs, consolations, désirs et affections de tout propre intérêt, me laissant ôter et donner comme si j'étais morte ou insensible à tout.

Qu'y a-t-il de plus obéissant que mon Jésus en la sainte Eucharistie, où il se trouve à l'instant que les paroles sacramentales sont prononcées, soit que le prêtre soit bon ou mauvais, ou quelque usage qu'il en veuille faire, souffrant d'être porté en des cœurs souillés de péchés dont il a tant d'horreur? De même, à son imitation, il veut que je m'abandonne entre les mains de mes supérieures, quelles qu'elles puissent être, pour disposer de moi à leur gré, sans que je témoigne la moindre répugnance, pour contraire qu'il fût à mes inclinations; que cette disposition m'arrive, parce que je veux aller tout au contraire d'icelle, disant au fort de mes répugnances : Mon Jésus a été obéissant jusqu'à la mort de la croix; je veux donc obéir jusqu'au dernier soupir de ma vie, pour rendre hommage à l'obéissance de Jésus en l'hostie, dont la blancheur m'apprend qu'il faut être une pure victime, pour lui être immolée; sans tache, pour le posséder pure de corps et de cœur, d'intention et d'affection. Pour se transformer en lui, il faut mener une vie sans curiosité, d'amour et de privation, me réjouissant de me voir méprisée et oubliée, pour réparer l'oubli et le mépris que mon Jésus reçoit dans l'hostie. Mon silence intérieur et extérieur sera pour honorer le sien. Lorsque je parlerai, ce sera pour rendre hommage à cette parole du Père, ce Verbe divin qui est caché dans l'hostie. Lorsque j'irai prendre

ma réfection, je l'unirai à cette nourriture divine dont il sustente nos ames dans la sainte Eucharistie, lui demandant que tous les morceaux soient autant de communions spirituelles qui m'unissent et me transforment toute en lui-même. Mon repos sera pour honorer celui qu'il prend dans l'hostie; mes peines et mortifications, pour réparer les outrages qu'il reçoit dans la sainte Eucharistie. J'unirai toutes mes oraisons à celles que le sacré Cœur de Jésus fait pour nous dans l'hostie; de même l'office divin, aux louanges que ce cœur adorable y donne à son Père éternel; et en faisant la génuflexion, je penserai à celles qu'on lui faisait par dérision en sa passion, et je dirai : Que tout fléchisse devant vous, ô grandeur de Dieu souverainement abaissée dans l'hostie! que tous les cœurs vous aiment, que tous les esprits vous adorent, et que toutes les volontés vous soient soumises; et en baisant la terre, je dirai : C'est pour rendre hommage à votre grandeur infinie, en confessant que vous êtes tout, et que je ne suis rien. En tout ce que je ferai ou souffrirai, j'entrerai dans ce sacré Cœur pour y prendre ses intentions, pour m'unir à lui, et pour demander son secours. Après chaque action je l'offrirai à ce divin Cœur, pour réparer tout ce qu'il y trouvera de défectueux, surtout mes oraisons. Lorsque je commettrai des fautes, après les avoir punies sur moi par pénitence, j'offrirai au Père éternel une des vertus de ce divin Cœur, pour payer l'outrage que je lui aurai fait, afin d'acquitter ainsi peu à peu ma dette : et le soir je mettrai dans cet adorable Cœur tout ce que j'aurai fait pendant le jour, afin qu'il purifie ce qu'il y aura d'impur et d'imparfait dans mes actions, pour les rendre dignes de les lui approprier et les mettre dans son divin Cœur, lui laissant le soin de tout selon son désir, ne me réservant que celui de l'aimer et le contenter, puisqu'il m'a fait entendre que je ne dois avoir de prétention en tout ce

que je pourrai faire ou souffrir, l'ayant sacrifié au bien et en faveur de la communauté.

Après tout ce que je viens de dire, je tremblais de crainte de ne le pouvoir mettre en pratique ; et comme j'allais à la sainte communion, il me fit entendre qu'il venait lui-même imprimer dans mon cœur la sainte vie qu'il mène dans la sainte Eucharistie ; vie toute cachée et anéantie aux yeux des hommes ; vie de mort et de sacrifice, et qu'il me donnerait la force de faire ce qu'il désirait de moi.

AUTRES ÉCRITS DE DÉVOTION DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARGUERITE-MARIE.

Cantique à l'honneur du Saint Sacrement.

C'est dans la sainte Eucharistie
Où j'ai trouvé mon vrai trésor.
Jésus pour m'y donner la vie,
S'y tient dans un état de mort.
C'est à l'ombre de cette hostie,
Qu'il a blessé mon pauvre cœur.
Pour lui communiquer sa vie,
Il s'en est rendu le vainqueur.
S'il ne fallait rien que ma vie
Pour recevoir ce Dieu d'amour,
Hélas ! que je serais ravie
De la donner cent fois le jour !
Si pour avoir ce Dieu que j'aime,
Il faut un parfait dénûment,
Je quitte tout, jusqu'à moi-même,
Pour Jésus au Saint Sacrement.
Si mon Epoux veut la souffrance,
Pur amour, ne m'épargnez pas.

Car pour avoir sa jouissance,
Je veux souffrir jusqu'au trépas.

Pourquoi me cacher votre face,
Puisque je ne veux plus que vous ?
Hélas ! que faut-il que je fasse,
Eloigné d'un objet si doux ?

Coupez, brûlez, c'est ce que j'aime,
Contentez-vous à mes dépens :
Si ma douleur devient extrême,
L'amour allége mon tourment.

Il est une fournaise ardente,
Qui brûle sans se consumer
Hélas ! que je serais contente,
De m'y pouvoir toute abîmer !

Le cœur pur qui vous sert de couche
Combien goûte-t-il de douceurs !
Mais le cœur souillé qui vous touche,
Ne trouve en vous que des rigueurs.

Pour calmer la sainte justice,
Jésus s'immole chaque jour :
Pour nous délivrer du supplice,
Il fait ce prodige d'amour.

L'ame pure y trouve la vie,
Le pécheur y trouve la mort :
Tous deux avec la même hostie,
Eprouvent un différent sort.

Amour du ciel et de la terre,
Venez, pénétrez dans mon cœur :
Faites de moi un beau parterre,
Tout rempli de fruits et de fleurs.

Je suis une biche harassée,
Qui cherche l'eau avec ardeur :
La main du chasseur m'a blessée ;
Son dard a percé jusqu'au cœur.

Souffrir, aimer, c'est mon délice,
Je ne veux plus d'autre plaisir

Le plaisir même est un supplice,
Et la souffrance est mon désir.
Je veux tout souffrir sans rien craindre,
Mépris, douleur, peine et travaux.
Quand on aime, peut-on se plaindre ?
L'amour adoucit tous les maux.
Perdez-moi en vous, ô ma source !
Comme une goutte dans la mer.
Aimer et mourir sans ressource,
Car tout le reste m'est amer.

Acte de Consécration au sacré Cœur de Jésus-Christ.

Cœur adorable de mon aimable Jésus, siége de toutes les vertus, source inépuisable de toutes les grâces, qu'avez-vous pu trouver en moi capable de vous gagner jusqu'à ce point, que de m'aimer avec tant d'excès, tandis que souillé de mille péchés, mon cœur n'avait pour vous que de la dureté et de l'indifférence ? Les témoignages éclatans de la tendresse de votre amour pour moi, lors même que je ne vous aimais point, me font espérer que vous agréerez les marques par lesquelles je veux vous témoigner que je vous aime. Agréez donc, ô mon aimable Sauveur, le désir que j'ai de me consacrer entièrement en l'honneur et à la gloire de votre sacré Cœur : agréez la donation que je vous fais de tout ce que je suis : je vous consacre ma personne et ma vie, mes actions, mes peines et souffrances, ne voulant être désormais qu'une victime consacrée à votre gloire, maintenant embrasée, et un jour, s'il vous plaît, tout-à-fait consumée des sacrées flammes de votre amour. Je vous offre donc, ô mon Seigneur et mon Dieu, je vous offre mon cœur, avec tous les sentimens dont il est capable, que je prétends être toute ma vie parfaitement conformes aux sentimens du vôtre. Me voilà donc, Seigneur, tout à votre Cœur, me voilà tout à

vous. O mon Dieu ! que vos miséricordes sont grandes envers moi ! Dieu de majesté ! et que suis-je, pour que vous daigniez agréer le sacrifice de mon cœur ? Il sera désormais tout à vous ce cœur, et les créatures n'y auront plus de part : aussi n'en valent-elles pas la peine. Soyez désormais, aimable Jésus, mon père, mon ami, mon maître, et mon tout : je ne veux plus vivre que pour vous. Recevez, aimable Sauveur des hommes, le sacrifice que le plus ingrat des hommes fait à votre sacré Cœur, pour réparer le tort que jusqu'à cette heure je n'ai cessé de lui faire, en correspondant si mal à son amour. Je lui donne peu : mais du moins je lui donne tout ce que je puis lui donner, et tout ce que je sais qu'il souhaite ; et quand je lui consacre ce cœur, je le lui donne pour ne le reprendre jamais.

Apprenez-moi, ô mon aimable Sauveur, le parfait oubli de moi-même, puisque c'est la seule voie qui me peut donner l'entrée que je désire dans votre Cœur sacré ; et puisque je ne ferai rien désormais qui ne soit à vous, faites en sorte que tout ce que je ferai soit digne de vous. Enseignez-moi ce que je dois faire pour parvenir à la pureté de votre amour : mais donnez-le moi cet amour, et un amour très-ardent et très-généreux. Donnez-moi cette profonde humilité, sans quoi on ne saurait vous plaire ; et accomplissez en moi parfaitement toutes vos saintes volontés, et dans le temps, et pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

Amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ.

Très-adorable et très-aimable Jésus, toujours rempli d'amour pour nous, toujours touché de nos misères, toujours pressé du désir de nous faire part de vos trésors, et de vous donner vous-même tout à nous : Jésus mon Sauveur et mon Dieu, qui par l'excès du plus ardent et du plus prodigieux de tous les amours, vous êtes mis en état de victime dans l'ado-

rable Eucharistie, où vous vous offrez pour nous en sacrifice un million de fois chaque jour, quels doivent être vos sentimens en cet état, ne trouvant pour tout cela dans le cœur de la plupart des hommes, que dureté, qu'oubli, qu'ingratitude et que mépris ? N'était-ce pas assez, ô mon Sauveur, d'avoir pris la voie qui vous était la plus rude pour nous sauver, quoique vous puissiez nous témoigner un amour excessif à beaucoup moins de frais ? N'était-ce pas assez de vous abandonner pour une fois à cette cruelle agonie et à ce mortel accablement que vous devait causer l'horrible image de nos péchés, dont vous vous étiez chargé ? Pourquoi vouloir encore vous exposer tous les jours à toutes les indignités dont la plus noire malice des hommes et des démons était capable ? Ah, mon Dieu et mon tout aimable Rédempteur, quels ont été les sentimens de votre sacré Cœur, à la vue de toutes ces ingratitudes et de tous ces péchés ? Quelle a été l'amertume où tant de sacriléges et tant d'outrages ont plongé votre Cœur ?

Touché d'un extrême regret de toutes ces indignités, me voici prosterné et anéanti devant vous, pour vous faire amende honorable aux yeux du ciel et de la terre, pour toutes les irrévérences et les outrages que vous avez reçus sur nos autels depuis l'institution de cet adorable Sacrement. C'est avec un cœur humilié et brisé de douleur, que je vous demande mille et mille fois pardon de toutes ces indignités. Que ne puis-je, mon Dieu, arroser de mes larmes et laver de mon sang, tous les lieux où votre sacré Cœur a été horriblement outragé, et où les marques de votre divin amour ont été reçues avec un mépris si étrange ! Que ne puis-je, par quelque nouveau genre d'hommage, d'humiliation et d'anéantissement, réparer tant de sacriléges et de profanations ! Que ne puis-je pour un moment être le maître du cœur de tous les hommes, pour réparer en quelque manière,

par le sacrifice que je vous en ferais, l'oubli et l'insensibilité de tous ceux qui n'ont pas voulu vous connaître, ou qui vous ayant connu, vous ont si peu aimé !

Mais, ô mon aimable Sauveur, ce qui me couvre encore plus de confusion, ce qui me doit faire gémir davantage, c'est que j'ai été moi-même du nombre de ces ingrats. Mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, vous savez la douleur que je sens de mes ingratitudes, et le regret que j'ai de vous voir si indignement traité. Vous savez la disposition où je suis de tout souffrir et de tout faire pour les réparer. Me voici donc, Seigneur, le Cœur brisé de douleur, humilié, prosterné, prêt à recevoir de votre main ce qu'il vous plaira exiger de moi pour la réparation de tant d'outrages. Frappez, Seigneur, frappez : je bénirai et je baiserai cent fois la main qui exercera sur moi un si juste châtiment. Que ne suis-je une victime propre pour réparer tant d'injures ! Que ne puis-je arroser de mon sang tous les lieux où votre sacré corps a été traîné par terre et foulé aux pieds ! trop heureux, si je pouvais par tous les tourmens possibles réparer tant d'outrages, tant de mépris, et tant d'impiétés ! Que si je ne mérite pas cette grâce, du moins agréez le véritable désir que j'en ai. Recevez, Père éternel, cette amende honorable que je vous en fais, en union de celle que ce sacré Cœur vous en fit sur le Calvaire, et que Marie vous en fit elle-même au pied de la croix de son Fils ; et en vue de la prière que son sacré Cœur vous en fait. Pardonnez-moi tant d'indignités et tant d'irrévérences commises, et rendez efficaces par votre grâce la volonté que j'ai et la résolution que je fais de ne rien oublier pour aimer ardemment, et pour honorer par toutes les voies possibles, mon souverain, mon sauveur et mon juge, que je crois réellement présent dans l'adorable Eucharistie, où je prétends faire voir désormais par le respect dans lequel je serai

en sa présence, et par mon assiduité à lui faire la cour, que je le crois réellement présent. Et comme je fais profession d'honorer singulièrement son sacré Cœur, c'est aussi dans ce même Cœur que je veux passer le reste de ma vie. Accordez-moi la grâce que je vous demande, de rendre dans ce même Cœur le dernier soupir à l'heure de ma mort.

Ainsi soit-il.

Aspiration d'une ame qui désire ardemment la sainte communion.

Grand Dieu, que j'adore voilé sous ces faibles espèces, est-il possible que vous vous soyez réduit dans cette vile demeure, pour venir chez moi et demeurer corporellement avec moi ? Les Cieux pour vous loger sont trop indignes : vous vous contentez, pour être toujours avec moi, de ces pauvres et faibles espèces. O bonté inconcevable, pourrais-je bien croire cette merveille, si vous-même ne m'en assuriez ? Mais encore oserai-je bien penser que vous daignez venir en ma bouche, reposer sur ma langue, et descendre en mon estomac ? Vous le voulez donc ; et pour m'y convier, vous me promettez mille biens, ô Dieu de majesté ! Mais, Dieu d'amour, que ne suis-je tout entendement, pour connaître cette miséricorde ; tout cœur, pour la bien ressentir ; toute langue, pour la publier ! Etes-vous donc le Dieu qui m'avez créée pour être l'objet de vos amours et le sujet de vos ineffables bontés ? Les anges ne se lassent jamais de vous voir : ils désirent cette faveur, pendant même qu'ils en jouissent ; et moi, puis-je ne point souhaiter de vous avoir ? Puisqu'il y va de votre contentement, ô mon aimable sauveur, et puisque mes besoins m'obligent de le désirer, et que votre bonté me le permet, je vous ouvre mon cœur, je vous ouvre ma bouche, ma langue et ma poitrine. Venez, venez, ô mon divin soleil, je suis plongé dans des té

nèbres horribles d'ignorance et de péchés : venez écarter ces obscurités, et faites rayonner en mon entendement les divines lumières de votre connaissance. Venez, ô mon aimable Sauveur : une fois vous vous êtes livré tout entier pour me retirer de l'enfer, je suis retombée misérablement sous la servitude du péché : venez encore cette fois rompre mes liens ; brisez mes fers, et me rendez la liberté. Venez, ô charitable médecin de mon ame : après m'avoir fait un bain de votre sang et m'avoir rendu dans le baptême et plus saine et plus sainte que je ne méritais, je me suis par ma faute engagée à mille dangereuses maladies qui portent le dégoût à mon cœur, la faiblesse à mon courage, et la mort à mon ame. Venez donc me guérir : j'en ai plus grand besoin que ce paralytique à qui vous demandiez s'il voulait être guéri. Oui, mon Dieu, je le souhaite tout de bon ; mais vous connaissez la tiédeur de ce désir, augmentez-le vivement en moi, par votre infinie miséricorde. Venez, ô le plus fidèle, mais le plus tendre et le plus doux de tous les amis, venez à mon secours : celle que vous aimez est dans des langueurs et des infirmités dangereuses et mortelles : vous les savez, mon aimable Sauveur, vous qui lisez dans le fond de mon cœur. Si jusqu'à présent j'ai été insensible à mon malheur et imprudente à mon danger ; maintenant par votre grâce je me plains, je crie, je sens ma nécessité qui me fait implorer votre secours ; je vous somme par votre amitié incomparable et par votre parole, de me venir soulager. Venez et ne permettez pas que jamais je vous donne sujet de me quitter : Venez, ô la vie de mon cœur, ô l'ame de ma vie, ô le seul soutien de mon être. O pain des anges incarné pour mon amour, exposé pour ma rançon, et disposé pour ma nourriture, venez me faire croître promptement, venez me soutenir fortement, venez me rassasier abondamment, venez me faire vivre de vous, en vous et pour vous,

mais efficacement. Ah ! mon unique amour, si un corps était privé de son ame, comment la chercherait-il ? Comment l'appellerait-il ? Ai-je si peu de sentiment de vous et de moi, que je ne sache pas ce que je suis sans vous, un corps sans ame ? Venez donc, ô mon Dieu et mon tout, venez animer encore une fois mon ame languissante, qui soupire après celui qui est tout l'ornement de sa beauté, le principe de ses mouvemens, et la source de sa vie. Absorbez, je vous en conjure, ô Jésus mon amour, toutes mes pensées, et retirez mon cœur de tout ce qui est créé, par la force de votre amour. Amour plus ardent que le feu, et plus doux que le miel, faites que je meure de l'ardeur de votre feu, comme vous avez voulu mourir d'amour pour moi. Hé ! Seigneur, blessez ce cœur ingrat tellement de toutes parts, et le transpercez si fort qu'il ne puisse rien contenir de terrestre et d'humain ; mais la seule plénitude de votre amour, puisqu'il est à vous et y veut être éternellement.

Ainsi soit-il.

Prière pour la sainte Messe.

Père éternel, agréez que je vous offre le Cœur de Jésus-Christ votre cher Fils bien-aimé, comme il s'offre lui-même à vous en sacrifice. Recevez cette offrande, s'il vous plaît, pour moi, et tous les désirs, tous les sentimens, toutes les affections, tous les mouvemens, tous les actes de ce sacré Cœur. Ils sont tous à moi, puisqu'il s'immole pour moi, et que je ne prétends avoir désormais d'autres désirs que les siens. Recevez-les en satisfaction de mes péchés, et en action de grâces de tous vos bienfaits. Recevez-les pour m'accorder par ses mérites, toutes les grâces qui me sont nécessaires, surtout la grâce de la persévérance finale. Recevez-les, comme autant d'actes d'amour, d'adoration, de louanges, que j'offre à votre divine

majesté, puisque c'est par lui seul que vous êtes dignement honoré et glorifié *Amen.*

Acte d'amour.

O très-amoureux cœur de mon unique amour, ne pouvant vous aimer et glorifier selon l'étendue du désir que vous m'en donnez, j'invite le ciel et la terre de le faire pour moi, et je m'unis à ces ardens séraphins pour vous aimer. O Cœur tout brûlant d'amour! que n'enflammez-vous le ciel et la terre de vos pures flammes, pour en consommer tout ce qu'ils renferment, afin que toutes les créatures ne respirent que votre amour! Ou faites-moi souffrir, ou mourir: ou du moins changez-moi tout en cœur, pour vous aimer en me consumant dans vos plus vives ardeurs. O feu divin, ô flammes toutes pures du Cœur de mon unique amour, brûlez-moi sans pitié, consumez-moi sans résistance. Hélas! pourquoi m'épargnez-vous, puisque je ne suis propre qu'à brûler, et que je ne mérite que le feu? O amour! ô amours du ciel et de la terre, venez tous dans mon cœur pour me réduire en cendre. O feu dévorant de la divinité, venez fondre sur moi: brûlez-moi, consumez-moi au milieu de vos pures flammes qui font vivre ceux qui y meurent.

Oraison à Jésus au Saint Sacrement.

C'est pour honorer votre état de victime en ce sacrement d'amour, que je viens à vous, ô divin Jésus, en cette qualité, vous suppliant vouloir être mon sacrificateur pour m'immoler sur l'autel de votre aimable Cœur. Mais comme cette victime est criminelle en toutes ses parties, je vous supplie, ô mon divin Sacrificateur, de la vouloir purifier et consommer dans les ardeurs de ce divin Cœur, comme un parfait holocauste, pour me donner une nouvelle vie d'amour et de grâce en vous. O mon doux Jésus, l'unique amour

de mon cœur, le doux supplice de mon ame, et le martyre agréable de ma chair et de mon corps, toute la grâce que je vous demande pour honorer votre état de victime, c'est que je vive et que je meure victime de votre sacré Cœur, par un amer dégoût de tout ce qui n'est point vous ; victime de votre ame, par toutes les douleurs et délaissemens dont la mienne est capable ; et victime de votre corps, par l'éloignement de tout ce qui peut satisfaire le mien, comme par la haine d'une chair criminelle que je veux crucifier pour l'amour de vous.

Consécration commune des sœurs du noviciat au sacré Cœur de Jésus.

Seigneur Jésus, saint et doux amour de nos ames, qui avez promis de vous trouver là où deux ou trois seront assemblés en votre nom, et de tenir le milieu entre eux : voici nos cœurs unis et d'un même accord pour vous adorer, louer, aimer, et pour plaire au vôtre très-saint et sacré, auquel nous dédions ensemble et consacrons les nôtres pour le temps et l'éternité, renonçant pour jamais à tous les amours et affections qui ne sont pas dans l'amour et dépendance de votre Cœur adorable ; désirant que tous les souhaits, aspirations et désirs des nôtres soient toujours conformes au bon plaisir du vôtre, que nous voulons contenter autant que nous en sommes capables. Mais comme nous ne pouvons rien de bon de nous-mêmes, nous vous supplions, ô très-adorable Jésus, par l'infinie bonté et douceur de votre très-sacré Cœur, de soutenir les nôtres, en les confirmant dans la résolution que vous leur faites faire pour votre amour et votre service, afin que jamais rien ne nous sépare et désunisse d'avec vous, mais que nous soyons fidèles et constantes en cette résolution, sacrifiant pour cela, à l'amour de votre sacré Cœur, tout ce qui peut donner de vains plaisirs aux nôtres, et les

amuser inutilement après les choses d'ici-bas. Nous confessons que tout y est vanité et affliction d'esprit, hors de vous aimer et servir, mon Dieu et très-aimable Sauveur ; ne voulant avoir désormais d'autre gloire que celle de vous appartenir en qualité d'esclaves de votre pur amour ; plus d'autre volonté ni pouvoir que celui de vous plaire et vous contenter en tout aux dépens de notre propre vie.

Et puisque vous avez tout pouvoir, ô divine Marie, auprès de ce divin Cœur, faites qu'il reçoive et accepte cette consécration que nous lui faisons aujourd'hui en votre présence et par votre entremise, avec les protestations de notre fidélité, si nous sommes soutenues de sa grâce et de votre secours que nous vous supplions de ne nous pas refuser. Ainsi soit-il.

FIN.

ABRÉGÉ DE LA VIE
DE LA BIENHEUREUSE
MARGUERITE-MARIE ALACOQUE,

ÉCRITE PAR ELLE-MÊME.

I.

Elle commence cet écrit par obéissance, mais avec une extrême répugnance.

C'est donc pour l'amour de vous seul, ô mon Dieu! que je me soumets à écrire ceci par obéissance. Je vous demande pardon de la résistance que j'y ai apportée; il n'y a que vous seul qui connaissiez l'extrême répugnance que j'y sens, et il n'y a que vous seul qui puissiez me donner la force de la vaincre. J'ai reçu cet ordre comme venant de votre part, et comme une punition du trop de précaution que j'avais prise pour contenter l'inclination que j'ai toujours eue de vivre dans l'oubli des créatures, et de la complaisance trop vive que j'avais ressentie dans la pensée d'avoir réussi dans mon dessein, ayant tiré, d'une part, des promesses des personnes qui auraient pu parler de moi, et brûlé, de l'autre, les écrits que j'avais faits par obéissance, et qu'on m'avait laissés entre les mains. Faites, ô mon souverain Bien! qu'en exécutant l'ordre qu'on m'a donné, je n'écrive rien que pour votre plus grande gloire et ma plus grande confusion.

2.

Son enfance.

O mon unique amour ! combien vous suis-je redevable de m'avoir prévenue dès ma plus tendre jeunesse de vos bénédictions, en vous rendant le maître et le possesseur de mon cœur, quoique vous connussiez bien les résistances que ce cœur ingrat vous ferait ! Aussitôt que je pus me connaître, vous fîtes voir à mon ame la laideur du péché. Cette vue m'en imprima tant d'horreur, que la moindre tache m'était un tourment insupportable ; de sorte que pour réprimer mes vivacités, dans mon enfance, l'on n'avait qu'à me dire que c'était offenser Dieu. Cela m'arrêtait tout court.

Je me sentais continuellement pressée de dire ces paroles dont je ne comprenais pas le sens : *Mon Dieu, je vous consacre ma pureté, je vous fais vœu de perpétuelle chasteté.* Je les prononçai une fois entre les deux élévations à la sainte messe, que j'entendais ordinairement les genoux nus, quelque froid qu'il fît. Je ne comprenais point ce que j'avais fait, ni ce que signifiait le mot de *vœu*, non plus que celui de *chasteté.* Toute mon inclination était dès lors de m'aller cacher dans quelque solitude, mais la crainte d'y trouver des hommes me retenait.

3.

Protection de la sainte Vierge.

La sainte Vierge a toujours pris soin de moi. J'avais recours à elle en tous mes besoins, et elle m'a retirée de très-grands périls. Je n'osais m'adresser à son divin Fils, mais toujours à elle. Je lui offrais la petite couronne du Rosaire, les genoux nus en terre, ou bien en faisant autant de génuflexions qu'il y a d'*Ave Maria*, ou baisant la terre autant de fois.

4.

Elle perd son père.

Etant encore fort jeune, je perdis mon père; il n'avait que moi de fille. Ma mère s'étant chargée de la tutelle de ses enfans, qui étaient au nombre de cinq, elle demeurait très-peu au logis : ainsi, je n'ai reçu d'autre éducation, jusqu'à l'âge d'environ huit ans et demi, que des domestiques et des villageois.

5.

Fruits de sa première communion.

On me mit bientôt après dans une maison religieuse, où l'on me fit communier que j'avais environ neuf ans. Cette première communion répandit tant d'amertume sur tous les petits plaisirs et divertissemens de mon âge, que je n'y trouvais plus de goût, encore que je les recherchasse avec empressement. Lorsque j'en voulais prendre quelqu'un avec mes compagnes, je sentais toujours intérieurement quelque chose qui m'en retirait, et qui m'appelait en quelque petit coin à l'écart, sans me laisser de repos que je n'eusse suivi ce mouvement. Ensuite, cet Esprit me faisait mettre en prières, presque toujours prosternée, ou les genoux nus, ou bien faisant des génuflexions lorsque je n'étais pas aperçue; car c'était pour moi une étrange peine quand quelqu'un me voyait.

6.

Son désir d'être religieuse.

Je sentais un grand désir de faire tout ce que je voyais faire aux religieuses, je les regardais toutes comme des saintes : je pensais que si j'étais religieuse, je deviendrais sainte comme elles; j'en conçus un

si grand désir, que je ne respirais que pour cela. A la vérité, je ne trouvais pas le couvent où l'on m'avait mise assez retiré pour moi; mais n'en connaissant point d'autre, je pensais qu'il me fallait demeurer là.

7.

Elle tombe malade, et reçoit la guérison par un vœu.

J'y tombai malade d'une maladie qui me réduisit à un état si pitoyable, que je fus environ quatre ans sans pouvoir marcher; les os me perçaient la peau de tous côtés. Cela fut cause qu'on ne me laissa que deux ans dans le couvent. On ne put jamais trouver aucun remède à mes maux que de me vouer à la sainte Vierge : on lui promit que si elle me guérissait, je serais un jour une de ses filles. Je n'eus pas plus tôt fait le vœu, que je fus guérie, et j'éprouvai une protection toute nouvelle de la très-sainte Vierge, comme lui appartenant entièrement. Elle se rendit tellement maîtresse de mon cœur, qu'elle me gouvernait absolument; elle me reprenait de mes fautes, et m'enseignait à faire la volonté de Dieu. Il m'arriva une fois que m'étant assise en disant notre rosaire, elle se présenta devant moi, et me fit cette réprimande, qui ne s'est jamais effacée de mon esprit, quoique je fusse alors encore bien jeune : Quoi! ma fille, est-ce ainsi que tu me sers si négligemment? Ces paroles laissèrent une telle impression dans mon ame, qu'elles m'ont servi toute ma vie.

8.

Elle donne dans quelques vains amusemens, dont Dieu la retire par l'affliction.

Ayant recouvré la santé, j'oubliai bientôt ma promesse : je ne pensais qu'à chercher mes petits divertissemens et à jouir de ma liberté. Je me laissai aller

à la vanité et à l'affection des créatures : la tendresse que ma mère et mes frères avaient pour moi, semblait m'autoriser à me donner du bon temps. Mais, ô mon Dieu ! vous me fîtes bientôt éprouver que j'étais loin de mon compte, et que vos desseins étaient bien différens des miens. Je ne pensais pas alors à ce que vous m'avez bien fait connaître et expérimenter depuis, savoir, que votre sacré Cœur m'ayant enfantée sur le Calvaire avec tant de douleurs, la vie que vous m'y aviez donnée ne pouvait s'entretenir que par l'aliment de la Croix, et que ce devait être mon mets délicieux.

Voici donc comme Dieu disposa les choses : il permit que ma mère se dépouillât de son autorité dans sa propre maison, pour la remettre à d'autres Les personnes à qui elle la remit s'en prévalurent de telle sorte, que ma mère et moi fûmes bientôt réduites à une dure captivité. Ce n'est pas mon intention, en ce que je vais dire, de blâmer ces personnes ; je ne veux pas croire qu'elles fissent mal en me faisant souffrir : éloignez de moi, mon Dieu, une telle pensée ! je les regarde plutôt comme des instrumens dont Dieu se servait pour accomplir sa sainte volonté. Nous n'avions donc plus aucun pouvoir dans la maison, et nous n'osions rien faire sans permission. C'était une continuelle guerre : tout était fermé sous la clef, en telle sorte que je ne trouvais pas même de quoi m'habiller pour aller à la sainte messe : il me fallait emprunter coiffes et habits : j'avoue que je ressentis vivement cet esclavage. La chose alla si loin, que je ne pouvais plus rien faire, pas même sortir du logis, sans l'agrément de trois personnes.

Réduite à cet état, je me sentis attirée à chercher ma consolation auprès du Saint Sacrement de l'Autel : toutes mes affections se tournèrent de ce côté-là. Mais me trouvant dans un village, éloignée de

l'église, je n'y pouvais aller qu'avec l'agrément de ces trois personnes, et il arrivait que quand l'une l'agréait, l'autre ne le voulait pas. Souvent, lorsque j'en témoignais ma douleur par mes larmes, l'on me reprochait que c'était que j'avais donné rendez-vous à quelque jeune homme, et qu'il me fâchait de ne pouvoir y aller, moi qui sentais dans mon cœur une si grande horreur de pareille chose, que j'aurais plutôt consenti à voir déchirer mon corps en mille pièces que d'en avoir seulement la pensée. Ne sachant donc où me réfugier, je me cachais en quelque coin de jardin, ou d'étable, ou en d'autres lieux écartés, où il me fût permis de me mettre à genoux, et de répandre mon cœur par mes larmes devant mon Dieu. Je le faisais toujours par l'entremise de la très-sainte Vierge, ma bonne mère, en laquelle j'avais mis toute ma confiance. Je demeurais là les journées entières, sans boire ni manger, et quelquefois de pauvres gens du village me donnaient par compassion un peu de lait ou de fruit sur le soir. Retournant ensuite au logis, c'était avec tant de crainte et de tremblement, qu'il me semblait être une pauvre criminelle qui allait recevoir sa sentence de condamnation. Je me serais estimée heureuse d'aller mendier mon pain plutôt que de vivre dans cette contrainte. Au moment que j'entrais dans la maison, on commençait à me quereller sur ce que je n'avais pas pris soin du ménage et des enfans ; et sans qu'il me fût loisible de dire un seul mot, je me mettais à travailler avec les domestiques. Ensuite, je passais les nuits comme j'avais passé les jours, à verser des larmes aux pieds de mon Crucifix.

Jésus-Christ me fit connaître en cet état qu'il voulait se rendre le maître absolu de mon cœur ; qu'il voulait rendre ma vie conforme en tout à sa vie souffrante ; qu'il se rendrait présent à mon ame, afin de m'apprendre à agir comme il avait agi lui-même

en ce qu'il avait souffert pour mon amour. Dès ce temps-là, mon ame demeura si pénétrée des souffrances de ce divin Sauveur, que j'aurais désiré que mes peines n'eussent pas cessé un seul moment.

9.

Jésus-Christ la favorise de sa présence continuelle.

Mon Jésus m'était toujours présent sous la figure ou de crucifié, ou d'*Ecce Homo*, ou portant sa croix : cette vue imprimait en moi tant de compassion, tant d'amour, et tant de désir de souffrir, que tous mes maux me devinrent légers. Quelquefois, lorsqu'on était prêt dans le logis à me frapper, je m'affligeais que les mains qui étaient levées sur moi fussent retenues et ne déchargea sent pas sur ma personne toute leur rigueur. Je me sentais continuellement pressée de rendre toutes sortes de services à ces personnes, comme aux véritables amies de mon ame : je me serais sacrifiée de bon cœur pour elles. Je n'avais pas de plus grand plaisir que de leur en faire, et de dire d'elles tout le bien que je pouvais. Mais, hélas ! ce n'était pas moi qui faisais tout ce que j'écris ici : c'est mon souverain Maître qui s'était emparé de ma volonté, et qui ne me permettait pas de former seulement une plainte ou un murmure, ni de concevoir aucun ressentiment, non pas même de souffrir qu'on me plaignît, ou qu'on me portât compassion, disant qu'il avait été ainsi traité lui-même, et qu'il voulait, lorsqu'on parlerait devant moi contre ces personnes, et que je ne pourrais l'empêcher, que je leur donnasse tout le droit, et à moi tout le tort, mes péchés en méritant bien davantage.

10.

Son extrême répugnance à continuer cet Ecrit; mais Jésus-Christ le lui ordonne.

Ici, dans l'extrême violence qu'il me faut faire pour écrire des choses que j'avais toujours tenues cachées, et dont j'avais tâché de ne pas conserver même le souvenir, j'ai fait mes plaintes à mon divin Maître. Il m'a dit : *Poursuis, ma fille, poursuis: il n'en sera ni plus, ni moins, pour toutes tes répugnances : il faut que ma volonté s'accomplisse. — Mais, hélas! mon Dieu, comment me ressouvenir de ce qui s'est passé depuis plus de vingt-cinq ans? — Ne sais-tu pas que je suis la mémoire éternelle de mon Père céleste, qui n'oublie rien, et dans laquelle le passé et l'avenir sont comme le présent? Ecris donc sans crainte, selon que je te le dicterai : je répandrai sur ton écrit l'onction de ma grâce, afin que j'en sois glorifié. Je veux cela de toi :*

Premièrement, pour faire voir que je me jou de toutes les précautions que tu as prises pour cacher les grâces dont j'ai pris plaisir d'enrichir avec tant de profusion une aussi pauvre et chétive créature que toi ; tu ne dois jamais perdre le souvenir de ces grâces, mais m'en rendre de continuelles louanges.

En second lieu, pour t'apprendre que tu ne dois point t'approprier ces grâces, ni craindre de les communiquer ; car je me suis voulu servir de ton cœur, comme d'un canal, pour les répandre selon mes desseins sur les ames : plusieurs, en effet, seront retirées par ce moyen de l'abîme de perdition, comme je te le ferai connaître dans la suite

En troisième lieu, pour mont er que je suis la

Vérité éternelle, que je suis fidèle dans mes promesses, et que les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir toutes sortes d'examens et d'épreuves.

Après ces paroles, je me suis sentie tellement fortifiée, que malgré la peine extrême que je sens que mon écrit ne soit vu, je suis résolue de poursuivre, quoi qu'il m'en doive coûter, pour accomplir la volonté de mon souverain Maître

11.

Elle souffre beaucoup des maux de sa mère.

La plus rude de mes croix était de ne pouvoir doucir celles de ma mère, lesquelles m'étaient cent fois plus dures à supporter que les miennes. Je n'osais pas même lui donner la consolation de m'en dire un mot, crainte que nous n'offensassions Dieu en prenant plaisir à nous entretenir de nos peines. C'était singulièrement dans ses maladies où mon affliction était extrême; car comme elle était abandonnée à mes soins et à mes petits services, elle souffrait beaucoup, d'autant que tout se trouvant quelquefois fermé sous la clef, il me fallait aller mendier jusqu'aux œufs, et autres choses nécessaires aux malades : ce qui n'était pas un petit tourment pour moi à cause de mon naturel timide, surtout auprès de villageois qui me recevaient souvent fort durement. J'eus la douleur de voir que dans un mortel érysipèle que ma mère eut à la tête, d'une grosseur, d'une rougeur et d'une dureté épouvantables, on se contenta de lui faire faire une saignée par un petit chirurgien de village qui passait par hasard, lequel me dit qu'à moins d'un miracle elle n'en pouvait revenir, sans que personne s'en affligeât, ni s'en mît en peine que moi. J'étais plongée dans une désolation continuelle. Je ne recevais parmi tout cela que des

moqueries, des injures et des accusations. Je ne savais où recourir, ni à qui m'adresser, sinon à mon asile ordinaire, la très-sainte Vierge, et à mon souverain Maître.

Etant allée à la messe le jour de la circoncision de Notre-Seigneur, pour lui demander d'être lui-même le médecin et le remède de ma pauvre mère, et de m'enseigner ce que je devais faire pour cela, il le fit avec tant de miséricorde, qu'étant de retour au logis, je trouvai l'enflure de la joue crevée, avec une plaie large d'environ la paume de la main, qui jetait une puanteur insupportable. Personne n'en voulait approcher. Je ne savais point panser les plaies; je ne pouvais même auparavant ni les voir, ni les toucher: je n'avais pour guérir celle-ci aucun onguent: je n'y faisais autre chose que de couper beaucoup de chairs pourries, chaque jour, attendant tout de la divine Providence. Je sentais croître mon courage et ma confiance en la bonté de mon souverain Maître, lequel il me semblait voir toujours présent. Enfin la plaie fut guérie en peu de jours, contre toute apparence humaine.

Pendant tout le temps des maladies de ma mère je ne me couchais ni ne dormais presque point, je ne prenais presque aucune nourriture, passant souvent des jours entiers sans manger. Mon divin Maître me consolait et me soutenait par une parfaite conformité à sa sainte volonté; car de tout ce qui m'arrivait, je ne m'en prenais qu'à lui seul, lui disant: *O mon souverain Maître! si vous ne le vouliez, cela n'arriverait pas; mais je vous rends grâces de ce que vous le permettez, pour me rendre conforme à vous.*

12.

Son attrait pour l'Oraison.

Je me sentais fortement attirée à l'oraison. Cet attrait me faisait beaucoup souffrir, parce qu'il me semblait ne pouvoir y satisfaire, ne sachant pas faire oraison, et n'ayant personne qui pût me l'apprendre; car je n'avais aucun entretien avec des personnes spirituelles. Je ne savais autre chose de l'oraison que le nom, et ce seul mot, *Oraison*, ravissait mon cœur. Je m'adressai donc à mon souverain Maître, et il m'apprit comme il voulait que je la fisse; ce qui m'a servi toute ma vie. Il me faisait prosterner humblement devant lui, pour lui demander pardon de tout ce en quoi je l'avais offensé; et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison, sans savoir comment il fallait m'y prendre. Ensuite il se présentait lui-même à moi dans le mystère où il voulait que je le considérasse, et il y appliquait si fort mon esprit, tenant mon ame et toutes mes puissances englouties en lui-même, que je ne sentais point de distraction; mon cœur se sentait consumé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de ses souffrances.

Je n'avais du temps pour prier que celui de la nuit; j'en prenais ce que je pouvais, et quoique l'occupation intérieure dont je viens de parler, me fût plus délicieuse que je ne le puis exprimer, je ne la prenais pas pour une oraison, et je me sentais toujours plus pressée de la faire. Je promettais à mon divin Maître qu'aussitôt qu'il me l'aurait enseignée, j'y emploîrais tout le temps que je pourrais. Cependant sa bonté me tenait si fort dans cette même manière d'oraison, qu'elle m'ôta le goût des prières vocales.

13.

Sa dévotion au Saint Sacrement, et son désir pour la sainte Communion.

Je n'en pouvais plus faire devant le saint Sacrement, où je me sentais tellement absorbée, que jamais je ne m'y ennuyais ; j'y aurais passé les jours et les nuits entières, sans boire ni manger. Je ne savais bonnement ce que j'y faisais, sinon que je me consumais en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour. Je ne pouvais demeurer au bas de l'église, et quelque confusion que j'en eusse intérieurement, je ne laissais pas de m'approcher tout le plus que je pouvais de l'autel où reposait le Saint Sacrement. Je n'estimais heureuses et ne portais envie qu'aux personnes qui pouvaient communier souvent, et qui avaient la liberté de demeurer devant ce divin Sacrement. Je tâchais de gagner l'amitié des personnes dont j'ai parlé, afin d'obtenir d'elles la liberté d'aller passer quelques momens devant Jésus-Christ dans ce mystère.

Je remarquerai ici ce qui m'arrivait pour la punition de mes péchés. Les veilles de Noël le curé de la paroisse avertissait tout haut au prône (1), *que ceux qui n'avaient pas dormi ne devaient pas communier ;* et moi, ces nuits-là, je ne pouvais dormir : ainsi je me trouvais privée de communier ; et par là, ce jour de réjouissance devenait pour moi un jour de larmes, qui me tenaient lieu de nourriture et de tout plaisir.

Mais aussi avais-je commis de grands péchés ; car une fois, dans un temps de carnaval, étant en compagnie d'autres filles, je me déguisai par vaine complaisance ; ce qui m'a été un sujet de douleur et de larmes pendant toute ma vie, de même que les fau-

(1) Le curé se trompait, et donnait un faux avis.

tes que j'avais commises en prenant des ajustemens de vanité. Les résistances que je vous ai faites si long-temps, ô mon Dieu ! de me soumettre à faire cet écrit, me pénètrent encore de douleur et de confusion. Ayez pitié de ma faiblesse, mon divin Maître; soutenez-moi, afin que je ne succombe pas sous la rigueur de ces justes reproches. Je proteste, moyennant votre grâce, de ne plus vous résister, quand il m'en devrait coûter la vie, et que cela devrait m'attirer tout le mépris des créatures, et armer contre moi toutes les fureurs de l'enfer. Je vous demande pardon de mes résistances, et la force d'achever ce que vous désirez de moi, quelques répugnances que mon amour-propre m'y fasse sentir.

14.

On pense à la marier. Combats et peines intérieures que cela lui cause.

Pour poursuivre donc ce que j'ai commencé, à mesure que je croissais en âge, mes croix augmentaient. Une des plus rudes fut celle-ci. Le diable suscitait plusieurs bons partis pour m'établir dans le monde, et me faire ainsi manquer au vœu que j'avais fait. Cela attirait au logis beaucoup de gens qu'il me fallait voir. Le combat intérieur que je soutenais ne m'était pas un petit supplice; d'un côté, mes parens me poussaient sans cesse à me marier, et surtout ma chère mère. Je la voyais pleurer, en me disant qu'elle n'avait d'espérance qu'en moi pour sortir de la misère où elle vivait; qu'elle trouverait si consolation à se retirer avec moi aussitôt que je serais logée dans le monde. D'autre part, Dieu poursuivait si vivement mon cœur, qu'il ne me donnait point de trève. J'avais toujours mon vœu devant les yeux avec la pensée que, si je venais à y manquer, je serais éternellement damnée Le démon, prenant

avantage de la tendresse que j'avais pour ma mère, me représentait sans cesse les larmes qu'elle versait, et que, si je venais à me faire religieuse, je serais cause qu'elle mourrait d'affliction ; que j'en répondrais à Dieu, puisqu'elle était réduite uniquement à mes soins. Ceci me causait un tourment insupportable, car je l'aimais si tendrement, et elle moi, que nous ne pouvions vivre sans nous voir. D'un autre côté, le désir d'être religieuse me persécutait sans relâche, joint à l'horreur que j'avais pour toute impureté. Tout cela me faisait souffrir un vrai martyre; je n'avais aucun repos, je me fondais en larmes, et n'ayant personne à qui me découvrir, je ne savais quel parti prendre. Enfin, le tendre amour que j'avais pour ma bonne mère commença à prendre le dessus : je pensais que n'étant qu'un enfant quand je fis le vœu, l'on pourrait bien m'en dispenser, d'autant plus que je ne comprenais pas, en le faisant, ce que c'était que ce vœu. Dans ces momens, je ne laissais pas de sentir en moi une grande crainte d'engager ma liberté, me disant que je ne pourrais plus faire de jeûnes, d'aumônes et de disciplines comme je voudrais. J'étais encore combattue d'autres pensées touchant la vie religieuse, m'étant représenté que cet état demandait une si grande sainteté de ceux qui l'embrassent, qu'il me serait impossible d'y atteindre jamais, et que je m'y damnerais.

Je commençai à voir le monde, et à me parer pour lui plaire, et je cherchais à me divertir autant que je le pouvais. Mais vous, mon Dieu, seul témoin de la grandeur et de la longueur de la peine que ce combat intérieur me faisait souffrir, et auquel j'aurais mille fois succombé sans un secours extraordinaire de votre miséricorde, vous aviez bien d'autres desseins que ceux que je projetais dans mon cœur. Vous me fîtes connaître en cette rencontre, comme vous l'avez fait en plusieurs autres, qu'il m'était bien dur de regim-

der contre le puissant aiguillon de votre amour. Ma malice et mon infidélité me faisaient employer toutes mes forces et toute mon industrie pour résister à son attrait, et pour éteindre en moi tous ses mouvemens. Mais c'était en vain ; car, au milieu des compagnies et des divertissemens, ce divin amour me lançait des flèches si ardentes, qu'elles perçaient mon cœur de toutes parts et le consumaient. La douleur que j'en sentais me rendait tout interdite ; et cela ne suffisant pas encore pour détacher un cœur aussi ingrat que le mien, je me sentais comme liée avec des cordes, et tirée si fortement, qu'enfin j'étais contrainte de suivre celui qui m'appelait. Il me conduisait en quelque lieu retiré où il me faisait de sévères réprimandes. Hélas ! il paraissait jaloux de mon misérable cœur. Là, après que je lui avais demandé pardon, la face contre terre, il me faisait prendre une rude et longue discipline. Nonobstant cela, je ne laissais pas de retourner à mes vanités tout comme devant, et je retombais dans les mêmes résistances. Ensuite, quand je quittais le soir ces maudites livrées de Satan, je veux dire ces vains ajustemens, mon souverain Maître se présentait à moi, comme il était à sa flagellation, tout défiguré, me faisant des reproches étranges, que c'étaient mes vanités qui l'avaient réduit à cet état ; que je perdais un temps infiniment précieux dont il me demanderait un compte rigoureux à l'heure de ma mort ; que je le trahissais et le persécutais, après qu'il m'avait donné tant de preuves de son amour, et du désir qu'il avait que je me rendisse conforme à lui. Tout cela s'imprimait si fortement en moi, et faisait de si douloureuses plaies dans mon cœur, que je pleurais amèrement ; et il me serait bien difficile d'exprimer tout ce que je souffrais et tout ce qui se passait alors en mon intérieur.

15.

Pénitences cruelles qu'elle exerce sur son corps.

Je ne savais ce que c'était que la vie spirituelle - n'en ayant jamais entendu parler. Je n'en savais que ce que mon divin Maître m'enseignait, et ce qu'il me faisait faire avec cette amoureuse violence. Je me sentais portée à venger sur moi les injures que je lui faisais, et à prendre cette ressemblance et conformité avec lui. Dans la douleur qui me pressait, je liais ce misérable corps criminel avec des cordes pleines de nœuds, et je le serrais si fort, qu'à peine pouvait-il respirer ni manger; je laissais ces cordes si longtemps, qu'elles s'enfonçaient dans la chair, et je ne pouvais les arracher qu'avec de grandes violences et de cruelles douleurs. Je faisais la même chose avec de petites chaînettes dont je serrais mes bras; je n pouvais les retirer qu'en emportant des pièces d. chair. Je couchais la nuit sur une planche ou sur d bâtons noueux, dont je composais mon lit, et puis je prenais la discipline. Je tâchais, par ces pénitences, de trouver quelque soulagement dans mes combats et peines intérieures, auprès desquelles tout ce que je pouvais souffrir au dehors n'était rien; car, bien que toutes les humiliations et les contradictions, dont j'ai parlé ci-devant, fussent continuelles et augmentassent plutôt que de diminuer, tout cela me semblait un rafraîchissement, au prix de ce que je souffrais intérieurement. Je me faisais violence pour le supporter en silence et en secret, comme mon bon Maître me l'enseignait; de sorte qu'il n'en paraissait rien au dehors, si ce n'est que l'on me voyait devenir pâle et dessécher.

Les craintes où j'étais d'offenser Dieu me tourmentaient plus que tout le reste; il me semblait que mes péchés étaient continuels, et ils me paraissaient

si grands, que je m'étonnais que l'enfer ne s'ouvrît pas sous mes pieds pour engloutir une si misérable pécheresse. J'aurais voulu un confesseur tous les jours, et cependant je n'en pouvais avoir que rarement. J'estimais comme saints ceux qui demeuraient beaucoup à se confesser, pensant qu'ils n'étaient pas comme moi, qui ne savais pas m'accuser de mes fautes. Cela me faisait verser beaucoup de larmes.

Ayant passé plusieurs années dans toutes ces peines et combats, et au milieu de beaucoup de souffrances, sans autre consolation que celle qui venait de Jésus-Christ qui s'était rendu mon maître et mon gouverneur, le désir d'être religieuse se ralluma si ardemment dans mon cœur, que je me résolus de l'être à quelque prix que ce fût. Mais, hélas! ce désir ne put encore s'accomplir qu'après plus de quatre ou cinq ans. Durant tout ce temps-là mes peines et mes combats redoublèrent de toutes parts, et je tâchais aussi de redoubler mes pénitences, selon que mon divin Maître me le permettait.

16.

Dieu lui fait voir la beauté des vertus.

Il changea mon état intérieur : il me faisait voir la beauté des vertus, et surtout des trois vœux, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, me disant que c'est en les pratiquant que l'on devient saint; et il me disait cela, parce qu'en le priant je lui demandais de me faire sainte. Je ne lisais guère d'autres livres que la Vie des saints. En ouvrant le livre, je disais : *Il me faut chercher une vie de sainte aisée à imiter, afin que je puisse faire comme cette sainte a fait, pour devenir sainte comme elle* Ce qui me désolait, c'était de voir que j'offensais tant mon Dieu; je pensais que les saints ne l'avaient pas offensé comme moi, ou que du moins, si quelques-

uns l'avaient offensé, ils avaient ensuite toujours été dans la pénitence. Cela me donnait une grande envie de la pratiquer ; cependant mon divin Maître imprimait en moi une si grande crainte de suivre ma propre volonté, que dès lors j'étais persuadée que quoi que je pusse faire, il ne l'agréerait point, que lorsque je le ferais par obéissance et par amour. Cela excita en moi un grand désir de l'aimer, et de faire toutes mes actions par obéissance. Mais je ne savais comment il fallait pratiquer ni l'un ni l'autre ; je craignais même de faire mal en disant que j'aimais Dieu, parce que je voyais mes œuvres démentir mes paroles. Je demandais à Dieu de m'enseigner ce qu'il voulait que je fisse pour l'aimer, et de me le faire faire.

17.

Son amour et sa tendresse pour les pauvres.

Il le fit en cette manière : il me donna un si tendre amour pour les pauvres, que j'aurais souhaité de n'avoir plus d'autres conversations. Il imprimait en moi une si tendre compassion de leurs misères, que, s'il avait été en mon pouvoir, je ne me serais rien laissé. Lorsque j'avais de l'argent, je le donnais à de petits pauvres pour les engager à venir auprès de moi, afin de leur apprendre leur catéchisme et à prier Dieu. Cela faisait qu'ils me suivaient, et il en venait tant, que je ne savais où les mettre durant l'hiver. Je me servais pour cela d'une grande chambre, d'où l'on venait nous chasser quelquefois. J'étais fort mortifiée lorsqu'on s'apercevait de ce que je faisais. L'on croyait que je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais attraper ; mais je n'aurais osé le faire, crainte de dérober, et je ne donnais que ce qui était à moi, encore ne l'osais-je plus faire sans obéissance. Cela m'obligeait de caresser ma mère, afin qu'elle me permît de donner ce que j'avais Comme elle m'aimait beau-

coup, elle me l'accordait assez facilement. Lorsqu'elle me refusait, je demeurais en paix, et après un peu de temps je retournais l'importuner; car je ne pouvais plus rien faire sans permission, non-seulement à l'égard de ma mère, mais encore à l'égard des personnes avec qui je demeurais; ce qui m'était une mortification continuelle. Je pensais que pour essayer si je pourrais être religieuse, il fallait me soumettre à tous ceux à qui j'avais plus de répugnance d'obéir. Ces permissions que j'allais continuellement demander m'attiraient de grands rebuts; et de plus, cela fit prendre une si grande autorité sur moi, qu'il ne pouvait y avoir de religieuse plus captive que je ne l'étais. Toutefois l'ardent désir que je me sentais d'aimer Dieu me faisait tout surmonter, et me rendait attentive à faire tout ce qui contrariait le plus mes inclinations, et à quoi je sentais le plus de répugnance. J'étais tellement pressée sur ce point, qu'en confession je m'accusais lorsque j'avais manqué de suivre ces mouvemens.

J'avais une extrême répugnance à voir des plaies: il fallut d'abord me mettre à les panser, et même à les baiser pour me vaincre; j'étais fort ignorante comment il fallait les panser; mais mon divin Maître savait si bien suppléer à mes ignorances, qu'encore que ces plaies fussent très-dangereuses, elles se trouvaient guéries en peu de temps; aussi avais-je plus de confiance en sa bonté qu'aux remèdes que j'employais.

J'étais naturellement portée à l'amour du plaisir et aux divertissemens; je n'en pouvais plus goûter aucun, quoique souvent je fisse ce que je pouvais pour en chercher. La vue de mon Sauveur qui se présentait à moi dans l'état de sa flagellation, m'empêchait bien d'en jouir; car il me faisait ce reproche, qui me perçait jusqu'au cœur: *Voudrais-tu bien prendre ce plaisir, et moi je n'en ai jamais pris aucun? Je me suis livré à toutes sortes d'amertumes pour*

gagner ton cœur, et tu voudrais encore me le disputer ! Cela faisait de grandes impressions sur mon ame ; mais j'avoue que je répondais bien mal à toutes ces grâces. J'avais l'esprit si grossier et si peu spirituel, que je ne faisais le bien que parce que ce divin Maître me pressait si fort, que je ne pouvais, pour ainsi dire, résister ; c'est là pour moi un grand sujet de confusion en tout ce que j'écris ici. Je voudrais pouvoir faire connaître à tout le monde combien je suis digne des plus rigoureux châtimens par mes continuelles résistances à Dieu, et faire voir en même temps la grandeur de ses miséricordes ; car il semblait qu'il avait entrepris de poursuivre mon cœur sans relâche, opposant continuellement sa bonté à ma malice, et son amour à mes ingratitudes. Le souvenir de ces ingratitudes a fait toute ma vie le sujet de ma plus vive douleur. Je ne saurais jamais reconnaître ce que je dois à mon souverain libérateur, lequel, malgré ma malice, a pris un soin si amoureux de moi dès le berceau, et me l'a continué toute ma vie.

Un jour que j'étais dans un abîme d'étonnement de ce que tant de défauts et d'infidélités que je voyais en moi n'étaient pas capables de le rebuter, il me fit cette réponse : *C'est que j'ai envie de faire de toi comme un composé de mon amour et de mes miséricordes.* Et une autre fois il me dit : *Je t'ai choisie pour mon épouse, et nous nous sommes promis fidélité lorsque tu m'as fait vœu de chasteté. C'est moi qui te pressais de faire ce vœu avant que le monde eût aucune part dans ton cœur, parce que je voulais ce cœur tout pur, sans qu'il fût souillé des affections terrestres ; et afin de me le conserver dans cet état, je préservais ta volonté de la malice qui aurait pu le corrompre. Ensuite, je te remis aux soins de ma sainte Mère, afin qu'elle te façonnât selon mes desseins.*

18

L'amour et la protection maternelle de la sainte Vierge à son égard.

Il est vrai que la sainte Vierge m'a toujours tenu lieu de mère, et ne m'a jamais refusé son secours. J'allais à elle dans toutes mes peines et mes besoins, et j'y allais avec tant de confiance, qu'il me semblait n'avoir rien à craindre sous sa protection maternelle. Je lui fis vœu, en ce temps, de jeûner tous les samedis, et de dire l'office de son immaculée Conception quand je saurais lire, et de faire sept génuflexions tous les jours de ma vie, avec sept *Ave Maria*, pour honorer ses sept douleurs; et je me consacrai à elle pour être à jamais son esclave, la suppliant de ne pas me refuser cette qualité. Je lui parlais comme un enfant avec simplicité, tout comme à ma bonne mère, pour laquelle je me sentais dès lors pénétrée d'un amour vraiment tendre. Cette divine Mère eut occasion de me reprendre sévèrement lorsqu'elle me vit derechef près de succomber au terrible combat dont j'ai déjà parlé et qui se renouvela.

19.

Elle pense de nouveau au mariage.

Je ne pouvais plus résister aux persécutions que mes parens me faisaient, ni aux larmes d'une mère qui me chérissait tendrement, et qui me représentait qu'une fille doit prendre son parti à vingt ans. Le démon, de son côté, me disait continuellement: *Pauvre misérable, que penses-tu faire en voulant être religieuse? tu vas te rendre la risée de tout le monde, car jamais tu ne persévéreras; et quelle confusion sera-ce pour toi de quitter un habit de religieuse, et de sortir d'un couvent! Où iras tu*

te cacher après cela ? Je commençai donc à donner dans le sentiment de ma mère, de me loger dans le monde ; mais je ne pouvais y penser sans fondre en larmes, car je sentais une horreur épouvantable pour le mariage Je ne savais à quoi me résoudre, lorsque mon divin Sauveur, qui me tenait toujours devant les yeux le vœu que je lui avais fait, eut enfin pitié de moi.

20.

Plaintes, menaces, promesses de Jésus son époux.

Une fois, après la communion (si je ne me trompe), il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et le plus accompli de tous les amans, et il me reprochait que lui étant promise depuis tant d'années, je pensais cependant à rompre avec lui pour prendre un autre époux : *Oh! apprends que si tu me fais cette injure, je t'abandonne pour jamais. Si, au contraire, tu m'es fidèle, je ne te quitterai point, et je te rendrai victorieuse de tous tes ennemis. J'excuse ton ignorance, parce que tu ne me connais pas encore ; mais si tu veux me suivre, je t'enseignerai à me connaître, et je me manifesterai à toi.* En me disant cela, il imprimait le calme dans mon intérieur, de sorte que mon ame se trouva dans une très-grande paix. Je me déterminai à l'heure même de mourir plutôt que de changer : il me semblait que mes liens étaient rompus, et que je n'avais plus rien à craindre. Je me disais à moi-même que quand la vie religieuse serait un purgatoire, il me serait plus doux de m'y purifier le reste de ma vie, que de me voir précipitée dans l'enfer, que j'avais tant de fois mérité par mes péchés et par mes résistances continuelles.

M'étant donc ainsi déterminée pour la vie religieu-

se, ce divin Epoux de mon ame, comme s'il avait craint que je ne lui échappasse encore, me demanda de consentir qu'il s'emparât et se rendît le maître de ma liberté, parce que j'étais faible. Je donnai de bon cœur ce consentement, et dès lors il s'empara si fortement de ma liberté, qu'il me semble n'en avoir plus eu de jouissance. Je renouvelai mon vœu, commençant à le comprendre; et je lui dis que quand il devrait m'en coûter mille vies, je ne serais jamais autre que religieuse. Je m'en déclarai dès lors hautement, et je priai qu'on congédiât tous ces partis, quelque avantageux qu'ils pussent être. Ma mère voyant cela, ne pleurait plus en ma présence; mais elle pleurait continuellement avec tous ceux qui lui en parlaient, et ils ne manquaient pas de me venir dire que je serais la cause de sa mort si je la quittais, et que j'en répondrais à Dieu, puisqu'elle n'avait personne que moi pour la servir, et que je serais aussi-bien religieuse après sa mort que pendant sa vie. Un de mes frères surtout, qui m'aimait beaucoup, fit tous ses efforts pour me détourner de mon dessein, m'offrant une partie de son bien pour me mieux loger dans le monde; mais à tout cela mon cœur était devenu insensible comme un rocher. Il me fallut néanmoins rester encore trois ans dans le monde parmi tous ces combats.

21.

On l'envoie chez un oncle, et on veut l'engager à être Ursuline.

L'on me mit chez un de mes oncles qui avait une fille religieuse : celle-ci sachant que je voulais l'être moi-même, n'oublia rien pour m'attirer auprès d'elle; mais ne me sentant point de penchant pour la religion où elle était, je lui disais : *Voyez, si j'entrais dans votre couvent, ce ne serait que pour*

l'amour de vous ; je veux aller dans un lieu où je n'aie ni parentes, ni connaissances, afin d'être religieuse pour l'amour de Dieu. Cependant, comme je ne savais à quelle autre religion j'étais appelée, ne les connaissant pas, je pensai encore succomber aux importunités de cette cousine, car je l'aimais beaucoup, et elle se servit de l'autorité de mon oncle, qui était mon tuteur, et auquel je n'osais résister. Il me disait qu'il m'aimait comme un de ses enfans, et qu'il me voulait avoir auprès de lui. Il ne voulut jamais permettre à mon frère de me ramener, disant qu'il prétendait être le maître de ce qui me regardait. Mon frère, qui n'avait point encore voulu consentir que je fusse religieuse, fut fort fâché contre moi, s'imaginant que tout cela se faisait de mon consentement, pour me jeter dans ce couvent malgré lui, et sans le consentement de mes parens ; mais j'étais bien éloignée de ce dessein ; car plus l'on me pressait d'y entrer, plus j'en sentais de dégoût, et une secrète voix me disait : *Je ne te veux pas là, mais à Sainte-Marie.*

22.

Elle sent un attrait pour les religieuses de Sainte-Marie.

Cependant on ne me permettait pas de voir les religieuses de Sainte-Marie, quoique j'y eusse plusieurs parentes : l'on me disait même des choses capables de m'en rebuter ; mais plus on tâchait de m'en détourner, plus je sentais croître le désir d'y entrer. J'étais attirée par ce nom tout aimable de *Sainte-Marie*, et je sentais que c'était là ce que je cherchais. Une fois regardant un tableau du grand saint François de Sales, il me sembla qu'il jetait sur moi un regard paternel, et si tendre, m'appelant sa fille, que je ne le regardai plus dès lors que comme

mon père. Cependant je n'osais rien dire de tout cela, et je ne savais comment me dégager de ma cousine et de toute la communauté : on m'y témoignait tant d'amitié, que, si Dieu ne m'avait aidée extraordinairement, je ne pouvais plus me défendre d'entrer chez elles. On était près de m'ouvrir la porte du monastère, lorsque je reçus la nouvelle que mon frère était fort malade, et ma mère à l'extrémité : cela m'obligea à partir à l'heure même pour me rendre auprès d'elle, sans que l'on pût m'en empêcher, quoique je fusse moi-même malade ; mais c'était plus de regret de me voir forcée d'entrer dans un couvent où je croyais que Dieu ne m'appelait pas, que d'aucune autre chose.

23.

Elle est rappelée par un accident à la maison paternelle, où ses combats et ses douleurs se renouvellent.

Je fis le chemin toute la nuit, bien qu'il y eût près de dix lieues ; et voilà comme je fus délivrée. Mais ce fut pour reprendre une très-rude croix. Je ne m'arrêterai pas à l'expliquer, en ayant déjà assez parlé ci-devant : il suffit de dire que toutes mes peines redoublèrent. L'on me faisait voir que ma mère ne pouvait vivre sans moi, puisque mon absence, dans le peu de temps que je l'avais quittée, était la cause de son mal, et que je répondrais à Dieu de sa mort. Cela m'étant dit par des personnes ecclésiastiques, me causait de rudes peines, par le tendre amour que j'avais pour ma mère, et le démon s'en servait pour me faire croire que cela serait cause de ma damnation.

24.

Son amour pour la souffrance ; nouvelles pénitences, surtout les trois derniers jours du carnaval.

D'autre part, mon divin Maître me pressait si fort de tout quitter pour le suivre, qu'il ne me laissait aucun repos : il me donnait de si grands désirs de me conformer à sa vie souffrante, que tout ce que je souffrais ne me semblait rien, et je redoublais mes pénitences. Quelquefois, me jetant aux pieds de mon crucifix, je lui disais : *O mon cher Sauveur, que je serais heureuse, si vous imprimiez en moi votre image souffrante !* Il me répondit : *C'est ce que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas, et que tu y contribues de ton côté.* Pour lui donner quelques gouttes de mon sang, je me liais les doigts, et puis j'y plantais des aiguilles. Je prenais la discipline en carême tous les jours, tant que je pouvais, pour honorer sa flagellation. Mais, quelque long-temps que je la prisse, je ne pouvais guère avoir du sang pour l'offrir à mon bon Maître, pour celui qu'il avait répandu pour mon amour. Comme c'était sur les épaules que je la prenais, il fallait bien du temps. Les trois derniers jours de carnaval, j'aurais voulu me mettre en pièces pour réparer les outrages que les pécheurs faisaient à sa divine Majesté. Je jeûnais ces trois jours autant que je le pouvais, au pain et à l'eau, donnant aux pauvres tout ce qu'on me donnait pour ma nourriture.

25

Son désir de la communion, et d'apprendre à faire oraison. Son estime pour l'obéissance

Ma plus grande joie, en quittant le monde, était de penser que je communierais souvent ; car on ne voulait

voulait me le permettre que rarement : je me serais crue la plus heureuse personne du monde, si je l'avais pu faire souvent, et passer les nuits seule devant le Saint Sacrement. Je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de mes plus chères délices. Les veilles de communion, je me sentais abîmée dans un profond recueillement, je ne pouvais parler qu'avec peine, étant tout occupée de la grandeur de l'action que je devais faire ; et lorsque je l'avais faite, je n'aurais voulu ni boire, ni manger, ni voir, ni parler, tant étaient grandes la consolation et la paix que je sentais. Je me cachais tant que je pouvais pour apprendre dans le silence à aimer mon souverain bien, qui me pressait de lui rendre amour pour amour ; mais j'étais dans cette pensée que je ne pourrais jamais l'aimer comme il faut, quoi que je pusse faire, si je n'apprenais à faire l'oraison. Je n'en savais que ce que mon divin Maître m'en avait appris, savoir de m'abandonner à tous ses saints mouvemens, lorsque je pouvais me renfermer avec lui en quelque petit coin ; mais on ne m'en laissait guère le loisir, car il me fallait travailler tant que le jour durait avec les domestiques, et puis le soir il se trouvait que je n'avais rien fait qui eût contenté les personnes avec qui j'étais. L'on me grondait de telle manière, que je n'avais pas le courage de manger, et je me retirais où je pouvais, pour trouver quelques momens de paix dont j'avais un grand désir.

Comme je n'estimais que ce qui était fait par obéissance, je me plaignais un jour à mon divin Maître dans la crainte que ce que je faisais ne lui fût pas agréable, à cause de ma propre volonté qui s'y trouvait, et en particulier dans les mortifications qui étaient de mon choix : *Hélas ! mon Seigneur*, ui disais-je, *donnez-moi donc quelqu'un pour*

me conduire à vous. — Ne te suffis-je pas ? me répondit-il ; *que crains-tu ? Un enfant aussi chéri que toi peut-il périr entre les bras d'un Père qui est tout-puissant ?*

26.

Elle se prépare à une confession générale.

Je ne savais ce que c'était que *direction*, mais j'avais un grand désir d'obéir. La bonté divine voulut que dans le temps d'un jubilé il vînt au logis un religieux de Saint-François ; il y coucha, pour nous donner loisir de faire nos confessions. Il y avait environ quinze jours, et plus, que j'étais à écrire la mienne ; car, encore que j'en fisse toutes les fois que j'en trouvais l'occasion, il me semblait toujours que je n'en pouvais assez faire à cause de mes grands péchés. J'en étais pénétrée d'une si vive douleur, que non-seulement j'en versais beaucoup de larmes, mais j'aurais voulu de toute mon ame, dans l'excès de ma douleur, les publier devant tout le monde. Mes plus grands gémissemens venaient de ce que j'étais si aveugle que je ne pouvais ni les connaître, ni les exprimer aussi énormes qu'ils étaient : cela était cause que j'écrivais tout ce que je pouvais trouver dans les livres qui traitent de la confession, et je mettais quelquefois des choses que j'avais horreur de prononcer ; mais je disais en moi-même : *Je l'ai peut-être fait, et je ne le connais pas :* il est bien juste que j'aie la confusion de le dire pour satisfaire à la divine Justice. Il est pourtant vrai que si j'avais cru avoir commis la plupart des crimes dont je m'accusais, j'aurais été inconsolable ; et même ces sortes de confessions m'auraient depuis bien fait du scrupule, si mon souverain Maître ne m'avait assuré qu'il pardonnait tout à une volonté sans malice. Je fis donc ma confession à ce bon Père : il ne vou-

lut pas me permettre de lire tout mon papier, mais m'en fit sauter plusieurs feuilles. Je le priais de me laisser satisfaire à ma conscience, puisque j'étais une plus grande pécheresse qu'il ne pensait.

27.

On traite de nouveau de sa vocation à la religion.

Cette confession ne laissa pas de me mettre en paix. Je dis à ce Père quelque chose de la manière dont je vivais : sur quoi il me donna plusieurs bons avis, mais je n'osais pas lui tout dire, car je croyais que c'eût été une vanité. Il me promit des instrumens de pénitence. Je lui déclarai ma vocation pour être religieuse, et comme mon frère me retenait dans le monde depuis quatre ou cinq ans. Le Père lui en parla, et lui donna là-dessus tant de scrupule, que mon frère me demanda ensuite si j'avais toujours dessein d'être religieuse. Et moi lui ayant répondu : *Plutôt mourir que de changer*, il me promit de me satisfaire. En effet, il partit pour aller traiter de ma dot auprès de cette bonne cousine qui ne cessait de me poursuivre ; ma mère encore, et mes autres parens voulaient que je fusse religieuse dans ce couvent. Je ne savais donc plus comment m'en défendre. Je m'adressai à la sainte Vierge, ma bonne maîtresse, par l'entremise de saint Hyacinte, auquel je fis plusieurs prières. Je fis aussi dire beaucoup de messes à l'honneur de ma sainte Mère. Elle me dit un jour amoureusement en me consolant : *Ne crains rien, tu seras ma vraie fille, et je serai toujours ta bonne Mère.* Ces paroles me charmèrent, et ne me laissèrent aucun doute que mes désirs ne dussent s'accomplir malgré toutes les oppositions. Mon frère étant de retour, me dit : *On veut quatre mille livres : c'est à vous à faire ce qu'il vous plaira de*

votre bien, car le traité n'est pas encore conclu. Je lui dis alors résolument : *Jamais il ne se conclura. Je veux aller aux Saintes-Maries, dans quelque couvent bien éloigné, où je n'aurai ni parentes, ni connaissances, car je ne veux être religieuse que pour l'amour de Dieu. Je veux quitter le monde tout-à-fait en me cachant dans quelque petit coin, pour l'oublier, et en être oubliée, et ne plus le voir.*

28.

Au seul nom du monastère de Paray, son cœur est rempli de joie.

L'on me proposa plusieurs monastères auxquels je ne pouvais me résoudre ; mais aussitôt qu'on me nomma Paray, mon cœur se dilata de joie, et j'y consentis d'abord. Mais il me fallut encore aller voir les religieuses où j'avais demeuré à l'âge de huit ans: ce qui me fut encore une occasion d'un rude combat, car elles me firent entrer dans le couvent, en me disant que j'étais leur enfant, et pourquoi je les voulais quitter, puisqu'elles m'aimaient si tendrement ; qu'au reste, elles ne pouvaient me voir entrer aux Saintes-Maries, sachant bien que je n'y persévérerais pas. Je répondis que je voulais essayer. Elles me firent promettre de retourner chez elles lorsque j'en sortirais, persuadées que je ne pourrais jamais m'y accoutumer ; mais, quoi qu'elles me pussent dire, mon cœur était insensible, et s'affermissait d'autant plus dans sa résolution. Je laisse tous les autres combats que j'eus à soutenir, pour venir vitement au lieu de mon bonheur, le cher Paray.

D'abord que j'entrai dans le parloir, il me fut dit intérieurement ces paroles : *C'est ici que je te veux*, ensuite de quoi je dis à mon frère qu'il fallait

absolument s'accorder et conclure, parce que je n'irais jamais ailleurs. Cette résolution le surprit d'autant plus qu'il ne m'avait amenée à Paray que pour me faire voir des religieuses de Sainte-Marie, sans faire semblant que je la voulusse être, et je le lui avais promis. Mais je ne voulus jamais sortir de là que tout ne fût arrêté. Après quoi il semblait que j'avais pris une nouvelle vie, tant je me sentais de contentement et de paix : ce qui me rendait même à l'extérieur si gaie, que ceux qui ne savaient pas ce qui se passait dans mon cœur, disaient : Voyez-la, qu'elle a bien l'air d'une religieuse ! En effet, je portais sur moi plus d'ajustemens de vanité que je n'avais jamais fait, et je me divertissais de même, par un effet de cette grande joie intérieure que je sentais, de me voir prête à être consacrée toute entière à mon souverain bien. Hélas ! en écrivant ceci, il me fait souvent cet amoureux reproche : *Regarde, ma fille, si tu pourras trouver un père blessé d'amour pour son fils unique, qui ait jamais pris tant de soin de lui, et qui lui ait donné tant de témoignages d'affection, que je t'en ai donné, et que je suis prêt à te donner encore. Mon amour n'a cessé dès ta plus tendre jeunesse de cultiver ton ame et de la façonner selon mon cœur, t'attendant avec patience et douceur, sans me rebuter de toutes tes résistances. Souviens-toi donc que, si jamais tu t'oubliais de la reconnaissance que tu me dois, manquant à référer à moi la gloire de tout, ce serait le moyen de faire tarir pour toi cette source inépuisable de biens*

29.

Les sentimens de son ame en quittant le monde, et en entrant dans le couvent.

Enfin, ce jour tant désiré où je devais dire adieu au monde étant arrivé, jamais mon cœur ne sentit tant de joie ni de fermeté : il était comme insensible tant à l'amitié, qu'à la douleur que mes parens me témoignaient, surtout ma mère. Je ne versai pas une larme en les quittant : il me semblait être comme une esclave qui se voit délivrée de sa prison et de ses chaînes pour entrer dans la maison de son époux, en prendre possession, et jouir en toute liberté de sa présence, de ses biens et de son amour : c'était ce qu'il disait à mon cœur, qui en était tout hors de lui-même. Je ne savais rendre autre raison de ma vocation pour Sainte-Marie, sinon que je voulais être fille de la sainte Vierge. Mais je dois avouer ici que dans le moment qu'il fallut entrer dans le monastère, qui était un samedi, je me trouvai assaillie de peines si violentes, qu'il me semblait que mon esprit allait se séparer de mon corps ; mais aussitôt que je fus entrée, ma peine cessa, et il me fut montré que le Seigneur avait rompu le sac de ma captivité, et qu'il me revêtait de son manteau d'allégresse. La joie, en effet, me transportait tellement, que je criais : *C'est ici que Dieu me veut.* Je sentis d'abord gravé dans mon esprit que cette maison de Dieu était un lieu saint ; que toutes celles qui l'habitaient devaient être saintes, et que ce nom de *Sainte-Marie* me signifiait qu'il la fallait être à quelque prix que ce fût ; qu'il fallait pour cela s'abandonner à Dieu sans ménagement, et se sacrifier sans aucune réserve : ce sentiment m'adoucissait tout ce qui me paraissait le plus rude dans ces commencemens. Tous les matins, pendant quelques jours,

l'on me réveillait avec ces paroles que j'entendais distinctement sans les comprendre : *Dilexisti justitiam* (1), avec le reste du verset. Et d'autres fois : *Audi, filia, et vide* (2), etc. ; et encore celles-ci. *Tu as reconnu ton sentier et ta voie, ô ma Jérusalem, maison d'Israël ! mais le Seigneur te guidera en toutes tes voies et ne t'abandonnera jamais.* Je rendais compte de tout cela simplement à ma bonne maîtresse, sans le comprendre ; je la regardais, aussi-bien que ma supérieure, comme mon Jésus en terre.

30.

Son amour pour l'obéissance ; elle prie qu'on lui apprenne à faire oraison.

Et comme je n'avais jamais reçu de conduite, ni de direction, j'étais si aise de me voir assujettie à l'obéissance, qu'il me semblait que tout ce qu'elles me disaient c'étaient des oracles, et que je n'avais rien à craindre en le faisant par obéissance. Lorsque je priai ma maîtresse de m'apprendre à faire l'oraison, dont mon ame sentait une grande faim, elle ne pouvait croire qu'étant venue en religion à l'âge de vingt-trois ans, je ne la susse pas faire. Après l'en avoir assurée, elle me dit pour la première fois : *Allez vous mettre devant le Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre.* J'aurais voulu qu'elle m'eût expliqué davantage ce qu'elle me disait, car je ne le comprenais pas, et je n'osais pas le lui dire. Mais j'entendis intérieurement ces paroles : *Viens, je te l'apprendrai.* En effet, d'abord que je fus à l'oraison, mon Souverain Maître me fit voir que mon ame était cette toile d'attente sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie, laquelle s'était écoulée dans l'amour

(1) Ps. XLIV, 8. (2) Ibid. 11.

et la privation, dans l'action et dans le silence, et consommée enfin par le sacrifice; qu'il voulait faire les mêmes impressions dans mon ame, après m'avoir purifiée de toutes les taches qu'il me restait tant de l'affection aux choses terrestres, que de l'amour de moi-même et des créatures, pour lesquelles mon naturel complaisant me donnait beaucoup de penchant.

31.

Jésus allume dans son cœur le désir de l'aimer et de souffrir.

Dans ce moment, il me dépouilla de tout, et après avoir vidé mon cœur et mis mon ame comme toute nue, il y alluma un si ardent désir de l'aimer et de souffrir, qu'il ne me donnait point de repos, me poursuivant de si près, que je n'avais de loisir que pour penser comment je le pourrais aimer en me crucifiant. Sa bonté a toujours été si grande à mon égard, que jamais il n'a manqué de m'en fournir les moyens.

32.

Elle est reprise par son saint Fondateur de ce qu'elle passait les bornes prescrites par l'obéissance dans ses pénitences.

Quoique je ne cachasse rien à ma maîtresse, j'avais pourtant formé le dessein d'étendre ses permissions, touchant les pénitences, au delà de son intention; mais l'ayant voulu mettre en exécution, mon saint Fondateur me reprit si fortement, sans me laisser passer outre, que jamais depuis je n'ai osé y retourner. Ces paroles qu'il me dit me sont toujours demeurées gravées dans le cœur : *Eh quoi, ma fille, penses-tu pouvoir plaire à Dieu en passant les limites de l'obéissance, laquelle est le principal sou-*

tion et fondement de cette Congrégation, et non pas les austérités?

33.

Elle prend l'habit religieux. Caresses extraordinaires de Jésus-Christ.

Ayant passé mon essai avec un ardent désir de me voir toute à Dieu, et étant revêtue de notre saint habit, mon divin Maître me fit voir que c'était le temps de nos fiançailles, lesquelles lui donnaient un nouvel empire sur moi, et m'imposaient à moi un double engagement de l'aimer d'un amour de préférence; après quoi il me fit comprendre qu'à la façon des amans les plus passionnés, il me ferait goûter dans ces commencemens ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité de son amour. En effet, ses divines caresses furent si excessives, qu'elles me mettaient souvent hors de moi-même, et me rendaient incapable d'agir : ce qui me jetait dans une si grande confusion, que je n'osais paraître.

34.

On veut la retirer de cette oraison extraordinaire, mais en vain.

I'on me reprit de pareilles dispositions en me faisant entendre que ce n'était pas là l'esprit des filles de Sainte-Marie, qui ne voulait rien d'extraordinaire, et que si je ne me retirais de cet état, on ne me recevrait pas à la profession. Cela me mit dans une grande désolation. Je fis tous mes efforts, et n'épargnai rien pour me retirer de cette voie; mais tous mes efforts furent inutiles. Notre bonne maîtresse y travaillait de son côté, sans que pourtant je le comprisse : car comme elle me voyait beaucoup affamée de faire l'oraison, et de l'apprendre à faire, et que cependant

je ne pouvais, quelque effort que je fisse, suivre les méthodes qu'elle me donnait, mais qu'il me fallait toujours revenir à celle de mon divin Maître, quoique je fisse tout mon possible pour m'en détourner. elle me donna pour aide à une officière, laquelle me faisait travailler pendant l'oraison : après quoi, comme j'allais demander à ma maîtresse de la reprendre, elle me renvoyait durement, me disant que je la fisse en faisant notre ouvrage du noviciat; ce que j'exécutais, sans que cela me pût distraire de la douce joie et consolation dont mon ame jouissait, et que je sentais croître tous les jours. L'on m'ordonna qu'après avoir entendu les points de l'oraison du matin, je sortirais pour aller balayer l'endroit du couvent qu'on me marquait, jusqu'à Prime. Après Prime, on me faisait rendre compte de mon oraison, ou plutôt de celle que mon souverain Maître faisait en moi. En tout cela, comme je n'avais d'autre vue que d'obéir, je sentais intérieurement un plaisir extrême, quelque peine qu'en souffrît mon corps. Dans la joie qui me transportait, je chantais :

Plus l'on contredit mon amour,
Plus cet unique bien m'enflamme;
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon ame.
Plus je souffrirai de douleur,
Plus je m'unirai à son cœur.

35.

Sa faim pour les humiliations et les mortifications.

Je me sentais une faim insatiable des humiliations et des mortifications; bien que mon naturel sensible les ressentît vivement, mon divin Maître me pressait sans cesse d'en demander, ce qui m'en procurait de bonnes; car quoiqu'on me refusât celles que

je demandais, comme étant indigne de les faire, on m'en donnait d'autres que je n'attendais pas, et qui se trouvaient si opposées à mes inclinations, que j'étais obligée de dire à mon bon Maître, dans la violence qu'il me fallait faire : *Hélas ! venez à mon secours, puisque c'est vous qui en êtes la cause.* Ce qu'il faisait en me disant : *Reconnais donc que tu ne peux rien sans moi. Mon secours ne te manquera jamais, pourvu que tu tiennes toujours ton néant et ta faiblesse abîmés dans ma force.* Je ne dirai ici qu'une de ces occasions mortifiantes au-dessus de mes forces, où il me fit vraiment éprouver l'effet de sa promesse : c'est une chose pour laquelle toute notre famille avait une si grande aversion naturelle, que mon frère, en pas ant le contrat de ma réception, retint que l'on ne me contraindrait jamais à faire cela; et on n'eut nulle peine à l'accorder, la chose étant de soi très-indifférente. Ce fut en cela même qu'il fallut me vaincre; car l'on m'attaqua si fortement là-dessus de toutes parts, que je ne savais plus que faire. D'une part, il me semblait que le sacrifice de ma vie m'eût été mille fois plus facile que celui-là, et si je n'avais plus chéri ma vocation que ma vie, je l'aurais plutôt quittée que de me résoudre à faire ce qu'on exigeait de moi; d'autre part, je sentais que mon Souverain voulait ce sacrifice, duquel tant d'autres dépendaient. Je fus trois jours à combattre avec tant de violence, que j'en faisais compassion, surtout à ma maîtresse, devant laquelle je me mettais en devoir de faire ce qu'elle me disait, et puis le courage me manquait, et je mourais de douleur de ne pouvoir vaincre mon naturel. Je lui disais : *Hélas ! que ne m'ôte-t-on la vie, plutôt que de me laisser manquer à l'obéissance !* Sur quoi elle me renvoya : *Allez*, dit-elle, *vous n'êtes pas digne de la pratiquer, et je vous défends maintenant de faire ce que je vous commandais* C'en fut assez

pour moi ; je dis d'abord : *Il faut vaincre ou mourir*. Je m'en allai devant le Saint Sacrement, mon asile ordinaire, où je demeurai environ trois ou quatre heures à pleurer et gémir pour obtenir la force de me vaincre. *Hélas! mon Dieu, m'avez-vous abandonnée? Et quoi, faut-il qu'il y ait encore quelque réserve dans mon sacrifice, et que tout ne soit pas consumé en parfait holocauste?* Ce divin Maître, voulant pousser à bout la fidélité de mon amour envers lui, comme il me l'a fait connaître depuis, prenait plaisir de voir combattre en son indigne esclave l'amour divin contre les répugnances naturelles. Mais enfin l'amour fut victorieux; car sans autre consolation ni armes que ces paroles : *Il ne faut point de réserve à l'amour*, je m'allai jeter à genoux devant ma maîtresse, lui demandant par miséricorde de me permettre de faire ce qu'elle avait souhaité de moi ; et enfin je le fis, quoique je n'aie jamais senti une telle répugnance, laquelle recommençait toutes les fois qu'il me le fallait faire de nouveau ; ce qui continua environ huit ans.

Ce fut après ces premiers sacrifices que toutes les grâces et faveurs de mon Souverain redoublèrent ; elles inondèrent tellement mon ame, que j'étais contrainte de dire souvent : *Suspendez, ô mon Dieu, ce torrent où je suis abîmée, ou étendez ma capacité pour le recevoir*. Je supprime ici toutes les profusions du divin amour, qui étaient telles, que je ne pourrais pas les exprimer.

36.

On la contrarie de nouveau sur sa manière d'oraison, le temps de sa profession approchant.

L'on m'attaqua de nouveau sur cet article, lorsque le temps de ma profession approchait, me disant que l'on voyait bien que je n'étais pas propre à prendre

l'esprit de la Visitation, dont ces sortes de voies, sujettes à l'illusion, étaient éloignées. Je représentai d'abord à mon Souverain ces reproches, lui faisant mes plaintes : *Hélas ! mon Seigneur, vous serez donc la cause que l'on me renverra ?* Sur quoi il me fut répondu : *Dis à la supérieure qu'il n'y a rien à craindre à te recevoir, que c'est moi qui l'en assure.* Lui ayant fait ce rapport, elle m'ordonna de demander à Notre-Seigneur que pour marque de sa volonté il me rendît utile à la sainte religion par la pratique exacte de toutes ses observances. Sur quoi son amoureuse bonté me répondit : *Hé bien, ma fille, je t'accorde tout cela; car je te rendrai plus utile à la religion qu'elle ne pense, mais d'une manière qui n'est encore connue que de moi, et désormais j'ajusterai mes grâces à l'esprit de ta règle, à la volonté de tes supérieures et à ta faiblesse; de sorte que tu pourras tenir pour suspect tout ce qui te retirera de l'exacte pratique de ta règle, laquelle je veux que tu préfères à tout le reste; de plus, je suis content que tu préfères la volonté de tes supérieures à la mienne, lorsqu'elles te défendront de faire ce que je t'aurai ordonné. Laisse-les faire tout ce qu'elles voudront de toi : je saurai bien faire réussir mes desseins, même par des moyens qui y semblent opposés. Je ne me réserve que la conduite de ton intérieur, et particulièrement de ton cœur, dans lequel ayant établi l'empire de mon pur amour, je ne le céderai jamais à d'autres.* Notre Mère et notre Maîtresse demeurèrent contentes de tout cela, et elles en virent des effets si sensibles, qu'elles ne purent douter que ces paroles ne vinssent de la vérité. Je ne m'attachai donc qu'à faire l'obéissance dans une grande paix intérieure, quelque peine qu'il fallût souffrir pour obéir. L'estime qu'on me témoignait, et les complaisances qu'on avait pour moi, m'étaient un martyre insup-

portable ; je les regardais comme un juste châtiment de mes péchés, lesquels me paraissaient si grands, que tous les tourmens imaginables m'auraient paru doux pour les expier et satisfaire à la divine justice.

37.

Elle fait profession ; Jésus-Christ la reçoit pour son épouse.

Etant enfin parvenue au bien tant désiré de la sainte profession, ce fut en ce jour que mon divin Maître voulut bien me recevoir pour son épouse, mais d'une manière que je me sens incapable d'exprimer; je dirai seulement qu'il me traitait comme une épouse du Thabor, ce qui, d'autre part, m'était plus dur que la mort, ne me voyant point de conformité avec mon époux, que j'envisageais tout défiguré et déchiré sur le Calvaire. Mais il me fut dit : *Laisse-moi faire, chaque chose a son temps : je veux que tu sois maintenant comme le jouet de mon amour, et tu dois vivre ainsi abandonnée à mes volontés, sans vues ni résistances, me laissant contenter même à tes dépens ; mais tu n'y perdras rien.* Il me promit de ne plus me quitter, me disant : *Sois toujours disposée à me recevoir, car désormais je veux faire ma demeure en toi, pour converser et m'entretenir avec toi.*

38

Elle est gratifiée d'une présence continuelle de Jésus-Christ.

Il me gratifia de sa divine présence, mais d'une manière que je n'avais pas encore expérimentée. Je n'avais jamais reçu une si grande grâce, si j'en juge par les effets qu'elle a toujours depuis opérés en moi ;

je le voyais, et je le sentais tout proche de moi; j'entendais sa voix, et tout cela beaucoup mieux que si c eût été par les sens corporels; car j'aurais pu me distraire de l'impression de ceux-ci, et m'en détourner; mais je ne pouvais mettre d'empêchement à ces autres sensations où il n'y avait rien de ma participation. Cette divine présence imprima en moi un si profond anéantissement, que je me sentis comme tombée dans l'abîme de mon néant, d'où je n'ai pu sortir depuis. Pénétrée de respect pour cette grandeur infinie, j'aurais toujours voulu demeurer prosternée devant elle la face contre terre, ou à genoux; et c'est en effet la posture que je prenais toujours autant que mes occupations et ma faiblesse me le permettaient. Ce grand Dieu ne me laissait point de repos dans une situation moins respectueuse, de sorte que je n'osais m'asseoir lorsque j'étais seule. Dieu m'imprimait un sentiment si vif de mon indignité, que je n'osais plus paraître en public : j'en souffrais une confusion étrange. Mes désirs étaient que l'on n'eût plus de souvenir de moi que pour me mépriser, m'humilier et me dire des injures, puisque rien en effet ne m'était dû que cela. Cet unique amour de mon ame avait tant de complaisance à me voir ainsi traitée, que, malgré la sensibilité de mon naturel orgueilleux, il ne me laissait plus trouver aucun plaisir parmi les créatures que dans les occasions d'humiliation, de contradiction et d'abjection; il voulait que ce fût là ma nourriture délicieuse, et il ne m'en a jamais laissé manquer. Il lui suppléait lui-même au défaut des créatures; et, quand il s'en mêlait, c'était d'une manière bien plus sensible. Je serais trop longue à m'en expliquer.

39.

Jésus-Christ l'honore de ses entretiens : il lui fait voir en lui deux saintetés.

Notre-Seigneur m'honorait souvent de ses entretiens ; quelquefois comme un ami, quelquefois comme un époux le plus passionné, quelquefois comme un père blessé d'amour pour son enfant unique, ou bien en d'autres semblables qualités : je supprime les effets que cela produisait en moi. Une fois il me fit voir en lui deux saintetés, l'une d'amour et l'autre de justice, toutes deux rigoureuses en leurs manières, lesquelles s'exerceraient continuellement sur moi. La première me ferait souffrir une espèce de purgatoire très-douloureux à supporter, pour soulager les saintes ames qui sont en purgatoire, auxquelles il permettait de s'adresser à moi, selon son bon plaisir. Quant à la sainteté de justice, si terrible et si épouvantable pour les pécheurs, elle me ferait sentir le poids de sa rigueur, en me faisant souffrir pour les pécheurs, et particulièrement, me dit-il, pour les ames qui me sont consacrées. Je te ferai voir et sentir dans la suite, ajouta-t-il, ce qu'il conviendra de souffrir pour mon amour à leur sujet. Mais, ô mon Dieu ! qui connaissez mon ignorance et l'impuissance où je suis de m'exprimer sur les effets de votre amour et de votre grâce, et surtout ce qui s'est passé entre votre souveraine Majesté et votre chétive esclave, donnez-moi le moyen d'en dire quelque chose qui puisse servir à faire connaître les excès de libéralité où votre amour vous a porté envers une si misérable et si indigne créature.

40.

On fait de nouveaux efforts pour la retirer de sa manière extraordinaire d'oraison.

Comme je ne cachais rien à ma supérieure et à ma maîtresse, quoique souvent je ne comprisse pas moi-même ce que je leur disais, elles m'avertirent que c'étaient là des voies extraordinaires qui n'étaient pas propres aux filles de Sainte-Marie : cela m'affligea fort, et fut cause qu'il n'y a sorte de résistance que je ne fisse pour me retirer de cette voie ; mais en vain, car l'esprit qui me possédait avait déjà pris un tel empire sur le mien, que je n'en pouvais plus jouir, non plus que de mes puissances intérieures, que je sentais tout absorbées en lui. Je faisais tous mes efforts pour faire l'oraison suivant la méthode que l'on m'enseignait, et pour m'appliquer aux autres pratiques ; mais rien ne restait dans mon esprit. J'avais beau lire mes points d'oraison ; tout s'évanouissait. Je ne pouvais rien apprendre ni retenir que ce que mon divin Maître m'enseignait ; mais on détruisait en moi, autant qu'on pouvait, toutes ses opérations, et on m'ordonnait de le faire moi-même, ce qui m'a fait beaucoup souffrir. Je combattais donc contre lui, suivant exactement tout ce que l'obéissance m'ordonnait pour me retirer de sa puissance ; mais il rendait mes efforts inutiles. Je m'en plaignais à lui : *Hé*, lui disais-je, *ô mon souverain Maître ! pourquoi ne me laissez-vous pas dans la voie commune aux filles de Sainte-Marie ? M'avez-vous amenée dans votre sainte maison pour me perdre ? Donnez ces grâces extraordinaires à ces ames choisies qui y correspondront mieux que moi, qui ne vous fais que des résistances. Je ne veux rien autre que votre amour et votre croix : cela me suffit pour être bonne religieuse, et c'est tout ce que je désire.* Il

me fut répondu : *Combattons, ma fille, j'en suis content : nous verrons qui des deux remportera la victoire, du Créateur, ou de sa créature ; de la force, ou de la faiblesse ; du Tout-Puissant, ou de l'impuissance : mais celui qui sera vainqueur le sera pour toujours.* Ces paroles me jetèrent dans une extrême confusion. Il me dit encore : *Sache que je ne me tiens point offensé de tous ces combats, et des oppositions que tu me fais par obéissance, car j'aime cette vertu : j'ai donné ma vie pour elle, et sans l'obéissance on ne peut me plaire. C'est pourquoi, non-seulement je veux que tu fasses ce que tes supérieures te diront, mais encore que tu ne fasses rien de tout ce que je t'ordonnerai, sans leur consentement. Mais je t'apprendrai que je suis le maître de mes dons et de mes créatures, et rien ne m'empêchera d'accomplir mes desseins.* Cette leçon plut fort à ma supérieure. Elle me permit de m'abandonner à la puissance de l'Esprit qui me conduisait ; ce que je fis avec une grande joie. La paix entra d'abord dans mon ame, et je fus délivrée de la cruelle tyrannie que je souffrais auparavant.

41.

Jésus-Christ lui demande le sacrifice total d'elle-même.

Un jour mon divin Maître me demanda, après la sainte communion, de lui réitérer le sacrifice que je lui avais déjà fait de ma liberté et de tout mon être ; ce que je fis de tout mon cœur : *Pourvu*, lui dis-je, *ô mon souverain Maître ! que vous ne fassiez jamais rien paraître d'extraordinaire en moi, si ce n'est ce qui pourra m'humilier le plus devant les créatures, et me détruire dans leur estime : car, hélas ! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je*

crains de vous trahir, et que vos dons ne soient pas en sûreté dans moi. — Ne crains rien, ma fille, me dit-il, *j'y mettrai bon ordre; car je me rendrai moi-même le gardien de ton cœur, et je te rendrai fidèle à accomplir mes volontés.*

42.

On lui fait voir une grande croix.

Un jour, dans le désir de souffrir, je m'écriai : *Eh quoi, mon Dieu, me laisserez-vous toujours sans souffrir?* Il me fut aussitôt montré une grande croix dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : *Voilà le lit de mes chastes épouses : c'est là que le feu de mon pur amour doit consommer ton sacrifice; peu à peu ces fleurs tomberont, et il ne restera que les épines, que ces fleurs cachent à présent à cause de ta faiblesse; mais un jour elles te feront sentir si vivement leurs pointes, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur.* Ces paroles me réjouirent, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, d'humiliations, ni de mépris, pour désaltérer l'ardente soif que j'en avais. Il me semblait que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentais de ne pas souffrir.

L'amour de mon Dieu ne me laissait point de repos ni jour ni nuit; mais ses douceurs m'affligeaient. Je voulais la croix toute pure : j'aurais voulu voir mon corps accablé d'austérités et de travail. J'en prenais autant que mes forces en pouvaient porter : je ne pouvais vivre un moment sans souffrances. Plus je souffrais, plus aussi je contentais cette sainteté d'amour qui allumait sans cesse dans mon cœur trois désirs qui me tourmentaient : l'un de souffrir pour

Dieu ; l'autre, de l'aimer et de communier ; le troisième, de mourir pour m'unir à lui.

43

Jésus l'accompagne partout ; effet admirable de cette union.

Depuis que mon Souverain m'avait fait cette grâce de m'accompagner partout, je me trouvais indifférente à toutes les dispositions que l'on pouvait faire de moi, persuadée que Dieu s'étant donné à moi, par un effet de sa bonté, sans aucun mérite de ma part, rien ne me le pourrait ôter. Ce sentiment me rendait contente partout. J'en fis surtout l'expérience, lorsqu'après ma profession on me fit faire ma retraite, en gardant une ânesse avec son petit ânon dans le jardin. Ces deux animaux ne me donnaient pas peu d'exercice, car on ne me permettait pas de les attacher, et on voulait de plus que je les retinsse dans un petit coin du jardin que l'on m'avait marqué. Ils ne faisaient que courir ; de sorte que je n'avais point de repos jusqu'à l'*Angelus* du soir, que je venais souper, et puis il me fallait retourner durant une partie de matines dans l'étable pour les faire manger. Toutefois, je me trouvais si contente dans cette occupation, que je ne me serais pas souciée qu'elle eût duré toute ma vie. Mon Souverain m'y tenait une si fidèle compagnie, que toutes les courses qu'il me fallait faire ne me détournaient point de sa présence. Ce fut là que je reçus de si grandes grâces, que jamais je n'en avais expérimenté de semblables. Les connaissances qu'il me donna en particulier sur le mystère de sa sainte mort et de sa Passion, seraient un abîme si je voulais les écrire : la longueur où je tomberais me fait tout supprimer. Je dirai seulement que ces connaissances m'imprimèrent tant d'amour pour la croix, que je ne pouvais vivre un moment

sans souffrir ; mais je voulais souffrir en silence, sans consolation, sans soulagement, sans que personne me portât compassion, et mourir enfin avec le Souverain de mon ame, accablée sous la croix de toutes sortes d'opprobres, de douleurs, d'humiliations et de mépris. Cela m'a duré toute ma vie : elle s'est toute passée dans ces exercices. L'amour divin a toujours pris soin de me fournir abondamment de ces sortes de mets, qui sont si délicieux à son goût, que jamais il ne dit : *C'est assez.*

44.

Leçons que Jésus-Christ lui donne touchant la pureté de l'ame.

Mon divin Maître me fit une fois cette leçon, après une faute que j'avais commise : *Apprends*, me dit-il, *que je suis un Maître saint, et qui enseigne la sainteté. Je suis pur, et ne puis souffrir la moindre tache ; c'est pourquoi il faut que tu agisses en simplicité de cœur, avec une intention droite et pure, en ma présence : le moindre détour me déplaît. Je te ferai connaître que si mon amour m'a porté à me rendre ton Maître pour t'enseigner et te façonner à ma mode et selon mes desseins, je ne puis souffrir les ames tièdes et lâches ; que si je suis doux à supporter les faiblesses, je ne serai pas moins sévère et exact à corriger et punir tes infidélités.* C'est là, en effet, ce qu'il m'a fait expérimenter toute ma vie, car je puis dire qu'il ne m'a pas laissé passer la moindre faute, où il y eût tant soit peu de volonté ou de négligence, sans m'en reprendre et sans m'en punir, quoique toujours dans sa miséricorde et bonté infinies. Je confesse que rien ne m'était plus douloureux, ni plus terrible, que de le voir tant soit peu fâché contre moi : toutes les autres douleurs, corrections et mortifications ne m'é-

taient rien en comparaison. C'est ce qui m'obligeait d'aller demander promptement pénitence des fautes où je tombais, car il se contentait de celles que l'obéissance m'imposait. Ce qu'il reprenait plus sévèrement, était le manquement de respect et d'attention devant le Saint Sacrement, surtout dans le temps de l'office et de l'oraison; les défauts de droiture et de pureté d'intention ; la vaine curiosité ; les plus légers défauts de charité et d'humilité. Mais rien n'est comparable devant ses yeux aux manquemens d'obéissance, soit aux supérieurs, ou aux règles: la moindre réplique, le moindre signe de répugnance aux volontés des supérieurs lui est insupportable dans une ame religieuse. *Tu te trompes*, me dit-il une fois, *en pensant de pouvoir me plaire par des actions ou des mortifications dont ta propre volonté a fait choix, faisant ensuite plier celle des supérieures plutôt que d'en démordre. Oh ! oh ! sache que je rejète tout cela comme des fruits corrompus par la propre volonté, laquelle m'est en horreur dans une ame religieuse ; j'aurais plus agréable qu'elle prît toutes ses petites commodités par obéissance, que de s'accabler d'austérités et de jeûnes par sa propre volonté.* Lorsqu'il m'est arrivé de faire, par mon choix, sans son ordre, ou sans l'ordre de ma supérieure, de ces sortes de mortifications et de pénitences, il ne me permettait pas même de les lui offrir, il m'en corrigeait et m'en punissait avec la même sévérité que pour mes autres manquemens. Un jour, après avoir fini un *Ave maris stella* de discipline que l'on m'avait permise, il me dit : *Voici qui est pour moi;* et comme je poursuivais : *Voilà*, ajouta-t-il, *la part du démon ;* ce qui me fit cesser bien vite. Une autre fois, prenant la discipline pour les saintes ames du purgatoire, au moment que je voulus passer les bornes qu'on m'avait prescrites, ces saintes ames m'environnèrent, en se plai-

gnant que je frappais sur elles. Cela me fit résoudre de mourir plutôt que d'outrepasser jamais tant soit peu les limites de l'obéissance.

En ce temps-là mon souverain Maître tenait encore toute la rigueur de mes peines et de mes souffrances absorbée dans la douceur de son amour. Je le suppliais souvent de retirer de moi ces douceurs pour me laisser goûter les amertumes de ses angoisses, de ses délaissemens, de son agonie, de ses opprobres et de ses autres tourmens ; mais il me répondit *que c'était à moi de me soumettre avec indifférence à toutes les dispositions où il lui plaisait de me mettre. Je te ferai comprendre dans la suite que je suis un sage et savant directeur, qui sais conduire les ames sans danger, lorsqu'elles s'abandonnent à moi en s'oubliant elles-mêmes.*

45.

Faveur insigne, où les secrets et les richesses du sacré Cœur de Jésus lui sont révélés.

Une fois étant devant le Saint Sacrement, et me trouvant un peu plus de loisir qu'à l'ordinaire (car les occupations que l'on me donnait ne m'en laissaient guère), je me sentis tout investie de la présence de Dieu, mais si fortement, que je m'oubliai de moi-même et du lieu où j'étais, et je m'abandonnai à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour. Mon souverain Maître me fit reposer fort long-temps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son sacré Cœur, qu'il m'avait tenus cachés jusqu'alors. Il m'ouvrit pour la première fois ce divin Cœur d'une manière si réelle et si sensible, qu'il ne me laissa aucun lieu de douter de la vérité de cette grâce, malgré la crainte que j'ai tou-

ours de me tromper en tout ce que je dis sur ces matières. Voici comme il me semble que la chose se passa. Jésus me dit : *Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme. Je te découvre le prix de ces trésors : ils contiennent les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour les tirer de l'abîme de perdition. Je t'ai choisie, nonobstant ton indignité et ton ignorance, pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin qu'il paraisse mieux que tout soit fait par moi.* Après ces paroles, il me demanda mon cœur : je le suppliai de le prendre ; ce qu'il fit, et le mit dans le sien adorable, où il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise. Ensuite, l'en retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : *Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour ; j'ai renfermé dans ton côté une petite étincelle des plus vives flammes de cet amour, pour te servir de cœur et pour te consumer jusqu'au dernier moment de ta vie. Son ardeur ne s'éteindra point, et tu ne pourras y trouver de rafraîchissement que quelque peu dans la saignée ; encore ce remède t'apportera-t-il plus d'humiliations et de souffrances que de soulagement : c'est pourquoi je veux que tu la demandes simplement, tant pour pratiquer ce qui est prescrit par la règle, que pour te donner la consolation de répandre ton sang sur la croix des humiliations. Enfin, pour te laisser une marque que la grâce que je viens de te faire n'est point une imagination, et qu'elle doit être le fonde-*

ment de toutes celles que je veux encore te faire, quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur pourtant t'en restera toujours. Tu n'as pris jusqu'à présent que le nom de mon esclave, je te donne à cette heure celui de disciple bien-aimée de mon sacré Cœur.

Après une faveur si grande (laquelle dura un fort long espace de temps, durant lequel je ne savais si j'étais dans le Ciel ou sur la terre), je demeurai plusieurs jours comme tout enivrée et tout embrasée, et tellement hors de moi, que je ne pouvais en revenir pour dire une parole. Il me fallait faire une extrême violence pour me récréer et pour manger. Je ne pouvais dormir, car cette plaie dont la douleur m'est précieuse, me causait de si vives ardeurs, qu'elle me consumait et me faisait brûler toute vive. Je me sentais une si grande plénitude de Dieu, que je ne pouvais m'exprimer à ma supérieure comme je l'aurais voulu, et comme je l'aurais fait, malgré la peine et la confusion que je sens à dire de semblables faveurs ; cette confusion est si grande à cause de mon indignité, que je choisirais mille fois plutôt de dire mes péchés à tout le monde. Et il est vrai que ce m'eût été une grande consolation, si l'on m'avait permis de les dire, et de lire tout haut ma confession générale au réfectoire, pour faire voir le grand fonds de corruption qui est en moi, et afin qu'on ne m'attribuât rien des grâces que je recevais.

46.

La faveur précédente lui est renouvelée les premiers vendredis de chaque mois.

Celle dont je viens de parler au sujet de ma douleur de côté m'était renouvelée les premiers vendredis du mois en cette manière. Ce sacré Cœur m'é-

tait représenté comme un soleil, brillant d'une éclatante lumière, dont les rayons tout ardens donnaient à plomb sur mon cœur, lequel se sentait embrasé d'un feu si vif, qu'il semblait m'aller réduire en cendres ; c'était particulièrement en ce temps-là que mon divin Maître me donnait ses leçons et me découvrait les secrets de cet aimable Cœur. Une fois, entre autres, que le Saint Sacrement était exposé, je me sentis retirée au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et de toutes mes puissances. Jésus-Christ, mon doux Maître se présenta à moi tout éclatant de gloire avec ses cinq plaies brillantes comme cinq soleils : de cette sainte humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de son adorable poitrine qui ressemblait à une fournaise, laquelle s'étant ouverte me découvrit son tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes. Il me fit connaître en même temps les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il avait porté cet amour envers les hommes. Il se plaignit de leur ingratitude, et dit que ce fut une peine de sa passion plus sensible que ses autres souffrances. *S'ils usaient de retour à mon égard, tout ce que j'ai fait pour eux paraîtrait peu de chose à mon amour ; mais ils n'ont pour moi que de la froideur, et ils ne répondent à mes empressemens que par des rebuts. Toi, du moins, donne-moi cette consolation de suppléer à leur ingratitude autant que tu le pourras.* Et comme je lui remontrais mon impuissance, il me répondit : *Tiens, voilà de quoi suppléer à ce tout qui te manque;* et en même temps ce divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente, que je pensai en être consumée. J'en fus toute pénétrée, et je ne la pouvais plus soutenir, lorsque je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse : *Je serai ta force*, me dit-il; *ne crains rien, mais sois attentive à ma*

voix, et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins.

Premièrement, tu me recevras à la sainte communion autant de fois que l'obéissance te le permettra, quelque mortification et humiliation qu'il t'en doive arriver, car ce sont des gages de mon amour.

Secondement, tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois.

Troisièmement, toutes les nuits du jeudi au vendredi je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu ressentir au Jardin des Olives, et cette participation à ma tristesse te réduira à une espèce d'agonie plus rude à supporter que la mort. Tu m'accompagneras dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père parmi toutes mes angoisses, et pour cela tu te lèveras entre onze heures et minuit, et tu demeureras prosternée avec moi pendant une heure la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère, en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour honorer et adoucir en quelque façon l'amertume que je sentis alors de l'abandon de mes apôtres; ce qui m'obligea de leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une heure avec moi (1). *Tu feras pendant cette heure-là ce que je t'enseignerai. Mais écoute, ma fille, ne crois pas légèrement à tout Esprit, et ne t'y fie pas. Satan, furieux contre toi, cherche à te tromper : c'est pourquoi ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, afin qu'étant appuyée sur l'obéissance, il ne te puisse nuire; car il n'a point de pouvoir sur les obéissans.* Pendant tout le temps que dura cette vision, je ne me sentais pas, ni ne savais plus où j'en étais,

(1) Si non potuistis unâ horâ vigilare mecum. *Matth.* XXVI, 40.

lorsqu'on me vint retirer du lieu où je priais, et voyant que je ne pouvais répondre, ni même me soutenir qu'avec grande peine, l'on me mena à notre Mère. J'étais toute hors de moi, toute brûlante et tremblante. Je me jetai par terre à genoux devant ma supérieure. Elle me mortifia et m'humilia très-fortement ; ce qui me donnait une joie incroyable ; car je me sentais tellement criminelle, et j'étais si remplie de confusion, que, quelques rigoureux traitemens qu'on m'eût pu faire, ils m'eussent paru trop doux. Après lui avoir rendu compte de ce qui s'était passé, elle se prit à m'humilier encore davantage, sans me rien accorder pour cette fois de tout ce que je croyais que Notre-Seigneur exigeait de moi, traitant avec mépris tout ce que je lui avais déclaré. Cela me consola beaucoup, et je me retirai avec une grande paix.

47.

Maladie causée par les ardeurs de l'amour divin.

Le feu qui me dévorait me jeta dans une grosse fièvre continue, mais j'avais trop de plaisir à souffrir pour m'en plaindre. Je n'en parlai point, jusqu'à ce que les forces me manquèrent. Le médecin connut qu'il y avait long-temps que je la portais, et elle me tint encore plus de soixante accès. Jamais je n'ai tant senti de consolation, car tout mon corps souffrait d'extrêmes douleurs, et cela soulageait un peu l'ardente soif que j'avais de souffrir, ce feu dévorant ne se nourrissant que du bois de la croix, c'est-à-dire, de toutes sortes de souffrances, mépris, humiliations et douleurs.

48.

Vision de la très-sainte Trinité.

L'on croyait que j'en mourrais. Notre-Seigneur cependant me continuant toujours ses grâces, j'en reçus une incomparable. Il me sembla, pendant une défaillance qui m'arriva, que les trois personnes de l'adorable Trinité se présentèrent à moi : elles firent sentir à mon ame de grandes consolations. Mais, comme je ne puis m'expliquer sur tout ce qui se passa en cette occasion, je dirai seulement ceci : Il me sembla que le Père éternel, me présentant une fort grosse croix toute hérissée d'épines, et accompagnée de tous les autres instrumens de la Passion, me dit : *Tiens, ma fille, je te fais le même présent que j'ai fait à mon Fils bien-aimé. — Et moi*, me dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, *je t'attacherai à la croix comme j'y ai été attaché moi-même, et je t'y tiendrai fidèle compagnie.* La troisième de ces adorables Personnes me dit que *lui, qui n'était qu'amour, m'y consumerait en me purifiant.* Mon ame demeura dans une paix et une joie inconcevables. L'impression que fit en moi la vue des divines Personnes ne s'est jamais effacée de mon esprit : elles me furent représentées sous la forme de trois jeunes hommes vêtus de blanc, tout resplendissans de lumière, de même âge, de même grandeur, de même beauté. Je ne compris pas alors, comme je l'ai fait dans la suite, les grandes souffrances que cela me signifiait.

49.

Elle est guérie par la sainte Vierge.

L'on m'ordonnait de demander la santé à Notre-Seigneur ; je le faisais, mais avec crainte d'être

exaucée. Mais dès qu'on m'eut dit qu'on reconnaîtrait par le rétablissement de ma santé, si ce qui se passait en moi venait de l'Esprit de Dieu, et qu'alors on me permettrait ce que Notre-Seigneur m'avait commandé, tant pour la Communion des premiers vendredis du mois, que pour me laisser veiller l'heure qu'il m'avait marquée la nuit du jeudi au vendredi, je ne manquai pas de représenter toutes choses à Notre-Seigneur, et je recouvrai aussitôt la santé. La très-sainte Vierge, ma bonne Mère, me gratifia de sa présence; elle me fit de grandes caresses, et me dit après un assez long entretien : *Prends courage, ma chère fille, dans la santé que je te donne de la part de mon divin Fils ; car tu as encore à fournir un long et pénible chemin, toujours dessus la croix, percée de clous et d'épines, et déchirée de fouets ; mais ne crains rien, je ne t'abandonnerai pas, et je te promets ma protection.* Promesse qu'elle m'a bien tenue depuis dans les grands besoins que j'en ai eus.

50.

Effets que l'impression de la sainteté de Dieu produisait en son ame.

Mon souverain Seigneur continuait toujours à me gratifier de sa divine présence actuelle et sensible, comme je l'ai dit ci-dessus. Il m'avait promis que ce serait pour toujours, et en effet il ne m'en privait pas pour une faute que je commisse. Mais, comme sa sainteté ne peut souffrir aucune tache, et qu'elle me découvre jusqu'à la plus petite imperfection, et que d'ailleurs je suis assez misérable pour en commettre plusieurs, je confesse que ce m'est un tourment insupportable de paraître devant cette sainteté, lorsque je me suis laissée aller à quelque infidélité. Il n'y a sorte de supplice auquel je ne me condamnasse,

plutôt que de supporter la présence de ce Dieu saint, lorsque mon ame se trouve tachée de quelque faute, il me serait mille fois plus doux de m'abîmer dans une fournaise ardente. Une fois, m'étant laissée aller à quelques mouvemens de vanité en parlant de moi-même, ô mon Dieu ! combien de larmes et de gémissemens ne me causa point cette faute ! car lorsque je fus seule avec lui seul, il me reprit en cette manière avec un visage sévère : *Qu'as-tu, poussière et cendre, de quoi tu puisses te glorifier? tu n'as de toi que le néant et la misère : c'est là un abîme que tu ne dois jamais perdre de vue, ni en sortir jamais. Mais afin que la grandeur de mes dons ne te fasse méconnaître à toi-même, et oublier ce que tu es, je te veux mettre devant les yeux ton propre tableau.* Aussitôt me découvrant cet horrible tableau, où était représenté en raccourci tout ce que je suis, j'en fus si frappée, et j'en conçus tant d'horreur de moi-même, que, s'il ne m'avait soutenue, j'en serais pâmée d'effroi. Je ne pouvais comprendre l'excès de sa miséricorde infinie, de ne m'avoir pas encore abîmée dans l'enfer, et de me supporter, vu que je ne pouvais me supporter moi-même. C'était là le supplice dont il avait coutume de punir en moi les moindres mouvemens de vaine complaisance; ce qui m'obligeait quelquefois de lui dire : *O mon Dieu ! ou faites-moi mourir, ou cachez-moi ce tableau : je ne puis vivre en le voyant.* Cette vue imprimait en moi des sentimens insupportables de haine et de vengeance contre moi-même, et ne pouvant les satisfaire, parce que l'obéissance ne me permettait pas d'exercer sur moi les rigueurs que ces mouvemens me suggéraient, je ne puis exprimer ce que j'en souffrais ; mais comme je savais que ce Souverain de mon ame se contentait de tout ce que l'obéissance m'ordonnait, et qu'il prenait un singulier plaisir de me voir humiliée, cela

me rendait très-fidèle à m'accuser de mes fautes pour en recevoir des pénitences. Je puis dire que quelque rudes qu'elles pussent être, elles ne me paraissaient qu'un doux rafraîchissement auprès de celles qu'il m'imposait lui-même. Ce Dieu saint découvrait des défauts en ce qui semblait le plus pur et le plus parfait. C'est ce qu'il me donna à connaître particulièrement un jour de Toussaint; ces paroles me furent dites intelligiblement :

Rien de souillé dans l'innocence,
Rien ne se perd dans la puissance;
Rien ne passe en ce beau séjour,
Tout s'y consomme dans l'amour.

L'explication qui me fut donnée de ces paroles m'a servi long-temps d'occupation. *Rien de souillé dans l'innocence;* c'est-à-dire qu'il ne fallait souffrir aucune tache dans mon ame, ni dans mon cœur. *Rien ne se perd dans la puissance*, c'est-à-dire, que je lui devais tout donner et lui tout abandonner; qu'il était la puissance même; que l'on ne pouvait rien perdre en lui donnant tout. Quant aux deux derniers articles, ils s'entendaient du Paradis, où rien ne passe, car tout y est éternel, et tout s'y consomme dans l'amour. Il me fut montré en même temps un petit échantillon de cette gloire. O Dieu! dans quels transports cette vue ne me mit-elle pas! Comme j'étais en retraite, je passai tout le jour dans ces plaisirs inexplicables, et il me semblait, dans mon transport, qu'il n'y avait plus qu'à aller promptement en jouir; mais ces autres paroles qui me furent dites, me firent bien connaître que j'étais encore loin de cette possession; les voici :

C'est en vain que ton cœur soupire,
Pour y entrer comme tu crois,
Il ne faut pas qu'on y aspire
Que par le chemin de la croix.

Ensuite de quoi on me fit voir tout ce qu'il me restait à souffrir durant le cours de ma vie. Tout mon corps en frémit, quoique je ne le comprisse pas alors aussi bien que j'ai fait depuis par l'expérience.

51.

Instruction de Notre-Seigneur contre l'inquiétude qu'elle souffrait pour la Confession.

Un jour que je me préparais à faire ma confession annuelle avec une grande anxiété pour trouver mes péchés, mon divin Maître me dit : *Pourquoi te tourmentes-tu? fais ce qui est en ton pouvoir ; je suppléerai à ce qui manquera : je ne demande rien tant dans ce Sacrement qu'un cœur contrit et humilié, qui, avec une volonté sincère de ne me plus déplaire, s'accuse sans déguisement; et pour lors je pardonne sans délai, et de là s'ensuit un parfait amendement.*

52.

L'empire que l'Esprit de Jésus avait pris sur elle.

Comme cet Esprit souverain qui opérait en moi indépendamment de moi, avait pris un empire si absolu sur tout mon être spirituel, et même corporel, qu'il n'était plus en mon pouvoir d'exciter en mon cœur aucun mouvement de joie ou de tristesse que comme il lui plaisait, ni de prendre aucune occupation d'esprit que celle qu'il voulait bien me donner, cela m'a toujours tenue dans une grande crainte d'être trompée, quelque assurance que j'aie reçue du contraire, tant de la part de Dieu même, que de la part des personnes qui me conduisaient, c'est-à-dire, de mes supérieures et des directeurs qu'elles me donnaient avec toute liberté d'approuver ou de dé-

sapprouver ce qui se passait en moi. Ma douleur était qu'au lieu de me retirer de l'illusion où je croyais d'être effectivement, ils m'y enfonçaient davantage, en me disant de m'abandonner à la puissance de cet Esprit, et de m'y laisser conduire sans réserve.

Je fis donc ma confession annuelle, après laquelle il me sembla voir et sentir qu'on me dépouillait, et qu'on me revêtait en même temps d'une robe blanche, avec ces paroles : *Voici la robe d'innocence, dont je revêts ton ame, afin que tu ne vives plus que de la vie d'un Homme-Dieu; c'est-à-dire, que tu vives comme ne vivant plus, mais que tu me laisses vivre en toi, car je suis ta vie, et tu ne vivras plus qu'en moi et par moi. Je veux que tu agisses comme n'agissant plus, et que tu me laisses agir et opérer en toi et pour toi, me remettant le soin de tout. Tu dois être comme n'ayant plus de volonté, me laissant vouloir pour toi, en tout et partout.*

53.

Jésus lui donne le choix d'une vie douce ou crucifiée.

Une fois, cet unique amour de mon ame se présenta à moi, portant d'une main le tableau d'une vie la plus heureuse qu'on puisse se figurer pour une ame religieuse, d'une vie toute dans la paix et dans les consolations intérieures et extérieures, avec une santé parfaite, jointe à l'applaudissement et à l'estime des créatures, et à la jouissance de tout ce qu'on peut imaginer d'agréable à la nature ; de l'autre main il portait un tableau d'une vie pauvre et abjecte, toujours crucifiée par toutes sortes d'humiliations, de mépris et de contradictions; toujours souffrante au corps et en l'ame ; et me présentant ces deux tableaux, il me dit : *Choisis, ma fille, celui*

qui t'agréera le plus ; je te ferai les mêmes grâces, quelque choix que tu fasses de ces deux vies. Je me prosternai à ses pieds pour l'adorer, en lui disant : *O mon Seigneur, je ne veux que vous, je ne veux point d'autre choix que celui que vous ferez vous-même pour moi.* Il me pressait de choisir ; je répondis : *Vous me suffisez seul, ô mon Dieu ! faites pour moi ce qui vous glorifiera davantage, sans avoir nul égard ni à mes intérêts, ni à mes inclinations ; contentez-vous, et c'est assez pour moi.* Alors il me dit qu'avec Magdeleine j'avais choisi la meilleure part, laquelle ne me serait point ôtée, puisqu'il serait lui-même mon héritage pour toujours ; et me présentant le tableau d'une vie souffrante : *Voilà*, me dit-il, *ce que je choisis pour toi ; voilà ce qui me plaît le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins, que pour te rendre conforme à moi. L'autre vie est une vie de jouissance, et non de mérite ; elle est réservée pour l'éternité.* J'acceptai donc ce tableau de mort et de croix, en baisant la main qui me le présentait ; et quoique la nature en frémît, je l'embrassai de toute l'affection de mon cœur, je le serrai sur ma poitrine, et je le sentis s'imprimer en moi si intimement, qu'il me semblait que je n'étais plus qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté. Je me trouvai tellement changée eu égard à mes dispositions intérieures, que je ne me reconnaissais plus. Je laissai le jugement de tout à ma supérieure, à laquelle je ne pouvais rien cacher ; comme aussi je ne pouvais rien omettre de tout ce qu'elle m'ordonnait, pourvu que cela vînt immédiatement d'elle-même ; car cet Esprit qui me possédait me faisait sentir des répugnances étranges, lorsque ma supérieure m'ordonnait quelque chose qui ne partait pas d'elle, ou qu'elle voulait me conduire par les conseils d'autrui ; parce que ce même Esprit m'avait promis de lui don-

ner toujours à elle les lumières nécessaires pour ma conduite, conformément à ses desseins.

54

Elle est livrée aux tentations du démon, à l'impureté près.

Les plus grandes grâces que je recevais de la bonté de mon divin Maître m'étaient faites à la sainte communion, et durant les nuits que je veillais, surtout celle du jeudi au vendredi, où il avait coutume de me faire des faveurs inexplicables. Il m'avertit une fois *que Satan avait demandé de m'éprouver dans le creuset des contradictions, des humiliations, des tentations et délaissemens, comme l'or dans la fournaise, et qu'il lui avait tout permis, à la réserve des tentations d'impureté; qu'il ne voulait pas que sur ce point il me donnât jamais aucune peine; qu'il n'avait jamais permis au démon de l'attaquer là-dessus en la moindre chose: mais que pour toutes les autres tentations il me fallait être sur mes gardes, surtout contre celles d'orgueil, de désespoir et de gourmandise. Il m'assura en même temps que je ne devais rien craindre, puisqu'il serait au dedans de moi, qu'il combattrait pour moi, et serait le prix de mes victoires; qu'il m'environnerait de sa puissance, afin que je ne succombasse pas; que mon soin principal devait être de veiller continuellement sur l'extérieur; qu'il se réservait, lui, le soin de l'intérieur.* Je ne tardai guères d'entendre les menaces de mon persécuteur; car s'étant présenté à moi sous la forme d'un More épouvantable, les yeux étincelans comme deux charbons, grinçant des dents contre moi, il me dit: *Maudite que tu es, je t'attraperai; et si je puis une fois te tenir en ma puissance, je te ferai sentir ce que je sais faire; je te*

poursuivrai partout. Il me fit plusieurs semblables menaces ; je n'appréhendais pourtant rien, tant je me sentais fortifiée au dedans : il me semblait même que je n'aurais pas craint toutes les fureurs de l'enfer, au moyen d'un petit crucifix, auquel mon souverain libérateur avait attaché la vertu d'éloigner de moi toutes les furies infernales, je le portais toujours sur mon cœur la nuit et le jour, et j'en recevais de grands secours.

L'on me mit en ce temps-là à l'infirmerie : Dieu seul connaît ce que j'eus à y souffrir, tant de la part de mon naturel prompt et sensible, que de la part des créatures, mais surtout du démon, lequel me faisait souvent tomber et rompre tout ce que je tenais entre les mains, et puis se moquait de moi, me riant quelquefois au nez : *O la lourde ! tu ne feras jamais rien qui vaille.* Il plongeait mon esprit dans une tristesse et un abattement si grands, que je ne savais que faire. Souvent il m'ôtait le pouvoir de le découvrir à notre Mère, car l'obéissance abattait et dissipait ses forces. Un jour il me poussa du haut d'un escalier, comme je tenais une pleine terrine de feu : il ne s'en répandit point, et je me trouvai au bas sans m'être fait aucun mal, bien que ceux qui me virent tomber crussent que je m'étais cassé les jambes. Je sentis mon fidèle gardien qui me soutint.

55.

Elle jouit de la présence de son ange gardien, et elle en reçoit des avis et des corrections.

J'avais souvent le bonheur de jouir de sa présence et d'être reprise et corrigée de lui. Une fois, en particulier, m'étant voulu mêler de parler du mariage d'une parente, il me fit voir cela comme très-indigne d'une ame religieuse ; il m'en reprit sévèrement, et il me dit que si je retournais jamais à me mêler de ces sor-

tes d'intrigues, il me cacherait sa face. Ce saint ange ne pouvait souffrir en moi la moindre immodestie, ni le moindre manquement de respect en la présence de mon souverain Maître. Je le voyais prosterné contre terre devant lui, et il voulait que j'en fisse de même; ce que je faisais en effet le plus souvent que je pouvais. Je ne trouvais point de posture plus douce dans mes continuelles souffrances de corps et d'esprit, parce qu'elle était la plus conforme à mon néant, où je me sentais toujours abîmée, soit que je fusse dans la souffrance ou dans la jouissance.

Je ne pouvais goûter aucun plaisir dans la jouissance même, car cette sainteté d'amour me pressait si fort de souffrir pour lui rendre du retour, que je ne pouvais trouver de repos que lorsque je sentais mon corps accablé de souffrances, et mon esprit plongé dans toutes sortes de délaissemens. L'un et l'autre ne me manquaient pas par la grâce de mon Dieu; et lorsque ce pain salutaire diminuait, il m'en fallait chercher d'autre par la mortification volontaire. Mon naturel sensible et orgueilleux m'en fournissait beaucoup de matière. Mon souverain Maître ne voulait pas que j'en laissasse perdre aucune occasion, et, lorsqu'il m'était arrivé d'être infidèle en ce point par la violence des répugnances que je sentais quelquefois, il me le faisait payer au double. Lorsqu'il voulait quelque chose de moi, il me pressait si vivement, qu'il me fallait céder : mes résistances ne servaient qu'à me faire souffrir. Il me menait par toutes les voies les plus opposées à mon naturel, et les plus contraires à mes inclinations.

56.

Victoire héroïque contre sa délicatesse naturelle.

J'étais si délicate, que la moindre saleté me faisait bondir le cœur; il me reprit si fortement là-dessus,

qu'une fois voulant nettoyer les vomissemens d'une malade, je ne pus me défendre de le faire avec ma langue, en lui disant : *Si j'avais mille corps, mille amours, mille vies, je les immolerais pour vous être asservie.* Il me fit trouver tant de délices dans cette action, que j'aurais voulu avoir occasion d'en faire tous les jours de pareilles, pour apprendre à me vaincre, et n'avoir que Dieu pour témoin. Sa bonté, à qui j'étais seule redevable de m'avoir donné la force de me surmonter, voulut bien encore me témoigner le plaisir qu'il y avait pris ; car la nuit suivante, si je ne me trompe, il me tint bien deux ou trois heures la bouche presque collée sur la plaie de son sacré Cœur. Il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que je sentis alors, ni les effets que cette grâce produisit dans mon ame et dans mon cœur : ce que j'ai dit suffit pour faire connaître les grandes miséricordes de mon Dieu.

Dans les occasions de souffrir pour son amour, il ne voulait pas diminuer ma sensibilité, ni mes grandes répugnances, tant pour honorer celles qu'il avait bien voulu ressentir au jardin des Olives, que pour me fournir des matières de victoire. Mais, hélas ! je n'ai pas été fidèle, et je suis souvent tombée : à quoi quelquefois il semblait prendre plaisir pour confondre mon orgueil, et m'établir dans la défiance de moi-même, me faisant éprouver que sans lui je ne pouvais faire que des chutes continuelles, sans m'en pouvoir relever. Alors ce souverain bien de mon ame venait à mon secours, et, comme un bon père, me tendait les bras de son amour, en me disant : *Tu connais donc bien que tu ne peux rien sans moi ?* Cette bonté faisait fondre mon cœur de reconnaissance, et mes yeux en larmes, considérant qu'il ne se vengeait de mes péchés et de mes continuelles infidélités que par des excès d'amour. Il exposait quelquefois à ma vue ces infidélités avec la multitude de

ses grâces, ce qui me jetait dans l'impuissance de lui parler que par mes larmes, souffrant alors plus que je ne puis dire.

57.

Autre victoire héroïque de même espèce.

Une fois que j'avais eu quelque soulèvement de cœur en servant une malade qui avait la dyssenterie, il me reprit fortement, et je me vis contrainte, pour réparer cette faute, de surmonter ma délicatesse de la même manière que je l'ai dit ci-devant. Mon Seigneur me dit : *Tu es bien bonne de faire cela! — O mon divin Maître, lui repartis-je, je le fais pour vous plaire et pour gagner votre divin Cœur, et j'espère que vous ne me refuserez pas. Mais vous, mon adorable Rédempteur, que n'avez-vous pas fait pour vous gagner le cœur des hommes! et cependant ils vous le refusent, et vous en chassent bien souvent.*

58.

Elle est destinée victime d'immolation à la justice divine, pour les péchés d'une communauté religieuse.

Il est vrai, ma fille, que mon amour m'a fait sacrifier tout pour eux, sans qu'ils usent d'aucun retour, mais je veux que tu supplées, par les mérites de mon sacré Cœur, à leur ingratitude. Je te veux donner mon Cœur, mais auparavant il faut que tu te rendes sa victime d'immolation, pour détourner, par son entremise, les châtimens que la divine justice de mon Père est près d'exercer dans sa colère sur une communauté religieuse. Il me fit voir au même instant

cette communauté avec les défauts particuliers qui avaient irrité Dieu contre elle, et il me montra ce qu'il me fallait souffrir pour apaiser son juste courroux. A cette représentation tout frémit en moi, et je n'eus pas le courage de me sacrifier. Je dis que n'étant pas à moi, je ne pouvais le faire sans le consentement de l'obéissance. Cependant, la crainte que j'avais qu'on ne m'obligeât de faire ce sacrifice, me fit négliger d'en parler: mais j'étais poursuivie sans cesse, et je n'avais point de repos. Je me fondais en larmes, et enfin je fus contrainte de tout dire à ma supérieure. Elle m'ordonna de me sacrifier à tout ce que Dieu désirait, sans aucune réserve. A cet ordre, ma peine redoubla, car je n'avais pas le courage de dire *oui*, et je résistais toujours. Enfin, la veille de la Présentation, cette divine Justice me parut armée d'une si terrible manière, que j'en demeurai toute hors de moi. Il me fut dit, comme à saint Paul : *Il t'est bien dur de regimber contre les traits de ma justice* (1) *; mais puisque tu m'as fait tant de résistance pour éviter les humiliations que tu dois souffrir, je te les augmenterai au double. Je ne te demandais qu'un sacrifice secret: maintenant je le veux public, d'une manière et dans un temps où la raison humaine ne comprendra rien, et dans des circonstances si humiliantes, qu'elles te seront un sujet de confusion pour le reste de ta vie.* J'éprouvai bientôt l'effet de ces paroles. Jamais je ne me vis en tel état : en voici quelque petite chose, mais non pas tout.

Après l'oraison du soir, je ne pus sortir avec les autres, et je demeurai jusqu'au dernier coup du souper dans des pleurs et des gémissemens continuels. Je m'en allai faire collation, car c'était la veille de la

(1) Durum est tibi contra stimulum calcitrare. *Act.* IX, 5; — XXVI, 14.

Présentation, et, m'étant traînée à vive force à la communauté, je m'y trouvai si fortement pressée de faire le sacrifice tout haut, en la manière que Dieu me faisait connaître le vouloir de moi, que je fus contrainte de sortir pour aller trouver ma supérieure qui était alors malade. J'étais toute hors de moi; je me voyais comme une personne qui aurait eu pieds et mains liés, et à qui il ne restait rien de libre que les larmes que je versais en abondance. Je me sentais comme la plus grande criminelle du monde, traînée à force de cordes au lieu de mon supplice. Je voyais cette sainteté de Dieu armée des traits de sa juste colère, prête à les lancer pour m'abîmer: il me semblait voir l'enfer ouvert pour m'engloutir. Je me sentais brûlée d'un feu dévorant qui me pénétrait jusqu'à la moëlle des os; tout mon corps était dans un tremblement étrange; je ne pouvais dire autre chose, sinon: *Mon Dieu, ayez pitié de moi, selon la grandeur de vos miséricordes.* Tout le reste du temps, je gémissais sous le poids de ma douleur, sans pouvoir me rendre auprès de ma supérieure, où je n'arrivai que sur les huit heures, à l'aide d'une sœur qui m'ayant rencontrée me conduisit à sa chambre. Elle fut bien surprise de me voir en cette disposition, que je ne pouvais pour lors expliquer; je croyais, pour surcroît de peine, qu'on la connaissait en me voyant.

Ma supérieure, qui savait qu'il n'y avait que l'obéissance qui eût pouvoir sur cet esprit qui me tenait en cet état, m'ordonna de lui dire ma peine: et aussitôt je lui déclarai le sacrifice que Dieu voulait que je lui fisse de tout mon être en présence de la communauté, et le sujet pourquoi il me le demandait, ce que je n'exprimerai point en particulier, crainte de blesser la sainte charité, et en même temps le cœur de Jésus-Christ dans lequel cette vertu prend sa naissance. Enfin, avec le secours de l'obéissance, je fis

et je dis tout ce que mon Souverain désirait de moi. On parla et on jugea fort diversement de cette action, mais je laisse tout cela à la miséricorde de mon Dieu. Ce que je puis assurer, c'est que je n'avais jamais tant souffert. Il me semble même que quand toutes les souffrances que j'avais eues jusqu'alors, et toutes celles que j'ai eues depuis, seraient réunies, et qu'elles seraient continuelles jusqu'à la mort, elles ne me sembleraient point comparables à ce que j'endurai cette nuit-là. Notre-Seigneur voulut bien gratifier ainsi sa chétive créature pour lui faire honorer par là la nuit douloureuse de sa Passion. L'on me traînait d'un côté et d'autre en divers lieux avec des confusions effroyables.

Cette nuit s'étant donc passée dans les tourmens que Dieu seul connaît, et sans aucun repos, jusqu'au temps environ de la sainte Messe, il me semble qu'en y assistant, j'entendis ces paroles : *Enfin la paix est faite ; et ma sainteté de justice est satisfaite par le sacrifice que tu m'as fait, pour honorer celui que je fis au moment de mon incarnation dans le sein de ma Mère. J'ai voulu joindre le mérite de ton sacrifice au mien, et l'appliquer en faveur de la charité, comme je te l'ai fait voir : désormais tu ne dois plus rien prétendre pour toi, en tout ce que tu pourras faire et souffrir ; mais tout doit être sacrifié à ma disposition pour la charité. C'est pourquoi, à mon imitation, tu agiras et souffriras en silence, sans autre intérêt que la gloire de Dieu, et pour l'établissement du règne de mon sacré Cœur dans celui des hommes, auxquels je le veux manifester par ton moyen.*

Ces leçons me furent données après la sainte communion. Mais mon Souverain ne me tira pas de mon état souffrant, au milieu duquel je ne laissais pas de jouir d'une grande paix dans l'acceptation que j'en faisais. Il me fut montré que je devais être prête à

souffrir ainsi jusqu'au jour du jugement, si c'était la volonté de mon Dieu. Depuis ce temps-là je ne paraissais plus que comme un objet de contradiction, et comme un égoût de rebuts, de mépris et d'humiliations. Je voyais avec plaisir tout cela venir fondre sur moi de toutes parts, privée de toute consolation du Ciel et de la terre. Il semblait que tout conspirait à m'anéantir. J'étais continuellement interrogée; et le peu de paroles que l'on retirait de moi, comme par force, ne laissaient pas de servir à augmenter mon supplice. Je ne pouvais ni manger, ni parler, ni dormir : ma plus douce occupation était de demeurer prosternée devant mon Dieu, dont la souveraine grandeur me tenait anéantie dans le plus profond abîme de ma misère, toujours pleurant et gémissant pour lui demander miséricorde, et pour détourner les traits de sa juste colère.

L'emploi où je me trouvais pour lors me fournissait des occupations continuelles de corps et d'esprit, ce qui augmentait beaucoup mon tourment : car nonobstant toutes mes peines, mon souverain Maître ne me permettait pas de me dispenser d'aucun travail de mon emploi, ni d'aucune observance de mes règles. Je sentais que sa souveraine puissance me traînait comme une criminelle d'un lieu de supplice à un autre. J'en trouvais partout, et je me sentais tellement engloutie et absorbée dans la souffrance, que je n'avais d'esprit ni de vie, que pour voir et sentir mes maux et mes douleurs. Tout cela, cependant, ne me causait point d'inquiétude, ni de chagrin. On s'aperçut que je ne mangeais pas. L'on m'en fit de fortes réprimandes. Ma supérieure et mon confesseur m'ordonnèrent de manger tout ce que l'on me servirait à table ; cette obéissance me semblait au-dessus de mes forces. Mais celui qui ne m'en laissait pas manquer dans le besoin, me donna celle de m'y soumettre. J'obéissais sans excuse, ni répli-

que, quoique je fusse contrainte de rendre après le repas ce que j'avais pris de nourriture. Comme cela dura fort long-temps, il me causa un si grand dévoiement d'estomac, accompagné de grandes douleurs, que je ne pouvais rien garder de ce que je prenais, même après que l'on m'eut délivrée de cette obéissance, et qu'on se fut contenté de m'ordonner de manger ce que je pourrais. Depuis ce temps-là le manger devint pour moi un tourment. J'allais au réfectoire comme à un lieu de supplice auquel le péché m'avait condamnée. Je tâchais de manger indifféremment ce qui m'était présenté, mais je ne pouvais me défendre de prendre toujours ce que je croyais le moindre, et le plus conforme à ma pauvreté et à mon néant. Il m'était représenté que le pain et l'eau me suffisaient, et que tout le reste était superflu.

59.

On la croit obsédée du démon et trompée par ses illusions.

Je reviens à cette disposition souffrante; elle ne discontinuait point, elle augmentait au contraire par des surcroîts de peines et d'humiliations. On crut que j'étais possédée, ou obsédée du démon. L'on me jetait dessus force eau bénite, avec des signes de croix et des prières pour chasser le malin esprit. Mais celui dont je me sentais possédée, bien loin de s'enfuir, me serrait d'autant plus fortement à lui, me disant : *J'aime l'eau bénite, et je chéris si fort la croix, que je ne puis m'empêcher de m'unir étroitement aux ames qui la portent comme moi et pour l'amour de moi.* Ces paroles rallumèrent tellement en mon cœur le désir de souffrir, que tout ce que j'endurais ne me semblait qu'une petite goutte d'eau qui allumait plutôt la soif ardente que je sentais, que de l'éteindre. Il me semble pouvoir dire qu'il n'y avait

aucune partie de mon être qui n'eût sa souffrance particulière, tant dans l'esprit que dans le corps; et cela, sans éprouver ni compassion, ni consolation de personne. Le diable me livrait en même temps de furieux assauts. J'y aurais succombé mille fois, si je n'avais senti une puissance extraordinaire qui me soutenait et combattait pour moi. Enfin ma Supérieure ne sachant plus que faire de moi, me fit communier pour demander à Notre-Seigneur par obéissance, de me remettre dans ma première disposition. Je me présentai donc à lui comme son hostie d'immolation. Il me dit : *Oui, ma fille, je viens à toi comme souverain Sacrificateur; je te donnerai une nouvelle vigueur, mais pour t'immoler à de nouveaux supplices.* Il le fit. Je me sentis tout-à-coup changée, et me trouvai comme une esclave à qui l'on vient de redonner la liberté. Mais cela ne dura guère; car l'on commença à me dire que c'était le diable qui était l'auteur de tout ce qui se passait en moi, et qu'il me perdrait par ses illusions, si je n'y prenais garde.

Ce fut ici un coup terrible pour moi, qui avais eu toute ma vie une extrême crainte d'être trompée et de tromper les autres. Je répandais beaucoup de larmes, voyant que je ne pouvais en aucune façon me retirer de la puissance de cet Esprit souverain qui agissait en moi; et quelque effort que je pusse faire, je ne pouvais l'éloigner de moi, ni empêcher ses opérations. Il s'était tellement emparé de toutes mes puissances, qu'il me semblait être dans un abîme, d'où plus je m'efforçais de sortir, plus je m'y sentais enfoncée. Je me servais de tous les moyens que l'on me disait, mais c'était en vain. Je combattais quelquefois si violemment, que j'en restais tout épuisée. Mon souverain se jouait de ma résistance. Il me rassurait, et dissipait au premier abord toutes mes craintes, me disant : *Qu'as-tu à craindre entre les*

bras du Tout-Puissant? Pourrait-il bien te laisser périr, en t'abandonnant à tes ennemis? Je me suis rendu ton Père, ton Maître et ton Directeur dès ta plus tendre jeunesse; je t'ai donné de continuelles preuves de la tendresse de mon cœur, dans lequel même j'ai établi ta demeure. Dis-moi quelle plus forte preuve tu désires de mon amour, et je te la donnerai. Mais pourquoi combats-tu contre moi qui suis ton seul vrai et unique ami? Ces reproches me jetèrent dans une grande confusion, et je résolus de ne plus rien contribuer du mien aux épreuves que l'on voudrait faire de l'esprit qui me conduisait, me contentant d'accepter humblement et de bon cœur tout ce que l'on exigerait de moi.

60.

Sa répugnance à continuer cet écrit.

O mon Seigneur et mon Dieu, qui seul connaissez la peine que je souffre en écrivant tout ceci, et la violence qu'il me faut faire pour surmonter la répugnance et la confusion que je sens, accordez-moi la grâce de mourir plutôt que de rien mettre que ce qui vient de la vérité de votre Esprit, et qui peut vous donner de la gloire, et à moi de la confusion! Faites, par miséricorde, ô mon souverain bien, que cet écrit ne soit vu de personne, que de celui que vous voulez qui l'examine, afin que cela ne m'empêche pas de demeurer ensevelie dans un éternel mépris et oubli des créatures. Mon Dieu, donnez cette consolation à votre pauvre esclave. Comme je faisais cette demande, j'ai reçu cette réponse : *Abandonne tout à mon bon plaisir, et me laisse accomplir mes desseins sans te mêler de rien, j'aurai soin de tout.*

Je vais donc poursuivre par obéissance, ô mon

Dieu ! sans autre prétention que de vous contenter par cette espèce de martyre ; car, en faisant cet écrit, chaque mot me semble un sacrifice ; en puissiez-vous être glorifié éternellement ! Il est vrai que la volonté de Dieu en ceci m'a paru manifeste par l'endroit que je vais dire, c'est que m'étant toujours sentie portée à aimer mon souverain Seigneur pour l'amour de lui-même, ne voulant ni ne désirant que lui seul, je ne me suis jamais attachée à ses dons, pour grands qu'ils fussent à mon égard ; je ne les prisais que parce qu'ils venaient de lui. Je n'y faisais que le moins de réflexions que je pouvais, tâchant de tout oublier pour ne me souvenir que de lui, hors duquel tout le reste ne m'est rien. Quand donc il a fallu accomplir cette obéissance d'écrire, il me paraissait impossible que je pusse parler de choses passées depuis si long-temps. Cependant Notre-Seigneur m'a bien fait éprouver le contraire, et afin de me donner plus de facilité, il me fait ressentir, sur chaque article, la même disposition dont je parle. C'est ce qui me convainc qu'il le veut

61.

Dieu lui renvoie le Père de la Colombière.

Parmi les peines et les craintes que je souffrais, je sentais toujours mon cœur dans une paix inaltérable. L'on me fit parler à quelques personnes doctes, lesquelles, bien loin de me rassurer dans la voie, augmentèrent mes peines, jusqu'à tant que Notre-Seigneur renvoya ici le révérend Père de la Colombière, auquel j'avais déjà parlé dans les commencemens, conformément à la promesse que mon souverain Maître m'avait faite, quelque temps après m'être consacrée à lui, qu'il m'enverrait un sien serviteur pour me rassurer dans sa voie, m'ordonnant que je lui manifestasse, selon l'intelligence qu'il m'en donne-

rait

rait, tous les trésors et les secrets de son sacré Cœur, m'assurant qu'il lui départirait de grandes grâces de cette source sacrée, et qu'il les répandrait abondamment dans nos entretiens.

Lorsque ce saint homme vint ici la première fois, comme il parlait à la communauté, j'entendis intérieurement ces paroles : *Voilà celui que je t'envoie.* Je reconnus bientôt la vérité de ces paroles; car, à la première confession des Quatre-Temps, sans que nous nous fussions jamais vus ni parlé, il me retint fort long-temps, et me parla comme s'il eût compris ce qui se passait en moi. Je ne lui voulus faire aucune ouverture à ce premier entretien ; mais comme il vit que je voulais me retirer, crainte d'incommoder la communauté, il me dit si j'agréerais qu'il me vînt voir une autre fois, pour me parler dans ce même lieu. Mon naturel timide, qui craignait toute communication, fit que je lui répondis que n'étant pas à moi, je ferais tout ce que l'obéissance m'ordonnerait. Je me retirai, après avoir demeuré auprès de lui environ une heure et demie. Il revint peu de temps après; et bien que je connusse que c'était la volonté de Dieu que je lui parlasse, je ne laissai pas de sentir des répugnances étranges lorqu'il fallut y aller. Je le lui dis en l'abordant. Il me répondit *qu'il était bien aise de m'avoir donné occasion de faire un sacrifice à Dieu.* Alors, sans peine et sans façon, je lui ouvris mon cœur, et lui découvris le fond de mon ame, le mal et le bien également. Je reçus de sa part de très-grandes consolations ; il m'assura qu'il n'y avait rien à craindre dans la conduite de l'esprit qui agissait en moi, d'autant qu'il ne me retirait point de l'obéissance ; que je devais suivre ses mouvemens, et m'abandonner toute entière à sa volonté, pour être sacrifiée et immol e selon son bon plaisir. Il admirait la bonté de Dieu de ne s'être point rebuté de tant de résistances; il m'apprit à estimer les dons

de Dieu, et à recevoir avec respect et humilité les fréquentes communications et les entretiens familiers dont il me gratifiait, ajoutant que je devais être dans de continuelles actions de grâces envers une si grande bonté. Je lui fis entendre que ce Souverain de mon ame me tenait si fortement unie à lui, sans exception de temps, ni de lieux, que je ne pouvais prier vocalement, malgré les violences que je me faisais pour cela, de manière que je demeurais quelquefois la bouche ouverte, sans pouvoir prononcer une parole. Il me dit de ne plus en user ainsi, mais de me contenter des prières vocales qui étaient d'obligation, y ajoutant le chapelet quand je le pourrais. Je lui déclarai quelque chose des plus spéciales caresses que je recevais de ce bien-aimé de mon ame, et des unions d'amour ineffables que je ne décris pas ici. Il me dit que j'avais grand sujet en tout cela de m'humilier, et lui d'admirer les grandes miséricordes de Dieu à mon égard.

Mais cette bonté infinie qui ne voulait pas que je reçusse une consolation, sans qu'elle me coûtât bien des humiliations, permit que cet entretien m'en attirât en grand nombre, et le Père eut beaucoup à souffrir à cause de moi : l'on disait que je le voulais tromper comme les autres par mes illusions; mais cela ne lui faisait aucune peine. Il ne laissa pas de me continuer son secours durant le peu de temps qu'il fut en cette ville, et il l'a toujours fait depuis : je me suis cent fois étonnée qu'il ne m'abandonnât pas, comme avaient fait les autres; car la manière dont je traitais avec lui aurait rebuté tout autre : il n'épargnait rien pour m'humilier et me mortifier, ce qui me faisait grand plaisir. Une fois qu'il vint dire la messe à notre église, Notre-Seigneur lui fit de très-grandes grâces, et à moi aussi; car dans le temps que je m'approchais pour recevoir la sainte communion, il me montra son sacré Cœur comme une fournaise ar-

dente, et deux autres cœurs qui allaient s'unir au sien et s'y abîmer, en me disant: *C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours.* Il me fit entendre que cette union serait toute pour la gloire de son sacré Cœur, dont il voulait que je découvrisse au Père les trésors, afin qu'il en fît connaître le prix; que pour cela il voulait que nous fussions comme frère et sœur, également partagés des biens spirituels : je lui représentai là-dessus ma pauvreté et l'inégalité qu'il y avait entre un homme d'une si grande vertu, et une pauvre chétive pécheresse comme moi. A quoi il me dit : *Les richesses infinies de mon Cœur suppléeront et égaleront tout. Dis-lui seulement ces choses sans rien craindre;* ce que je fis à notre premier entretien. Les sentimens d'humilité et d'action de grâces avec quoi il les reçut, aussi-bien que les autres choses que je lui dis de la part de mon souverain Maître, et qui le concernaient, me touchèrent tellement, que j'en profitai plus que de tous les sermons que j'aurais pu entendre. Je lui dis que Notre-Seigneur me départait plusieurs grâces qui regardaient certaines ames, auxquelles il voulait que je les découvrisse pour sa gloire, soit de parole ou par écrit, selon qu'il me le ferait connaître, sans me mettre en peine de la manière de les dire ou de les écrire, parce qu'il y attacherait l'onction de sa grâce, pour produire l'effet qu'il en prétendait dans ceux qui le recevraient bien; que je souffrais beaucoup de la résistance que je faisais d'écrire pareilles choses et de donner certains billets, d'où il me revenait de grandes humiliations. Il m'ordonna de suivre les mouvemens que j'aurais là-dessus, quelque peine et humiliation qu'il m'en dût coûter; que je disse avec simplicité ce qui me serait inspiré; que je présentasse à ma supérieure les billets que j'aurais écrits, et que je fisse ce qu'elle m'ordonnerait. Je m'en tins à cet avis, mais cela m'a bien attiré

des abjections de la part des créatures. Il me commanda aussi d'écrire ce qui se passait en moi, à quoi je sentais une répugnance mortelle. J'écrivis donc pour obéir, et puis je brûlais ce que j'avais écrit, me persuadant que j'avais suffisamment satisfait à l'obéissance ; mais j'en souffrais beaucoup : on m'en donna du scrupule, et on me défendit de ne plus le faire.

62.

Jésus lui demande une donation par écrit de tout ce qui pouvait lui appartenir.

Une fois, mon souverain sacrificateur me demanda de faire en sa faveur un testament par écrit, ou une donation entière et sans réserve, que je lui avais déjà faite de bouche, de tout ce que je pourrais faire et souffrir, et de toutes les prières et biens spirituels que l'on offrirait pour moi, soit pendant ma vie, soit après ma mort. Il m'ordonna de demander à ma supérieure si elle voulait bien écrire elle-même cet acte, qu'il se chargeait de la récompenser solidement ; que si elle le refusait, je m'adresserais à son serviteur, le Père de la Colombière : mais ma supérieure voulut bien le faire elle-même. Je le présentai ensuite à cet unique amour de mon ame ; il me témoigna l'agréer beaucoup, et me dit *qu'il en voulait disposer selon ses desseins, et en faveur de qui il lui plairait ; mais puisque son amour m'avait dépouillée de tout, il voulait que je n'eusse plus d'autres richesses que celles de son sacré Cœur.* Il m'en fit à l'heure même une donation, qu'il me fit écrire de mon sang, et me la dicta lui-même. Je la signai ensuite sur mon cœur avec un canif dont je me servis pour y graver son sacré nom de Jésus : il me dit qu'il prendrait soin de récompenser tout le bien qu'on me ferait comme fait à lui-même, puisque je n'avais plus rien à y prétendre ; que pour re-

connaître celle qui avait dressé ce testament en sa faveur, il lui voulait donner la même récompense qu'à sainte Claire de Montefalco; que pour cela il ajouterait à ses actions les mérites infinis des siennes, et que pour l'amour de son sacré Cœur, il lui ferait mériter la même couronne. Cela me causa une fort douce consolation, parce que je l'aimais beaucoup, et singulièrement à cause qu'elle avait soin de nourrir mon ame du pain de la mortification et de l'humiliation. Ce pain était si agréable au goût de mon souverain Maître, que, pour lui donner ce plaisir, j'aurais voulu que tout le monde m'en eût fourni abondamment. Dieu m'a fait cette grâce que jamais il ne m'en a manqué, ma vie s'étant toute passée dans les souffrances, tant de corps par mes fréquentes maladies et continuelles infirmités, que d'esprit par les délaissemens intérieurs, par la douleur dont j'étais pénétrée de voir Dieu offensé, par les contradictions de la part des créatures, par les tentations de la part du démon, par les combats que j'ai eus à soutenir contre moi-même, qui ai été mon plus cruel ennemi, et le plus difficile à vaincre. Outre ces peines extérieures et intérieures, je me trouvais chargée d'occupations et de travail, autant que j'en pouvais porter, ce qui ne m'était pas une petite matière de souffrance. Je me croyais avec tout cela comme un sujet d'horreur à toutes les créatures. Il me semblait qu'elles avaient une extrême répugnance à me supporter, puisque j'en avais tant à me souffrir moi-même. Ce sentiment me donnait une continuelle peine en conversant avec le prochain. Je n'avais dans cet état d'autre recours ni d'autre remède que l'amour de mon abjection, où je me tenais abîmée; tout tournait pour moi en humiliation, même les moindres choses. L'on ne me regardait que comme une visionnaire entêtée de ses illusions et imaginations. Il ne m'était pas permis de chercher le moin-

dre soulagement, ni la moindre consolation dans mes peines. Mon divin Maître me le défendait ; il voulait que je souffrisse tout en silence, m'ayant fait prendre cette devise :

Je veux tout souffrir sans me plaindre,
Puisque mon cher amour m'empêche de rien craindre.

Il voulait que j'attendisse tout de lui. S'il m'arrivait de me procurer quelque consolation, il ne m'y faisait trouver que de la désolation et de nouveaux tourmens. J'ai toujours regardé cette conduite comme une des plus grandes grâces que mon Dieu m'ait faites, de ne jamais m'ôter le précieux trésor de la croix, nonobstant le mauvais usage que j'en ai fait. J'étais indigne d'un si grand bien : j'en connaissais si fort l'excellence, que j'eusse voulu me fondre d'amour et de reconnaissance envers mon libérateur. C'était dans ces sentimens et parmi les délices de la croix, que je m'écriais : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? O mon Dieu, que vos bontés sont grandes à mon égard, de vouloir me faire manger à la table des saints, et me nourrir des mêmes viandes dont vous les avez sustentés ! Vous me fournissez avec abondance des mets délicieux de vos favoris, moi qui ne suis qu'une indigne et misérable pécheresse.*

Aussi est-il vrai que sans la croix et le Saint Sacrement je ne pourrais vivre, ni supporter la longueur de mon exil dans cette vallée de larmes. Je n'ai jamais souhaité la diminution de mes souffrances. Plus mon corps en était accablé, plus mon esprit sentait de joie, et avait de liberté de s'unir à mon Jésus souffrant. Je n'avais pas de plus ardent désir que de me rendre une parfaite copie de ce Sauveur crucifié. Ma joie augmentait lorsque sa bonté employait beaucoup d'ouvriers pour travailler selon son gré à la perfection de cet ouvrage. Ce Souverain de mon

ame ne s'éloignait pas de son indigne victime, dont il connaissait la faiblesse et l'impuissance à tout bien. Quelquefois il me disait : *Je te fais bien de l'honneur, ma chère fille, de me servir d'instrumens si nobles pour te crucifier. Mon Père éternel m'a livré entre les mains des bourreaux pour me crucifier : et moi je me sers pour cet effet, à ton égard, des personnes qui me sont consacrées. Je veux que tu m'offres pour leur salut tout ce qu'elles te feront souffrir* ; ce que je faisais de tout mon cœur. Je m'offrais à porter toute la peine de l'offense de Dieu, qui pouvait se trouver en ce qu'on faisait contre moi, quoiqu'en vérité il ne me semblait pas qu'on pût faire aucune injustice en me faisant souffrir. On ne le pouvait jamais faire autant que je le mérite. Je parle du bonheur de souffrir avec tant de satisfaction, qu'il me semble que j'en écrirais des volumes entiers, sans pouvoir contenter mon désir.

63.

Jésus exige d'elle un jeûne au pain et à l'eau durant cinquante jours, ou qu'elle passe cinquante jours sans boire.

Une fois mon Souverain me fit entendre qu'il voulait me retirer dans la solitude, non dans celle du désert où il s'était retiré lui-même, mais dans celle de son sacré Cœur, où il me ferait jouir de ses plus familiers entretiens, comme d'un ami avec sa bien-aimée; que là, il me donnerait de nouvelles instructions de ses volontés, et me ferait prendre de nouvelles forces pour les accomplir ; que j'avais encore bien des combats à rendre, et bien des attaques à soutenir de plusieurs puissans ennemis. Il me demanda que, pour honorer son jeûne au désert, je jeûnasse cinquante jours au pain et à l'eau ; mais

l'obéissance ne me l'ayant pas voulu permettre pour ne pas me rendre singulière, il me déclara qu'il aurait également agréable si je passais cinquante jours sans boire, pour honorer l'ardente soif qu'il avait soufferte sur l'arbre de la croix, et celle que son sacré Cœur avait toujours endurée du salut des pécheurs. L'on m'accorda cette pénitence, qui me semblait plus rude que l'autre, à cause de l'altération dont j'étais continuellement tourmentée, et qui me mettait dans la nécessité de boire souvent de grandes tasses d'eau pour me rafraîchir.

64.

Elle souffre, de la part du démon, de violentes tentations de désespoir, de vaine gloire, de gourmandise.

Je souffrais pendant ce temps-là de rudes combats de la part du démon. Il m'attaquait particulièrement du côté du désespoir, me faisant voir qu'une aussi méchante créature que moi ne devait point prétendre de part au paradis, puisque je n'en avais déjà point dans l'amour de Dieu, et que je serais privée pour une éternité de sa possession. Cela me faisait verser des torrens de larmes. D'autres fois, il m'attaquait de vaine gloire, et puis de cette abominable tentation de gourmandise. Il me faisait sentir des faims enragées. Il représentait à mon imagination tout ce qui était le plus capable de contenter le goût, et cela dans le temps de mes exercices spirituels, ce qui était pour moi un rude tourment. Cette faim durait jusqu'à ce que j'entrasse au réfectoire pour prendre ma réfection ; alors je me sentais d'abord un dégoût si grand, qu'il me fallait faire une grande violence pour prendre quelque peu de nourriture. Dès que j'étais sortie de table, ma faim recommençait plus violente qu'auparavant. Ma Supérieure, à qui je

ne cachais rien de ce qui se passait en moi, m'ordonna de lui aller demander à manger lorsque je me sentirais le plus pressée de la faim. Je le faisais avec des répugnances extrêmes par la grande confusion que j'en avais. Mais au lieu de m'envoyer manger, elle me mortifiait et m'humiliait fortement, me disant que je gardasse ma faim, et que je pourrais la contenter lorsque les autres iraient au réfectoire. Après quoi je demeurais en paix dans ma souffrance. On ne me laissa pas achever cette fois-là ma pénitence de ne point boire ; mais après que j'eus obéi, l'on me fit recommencer, et je passai les cinquante jours sans boire. J'en usais de même tous les vendredis.

Je me trouvais toujours également contente, soit que l'on m'accordât ou qu'on me refusât ce que je demandais : pourvu que j'obéisse, cela me suffisait. Mon persécuteur ne cessait de m'attaquer de toutes parts, à la réserve de l'impureté, mon divin Maître lui ayant défendu cette tentation. Il m'arriva seulement une fois d'en souffrir des peines épouvantables, et voici comment. Ma Supérieure me dit un jour : *Allez tenir la place d'un tel prince devant le Saint Sacrement.* Y étant allée, je me sentis si fortement attaquée d'abominables tentations d'impureté, qu'il me semblait être dans l'enfer. Je soutins cette peine plusieurs heures de suite ; et elle dura jusqu'à ce que ma Supérieure m'eût levé cette obéissance, me disant que je ne tiendrais plus la place de ce prince, mais celle d'une bonne religieuse de la Visitation. Aussitôt ces peines cessèrent, et je me trouvai noyée dans un déluge de consolations.

65.

Instruction de Jésus-Christ touchant la perfection qu'il voulait d'elle.

Mon Souverain me donna les enseignemens suivans : *Qu'il voulait que je fusse dans un continuel acte de sacrifice ; que pour cela il augmenterait mes sensibilités et mes répugnances, en telle sorte que je ne ferais rien qu'avec peine et avec violence, afin de me donner matière de victoire, même dans les choses les plus minces et les plus indifférentes (et je puis assurer l'avoir toujours ainsi éprouvé depuis) ; que je ne goûterais plus aucune douceur que dans les amertumes du Calvaire ; qu'il me ferait trouver un martyre dans tout ce qui pouvait faire la joie, le plaisir et la félicité temporelle des autres.* En effet, tout ce qu'on peut nommer plaisir, me devint un supplice, jusque là même que dans les petites récréations qu'on nous accorde quelquefois, je souffrais plus que si j'avais été dans l'ardeur de la plus violente fièvre. Il voulait pourtant que je fisse tout comme les autres, ce qui m'obligeait de lui dire : *O mon souverain bien, que ce plaisir m'est vendu chèrement !* Le réfectoire et le lit me causaient des peines jusqu'à en répandre des larmes ; le parloir m'était insupportable ; jamais je n'y suis allée qu'avec une extrême répugnance, ce qui me faisait souvent mettre à genoux pour demander à Dieu la force de me vaincre : l'obligation d'écrire ne me faisait pas moins souffrir, non pas tant parce que j'écrivais à genoux, qu'à cause de cette autre peine intérieure que j'y sentais : l'estime des créatures et leurs louanges m'étaient plus insupportables, que n'auraient pu l'être, aux personnes les plus vaines et les plus superbes, les humiliations et les mépris, ce qui me faisait dire

dans ces occasions : *O mon Dieu, armez plutôt toutes les fureurs de l'enfer contre moi, que les langues des créatures de vaines louanges et flatteries ; que plutôt toutes les humiliations, les contradictions et les confusions viennent fondre sur moi.*

Nonobstant le désir que Dieu me donnait des humiliations et des croix, il m'y rendait si sensible dans certaines rencontres, que je ne pouvais m'empêcher d'en donner des marques ; c'était un nouveau tourment pour moi, de me voir si peu humble et si peu mortifiée. Toute ma consolation était de recourir à l'amour de mon abjection : je rendais grâce à mon Souverain de ce qu'il me faisait paraître telle que j'étais, afin de m'anéantir dans l'estime des créatures. De plus, il voulait que je reçusse toutes choses comme venant de lui, sans me procurer rien, sans disposer de rien, dans un abandon entier entre ses mains, lui rendant grâce des souffrances comme des douceurs, pensant dans les occasions les plus affligeantes et les plus humiliantes que cela m'était dû, et encore davantage, et offrant la peine que je souffrais pour les personnes qui m'affligeaient. Il m'enseignait encore à parler toujours de lui avec grand respect, du prochain avec estime et compassion, et de moi-même jamais, ou en peu de paroles, et avec mépris, excepté lorsque pour sa gloire il me ferait faire autrement ; d'attribuer toujours tout le bien et toute la gloire à sa souveraine grandeur, et à moi tout le mal ; de ne chercher aucune consolation hors de lui, et, lorsqu'il m'en donnerait quelqu'une, de la lui sacrifier en y renonçant ; ne tenir à rien, être vide et dépouillée de tout ; n'aimer rien que lui et pour l'amour de lui ; ne regarder que lui en toutes choses, et les intérêts de sa gloire, dans un parfait oubli de moi-même. Il voulait en particulier qu'en chacune de mes actions il y eût

toujours quelque chose directement pour son divin Cœur; comme, par exemple, lorsque j'étais en récréation, qu'il fallait pour ainsi dire lui donner la sienne par les douleurs, les humiliations et mortifications dont il aurait soin de ne pas me laisser manquer, et que je devais les recevoir avec plaisir pour ce sujet; de même au réfectoire, il voulait que je lui sacrifiasse pour son régal, ce que je croirais être le meilleur, et ainsi dans tous mes autres exercices; de plus, il me commandait de ne jamais juger personne, de n'accuser et ne condamner que moi-même. Il me donna plusieurs autres enseignemens; et comme leur multitude m'étonnait, il me dit que je ne devais rien craindre, d'autant qu'il était un maître aussi puissant pour faire exécuter ce qu'il enseignait, que savant pour bien enseigner; aussi, puis-je assurer que, bon gré mal gré, il me faisait faire ce qu'il voulait.

66.

Révélation touchant la fête du sacré Cœur de Jésus.

Etant une fois devant le Saint Sacrement, un jour de son octave, je reçus de mon Dieu des grâces excessives de son amour. Me sentant touchée du désir de quelque retour, et de lui rendre amour pour amour, il me dit : *Tu ne m'en peux rendre un plus grand, qu'en faisant ce que je t'ai déjà tant de fois demandé.* Alors me découvrant son divin Cœur : *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacriléges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce Sacrement d'amour. Mais*

ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi : c'est pour cela que je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront qu'il lui soit rendu. Et répondant à cela, *que je ne savais comment je pourrais accomplir ce qu'il désirait de moi depuis tant de temps*, il me dit de m'adresser à son serviteur (1), qu'il m'avait envoyé pour l'accomplissement de ce dessein ; ce qu'ayant fait, le Père m'ordonna de mettre par écrit ce que je lui avais dit touchant le sacré Cœur de Jésus-Christ, et plusieurs autres choses qui le regardaient lui-même pour la gloire de Dieu. Ce saint homme fut pour moi un sujet de grande consolation, tant en m'apprenant à correspondre aux desseins de Dieu, qu'en me rassurant dans les grandes craintes où j'étais d'être trompée, ce qui me faisait gémir sans cesse. Le Seigneur l'ayant retiré de cette ville, pour l'employer à la conversion des ames parmi les hérétiques, je reçus ce coup avec une entière soumission à la volonté de Dieu ; et lorsque je voulus seulement réfléchir à la perte que je faisais, il me fit d'abord ce reproche : *Hé quoi, ne te suffis-je pas, moi qui suis ton principe et ta fin ?* Il ne m'en fallut pas davantage pour m'abandonner entièrement à lui, bien assurée qu'il aurait soin de me pourvoir de tout ce qui me serait nécessaire.

(1) Le Père Claude de la Colombière, de la compagnie de Jésus.

67.

Sa dévotion au sacré Cœur de Jésus lui attire des contradictions et des humiliations.

Mais je ne trouvais encore aucun moyen de faire éclore la dévotion du sacré Cœur, qui était tout ce que je désirais. Voici la première occasion que sa bonté m'en fournit. La fête de sainte Marguerite, ma patronne, s'étant trouvée un vendredi, je priai nos Sœurs novices, dont j'avais soin pour lors, que tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de me rendre ce jour-là, elles les rendissent au sacré Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ; ce qu'elles acceptèrent de bon cœur. Elles firent donc un petit autel, sur lequel elles mirent une petite image de papier, crayonnée avec une plume, à laquelle nous tâchâmes de rendre tous les hommages que ce divin Cœur nous suggéra : cela m'attira, et à elles aussi, beaucoup d'humiliations, de contradictions et mortifications. On m'accusait de vouloir introduire une dévotion nouvelle. Ces souffrances me consolaient d'une part, mais je craignais infiniment, de l'autre, que ce divin Cœur ne fût déshonoré. Tout ce que j'entendais dire contre cette dévotion m'était comme autant de glaives qui me transperçaient le cœur. L'on me défendit de ne plus mettre aucune des images de ce sacré Cœur en évidence, et on me dit que tout ce qu'on me pouvait permettre, c'était de lui rendre quelque honneur en secret. Je ne savais à qui m'adresser dans mon affliction, qu'à lui-même. Il soutenait toujours mon courage abattu, en me disant : *Ne crains rien, je régnerai malgré les contradictions.* Ces paroles me consolaient beaucoup, car je ne respirais que de le voir régner. Je lui remis donc le soin de défendre sa cause, tandis que je souffrais en silence. Il s'éleva tant d'autres sortes

de persécutions, qu'il semblait que tout l'enfer fût déchaîné contre moi, et que tout conspirât pour m'anéantir. Je jouissais cependant d'une grande paix au dedans de moi, et je ne sentis jamais tant de joie que lorsque l'on me menaça de la prison, et qu'on voulut me faire comparaître, comme mon bon Maître, devant un prince de la terre, comme un jouet de moquerie, comme une visionnaire entêtée de ses imaginations et illusions. Au reste, je ne dis pas ceci pour faire croire que j'aie beaucoup souffert, mais plutôt pour faire remarquer les grandes miséricordes dont Dieu usait envers moi, en me faisant ainsi part de sa croix, qui était la chose du monde que j'estimais et chérissais le plus.

68.

Témoignage éclatant de l'amour de Jésus pour elle.

Il ne manquait à mon cœur, pour être entièrement contente, que la liberté de communier souvent. Une fois que je le désirais ardemment, mon divin Maître se présenta devant moi dans le temps que j'étais chargée de balayures, et me dit : *Ma fille, j'ai vu tes gémissemens, et les désirs de ton cœur me sont si agréables, que, si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, afin d'avoir le plaisir de loger dans ton ame, et de prendre mon repos dans ton cœur.* Cela me pénétra d'une si vive ardeur, que j'en sentais mon ame toute transportée. Je ne pouvais m'exprimer que par ces paroles : *O amour! ô excès de l'amour d'un Dieu envers une si misérable créature!* Toute ma vie, cette faveur m'a servi d'un puissant aiguillon pour m'exciter à la reconnaissance et au pur amour.

69.

Vision d'une ame du purgatoire, qui lui demandait son secours.

Une autre fois, comme j'étais devant le Saint Sacrement, le jour de sa fête, tout d'un coup une personne tout en feu se présenta devant moi. Les flammes dont elle brûlait me pénétrèrent si fort, qu'il semblait que je brûlais avec elle. L'état pitoyable où elle me fit comprendre qu'elle était dans le purgatoire, me fit verser des larmes en abondance. Elle me dit qu'il était ce religieux bénédictin qui avait entendu ma confession une fois, et qui m'avait ordonné de recevoir la sainte communion; qu'en faveur de cette communion Dieu lui avait permis de s'adresser à moi, pour trouver quelque soulagement à ses peines. Il me pria de lui appliquer tout ce que je pourrais faire et souffrir pendant trois mois. Je le lui promis, après que j'en aurais demandé permission à ma Supérieure.

Il me dit que la première cause de ses grandes souffrances, était qu'il avait préféré son propre intérêt à la gloire de Dieu, par trop d'attache à sa réputation.

La seconde, le manquement de charité envers ses frères.

Et la troisième, le trop d'affection naturelle qu'il avait eue pour les créatures, et les témoignages qu'il leur en avait donnés dans les entretiens spirituels, ce qui déplaisait beaucoup à Dieu.

Il me serait bien difficile de pouvoir exprimer ce que j'eus à souffrir pendant ces trois mois; car cette ame ne me quittait point. Il me semblait la voir tout en feu avec de si vives douleurs, que je ne faisais que gémir et pleurer. Ma Supérieure, touchée de compassion, m'ordonnait de bonnes pénitences,

surtout la discipline. J'éprouvais que ces pénitences et souffrances extérieures soulageaient beaucoup les intérieures, que la sainteté de Dieu imprimait en moi comme un petit échantillon de ce qu'elle fait souffrir à ces pauvres ames. Au bout de trois mois, je vis ce même religieux tout comblé de joie et de gloire, qui s'en allait jouir de son bonheur éternel. Il me dit, en me remerciant, *qu'il me protégerait devant Dieu.* J'étais tombée malade ; mais comme mes souffrances cessèrent avec les siennes, je fus bientôt guérie.

70.

Elle souffre de terribles peines à l'occasion d'une ame que Dieu était près de réprouver.

Mon Souverain me fit connaître dans une autre occasion, que lorsqu'il voudrait abandonner quelqu'une de ces ames pour lesquelles il voulait que je souffrisse, il me ferait porter l'état d'une ame réprouvée, en me faisant sentir la désolation où elle se trouve à l'heure de la mort. Je n'ai jamais rien éprouvé de plus terrible, et je n'ai point de termes pour le pouvoir expliquer. Une fois que je travaillais seule, il me fut mis devant les yeux une religieuse encore pour lors vivante, et l'on me dit intelligiblement : *Tiens, voilà cette religieuse qui ne l'es que de nom, laquelle je suis près de vomir de mon cœur et d'abandonner à elle-même.* A ce moment je me sentis saisie d'une frayeur si grande, que, m'étant prosternée la face contre terre, j'y demeurai long-temps sans pouvoir revenir à moi. Je m'offrais à la divine justice pour souffrir tout ce qu'il lui plairait, afin qu'il n'abandonnât pas cette ame. Il me sembla qu'alors sa juste colère s'étant tournée contre moi, je me trouvai dans une effroyable angoisse, environnée de toutes parts d'objets désolans

Je me sentais pressée d'un poids énorme qui m'accablait. Je voyais un Dieu irrité contre moi, et armé terriblement pour me châtier. Il me semblait voir l'enfer ouvert pour m'engloutir. Tout était révolté et en confusion dans mon intérieur. Mon ennemi m'assiégeait de tous côtés par de violentes tentations, surtout de désespoir. Je fuyais partout comme pour me dérober à celui qui me poursuivait, et je ne pouvais me cacher à ses yeux. Il n'y a sorte de tourmens auxquels je ne me fusse livrée, pour me délivrer de celui-là. Je souffrais des confusions épouvantables, pensant que mes peines étaient connues de tout le monde : je ne pouvais prier; je ne pouvais m'exprimer sur mes peines que par mes larmes. Je disais seulement : *Ah ! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant !* D'autres fois, me jetant la face contre terre, je disais : *Frappez, mon Dieu, coupez, brûlez, consumez tout ce qui vous déplaît, n'épargnez ni mon corps, ni ma vie, ni ma chair, ni mon sang, pourvu que vous sauviez éternellement cette ame.* Je confesse que je n'aurais pu soutenir long-temps un état si douloureux, si la divine miséricorde ne m'avait soutenue sous les rigueurs de sa justice. Aussi j'en tombai malade, et j'eus peine d'en revenir. Notre-Seigneur m'a fait porter souvent de pareilles dispositions. Un jour, m'ayant fait voir les châtimens qu'il était résolu d'exercer sur quelques ames, je me jetai à ses pieds sacrés, en lui disant : *O mon Sauveur ! déchargez plutôt sur moi toute votre colère ; effacez-moi du livre de vie, plutôt que de perdre ces ames qui vous ont coûté si cher.* — Il me répondit : *Mais elles ne t'aiment pas, et elles ne cesseront de t'affliger.* — *Il n'importe, mon Dieu, pourvu qu'elles vous aiment, je ne cesserai de vous prier de leur pardonner.* — *Laisse-moi faire, je ne peux les souffrir davantage.* Et

moi, l'embrassant encore plus fortement : *Non, mon Seigneur, je ne vous quitterai point que vous ne leur ayez pardonné ;* il me disait : — *Je le veux bien, si tu veux répondre pour elles. — Oui, mon Dieu, mais je ne vous payerai toujours qu'avec vos propres biens, qui sont les trésors de votre sacré Cœur ;* c'est de quoi il se tint content

71.

Vision céleste du sacré Cœur de Jésus.

Une autre fois, comme l'on travaillait à l'ouvrage commun du chanvre, je me retirai dans une petite cour, voisine du Saint Sacrement. Là, faisant mon ouvrage à genoux, je me sentis subitement toute recueillie intérieurement et extérieurement, et en même temps je vis l'aimable Cœur de mon adorable Jésus qui me fut montré plus brillant qu'un soleil. Il était au milieu des flammes de son pur amour, environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable :

L'amour triomphe, l'amour jouit,
L'amour du saint Cœur réjouit.

Ces esprits bienheureux m'invitèrent à m'unir à eux dans les louanges de ce divin Cœur, mais je n'osais le faire. Ils m'en reprirent, et me dirent *qu'ils étaient venus afin de s'associer avec moi, pour rendre à ce Cœur sacré un continuel hommage d'amour, d'adoration et de louanges ; que pour cela ils tiendraient ma place devant le Saint Sacrement, afin que je le pusse aimer sans discontinuation par leur entremise ; et qu'eux, à leur tour, participeraient à mon amour, souffrant en ma personne comme je jouirais en la leur.* Ils écrivirent en même temps cette association dans ce sacré Cœur en lettres d'or, et du caractère ineffaça-

ble de l'amour. Tout cela dura environ deux à trois heures. J'ai ressenti toute ma vie les effets de cette faveur, tant par les secours que j'en ai tirés, que par la suavité qu'elle avait produite, et qu'elle continuait à produire en moi. J'en restai tout abîmée de confusion. Je ne nommais plus les anges, en les priant, que mes divins associés. Cette grâce m'imprima tant de désir de la pureté d'intention, et une si haute idée de la pureté qu'il faut avoir pour converser avec Dieu, que toutes choses me paraissaient impures par rapport à cette fin.

72.

Par un vœu qu'elle fait, elle obtient à une sœur tombée en léthargie la grâce de recevoir les sacremens.

Une autre fois, une de nos sœurs étant tombée dans un sommeil léthargique, hors d'espérance de recevoir les derniers sacremens, toute la communauté en était dans une grande peine, surtout notre mère. Elle m'ordonna de promettre à Notre-Seigneur tout ce qu'il lui plairait pour cela. Je n'eus pas plus tôt accompli cette obéissance, que ce Souverain de mon ame me promit que cette sœur ne mourrait point sans recevoir les grâces que nous lui souhaitions, pourvu que je lui promisse trois choses qu'il voulait absolument de moi :

La première, de ne jamais refuser aucun emplo dans la religion ;

La seconde, de ne point refuser d'aller au parloir ;

La troisième, de ne point refuser d'écrire. A cette demande, je confesse que je frémis, par la grande répugnance que j'y sentais. Je répondis : *O mon Seigneur, que vous me prenez bien par mon faible! mais je demanderai permission.* Ma Supérieure me la donna d'abord, et elle m'en fit faire une promesse

en forme de vœu, pour que je ne pusse plus m'en dédire. Mais hélas ! combien d'infidélités n'y ai-je pas commises, car ce vœu ne m'ôta pas la peine que j'y sentais, laquelle a duré toute ma vie. Mais enfin cette sœur malade reçut ses sacremens.

73.

Elle grave sur sa poitrine le nom de Jésus, et elle est guérie miraculeusement des plaies qui s'y étaient formées.

Pour faire voir jusqu'où allait mon infidélité parmi toutes ces faveurs, je dirai qu'une fois me sentant une grande ardeur d'aller en retraite, je voulus, quelques jours auparavant, pour m'y préparer, graver sur mon cœur, pour la seconde fois, le saint Nom de Jésus. Mais je le fis de manière qu'il s'y forma des plaies. Je déclarai la chose à ma Supérieure la veille que je devais entrer en solitude. Elle me dit qu'elle y voulait faire appliquer quelque remède, crainte que le mal ne devînt dangereux. J'en fis mes plaintes à Notre-Seigneur : *O mon unique Amour, souffrirez-vous que d'autres voient le mal que je me suis fait pour l'amour de vous ? N'êtes-vous pas assez puissant pour me guérir, vous qui êtes le souverain remède à tous mes maux ?* Touché de la peine que je sentais de donner connaissance de ce mal, il me promit que le lendemain je serais guérie: ce qui arriva effectivement. Mais ne l'ayant pu dire à notre mère pour ne l'avoir pu rencontrer, elle m'envoya un petit billet, où elle me disait *de montrer mon mal à la sœur qui me remettait le billet, pour qu'elle y remédiât*

74.

Ce que lui coûte de peines un léger manquement d'obéissance.

Comme j'étais guérie, je crus être dispensée de faire cette obéissance, jusqu'à tant que j'en eusse averti notre mère. Je l'allai donc trouver pour cela. Je lui dis que je n'avais pas fait ce qu'elle m'avait marqué dans son billet, d'autant que j'étais guérie. Mon Dieu! combien sévèrement fus-je traitée pour ce retardement à l'obéissance, tant de la part de ma Supérieure, que de celle de mon souverain Maître! Je me vis reléguée sous ses pieds, où je fus environ cinq jours à ne faire que pleurer ma désobéissance, et à lui demander le pardon par de continuelles pénitences. Pour ma Supérieure, elle me traita en cette rencontre sans rémission, suivant que Notre-Seigneur le lui inspirait : elle me priva de la sainte communion; ce qui était le plus rude supplice que je pusse souffrir en cette vie. J'aurais mille fois mieux aimé que l'on m'eût condamnée à la mort. De plus, elle m'ordonna de montrer mon mal à cette sœur, laquelle, le trouvant guéri, ne jugea pas à propos d'y rien faire. Je ne laissai pas d'en recevoir une très-grande confusion. Mais tout cela ne m'était rien, comparé à la douleur que je sentais d'avoir déplu à mon Souverain, lequel enfin, après m'avoir fait voir combien lui déplaisait le moindre petit manquement d'obéissance dans une ame religieuse, et après m'en avoir fait porter la peine, vint lui-même essuyer mes larmes et redonner la vie à mon ame, les derniers jours de ma retraite. Mais quelques caresses qu'il me fît, ma douleur ne finit pas pour cela. Ce m'était assez de penser que je lui avais déplu, pour me faire fondre en larmes. Il me fit comprendre si vivement en cette occasion ce que c'était que l'obéis-

sance dans une ame religieuse, que je confesse que je ne l'avais point compris jusqu'alors. Je serais trop longue à l'expliquer. Il me dit encore qu'en punition de ma faute, non-seulement cette dernière impression de son sacré Nom, laquelle m'avait coûté si cher, ne paraîtrait point, mais encore les précédentes qui jusque là avaient paru très-bien marquées. Enfin je puis dire que je fis une solitude de douleur

75.

La vérité de l'Esprit qui la conduisait est manifestée par un miracle.

Comme mes infirmités étaient si continuelles, qu elles ne me laissaient pas quatre jours de suite de santé, une fois que j'étais fort mal, et que l'on ne m'entendait presque pas parler, notre mère me vint trouver le matin, et me donna un billet, en me disant de faire ce qu'il contenait : *C'était qu'elle voulait s'assurer de quel esprit venait tout ce qui se passait en moi : que si c'était l'Esprit de Dieu, elle le connaîtrait à cette marque ; savoir que, pendant cinq mois, je jouirais d'une parfaite santé, sans avoir besoin durant tout ce temps-là d'aucun soulagement ; que si, au contraire, c'était l'esprit du démon, ou de la nature, je demeurerais toujours dans mes mêmes indispositions.* Il ne se peut dire combien ce billet me fit souffrir : ce qu'il contenait m'avait été manifesté avant que de l'avoir lu. L'on me fit donc sortir de l'infirmerie, avec des paroles telles que Notre-Seigneur les inspirait pour les rendre plus sensibles et mortifiantes à la nature. J'allai présenter ce billet à mon Souverain, lequel n'ignorait pas ce qu'il contenait. Il me répondit : *Je t'assure, ma fille, que pour preuve du bon Esprit qui te conduit, je lui aurais accordé vo-*

tontiers autant d'années de santé qu'elle m'a demandé de mois, et je lui aurais même donné toutes les autres assurances qu'elle aurait voulu exiger. Après quoi, justement à l'élévation du Saint Sacrement, je sentis, mais très-réellement, que toutes mes infirmités m'étaient ôtées, à la façon d'une robe dont on m'aurait dévêtue, et qui serait demeurée suspendue en l'air. Je me trouvai avec les mêmes forces et la même santé d'une personne robuste, qui depuis long-temps n'aurait été malade. Je passai ainsi tout le temps que l'on avait souhaité; et cet espace fini, je fus remise dans les dispositions précédentes.

76.

E tant malade, on la fait sortir de l'infirmerie; on la met en retraite : Jésus la guérit et la comble de délices.

Une fois que j'avais la fièvre, ma Supérieure me fit sortir de l'infirmerie pour me mettre en solitude, car c'était mon tour, et elle me dit : *Allez, je vous remets au soin de Notre-Seigneur Jésus-Christ; qu'il vous dirige, qu'il vous gouverne, et qu'il vous guérisse selon sa sainte volonté.* Quoique cet ordre me surprît un peu, (car pour lors je tremblais la fièvre), je m'en allai pourtant bien joyeuse d'une telle obéissance, tant pour le plaisir de me voir tout abandonnée aux soins de mon bon Maître, que pour avoir occasion de souffrir pour son amour. Il m'était indifférent de quelle manière il voulût me faire passer ma retraite, dans la souffrance, ou dans la jouissance : *Tout m'est bon, disais-je, pourvu qu'il se contente; et pourvu que je l'aime, cela me suffit.* Je ne fus pas plus tôt renfermée avec lui, qu'il se présenta à moi. Je m'étais couchée par terre, toute transie de froid et accablée de douleurs; il me fit relever

lever en me comblant de caresses ; il me dit : *Te voilà toute à moi, et toute à mes soins ; c'est pourquoi je te veux rendre en santé à ceux qui t'ont remise malade entre mes mains.* Il me redonna en effet à ce moment une santé parfaite, de manière qu'il ne semblait pas que j'eusse été malade : l'on en fut étonné, et surtout ma supérieure, qui savait ce qui s'était passé. Jamais je n'ai fait solitude parmi tant de joies et de délices : il me semblait être en paradis, pour les continuelles faveurs, caresses et familiarités dont je jouissais, tant de la part de mon souverain Maître Jésus-Christ, que de sa très-sainte Mère, de mon saint ange, et de mon bienheureux père saint François de Sales. Je n'entrerai pas ici dans le détail de toutes les grâces singulières que j'en reçus, pour éviter la longueur ; je dirai seulement celle-ci : mon aimable Directeur, pour me consoler de l'affliction qu'il m'avait causée, en effaçant son sacré et adorable Nom de dessus mon cœur, où je l'avais gravé avec tant de douleurs, voulut lui-même l'imprimer au dedans, et l'écrire au dehors avec le cachet et le burin tout enflammé de son pur amour ; et il le fit d'une manière qui me donna plus de joie et de consolation, que l'autre ne m'avait causé de douleur et d'affliction. Dans cet état de jouissance, il ne me manquait que la croix, sans laquelle je ne pouvais vivre, ni goûter aucun plaisir, même céleste, parce que mes principales délices étaient de me voir conforme à mon Jésus souffrant. Je ne pensais donc qu'à exercer sur mon corps toutes les rigueurs que la liberté où l'on m'avait mise me permettait ; et en effet, je lui en fis bien éprouver, tant par les pénitences, que pour la nourriture et le coucher. Je m'étais fait un lit de pots cassés, où je me couchais avec un extrême plaisir, quoique toute la nature en frémît ; mais un jour, comme je voulus faire une certaine pénitence, qui me donnait un grand appétit par sa rigueur, pensant

que par là je pourrais venger sur moi les injures que Notre-Seigneur reçoit au Saint Sacrement, tant de ma part, que de la part de tous ceux qui l'y déshonorent, comme j'étais près d'exécuter mon dessein, mon souverain Maître me défendit de passer outre, me disant qu'il voulait me rendre en santé à ma Supérieure, puisqu'elle m'avait confiée et remise à ses soins, et qu'il agréerait plus le sacrifice que je lui ferais de mon désir, que si je l'exécutais : car étant Esprit, il voulait aussi des sacrifices de l'esprit. Je demeurai contente et soumise.

77.

Vision céleste à la communion. On lui prédit une croix très-dure.

Allant une fois à la communion, la sainte hostie me parut resplendissante comme un soleil, dont je ne pouvais supporter l'éclat. Notre-Seigneur était au milieu, tenant une couronne d'épines. Un peu après que je l'eus reçue, il me la mit sur la tête et me dit : *Reçois, ma fille, cette couronne, en signe de celle qui te sera bientôt donnée pour te rendre plus conforme à moi.* Je ne compris pas alors ce que cela voulait dire, mais je le sus bientôt après, ayant reçu un terrible coup à la tête, dont l'effet a été, qu'il me semble avoir tout autour de la tête de très-poignantes épines, dont les piqûres ne finiront qu'avec ma vie ; j'en rends d'infinies grâces à mon Dieu, qui fait de si grandes faveurs à sa chétive victime. Mais, hélas ! je lui dis souvent : Les victimes doivent être innocentes, et moi, je ne suis qu'une criminelle. Je me sens plus redevable à mon Souverain de cette précieuse couronne, que s'il m'avait fait présent de tous les diadèmes des plus grands monarques de la terre. Je l'estime 'autant plus, que personne

ne me la peut ôter, et qu'elle me met dans l'heureuse nécessité de veiller et de m'entretenir avec cet unique objet de mon amour; car je ne puis appuyer ma tête sur le chevet, à l'imitation de mon bon Maître qui ne pouvait appuyer la sienne adorable sur le lit de la croix. Je sentais des joies et des consolations inconcevables, lorsque je me voyais quelque conformité avec lui. Il voulait que par cette douleur de tête et par le mérite de sa couronne d'épines, à laquelle j'unissais la mienne, je demandasse à Dieu, son père, la conversion des pécheurs, et l'humilité pour ces têtes orgueilleuses dont l'élévation lui était si désagréable et si injurieuse.

78.

Vision deuxième de Notre-Seigneur portant sa Croix.

Une autre fois, dans un temps de carnaval, c'est-à-dire, environ cinq semaines avant le mercredi des Cendres, Notre-Seigneur se présenta à moi après la sainte Communion, sous la figure d'un *Ecce Homo*, chargé de sa croix, tout couvert de plaies et de meurtrissures : son Sang adorable découlait de toutes parts, et il disait d'une voix triste : *N'y aura-t-il personne qui compatisse à ma douleur, et qui veuille y prendre part, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent, surtout en ce temps-ci?* Je m'offris à lui, me prosternant à ses pieds sacrés, avec larmes et gémissemens. Il me chargea de cette lourde croix toute hérissée d'épines et de clous. Je me sentis accablée de son poids, et je compris mieux que je n'avais fait la grièveté et la malice du péché. J'en conçus une si grande horreur dans mon cœur, que j'aurais mille fois mieux aimé me précipiter dans l'enfer que d'en commettre un volontai-

rement. O maudit péché! disais-je, que tu es détestable pour l'injure que tu fais à mon souverain bien! Il me fit voir que ce n'était pas assez de porter cette croix, mais qu'il fallait m'y attacher avec lui, et lui tenir une fidèle compagnie, en participant à ses douleurs, à ses mépris, à ses opprobres, et aux autres indignités qu'il a souffertes; je m'abandonnai à tout ce qu'il pouvait désirer de moi; bientôt après il m'attacha à la croix par une maladie très-douloureuse, qui me fit sentir les pointes aiguës des clous dont cette croix était hérissée, et qui, au lieu de m'attirer de la compassion, ne m'attira que des mépris, des humiliations, et d'autres suites pénibles à la nature. Mais, hélas! que pourrais-je souffrir qui pût égaler la grandeur de mes péchés, dont la vue me tient continuellement dans un abîme de confusion, surtout depuis que mon Dieu m'a fait voir l'horrible figure d'une ame en péché mortel? Cette vue me fait plus souffrir que toute autre souffrance, et je voudrais de tout mon cœur endurer toutes les peines qui sont dues à mes péchés, sans les avoir commis, plutôt que d'avoir eu le malheur de les commettre, quand même je serais assurée que mon Dieu me les pardonnerait sans me livrer à aucune peine.

Ces dispositions de souffrance, dont j'ai parlé ci-dessus, me duraient ordinairement tout le temps du carnaval, jusqu'au mercredi des cendres, sans que je pusse trouver ni consolation, ni soulagement. Je paraissais réduite à l'extrémité, lorsque tout d'un coup, le Carême venu, je me trouvais assez de force et de vigueur pour jeûner; à quoi je n'ai jamais manqué par la miséricorde de mon Souverain.

Il m'est arrivé plus d'une fois de me trouver accablée de tant de douleurs, qu'il me semblait qu'en commençant un exercice je ne pourrais aller jusqu'au bout; et celui-là fini, j'en recommençais un autre avec la même difficulté, disant: *O mon Dieu! fai-*

tes-moi la grâce de pouvoir aller jusqu'à la fin. Et je rendais grâce à mon Souverain de ce qu'il honorait ainsi tous mes momens par la participation de ses souffrances.

Lorsqu'il voulait me gratifier de quelque croix nouvelle, il m'y disposait par une abondance de caresses et de plaisirs spirituels, quelquefois si grands, qu'il m'aurait été impossible de les soutenir, s'ils avaient duré. Je lui disais en ce temps-là : *O mon unique amour, je vous sacrifie tous ces plaisirs ; gardez-les pour ces ames saintes qui vous en glorifieront plus que moi. Je ne veux que vous seul attaché à la croix. C'est là que je veux vous aimer vous seul pour l'amour de vous-même. Otez-moi donc tout le reste, afin que je vous aime sans mélange d'intérêt, ni de plaisir.* Mais c'était quelquefois dans ce temps-là même qu'il prenait plaisir de contrarier mes désirs, me faisant jouir lorsque j'aurais voulu souffrir. Je dois lui rendre cette gloire, que tous les biens qu'il m'a faits ont été l'effet de sa pure miséricorde ; car jamais créature ne lui a tant résisté que moi, soit par mes infidélités, soit par la grande crainte que j'avais d'être trompée ; et cent fois je me suis étonnée comment il ne m'anéantissait pas, ou ne m'abîmait pas, pour punir tant de résistances.

Quelque grandes que soient mes fautes, cet unique bien de mon ame ne me prive jamais de sa divine présence, ainsi qu'il me l'a promis, mais il la rend si terrible lorsque je lui ai déplu en quelque chose, qu'il n'y a point de tourment qui ne me fût plus doux à supporter. Je voudrais bien alors pouvoir me cacher devant la sainteté de Dieu, et m'en éloigner si je le pouvais ; mais c'est inutilement que je le tente. Je trouve partout ce que je fuis, et c'est avec des peines si terribles, qu'il me semble être en Purgatoire ; tout souffre en moi sans consolation ; ce qui m'a fait

dire quelquefois dans ma douloureuse amertume : *Oh! qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant* (1)! Voilà la manière dont il purifiait mes fautes, lorsque je n'étais pas prompte et fidèle à m'en punir moi-même.

(1) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Hebr.* x, 31.

Dieu soit béni.

TABLE

PRÉFACE. Page v

Recueil des écrits de la vénérable mère Marguerite-Marie Alacoque.

PREMIÈRE PARTIE.

Instructions et avis que la servante de Dieu a donnés aux novices.

1. Instruction pour une novice. 1
2. A une autre qui s'effrayait de trouver en soi tant de penchant au mal. 4
3. A une autre qui lui exposait les craintes dont elle était troublée, et qui la consultait sur la manière de faire oraison. 5
4. A une autre qui éprouvait de grandes peines intérieures. 6
5. A une autre qui éprouvait les mêmes peines. 7
6. A une autre qui avait commis une faute, et qui ne la lui avait pas découverte d'abord avec simplicité. 8
7. A une autre qui lui avait exposé ses résolutions. 9
8. A une autre qui l'avait priée de lui donner par écrit quelque mot propre à réveiller sa ferveur. 10
9. A une autre qui avait grande crainte de souffrir. *ibid.*
10. A une autre qui avait besoin d'humilité, et à qui il était échu par le sort, d'honorer la vie humiliée de Jésus-Christ au Saint Sacrement. 11
11. Avis à une novice pour la porter au détachement. 12
12. A une novice imparfaite qui était peinée, particulièrement sur sa vocation. 13
13. A une autre novice plus élevée dans l'amour de la perfection. 15
14. A une autre. Elle l'invite à étudier et imiter le Cœur de Jésus-Christ. 17
15. A une autre, pour la porter à la confiance en Dieu. 18
16. A une autre qui commençait son noviciat. *ibid.*
17. A une autre qui souffrait de grandes peines intérieures. 20

18. A une autre dont Dieu lui avait fait connaître les tentations. *Page* 21
18 *bis*. A nne autre dont elle connut les résistances à ce que Dieu demandait d'elle. 22
19. A une autre, sur le parfait abandon à la volonté de Dieu. 23
20. A une autre. Règles de conduite pour la perfection, qu'elle lui prescrit. 24
21. A une autre. Pour la fortifier dans ses désolations et ténèbres intérieures. 28
22. Manière pour se tenir en la présence de Dieu, qui peut servir aux personnes aisément distraites, et qui consiste à méditer chaque jour de la semaine quelqu'une des plaies de Notre-Seigneur, et à s'en occuper pendant le cours de la journée. 31
23. Dévotion dans le sacré Cœur de Jésus, pour tous les jours de la semaine, pour servir d'occupation aux sœurs du noviciat. 35
24. Les vies de Jésus-Christ au Très-Saint Sacrement. Manière de les honorer pendant l'octave de sa fête. 38
25. Les abîmes du Cœur de Jésus pour toutes les dispositions. 42
26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. Divers avis à des novices, lorsqu'elles entraient en retraite. 44—47
33. Nouvelle instruction aux novices. 48
34. Défi pour le commencement de l'année. 50
35. Défi pour le Carême. 51
36. Défi pour se préparer à la fête du Saint-Sacrement, et à celle du sacré Cœur de Jésus-Christ. 52
37. Pour le jour des Morts. Pratiques pour le soulagement des ames du purgatoire. 55
38. Défi pour le temps de l'Avent. 56
39. Manière de consacrer chacune de ses actions, pour rendre hommage au Cœur de notre Seigneur Jésus-Christ dans le Saint Sacrement. 58
40. A une religieuse imparfaite qui s'était recommandée à ses prières. 61
41. A une autre qu'elle aimait particulièrement à cause de sa vertu. 62
42. A une autre qui souffrait beaucoup intérieurement et extérieurement. *ibid.*
43. A une autre à qui elle montre le bonheur de souffrir. 63
44. A une autre, au sujet d'un vœu qu'elle avait fait. 64
45. A une autre qui se laissait dominer par sa promptitude. 65
46. A une autre très-fervente dans l'amour de Jésus-Christ. 66
47. A une autre qui lui avait demandé des règles de conduite. 67

SECONDE PARTIE.

Lettres choisies de la vénérable mere Marguerite-Marie, à différentes personnes.

1. A la mère Françoise de Saumaise, supérieure du monastère de Moulins. 69
2. A la même. 70
3. A la même. 71
4. A la même. 73
5. A la même. 75
6. A la même. 77
7. A la même. 78
8. A la même. 80
9. A la même. 82
10. A la même. *ibid.*
11. A la même. 84
12. A la même. 86
13. A la même. 87
14. A la sœur Jeanne-Magdeleine Joly, religieuse de la Visitation, à Dijon. 88
15. A la mère Péronne-Rosalie Greffier, supérieure du monastère de Sémur en Auxois. 93
16. A la sœur Félix-Magdeleine de la Barge, religieuse de la Visitation, à Moulins. 95
17. A la même. 99
18. A la même. 101
19. A une personne de piété. 104
20. A M. son frère, curé du Bois-Sainte-Marie. 107
21. Au même. 110
22. A une de ses supérieures 112
23. A son directeur. 113
24. Au même. 114
25. Au même. 115
26. Au même. 116
27. Au même. 117
28. Au même. 119
29. Au même. 120
30. Au même. 122
31. Au même. 123

TROISIÈME PARTIE

Sentimens que la vénérable mère Marguerite-Marie a éprouvés dans quelques retraites.

Retraite de l'année 1678. 124
Retraite de l'année 1684. 127

Autres écrits de dévotion de la vénérable mère, Marguerite-Marie.

Cantique à l'honneur du Saint Sacrement. 131
Acte de Consécration au sacré Cœur de Jésus-Christ. 133
Amende honorable au sacré Cœur de Jésus-Christ. 134
Aspiration d'une ame qui désire ardemment la sainte Communion. 137
Prière pour la sainte Messe. 139
Acte d'Amour. 140
Oraison à Jésus au Saint Sacrement. *ibid.*
Consécration commune des sœurs du noviciat au sacré Cœur de Jésus. 141

FIN.

L87 B724
30 JA 18